

PLAYBOY

MAI / JUILLET 2022



LE MOOK
#8

FRÉDÉRIC BEIGBEDER :
L'INTERVIEW ULTIME D'UN
ÉCRIVAIN BOOTLEGGER

PHILIPPE DE ROTHSCHILD :
L'INTERVIEW DU PLUS RICHE
DES BOOTLEGGERS-ÉCRIVAINS

LE CARNET INTIME DE
PAMELA ANDERSON

DITA VON TEESE
PAR CHRISTOPHE MOURTHÉ

CLARA MORGANE :
DÉCLARATION D'AMOUR

SPÉCIAL UKRAINE :
FAITES L'AMOUR PAS LA GUERRE !

BEUX 16€ - D 17€ - CH 24CHF - ESP-IT-PORT-CONT 16,50€
DOM 16,50€ - TOM 2100XPF - CAN 22,50\$CAD

L 14264-8-F: 15,00 € - RD



UNE SEMAINE EN MCLAREN - L'OBSESSION DU POUVOIR AVEC L'HOMME ET DAYET - THIERRY ARDISON - JEAN-DOMINIQUE BAUBY - ALAIN BAUER

PERRELET
1777



TURBINE EVO

Mouvement automatique
manufacture

Cal. P-331-MH

Certification COSC

Diamètre de boîte 44,00mm

Technologie Turbine

Informations et boutique en ligne
www.perrelet.com

SI POOUTINE FAISAIT L'AMOUR, IL NE FERAIT PAS LA GUERRE !



Dénazification : c'est celui qui le dit qui l'est ! Quand l'hôpital russe se fout de la charité mondiale, on va loin dans le délire. Le blanc devient noir, on perd nos repères et les ukrainiens leurs maisons et leur raison. Comment faire léger et spirituel quand on voit ce qu'on voit et qu'on entend le bruit des bombes et des pleurs ? Hommes, femmes, enfants, chiens & chats sous la mitraille russe. Dégueulasse de déclencher ça son gros cul assis sur un fauteuil d'un Kremlin trop bien chauffé. Un beau crime contre l'humanité (oui, «*les animaux sont des êtres humains comme les autres*» comme disait Stéphanie de Monaco). Faudrapayer au Tribunal de Nuremberg ou de la Haye. Pas Brigitte, celui qui juge et condamne les ordures génocides. Allez, au trou le diktateur. Avec découverte du ramonage anal sous les douches ! Le roi du kompromat devrait apprécier l'intention. Difficile de rédiger ce 10 mars un texte pertinent, impertinent, intelligent, drôle, informatif de la trempe de ce dont Playboy vous habitue depuis maintenant presque deux années. Impossible sauf à être Madame Irma ou ce salaud de Vladimir Poutine de coller à peu près à ce que nous vivons dans plus d'un mois. D'ailleurs serons-nous encore vivants dans un mois ? Poutine a 69 ans année érotique. Ça doit le démanger dans son slip blindé. C'est freudien. Il jouait avec son caca

petit et grand il continue à semer ses déjections fécales. Ce jour, le printemps pointe son doux nez en même temps que les troupes scélérates envahissent et détruisent consciencieusement l'Ukraine. La barbarie est à nos portes. Tout ça pour dénazifier l'Ukraine. Eh, on a un QI plus élevé qu'un mercenaire décérébré de ta division Wagner ou qu'une horde de sauvages tchéchènes (pléonasme car là où y'a du tchéchène y'a pas de plaisir) Duconvitch ! Ça fait froid dans le dos. C'est révoltant. Ordures. Lâche connard. SS. Ces lieux communs étant énoncés, on peut comprendre sans l'approuver ce sentiment de vouloir construire la grande Russie qui anime l'ami Vlad (après ce que je viens de vomir, j'assume mes arrières, on ne sait jamais). Après avoir accumulé une des premières fortunes de ce monde avec des évaluations de 1000 milliards de US\$, une collection de 300 autos de luxe et des maisons un peu partout dans le monde libre (notamment au Pays Basque), l'ami Vlad qui n'est qu'une

brute épaisse n'a plus grand chose à espérer de la vie. Les femmes ? Les oligarques aiment la vodka et les putes. Suffit de se promener l'hiver à Courchevel et l'été à St Tropez. Malheureusement le Viagra est signé Pfizer, comme le vaccin qui guérit de la Covid 19. Sputnik = peuple kaput. Alors une

pilule bleue russe : rien à faire, ça ne fonctionne pas mieux. Résultat : quand il a des soucis de zizi, le connard moyen bat son chien et le gros connard génocide un peuple. Demandez à Eva Braun si son Adolf était un bon coup... Voilà pourquoi ils sont si méchants. Alors que souhaiter pour la paix du monde ? Qu'un Brutus planqué dans un placard du Kremlin nous débarrasse de cet odieux dictateur. Ou qu'une horde de putes s'attaque au kiki du chef qui ignore que tirer un coup peut être très pacifique. Et qu'un trou de balle... Non, pas un trou de balle, ça lui rappellerait son reflet.

Comment le monde peut laisser un fou-furieux à la tête d'un arsenal nucléaire ?

Si nous ne parvenons pas à le neutraliser, coupons-lui les burnes. Ça marche avec les chiens hargneux et ça leur évite une descendance.

Si messieurs Hitler, Zedong, Ben Laden, Staline, Hidalgo et Poutine avaient été castrés, la face du monde eut été changée.



Ivan Szekuyenstok
éditeur délégué à recevoir
une balle dans la tête

Photo: Jean-Marc Pignatelli / Styling: Jean-Marc Pignatelli / www.jeanmarcpignatelli.com



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ

CHAMPAGNE JEANSON



À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

PLAYBOY

Playboy France

Directeur de la publication et de la rédaction

Jean-Christophe Florentin

Président d'honneur

David Swaelens-Kane

Directeur artistique

Alexis Debons

Rédacteurs en chef adjoints

Diane Delamarre

Rei Angjeli

Développement

Ulysse Florentin

Conseiller spécial pictural

Jean-Pierre Bourgeois

Collaborateurs :

Thierry Ardisson – Jean Dominique Bauby – Renaut Corlouër – Christian Martin – Arthur Pauly
DSK – Kiraz – Lionel Daviet – Silvio Testa – Christophe Mourthé – Victor Vasseur – Pierre Antilogus
Philippe Trétiack – Jude P. – Francis Taïeb

Trimestriel - n°8 nouvelle formule - Printemps 2022

édité par Medialyd

22 rue de la Prévoyance

94300 Vincennes

Tél : + 33 (0)1 53 66 10 00

Dépôt légal à parution. Numéro de Commission Paritaire : 1225K8852

Medialyd édite les titres suivants :

King - Cuisine AD - Voyage de Luxe - Zen et bien dans ma vie - Chats d'Amour - Friendly -
Généreux - Les Crados

Distribution MLP

Imprimé en CEE

Photo de couverture :

La bande-son qui accompagna la conception de ce magazine :

Blaine L. Reininger - Alexia Gredy - Taxi Girl - Jean-Jacques Burnel - The Stranglers - Christophe
- Marsheaux - Moby - Paul Haig - De Laurentis

Retrouvez-nous :



et www.medialyd.fr

Playboymookfr



ENTRE NOUS

Un aristo + un gueux affairiste, ça ne vous rappelle pas Amicalement Vôtre (thème The Persuaders, Paul Haig remix) ou moins chic, Godefroy de Montmirail & Jacquouille la fripouille ? C'est le meilleur titre qui pourrait correspondre aux chaude retrouvailles de Jean-Christophe Florentin et de Frédéric Beigbeder en terres champsélyséennes (qu'on aurait pu parier germanopratinés). Un Frédéric Beigbeder en désertion du concurrent français pour se retrouver dans Playboy parce qu'il aime ça ! Amours, politique, argent évaporé, vodka, drogue sniffée, filles... Pour tout savoir sur notre plus grand écrivain vivant (1,85m). Renaud Corlouër immortalisa l'ancien pervers galant chez Lapérouse Paris en restituant une ambiance mi Helmut Newton, mi Max Pécas du meilleur effet. Gloire lui soit rendu.

Jude P n'est pas l'œil de Moscou mais de Kiev. Habitué des shooting de mode dans la capitale ukrainienne, il était sur place quand les premiers chars pénétraient le territoire. Il nous rapporte un élégant instantané des derniers moments de liberté d'une nation martyrisée.

Retour dans le canard du lapin après quelques collabs dans les 80's. Welcome à Pierre Antilogus et Philippe Trétiack. Leur livre « Bienvenue à l'Armée Rouge » était en 1984 (date qu'Orwell prophétisait marquer la fin du monde) une pantalonnade destinée à nous faire rire sans arrière-pensées. Les russes étaient déjà bien embourbés en Afghanistan. Ce livre prend aujourd'hui une autre dimension et nous ne résistons pas au plaisir de re-éditer quelques passages du « 1er guide pratique du collabo ». Il sera désormais vital de connaître la phrase : « *Miénya narotchno khotya skommprométirova kolbassa nié maïa* ». (« *C'est un coup monté, ce saucisson sec ne m'appartient pas !* »)

Autre chaude retrouvaille bien qu'en plein hiver quasi-sibérien à Paris (faudra sans doute s'habituer au climat russe) : Christophe Mourthé qui exposait ses œuvres dans une très chic galerie du passage Vivienne. De la discussion vint la lumière de cette série que nous ne sommes pas peu fier de publier starring la très grande Dita von Teese.

Christian Martin les aime également bien carrossée avec de beaux pare-chocs bien rebondis. Il reste le Michaelangelo de l'auto, le de Vinci de la Ferrari. Il sublime les chromes de Maranello comme personne.

Scoop : voici une photo de Clara Morgane habillée. Promis, c'est la seule. Vêtements que la divine saura ôter pour se mettre au diapason de son amoureux transi Victor Vasseur, lequel met son cœur à nu pour lui écrire une jolie lettre d'amour.

Rappelons-le : Jean-Pierre Bourgeois est notre invité permanent car il n'est rien que moins que le plus grand photographe de charme du monde et de l'univers. Même les martiens craindraient de lui confier mesdames de peur de les retrouver immortalisées sur une plage démunies de leurs beaux habits verts. Direction un château haut-savoyard peuplé de jolies fantômes de sexe féminin (bien que les fantômes comme les anges n'aient pas de sexe) ayant oublié d'enfiler leur draps pour faire hou-houuu ! Bon suaire mesdames ! Nos confrères investigationnistes Fabrice Lhomme et Gérard Davet nous l'avaient annoncé : leur vie est devenue une passionnante BD « L'Obsession du Pouvoir ». Éclairants et étonnants passages qui font parfaitement écho à leur long interview du numéro précédent.

Frenchie Warhol, Philippe Morillon était l'illustrateur star du Playboy des années 80's. Il incarne à lui-seul la quintessence de ces années finalement plus révolutionnaires que ne le fut le millésime 68. Il mit notamment en image cet hymne à l'onanisme que nous devons à Thierry Ardisson toujours pas sourd à l'heure où nous mettons sous presse.

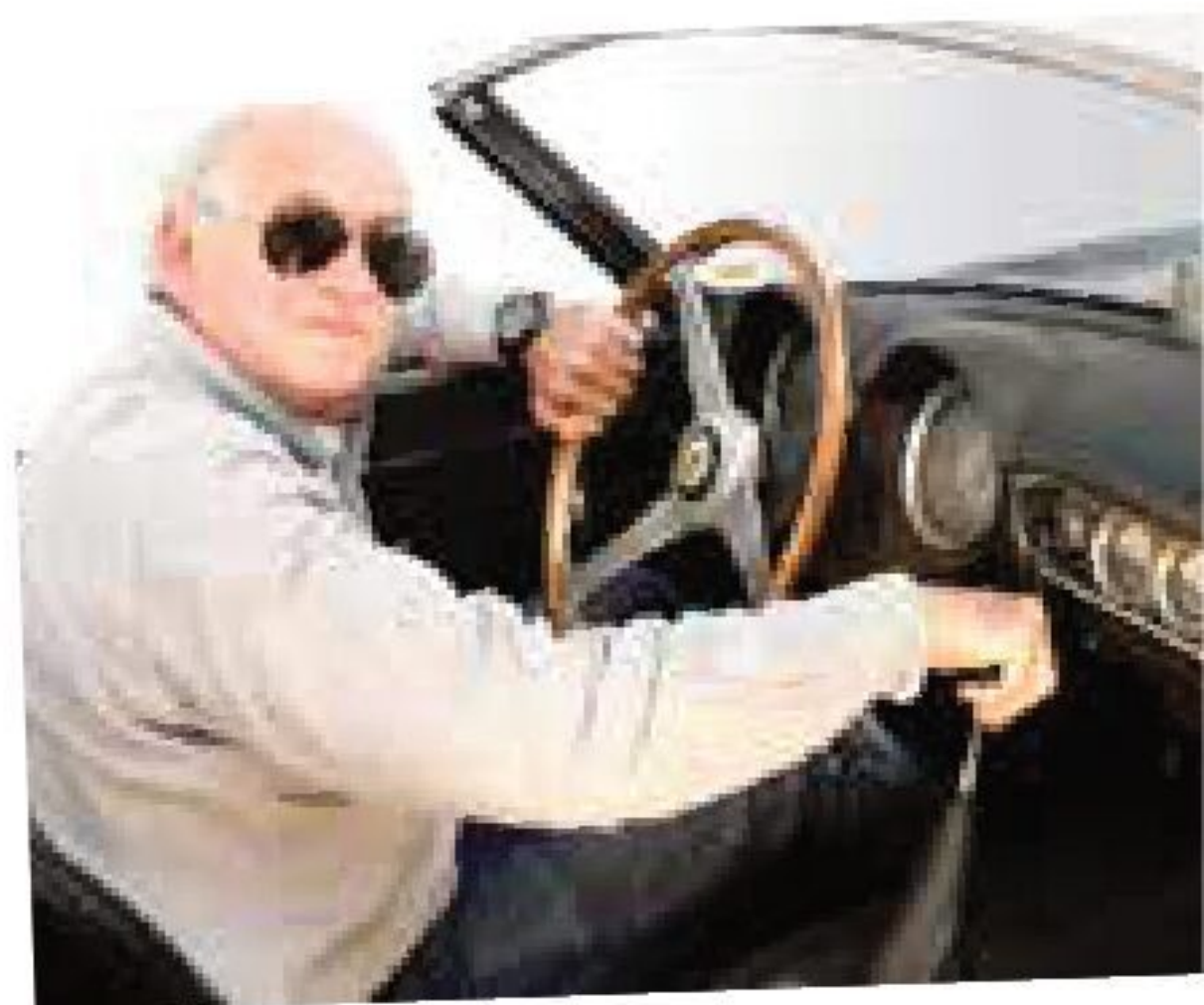
Laissons le mot de la fin au joli flipper collector à nos couleurs : Tilt !



JC Florentin & Fred Beigbeder



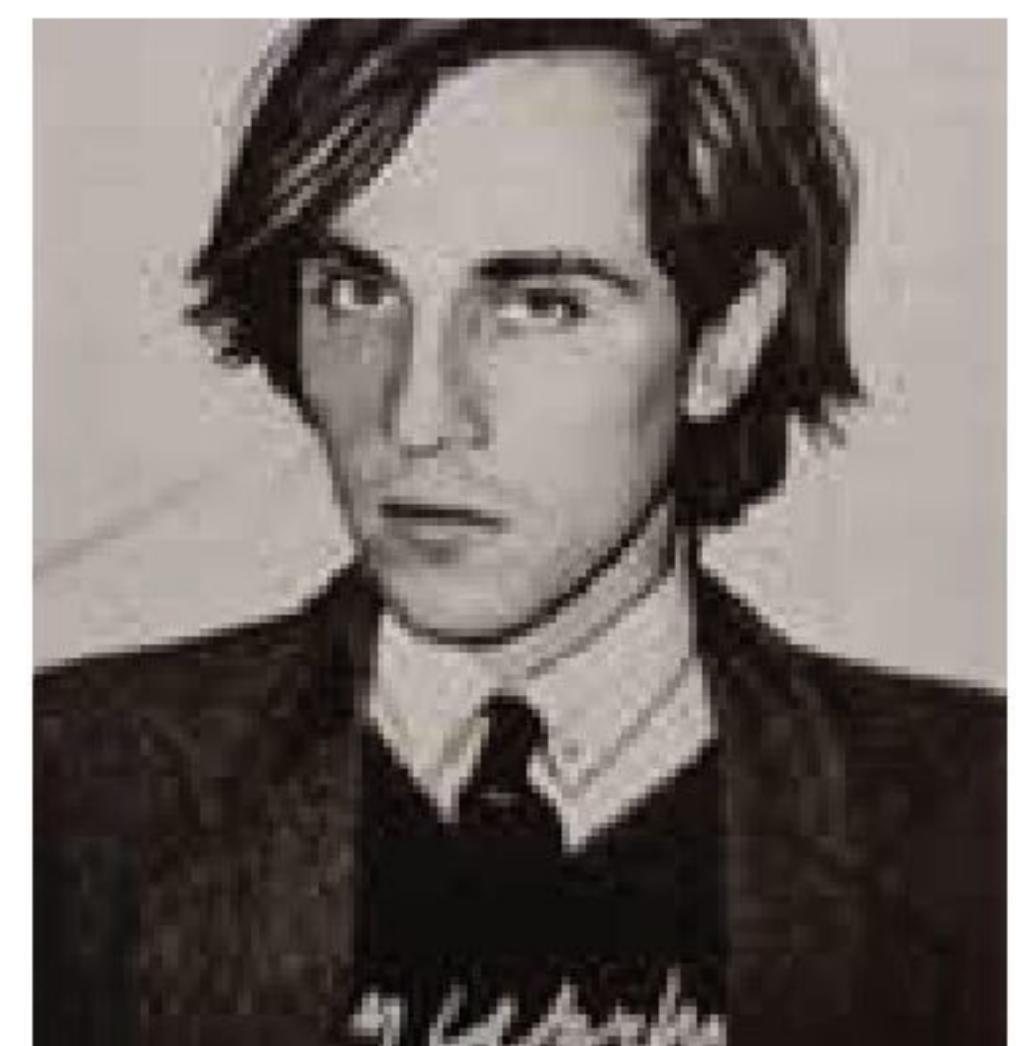
Christophe Mourthé & JC Florentin



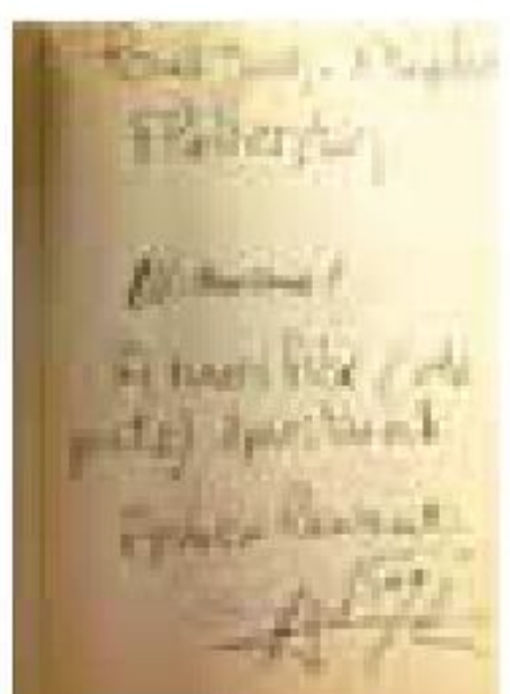
Christian Martin



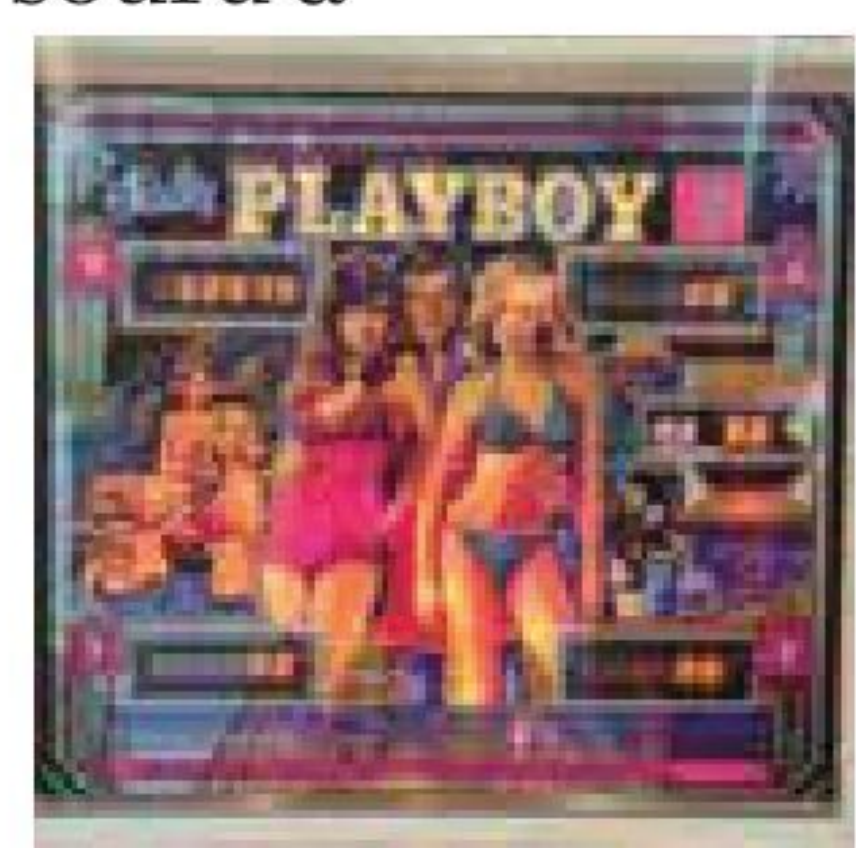
Clara Morgane & Victor Vasseur



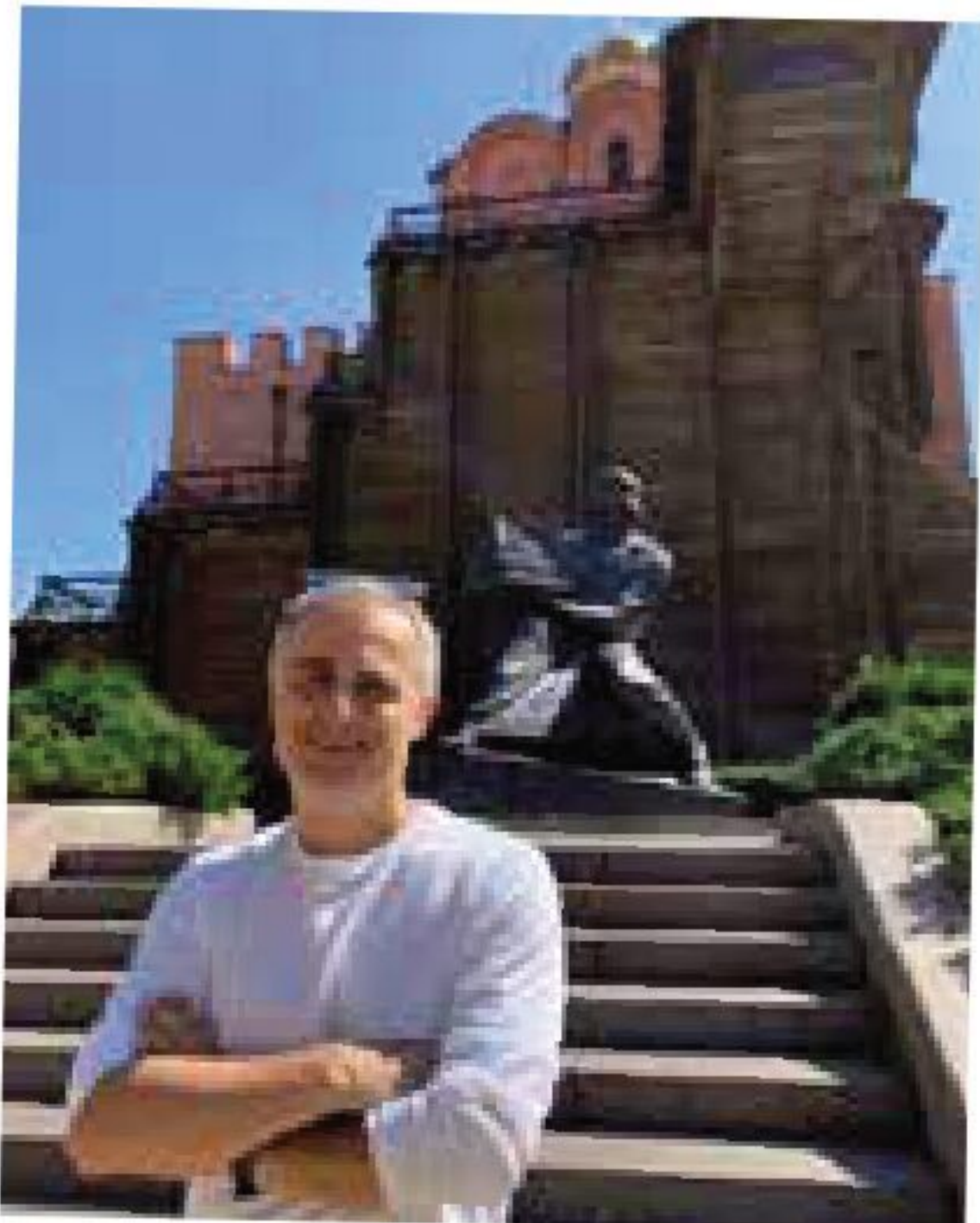
Philippe Morillon



Thierry Ardisson



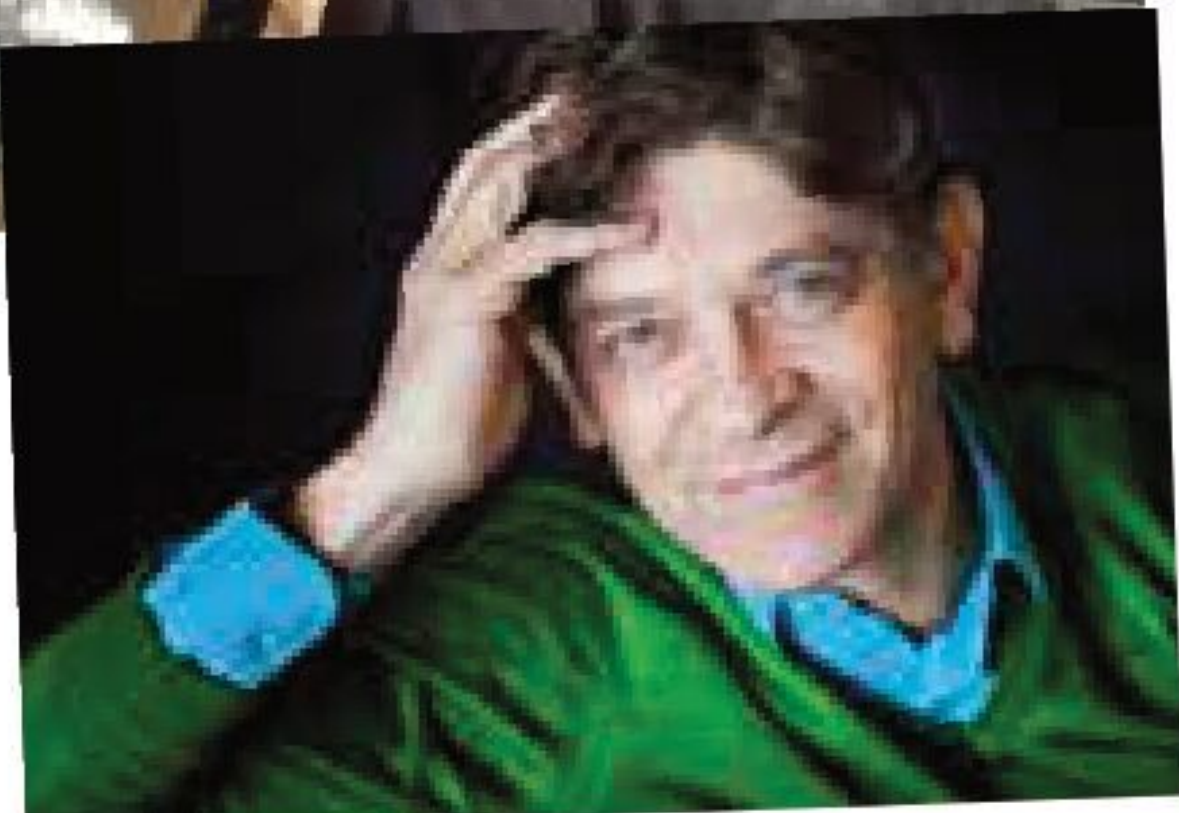
Renaud Corlouër au travail



Jude P à Kiev



P. Antilogus & P. Trétiack



Jean-Pierre Bourgeois & ses amies



F. Lhomme & G. Davet, JC & Natalie Florentin

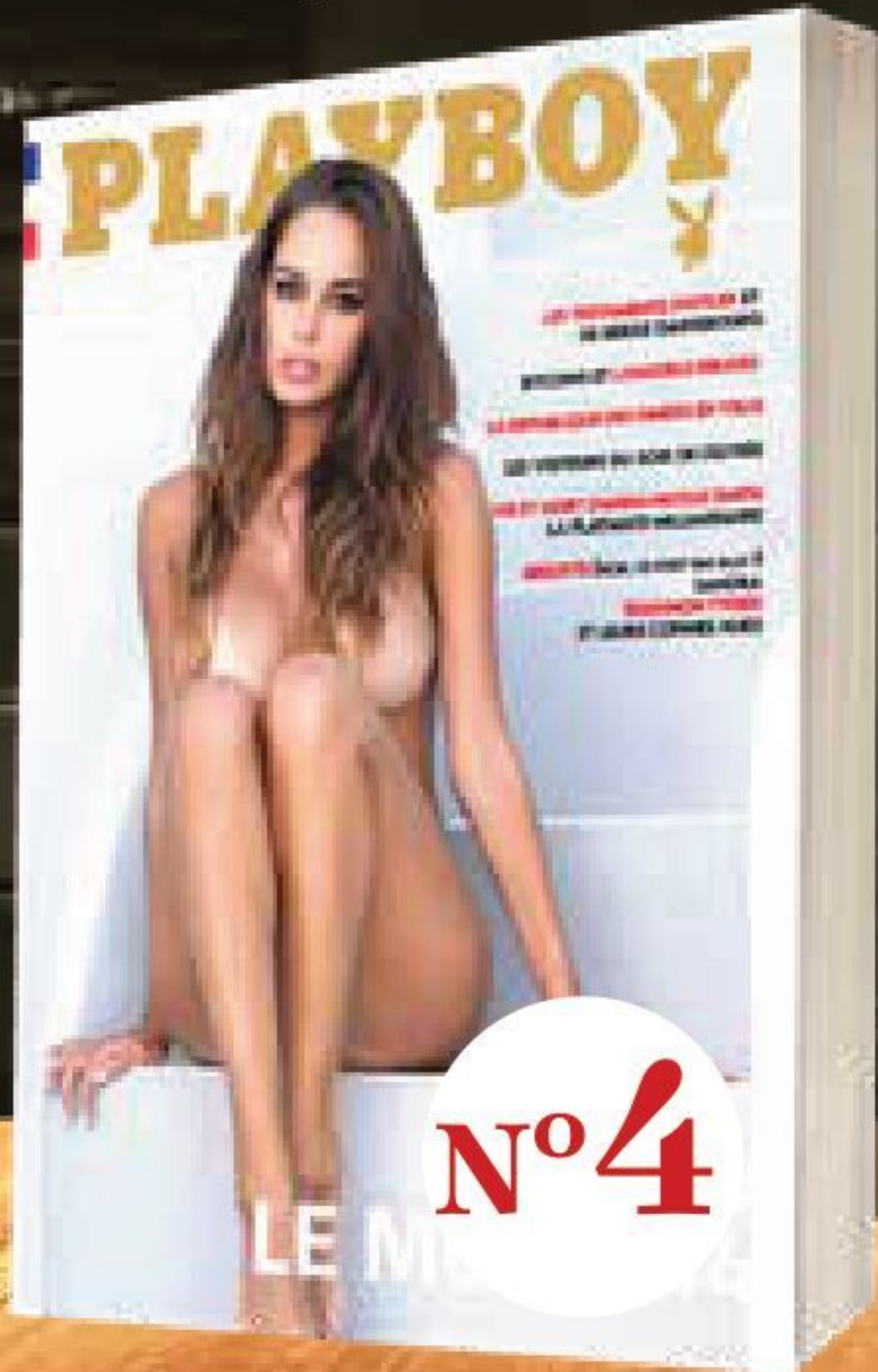
Playboy vu *par Francis Taieb*



UN MEILLEUR INVESTISSEMENT QUE LE BITCOIN



35€ *
(+133%)



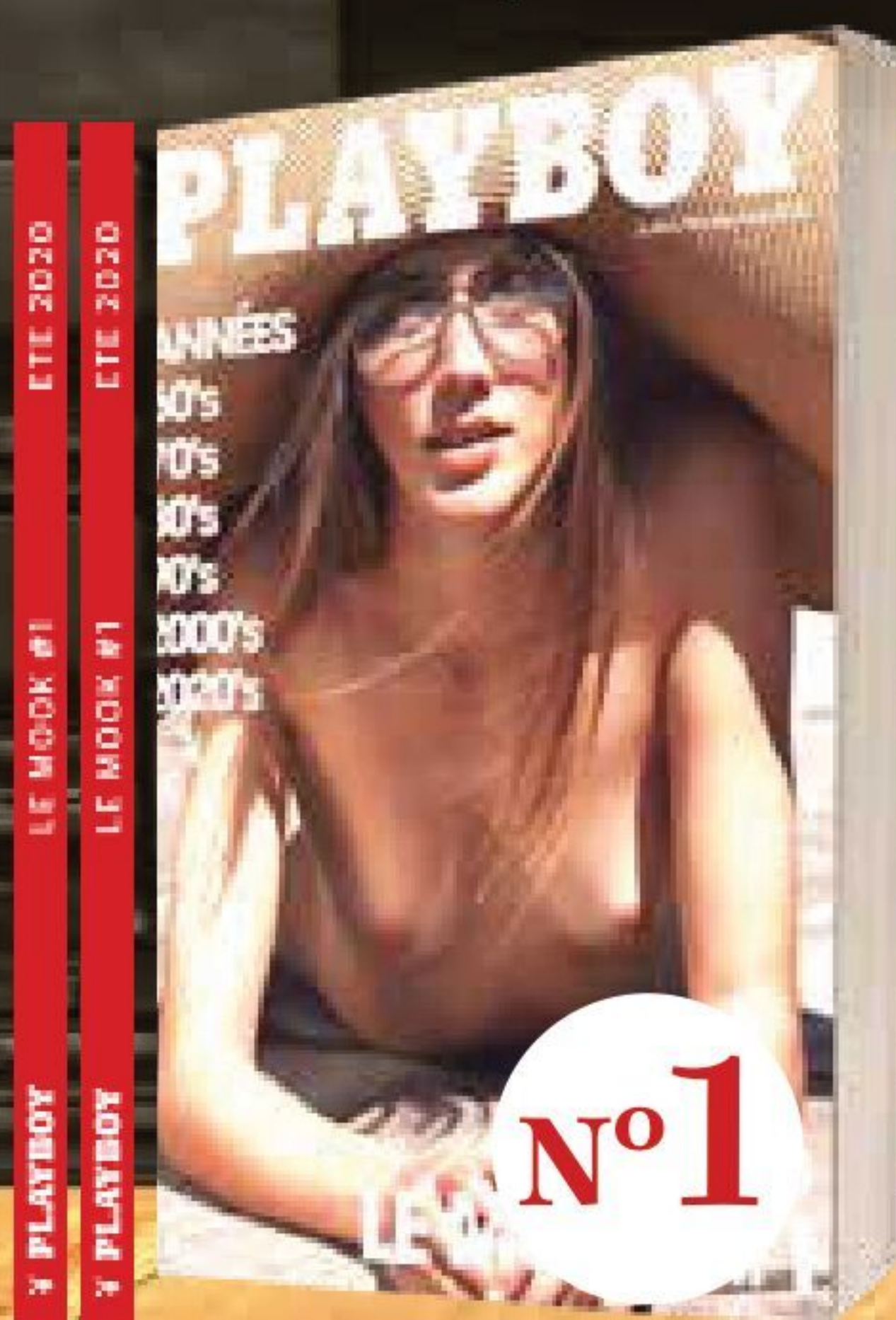
35€ *
(+133%)



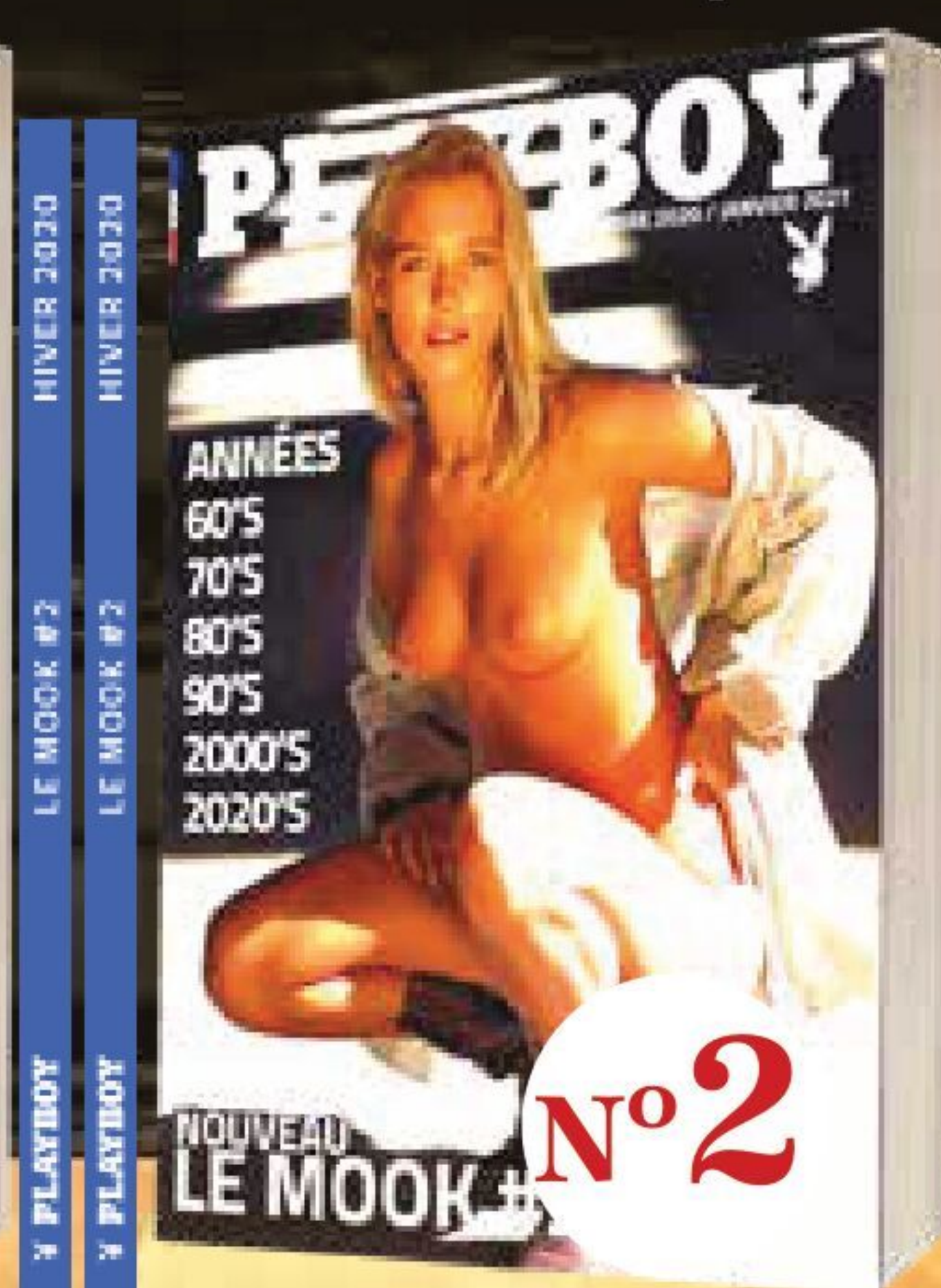
35€ *
(+133%)



79€ *
(+526%)



299€ *
(+2000%)



35€ *
(+133%)



*
Sur eBay en décembre 2021

LA FORCE AU POIGNET



DEFY, LIGNE AVANT-GARDISTE DE ZENIT

La vénérable Manufacture développe un savoir-faire unique lorsqu'il s'agit d'apporter des couleurs là où on ne les attend pas. Le blanc n'étant pas une couleur en soi, mais une combinaison de toutes les couleurs du spectre de la lumière visible, il était naturel de réaliser le boîtier de la DEFY 21 Chroma en céramique blanche avec une finition mate sur toute la surface afin d'offrir un contraste parfait et d'accentuer les couleurs arborées par cette pièce.

Généreusement ajouré et permettant de voir l'ingénieux mouvement de chronographe au 1/100e de seconde sous-jacent, le cadran présente des compteurs de chronographe blancs en relief, assortis au boîtier, sous lesquels transparaît le mouvement avec ses finitions exceptionnelles. Chaque pont est en effet revêtu d'une couleur métallique différente, suivant là encore le dégradé des index du cadran. 200 exemplaires produits seulement.



TAG HEUER CONNECTED

La griffe s'est imposée comme leader mondial en matière de montres connectées de luxe. Prenant appui sur la longue tradition de la marque dans le monde du sport, ce modèle de 45 mm réinvente un look sportif impressionnant avec un garde-temps traditionnel haut de gamme avec une imposante lunette en céramique. Le design a bien évolué depuis les modèles précédents. Cette montre donne une impression de fluidité accrue. Elle est ainsi plus facile à utiliser quand on est en mouvement. La couronne est large et en relief par rapport à la montre. Cela permet d'y accéder et de l'ajuster avec un seul doigt. NB : nouvelles fonctions cadrans pour fournir des actualités sportives, la météo et des informations de l'agenda directement sur la montre. Ces panneaux d'informations faciles à lire proposent entre autres : la météo des cinq prochaines heures, la durée d'activité et des informations Wellness, notamment les statistiques des pas effectués chaque jour. Le tout intégré directement sur les cadrans de la montre.



VIVE LA FRANCE !

LIP, maison horlogère française depuis 1867, et le Commandement des Forces Spéciales Terre (COM FST) présentent la montre spéciale NAUTIC-FANTÔME. C'est d'abord par la volonté du COM FST qu'est née cette pièce : le cahier des charges présenté à la maison horlogère de Besançon nécessitait un garde-temps de fabrication française, adapté aux conditions des différents théâtres d'opérations sur lesquels intervient ce corps d'élite et extrêmement discrète au porté. Sobrement baptisé Fantôme, ce modèle réunit le savoir-faire de l'artisan franc-comtois pour en faire une montre à la fois unique et inédite. Le maître-mot : la discrétion. Cet outil s'associe à l'uniforme de ce corps d'élite. Toutes les pièces ont été sablées et noircies pour ne pas refléter la lumière et le verre a subi un traitement unique antireflet rendant la montre quasiment invisible. Poussant le détail à son paroxysme, le sigle des Forces Spéciales a également été marqué avec une encre spéciale qui le fait apparaître et disparaître selon la lumière. Produite à seulement 2 500 exemplaires, soit le nombre des membres des Forces Spéciales Françaises en activité.



RM 40-01 TOURBILLON MCLAREN SPEEDTAIL : DE L'HYPERCAR À L'HYPERMONTRE

Collab McLaren Automotive et Richard Mille pour un modèle swissmade hyper ambitieux. Imitant la forme d'une goutte d'eau, reconnue comme la forme naturelle la plus aérodynamique, la Speedtail, voiture de route trois places et troisième née de la gamme Ultimate de McLaren, est le summum de l'hypercar aux lignes fuselées.

«Il y a des nombreuses similitudes entre Richard Mille et McLaren dans notre approche, la gestion des différentes problématiques, comme la volonté de gagner en légèreté, de réduire les impacts des vibrations et d'optimiser la résistance», explique Rob Melville, directeur du design chez McLaren Automotive. Dotée d'un véritable « moteur » horloger qui occupe parfaitement tout l'espace disponible. Le mouvement révèle un tel niveau de sophistication mécanique qu'il fait de la RM 40-01 le compagnon idéal de la Speedtail. 106 exemplaires seulement.



VACHERON-CONSTANTIN TRADITIONNELLE CALENDRIER COMPLET OPENFACE

Une esthétique contemporaine pour une héritière de la grande horlogerie genevoise du 18ème siècle. Le cadran ajouré en saphir permet d'admirer le Calibre 2460 QCL/2 dont la platine et les ponts sont mis en valeur par le traitement NAC anthracite. L'affichage du triple calendrier, complété par une phase de lune de précision, gagne en profondeur dans un style fonctionnel et contemporain. Or blanc ou or rose conjuguent les attributs classiques de la collection avec une approche esthétique avant-gardiste. Cette totale transparence sur les deux faces de la montre fait ainsi ressortir la technicité de ses complications. Equipés du calibre automatique 2460 QCL/2, ce modèle de 41 mm affiche un calendrier complet, complété par les phases de lune de précision. Les indications du jour et du mois par guichets prennent place au centre du cadran, en-dessous de l'index des 12h, tandis que la date est pointée en périphérie par une aiguille centrale. Bracelet en cuir d'alligator gris.

SPIRITUEUX



PHILTRE ORGANIC VODKA CHIC, BIO ET FRANÇAISE !

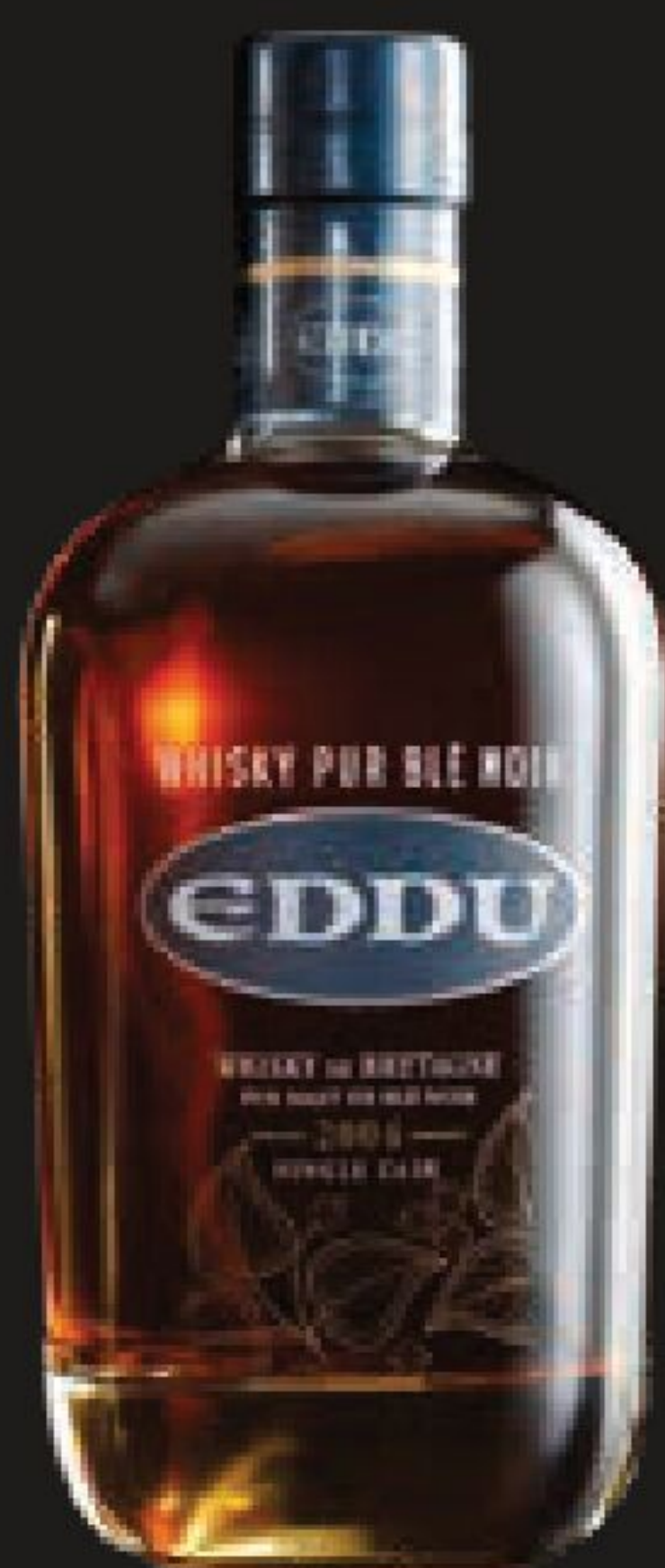
Frédéric Beigbeder nous demande de publier ce qui suit : « Il faut parler de ma vodka Philtre Organic née un soir d'été sur la plage de Guétary. La question était : « ne serait-il pas possible de boire une vodka sans détériorer notre planète ? » Nous dégustions avec mon ami Guillaume et mon frère Charles une caipirovska en élaborant des plans sur la comète : nous nous lamentions sur le réchauffement climatique, la pollution atmosphérique, le rétrécissement des plages, et autres cataclysmes contre lesquels nous nous sentions impuissants. Finissant nos cocktails nostalgiques, nous fîmes alors de grands projets sur une serviette en papier : imaginer une vodka qui aurait le moins d'impact possible sur la nature. Nous nous mîmes à rêver d'une vodka dont la bouteille serait élaborée à partir de déchets de

de verre recyclés sans le moindre additif chimique, sans aucun sucre ajouté. Philtre Organic Vodka était née après association du trio à la vénérable et mythique Maison Villevert, "artisans inspirés depuis 1487." Cette distillerie a créé des élixirs à la renommée mondiale et relève aujourd'hui un défi de taille avec un strict cahier des charges impliquant une dernière distillation dans un alambic en cuivre charentais. C'est cette étape ultime qui confère au Philtre Organic Vodka sa pureté et son élégance. Au nez : légères notes de toasté. Bouche : structure soyeuse et délicate, notes torréfiées, d'amande grillée et de fève tonka. Une vodka d'une grande élégance à déguster pure ou sur glace. Nous conseillons une dégustation entre 6 et 8 degrés, qui fait ressortir le côté torréfié et une note plus vive. Voilà qui est dit et écrit.



COINTREAU N'EN FAUT

Depuis 1849 la vénérable Maison est animée par l'impulsion créative qui lui a donné vie. Équilibrée et cristalline, cette liqueur conserve ses caractéristiques originelles résidant dans la sélection rigoureuse et le mariage des écorces d'orange douces et amères ainsi que de leurs essences méticuleusement confiés au Maître distillateur. A consommer tel quel ou en cocktail, Cointreau restant un favori des mixologues qui lui vaut une place de choix dans les bars les plus réputés. Cette année, The Tropicool Company offre à la bouteille Cointreau un aller simple vers le Mexique. Et en édition limitée !



FLEUR DU MALT

Située en plein cœur du Finistère, la distillerie des Menhirs se singularise par son whisky de légende. C'est là que depuis plus de deux décennies, dans le chaudron de ses alambics ainsi que ses barriques de chêne français, est élaboré Eddu, le whisky de blé noir breton. Pour fêter un double anniversaire les 100 ans de la première distillation familiale - la distillerie propose deux éditions rares. Eddu Gold 10 ans d'âge : robe vieil or aux reflets orangés. En bouche : grande douceur et grande concentration. Saveurs de quatre-quarts breton, de caramel au beurre salé et de cake au citron. 149€ à la Maison du Whisky.



WAKAZE, SAKÉ DE FRANCE

Le saké est un alcool ancien japonais, brassé depuis 2000 ans. À la fois riche et subtil, il possède plus de 600 arômes et une teneur en alcool de 14-16%. Wakaze a adapté les techniques de brassage aux conditions françaises. Wakaze s'identifie comme « une jeune brasserie de saké ». La qualité d'un saké dépend de la qualité de l'eau et de la variété de riz utilisés. C'est pourquoi Wakaze prend soin d'utiliser des ingrédients locaux, et donc français. En plus de son arôme floral, il possède le parfum fruité des litchis et des framboises et un goût juteux aigredoux. - 30€ chez les cavistes, en CHR et www.wakaze-sake.com/fr

CHAMPAGNE

Sachez apprécier et consommer avec modération



PIPER-HEIDSIECK CUVÉE ROSÉ SAUVAGE BRUT

60% Pinot noir, 20% Meunier, 20% Chardonnay. Un champagne rosé où le fruit et la couleur sont en parfaite harmonie. Présente un profil gourmand, fruité et intense. En bouche, c'est une explosion d'arômes, orange

sanguine, fraise des bois, cerise noire mais aussi confiture de mûre se poursuivant par un léger parfum de réglisse et de notes fumées. À déguster à l'apéritif ou avec une viande rouge. 37,90€ cavistes, e-cavistes.



CUVÉE CHARLES DE CAZANOVE ROSÉ : 15% de Chardonnay, 50 % de Pinot Noir, 20% de Pinot Meunier et 15% de Côteaux Champenois Rouge. Belle couleur rose saumon, ce rosé propose un nez savoureux aux parfums de fruits confits et de pétales de roses. La bouche est volumineuse, ample et puissante avec une jolie matière. Un vin gourmand ! 30€.



CUVÉE GH. MARTEL ROSÉ : 20% de Chardonnay, 50 % de Pinot Noir, 15% de Pinot Meunier et 15% de Côteaux Champenois Rouge. Robe rose élégante aux reflets saumonés, nez très fruité et puissant avec des notes de cerise et de fraise. L'attaque est gourmande, structurée et complexe. Une bouche riche en fruits avec des notes vanillées accompagnée par une belle fraîcheur. S'accorde facilement avec une sole ou en accompagnement de desserts: sabayon de fruits jaunes, salade de fruits. 31€.



TRIBUT-SCHLOESSER CUVÉE 8 50% Pinot Meunier, 30% Chardonnay, 20% Pinot Noir. Sa robe rose pâle et ses fines bulles révèlent des notes gourmandes de fruits rouges et d'agrumes. Ce rosé d'assemblage se déguste à tout moment, avec des viandes blanches et un large éventail de desserts. 32€ - vente directe, cavistes, e-cavistes.

TECHNO



OPPO SE DOTE D'UNE BONNE DOSE D'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE POUR SA SÉRIE RENO6 5G

Officiellement dévoilés à la Fondation Louis Vuitton lors d'un événement au sommet de l'art et de la technologie, des petits merveilles qui pourraient faire trembler les Samsung et autres Apple. Décuplées par Portrait Vidéo, une fonctionnalité exclusive, les capacités photographiques de la série Reno6 mettent les créateurs à l'honneur en leur permettant de capturer les détails de leur environnement avec une précision inégalée. L'Oppo Glow propose un design aussi épuré que

mystérieux, inspiré par le phénomène naturel de cristallisation. Des fonctionnalités IA de pointe pour une expérience vidéo supérieure en mode portrait. Un système photographique enrichi doublé d'une série de fonctionnalités logicielles redoutables, boostées par l'IA dont Portrait Pro. Alimenté par une IA entraînée sur des millions d'images et vidéos de portraits, ce mode effectue un traitement vidéo en temps réel pour capturer des portraits à couper le souffle. 799€.



FAUNA AUDI CONNECTÉ

Fauna Audio propose des lunettes audio connectées au look et au son exceptionnels. Elles associent une qualité de son cristalline dans quatre modèles de montures classe. Vous aurez le choix entre deux modèles avec filtre anti lumière bleue et deux solaires, ces au design léger, intégrant de puissants haut-parleurs.



NOUVELLE GÉNÉRATION D'ÉCOUTEURS SANS FIL, RÉDUCTION ACTIVE DE BRUIT

Oppo dévoile sa dernière génération d'écouteurs sans fil créée en collaboration avec le constructeur danois Dynaudio : Enco Free 2. Intègre une technologie unique de réduction active du bruit, propulsée par une puce à trois cœurs, ils isolent leurs utilisateurs des sons extérieurs jusqu'à 42 dB. Système de réduction du bruit à trois micros lors des appels, une autonomie de 30 heures et le contrôle à distance de l'appareil photo pour prendre la photo ou la vidéo désirée grâce à deux pressions rapides sur l'un des écouteurs. 99,99€. Moteur, tourne !



KITS STYLE LEICA LIMITÉ À 150 EXEMPLAIRES

Kit polyvalent du compact numérique Leica C-Lux comprenant un Leica C-Lux (caractéristiques identiques au produit standard), un sac à bandoulière Andrea Leica C-Lux doté d'un compartiment sur mesure pour l'appareil photo, et un demi-étui C-Lux en cuir de haute qualité qui protège l'appareil tout en permettant un accès rapide aux éléments de contrôle. Le Leica C-Lux est un appareil photo numérique compact d'une qualité exceptionnelle, équipé d'un zoom optique 15 fois et d'un capteur de 20 millions de pixels. Ses excellentes performances, associées à une construction très compacte en font un compagnon idéal pour les sorties quotidiennes comme pour la photographie de voyage. Chaque kit est limité à 150 exemplaires. 1 000 € (au lieu de 1340 € si les éléments sont acquis séparément)

TECHNO



DES ÉQUIPEMENTS STYLÉS ET HIGH-TECH POUR LA SÉCURITÉ DES CYCLISTES

Cosmo Connected, la start-up française experte dans la sécurité connectée dédiée aux nouvelles mobilités, dévoile sa dernière innovation : les Cosmo Vision, des lunettes connectées avec affichage tête haute dotées de la technologie ActiveLook®, permettant de ne pas obstruer le champ de vision. Avec les Cosmo

technologie de pointe à destination des cyclistes et des utilisateurs des nouvelles mobilités. Ainsi le sac à dos Securain avec feu d'éclairage développé avec Delsey. Actionné par une télécommande posée sur le guidon. 179€. Quant au feu stop/clignotant Cosmo Ride, il permet aux cyclistes de signaler leurs changements de direction ou leur arrêt. 69€.

DRONE RÉVOLUTIONNAIRE



Sur le marché il existe de nombreux modèles « Ready To Fly », prêts à voler ou « Almost Ready to Fly », quasiment prêts à voler, qui ne nécessitent qu'un montage superficiel. Toutefois ces modèles se limitent à une seule application et ne permettent pas une grande amplitude de missions. La problématique est simple : aujourd'hui sur le marché du drone, c'est à l'utilisateur de s'adapter à sa machine. Pour en finir avec ce concept la société française Hexadrone a développé le drone modulable et multifonctions Tundra. Après plus de trois ans de développement, d'essais, l'animal fut lancé : durci, résistant aux intempéries, plus performant encore. Il se distingue par plusieurs innovations majeures. D'abord la présence d'interfaces standard permettant de connecter des accessoires et capteurs déjà existant sur le marché, ou

d'en développer de nouveaux. Ses bras facilement interchangeables permettent non seulement de réduire l'empreinte volumique lors du transport, mais aussi de faire varier les caractéristiques du drone sur des paramètres aussi variés que le poids, la dimension ou l'endurance par exemple. Existe sous deux formes. RTD (Ready To Develop) : version déjà assemblée, intègre un contrôleur de vol Cube programmé ainsi que toute l'électronique de vol nécessaire. Embarque jusqu'à 4 kilos de charge utile et dispose d'une autonomie jusqu'à 1 heure. ARF (Almost Ready to Fly) : La machine doit être montée et câblée par son utilisateur qui a ensuite le loisir d'ajouter l'électronique de vol, les capteurs et accessoires qui lui conviennent, pour en faire une machine complètement personnalisée. 7150€ et 12900€ HT. <https://hexadrone.fr>

SUR LA TERRE



BELLISSIMA

Le 6 février 1967, Ferrari a réalisé l'un des exploits les plus spectaculaires de toute son histoire en s'emparant des trois premières places aux 24 heures de Daytona. Les trois premières voitures à avoir passé le drapeau à damier furent une 330 P3/4, suivie d'une 330 P4 et d'une 412 P. Bon sang chaud ne saurait mentir : couleur sang, la Daytona SP3 est équipée d'un V12 à aspiration naturelle monté à l'arrière dans le style typique des voitures de course. Incontestablement le plus emblématique de tous les moteurs de Maranello, ce bloc moteur délivre 840 ch – ce qui en fait le moteur le plus puissant jamais construit par

Ferrari – ainsi qu'un couple de 697 Nm et un régime maximal de 9 500 tr/min. Entièrement constitué de matériaux composites, le châssis met à profit des technologies de Formule 1 qui n'ont jamais été vues sur une routière. Le siège fait partie intégrante du châssis pour réduire le poids et offrir au conducteur une position de conduite similaire à celle d'une voiture de compétition. 0 à 100 km/h en 2,85 secondes et de 0 à 200 km/h en seulement 7,4 secondes. Les performances exaltantes, le paramétrage extrême et la sonorité enivrante du V12 procurent un plaisir de conduite absolument sans égal. 2 millions d'€ seulement.

CONCEPT-ERS DAB MOTORS BURBERRY EN ÉDITION LIMITÉE



La moto devient un accessoire de mode. DAB Motors, le constructeur de motos résolument modernes repousse les limites en collaborant avec l'un des plus grands noms de l'industrie du luxe. Résultat : une machine de haute technologie conçue, élaborée et construite dans l'usine de DAB Motors à Bayonne. La moto utilise une source d'énergie électrique, 2 coloris standard (bleu nuit et gris métallisé), carrosserie personnalisée, selle en cuir, poignées en relief ornées monogramme TB et de jantes stylisées. Système de freinage Beringer, suspension personnalisée Öhlins, deux références dans leur domaine. Moteur de 10 kW, batterie Li-ion de 51,8 V, l'équivalent légal d'une 125 cm³. Elle se conduit facilement après quelques heures d'apprentissage et procure un confort de conduite, une utilisation intuitive, combinés à son puissant couple instantané qui propulse l'engin dans les rues, presque sans bruit. Fabriquée en seulement 20 exemplaires, la merveille est exposée dans les flagship stores les plus emblématiques de Burberry à travers le monde. 29 900€ sur les sites Internet de Burberry et de DAB Motors.

DANS LES AIRS



PIPER SENECA

Ce n'est pas le nom d'un vaccin mais d'un avion bimoteur extrêmement rapide, spacieux et confortable. Les écoles de pilotage apprécient beaucoup ce modèle.

Commercialement, l'avion est plutôt rarement utilisé, mais il peut être loué sans pilote si vous ne souhaitez pas l'acheter. Sa vitesse de croisière est de 370 km/h, pouvant accueillir 5 passagers. Environ 655.000€. Les

frais de fonctionnement horaire : environ 430€. Donc, si vous voulez faire l'acquisition d'un avion de haute qualité et à petit prix, vous devriez regarder de plus près celui-ci ! D'autant qu'on en trouve d'occasion pour 70 000€. Piper Deutschland AG - Flughafen Kassel - 34379 Calden. Allemagne. Tél : +49 (0) 5674 704 51 / 52



HÉLICOPTÈRE BELGE ULTRALÉGER, UNE FOIS !

De la zone industrielle de Thines en Belgique décollent chaque année une dizaine d'hélicoptères ultralégers vers le reste du monde. Un modèle belge malin et bon marché qui fait recette de la Chine au Brésil et dont la production devrait être multipliée par cinq cette année. Essai. Dans le casque, la voix du pilote, audible et distincte, couvre le bruit mitrailleur des pales: «Dès que l'on a assez de portance, on quitte le sol.» Et voilà l'engin parti, oscillant doucement au-dessus de la terre ferme. «C'est comme le vélo, c'est une question d'équilibre, on est libre

de tous les mouvements : monter, descendre, tout en même temps. La cabine est suspendue en dessous du disque rotor», qui, après un préchauffage à 40 degrés, tourne à une vitesse constante de 520 tours minute. Sous les commandes des pieds et des mains du pilote, l'hélicoptère évolue agilement. «Les limites de trajectoire sont les limites de l'imagination. Tout ce qu'on ne peut pas faire, c'est voler sur le dos.» Dynali Helicopter Company, depuis les années 1980. À destination du monde entier.



Restaurants

Par Jean-Christophe Florentin

LE SERGENT RECRUTEUR D'ALAIN PÉGOURET, AGENT RÉGALANT EN L'ISLE SAINT LOUIS.



En plein Paris médiéval, se dissimule le Sergent Recruteur qui n'a pas eu beaucoup de mal à nous recruter à sa table si justement étoilée. Maître des lieux, Alain Pégouret parle peu, sourit discrètement, charme évidemment. Il ne se retourne pas sur le passé mais avance et se projette vers l'avenir. Le chef Pégouret a grandi à Cannes dans une famille de fins gourmets. Son père qui lui fait découvrir les jolies tables de la Côte d'Azur dès l'âge de 12 ans, lui donne le goût du bon et du beau. À 18 ans, il obtient son BEP de cuisine à Cannes et entre à Paris chez Jamin auprès du grand Joël Robuchon. Il devient second de cuisine de Christian Constant au Crillon, qu'il suit au Violon d'Ingres, où les étoiles commencent à briller. En février 2001, il prend la direction des cuisines du Laurent où il restera étoilé 18 ans. Il réveille immédiatement l'assiette de cette institution parisienne, que les politiques et hommes d'affaires s'arrachent.



Alain Pégouret est un homme plutôt discret au mental d'enfer, un fou de moto qu'il pratique avec passion, et il se plaît à emmener sa cuisine et ses équipes toujours plus loin. Minutieux et exigeant, c'est un obsédé du détail et

de la perfection. Sa cuisine est raffinée, élégante, subtile et audacieuse. Son geste est précis et ciselé, ses poissons bousculent les sens, ses viandes et gibiers relèvent leur caractère. Ses desserts se marient en douceur avec une épice, une fleur, un parfum pour terminer un repas dans un élan de liberté et de fraîcheur.

A la goûter on se plaît à penser que s'il devait changer de métier, bien que, jeune homme il songeait à être architecte, Alain Pégouret serait un orfèvre joaillier. En effet, il attache une grande importance à l'élégance, il aime l'esthétique nette.

Il fait partie de ces rares chefs que l'on trouve toujours devant leur piano. Aimant les voyages, c'est pendant ses vacances qu'il s'imprègne de la cuisine d'ailleurs, explore et découvre les autres finesses culinaires.

**41 Rue Saint-Louis en l'Île,
75004 Paris – Tél : 01 43 54 75 42**

DIDON DOUDOU DIS-DONC !



Didon n'est pas une farce ! on dit pourtant le Didon de la farce) mais le nouveau restaurant bistronomique du 6^{ème} au cœur de St Germain des Prés.

Des produits pour la plupart cuits au charbon de bois, donnant aux plats une saveur si particulière et marquée. Le chef Michel Portos (doublement étoilé & Cuisinier de l'année 2012) et Francesco Cianfanelli (CoCo, Astier) ont travaillé de concert pour proposer des assiettes aux saveurs étonnantes et aux cuissons flamboyantes réalisées au charbon de bois Mibrasa. Leur amour des bons produits leur a permis de confectionner une carte à l'équilibre parfait entre simplicité



du brut et raffinement de la haute cuisine. Au menu, des assiettes bien travaillées, à vocation de partage, gourmandes et savoureuses. Des goûts prononcés, tout en subtilité et avec toujours ce twist, cette fraîcheur qui en fait leur signature.

Chaque assiette, permet de ressentir la générosité libanaise des propriétaires, la technique de Michel Portos et la gourmandise à l'italienne de Francesco Cianfanelli. C'est ce mélange unique qui rend la carte de Didon si étonnante. On retrouve un Potimarron en mousseline, œuf parfait, sumac, zaatar, émulsion d'herbes (14€), un Homard bleu grillé au charbon de bois, échalotes, curcuma et cognac (63€) ou encore une superbe Épaule d'agneau braisée kumquat, thym, coriandre, câpres, miel (55€ à partager).

Les garnitures aussi passent sur le grill (aubergine rôtie, chou-fleur maraîcher braisé), mais ce sont surtout les frites en 3 cuissons qui remportent toutes les faveurs. Une décoration toute en subtilité, chaleureuse, aux lignes modernes et épurées. Matériaux nobles, hauteur sous plafond, lumières tamisées et lustre majestueux confèrent au restaurant une atmosphère élégante et paisible.

**Du mercredi au dimanche midi et
soir au 8 Rue du Dragon**

75006 Paris - Tél : 01 81 69 63 72

JEAN IMBERT AU RELAIS PLAZA



Il a pris la suite d'Alain Ducasse. C'est dire si la pression fut forte pour un chef hâtivement catalogué plus Instagram friendly que gastronomi-



quement compatible. Eh bien, n'en déplaise aux fâcheux, la greffe a bien pris et la cuisine de Jean est largement à la hauteur stratosphérique de ses amis stars internationales. On en redemande. Les assiettes sont particulièrement généreuse et une seule peut facilement être partagée par deux convives.

Le chef a souhaité pour ce projet proposer une cuisine portée par des valeurs qui lui sont chères, inspirées par sa grand-mère, avec des plats iconiques de son précédent restaurant mais aussi de nombreuses nouveautés issues de la cuisine de brasserie parisienne.

A la carte : langoustines mayo & Thermidor, le pâté de ma grand-mère 1951, la tomate farcie et riz pilaf et l'un des plats signature de Jean : le gratin de daurade 1962.

Côté desserts, une sélection de classiques à partager comme l'île flottante minute, la tarte mirabelles... exécutés par Angelo Musa, MOF et champion du monde de pâtisserie et Elisabeth Hot, la nouvelle cheffe qui a rejoint l'équipe.

« Je suis heureux et fier de pouvoir apporter à l'équipe actuelle du Relais Plaza des collaborateurs et cuisiniers du restaurant que j'avais avec ma grand-mère. C'est le début d'une belle aventure »



Le Chef a souhaité travailler avec des producteurs dont il apprécie le travail et les produits. Un semainier sera proposé au déjeuner et au dîner avec des plats comme : les moules du Mont-Saint-Michel accompagnées de pommes pailles servies le vendredi, le saucisson brioché servi le jeudi...

Le Relais Plaza ce restaurant ouvert en 1936 est une véritable institution parisienne. La décoration Art déco classée a été conservée mais beaucoup de nouveautés ont été apportées au lieu dans l'esprit d'une brasserie. Une vaisselle unique imaginée par Jean Imbert a été créée pour ce lieu.

21 Avenue Montaigne - 75008 Paris
Tél : 01 53 67 64 00

DO YOU DO YOU SAINT TROPEZ

La ville du Bailly de Suffren se réveille avec les rayons de soleil printaniers. Raison de plus pour explorer les places to be de la saison estivale.

Vincent, Tobias et Raphaël sont à la tête de 4 adresses incontournables et des parasols les plus en vue du golfe. Ils ont à peine 30 ans. Ils sont nés ici, à Saint-Tropez. Aujourd'hui le village tout entier, regarde ses enfants bâtir un Saint-Tropez moins excessif. Plus vrai. Les copains se lancent dans l'aventure Indie pour assurer la relève festive d'une destination parfaitement iconique.



Planté sur les dunes, les pieds dans l'eau, le bois flotté et de la chaux, de l'osier, du bambou, et à la pelle, des tablées de gens heureux et un chef argentin inspiré. Gaston Dabove est à la manœuvre des grills de l'Indie Beach House. Il y est garant d'un poisson plus viril, de viandes juste saisies, de sides bien épicées. Et de spaghettis vongole dans la casserole à partager.



Route de Bonne Terrasse, 83350
Ramatuelle – Tél : 04 94 79 81 04



De son côté Romain Dupon comble à Playamigos les envies israelo-greco-libanaises des copains du coin. Version cabanon de copains, les



lieux plus confidentiels, cultivent un certain art de vivre, de recevoir, de s'attabler aussi. Ambiance solaire, bois naturel, cactus, chapeaux de paille & céramiques, pour un déjeuner les pieds dans le sable et quelques brasses la tête sous l'eau ! Plats signatures : La fête AOP grillée à l'origan et tomates ; le poulet mariné au paprika fumé ; le tzatziki de concombre.

Chemin des Tamaris, 83350
Ramatuelle – Tél : 04 22 47 07 80



Bernard Ferrand régale les troupes à la Sauvageonne. Robinson en aurait fait son hot spot, cette cabane en bois flotté à la lisière de la plage en plein cœur d'une forêt de bambou, est un ovni dans la flore locale. On vient y dîner sous les étoiles, siroter rhum et cocktails, danser ici aussi, sans dress code particulier, si ce n'est le sourire bien ajusté. Pour la pizza à la truffe ou les artichauts.

Route de Bonne Terrasse, Ramatuelle
83350 Ramatuelle – Tél : 04 94 79 91 46



RUGISSEMENTS DE PLAISIR AU TIGRR

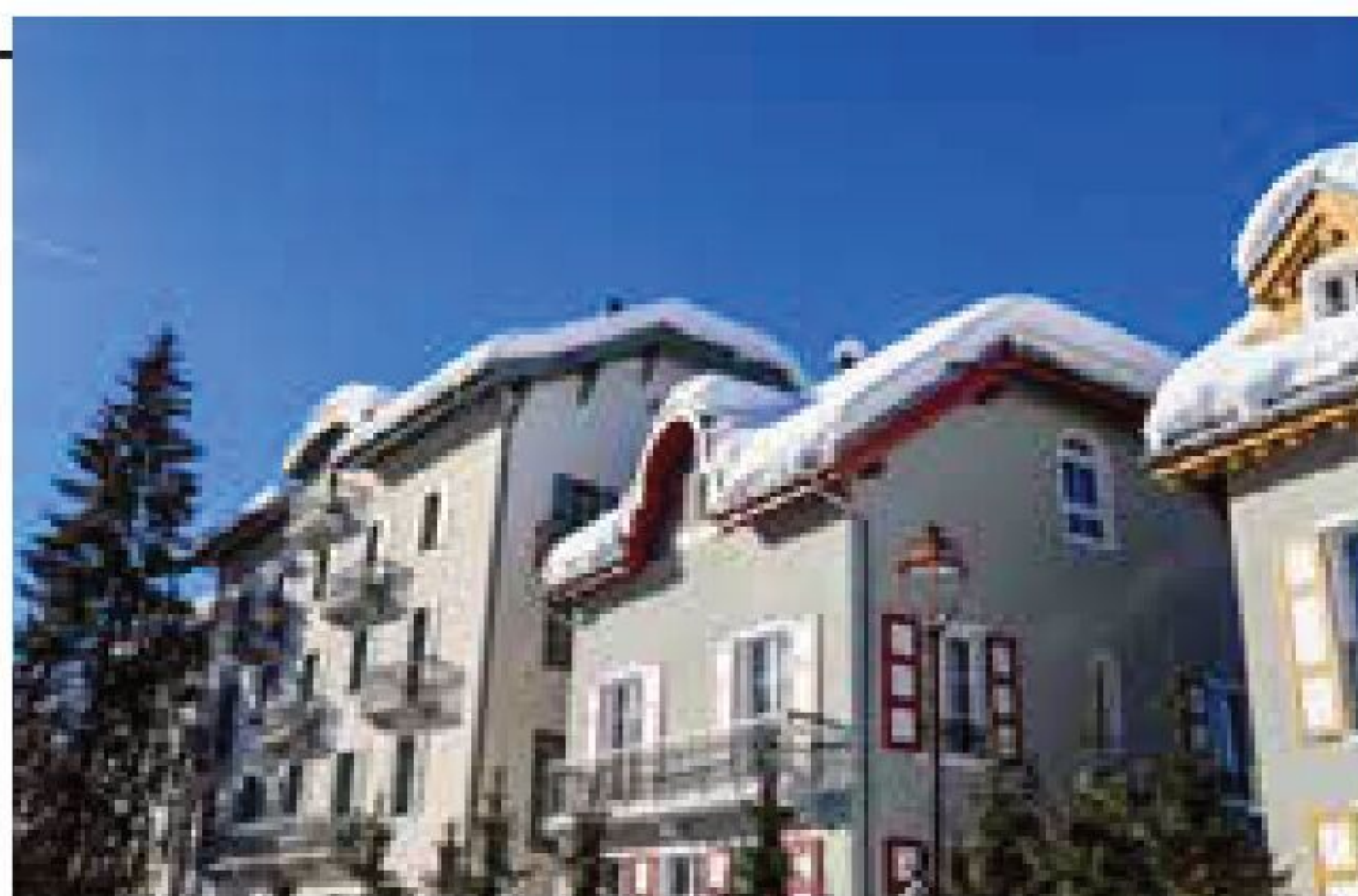
TIGrr Saint-Tropez s'invite dans l'enceinte d'une maison centenaire qui réunit chambres d'hôtel, restaurant, bar, club, terrain de pétanque, et terrasse avec option coucher de soleil. Passage obligé des voisins, familles du coin, habitués et touristes bien renseignés, les lieux décomplexés attirent par leur simplicité, leur authenticité aussi. D'un baiser au crépuscule, aux agitations sous la boule à facettes, d'un Karaoké avec micro chromé aux parties de pétanque privées, l'esprit des lieux est à la liberté.

La carte interprétée par la Cheffe Madame Pam, s'articule savamment autour des meilleurs standards de la cuisine thaïlandaise, vietnamienne, indonésienne et plus largement asiatique : dim sum, sushi, nems, raviolis, poulet à la citronnelle ou au curry vert, filet mignon de porc au caramel, poissons crus et autres spécialités se dévorent avec ou sans partage, selon l'humeur de la Bête...

Saké ou Wasabi Martini pour accompagner le tout, sans faire d'impasse sur le cocktail signature. Oui, le TIGrr se boit aussi et mêle à la vodka, citron vert, basilic et gingembre frais...



14, Avenue Paul Signac F-83990
Saint-Tropez – Tél : 04 94 81 08 10



SKI DE PRINTEMPS À MEGÈVE

Une nouvelle adresse trendy. Saluons la renaissance du vénérable Grand Hôtel du Soleil d'Or intégralement restauré plus d'un siècle après sa construction initiale. Idéalement situé à l'entrée du mythique village, le groupe Millésime a su réveiller le premier hôtel de la station, sombré dans l'oubli depuis trop longtemps et lui insuffler un vent d'élégance et de chaleur sans perdre un gramme de l'authenticité de la bâtisse originelle.

De haut en bas : un Roof Top Bar qui offre l'une des plus belles vues sur Megève. De là-haut, on sirote des cocktails et on grignote sur le pouce des recettes montagnardes pour se réchauffer les papilles. Mais le spectacle est aussi à l'intérieur, avec une réplique de la célèbre fontaine du village qui orne le centre du bar panoramique.



2^{ème} étage : le restaurant. Selon la légende, Megève se serait originellement appelée « Meztiva », « la ville où l'on s'arrête manger ». En effet, ici on se régale de plats généreux à base de beaux produits rigoureusement sélectionnés. Partage, convivialité et authenticité sont les maîtres mots qui trouvent leur expression tangible dans la cuisine fédératrice et généreuse du duo de Cheffes : la jeune et talentueuse Mélanie Martin, inspirée par la Cheffe Exécutive Flora Mikula. Une immersion totale dans la cuisine savoyarde, subtilement revisitée par les Cheffes. Plats traditionnels du terroir : mijoté de cochon fermier, soufflé au beaufort et truffes

fraîches... et l'équipe en salle fait le show lors de la découpe de la volaille ou lors de l'art du flambage.

En bas, c'est le pays du cacao de Cuba et d'ailleurs. « Mamie est en bas qui fait du chocolat » Cœur battant du Grand Hôtel du Soleil d'Or, cette petite fabrique de plaisirs propose aux amateurs de cacao des créations exceptionnelles de Jean-Paul Hévin. On se régale à l'heure du goûter d'un chocolat chaud onctueux préparé à l'ancienne, devant vos yeux, avec des tartines de pain grillé sur lesquelles sont râpés des copeaux.

255, Rue Charles Feige

74120 Megève - Tél : 04 50 34 31 06

POUR CEUX QUI PRÉFÈRENT LA CHALEUR D'UN PRINTEMPS MAROCAIN...



Le Maroc re-ouvre ses portes. Une bonne raison pour s'y rendre. Le Royal Mansour Marrakech est juste le plus bel hôtel du monde. Une médina dans la médina avec de sublimes jardins tout autour. Hors normes. Hors catégories. Hors du commun. Le Royal Mansour Marrakech réinvente l'idée même d'hôtel de luxe. Pas de chambres, pas d'étages, pas de couloirs, mais un merveilleux domaine privé de cinq hectares, blotti contre les remparts millénaires de la vieille ville, tout près de son cœur battant, la célèbre place Jemaa El Fna. Ce paradis des mille et une nuits renferme pas moins de cinq tables gastronomiques et chic. Sous le haut commandement du très grand Yannick Alléno qui signe la carte de quatre des cinq restaurants. La Grande Table Marocaine décline les classiques revisités avec talent de la haute gastronomie marocaine, des Sh'Hiwates, salades pleines de fraîcheur, à l'épaule d'agneau fondante cuite à basse température ou à la tangia de daurade royale aux olives mauves. Juste en face, la toute nouvelle Table de Yannick Alléno



revisite avec modernité des classiques français et internationaux.

À l'ombre des palmiers et des oliviers, le restaurant Le Jardin invite à découvrir une cuisine des voyages sous multiples influences, du Japon à la Thaïlande, du Pérou à la Méditerranée. Une oasis chic où déguster sushis et sashimis, tataki, ceviches, grillades et salades raffinées, dans une ambiance musicale décontractée.

Le Chef du Sesamo Vania Ghedini dévoile les coulisses d'une table gastronomique le temps d'un dîner à La Table du Chef, moment unique et privilégié.



Abou Abbas El Sebti – Royal Mansour Marrakech - 40000, Maroc

JINCHAN SOKUDO,



En entrant, on est tout de suite transporté dans un authentique zakaya, ces restaurants typiques japonais. Pas de carte des vins mais celle des sakés dont chacun est suggéré par le personnel qui connaît parfaitement le bon accord avec chaque plat et en fonction des préférences de chacun. Et ce, dès l'apéritif avec un saké pétillant, au goût fruité surprenant.

En entrée, un large choix de 'tapas' made in Japan. Poulet karaage, mariné avant d'être frit, aubergine nasu dengaku napée au miso blanc au yuzu maison. Ensuite, la spécialité du chef : du otoro, la plus savoureuse partie du thon en sashimi. C'est un

plat qui n'est pas toujours disponible sur la carte du fait de sa rareté. Son goût est incomparable, assez minéral et très tendre. Pour l'accompagner, du saké Dassai, fruité aux saveurs de pomme pour sublimer le thon. Ensuite, le saumon mi-cuit, ciboulette et algue nori, avec sa sauce sucrée, un plat plus équilibré, sans doute celui avec le plus d'umami; la 5^{ème} saveur nippone. Nouvelle création du chef, le magret de canard avec sa pate de yuzu légèrement pimentée, du yuzukocho, un original mix de saveurs totalement inconnu, la pâte d'agrumes adoucissant le goût de la volaille. Au dessert : le cake au matcha avec sa pate d'haricots rouges, l'anko et le cheesecake yuzu, plus surprenant et plein de fraîcheur, idéal pour terminer un excellent repas avec du saké Nigori, dont la couleur comme la texture rappelle celles du lait car moins filtré, apportant plus de rondeur aux deux desserts.

Une ambiance conviviale, déco d'affiches, d'images du Japon. Une cuisine différente de ce qu'on attend d'un restaurant de sushis et de brochettes, car ici les mariages de saveurs sont extrêmement bien travaillés comme au pays du soleil levant. Le Japon à deux pas de Bastille, il ne faut pas hésiter.



154, Rue du Faubourg Saint-Antoine, 75012 Paris

FLORIDA AU CENTRE DE PARIS



Avec sa situation exceptionnelle, au cœur même du quartier des Halles en plein renouveau, Florida ne fait pas dans la demi-mesure, un ensemble de deux étages et un extérieur de trois terrasses (!) sur le thème de la Riviera des années 30.



La carte invite à se laisser guider au gré des humeurs de Laurent Durot, le chef qui casse les codes de la cuisine traditionnelle française. Entrées pensées comme des tapas world à partager : nems de poulet au piment doux et gingembre ; cœur de saumon mariné au sésame ; burratina crémeuse, roquette et basilic ; chipirons juste grillés au piment d'Espelette... Les plats suivent la mouvance : ceviche de bar citron coco ; gambas géantes à la plancha ; émincé de bavette « Angus » sauté minute aux épices thaïes ; vitello tonnato... En finale, on craque pour les hits de la cuisine française revus et corrigés : baba chantilly et vieux rhum ; merveilleux tout chocolat... Derrière Florida, une histoire d'hommes et d'amitié, celle de Cédric Orrière et Florian Eboué (le frère de...). Les deux – 36 ans chacun – ont grandi dans le Val-de-Marne et fait leurs armes dans des brasseries du quartier (Flottes, le Café Saint-Honoré) avant de prendre la tête du Paris London, place de la Madeleine. Aujourd'hui, ils concrétisent ce rêve de restaurant : recréer une vraie institution haut de gamme aux Halles. Présent quotidiennement au Florida, Florian incarne le lieu et lui donne une âme, une personnalité, charismatique et prévenante, histoire de rappeler qu'il y a des hommes derrière l'établissement.

**1, rue Montorgueil - 75001 Paris
Tél : 01 80 06 61 94**



TOUT NOUVEAU TOUT CHAUD, PAPO, LE HOT SPOT DE LA STREET FOOD PORTUGAISE, DÉVOILE SON PREMIER LIEU DANS LA CAPITALE.

Papo, c'est le nom de ce petit pain typiquement portugais qui se mange à toute heure de la journée. C'est aussi le nom de l'échoppe aux couleurs vives située à quelques pas de la Place de la Bastille où Morgane Thomas et Anissa Martinho ont revisité la tradition pour faire du papo un bun à la mie ultra moelleuse, rempli d'ingrédients sourcés avec soin. Une carte courte pour des produits frais et deliciosos pour nous faire voyager direction Lisbonne. Morgane et Anissa ont fait du sourcing une priorité, pour sublimer la recette traditionnelle : légumes primeur, poulet jaune de Vendée et porc fermier du Gers. La morue, les épices, le fromage et l'huile viennent tout droit du Portugal, pour apporter cette touche inimitable. Du crispy Frango, un poulet jaune vendéen hyper croustillant grâce à la panure de pétales de maïs préparé avec du paprika, beaucoup d'autres épices et la marinade secrète, il est le péché mignon des adeptes de spicy-street ; au Pulled Porco, un effiloché de porc fermier du Gers, mariné et cuit pendant 12h pour lui donner un fondant incomparable. La marinade portugaise est top secrète, selon une recette bien gardée !

**217, rue du Faubourg Saint Antoine
75011 Paris**

QASTI SHAWARMA & GRILL LE NOUVEAU SPOT STREET-FOOD D'ALAN GEAAM

Cen'est pas un kebab, c'est un shawarma libanai ! Niché dans le Haut-Maraais, face à son bistrot Qasti, le chef étoilé Alan Geaam lance Qasti Shawarma & Grill, un nouveau spot Street (Good) Food à la libanaise. C'est dans ce lieu de partage, de gourmandise et de voyage que le chef invite à découvrir les saveurs qui ont bercé son enfance. Shawarmas chics de volaille ou de



bœuf épicées et marinées, grillades de volaille ou d'agneau parfumées aux épices, sélection de mezzés (houmous, baba ganoush, taboulé, etc.), douceurs sucrées inspirées des pâtisseries traditionnelles libanaises avec des citronnades d'anthologie. Un nouveau concept lèches-doigts en hommage à la richesse gastronomique du pays d'origine du Chef, dont les grillades font partie intégrante de la culture levantine. En 2018, lorsqu'il obtient sa première étoile Michelin, Alan Geaam ose à peine y croire. « Il n'y a pas que le rêve américain, se plait-il à dire, moi j'ai vécu le rêve français : cuisiner dans la plus belle ville du monde. »

Avec sa cuisine décomplexée, gourmande, humaine, conviviale et contemporaine, Alan Geaam est aujourd'hui l'un des chefs les plus doués de sa génération, qui revendique une identité forte et singulière, celle d'un enfant du monde qui a voyagé partout et rassemble tout le monde. Si ce chef ultra-crétif poursuit son développement malgré la crise sanitaire, c'est qu'il souhaite

avancer coûte que coûte, ne surtout pas baisser les bras, retrousser ses manches, se réinventer et faire vivre ses différents projets.

Qasti Shawarma & Grill

214, rue Saint Martin – 75003 Paris
Service sur place ou à emporter

MARKET, L'INCONTOURNABLE TABLE PARISIENNE FÊTE SES 20 ANS



L'évènement fut dignement célébré en la présence de son fondateur-proprétaire le chef rock-star et alsacien Jean-Georges Vongerichten. L'occasion de redécouvrir l'établissement sous ses meilleurs auspices, avec une carte gourmande et savoureuse aux saveurs franco-asiatiques. Tous les plats sont réalisés avec des produits frais du marché et de saison par sa brigade placée sous la houlette de Rajoo Etwar, directeur du restaurant. Rouleau de crabe, Sushi croustillant au saumon mayonnaise au chipotle, Ceviche de daurade raisin, piment et citron, Rouleau de crabe sauce tamarin, Samosa de volaille sauce yaourt et coriandre, daurade aux épices bouillon aigre doux, turbot à la plancha choux fleur caramélisé vinaigrette au lait de ribot, Poitrine de canard courge au miel-hibiscus navets et riz sauvage, Filet de bœuf de Salers choux de Bruxelles rôtis purée de panais sauce moutarde miso... Talentueux cuisinier, chef plusieurs fois étoilé, c'est aussi un businessman avisé, propriétaire de 40 restaurants à travers le monde ; dont 16 à New-York, son port d'attache, 8 autres aux USA, plus 16 éparpillés dans les autres continents. 4 étoiles Bibendum : 2 à New York, 1 à Shangai et une à Tokyo. To be continued...

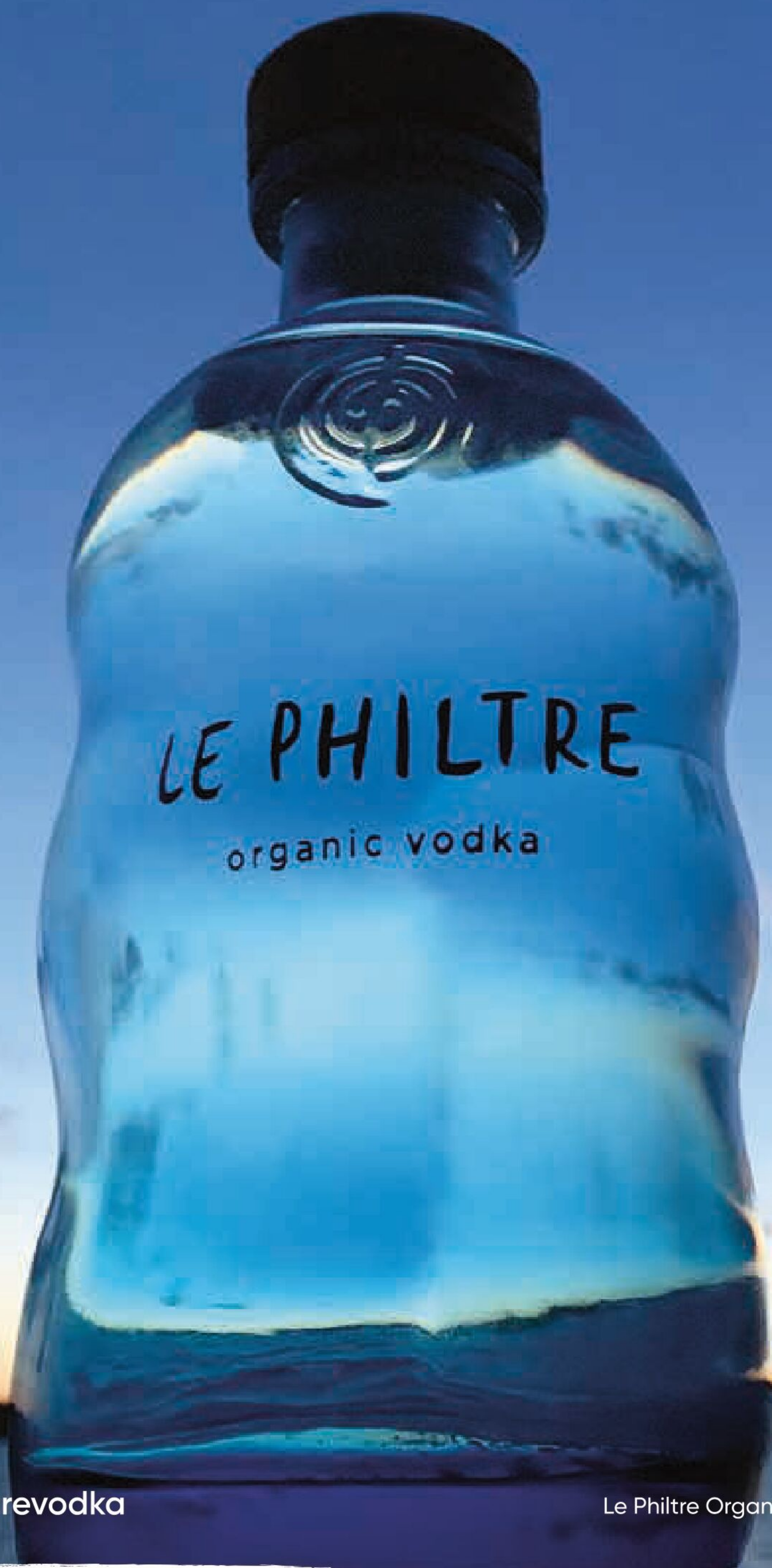
Market 15, av Matignon Paris 75008
Tel : 01.56.43.40.90





LE PHILTRE

La vodka française, bio et sans sucre ajouté.



ALCOOLS DE LUXE ET ASSOCIES SAS | 849456744 RCS PARIS | 58 RUE D'HAUTEVILLE - 75010 PARIS | SAS AU CAPITAL DE 96.040 EUROS

lephiltre.com @lephiltrevodka

Le Philtre Organic Vodka par Jean-Baptiste Huynh



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Retour vers le passé

avec Jean-Christophe Florentin

Photos : Renaud Corlouër



Photographies et direction artistique :

Renaud Corlouër (@renaudcorlouer)

Assistant : Matéo Hamdine (@laveski.exe)

Modèle : Elena (@elena_siberia_paris)

Stylisme : Etienne Jeanson / JNSN Fashion (@etiennejeanson / @jnsn_fashion)

Maquilleuse : Alison Bensoussan (@alisonbensxbeauty)

Décor : Lapérouse (@laperouse_paris)



4 février. Temps de paix. 17h30. Il y a une vie après le Caca's Club... Rendez-vous avec un Beigbeder bottlegger au bar de son hôtel parisien situé derrière les Champs Elysées. Nous ne nous étions pas vus depuis une éternité, quand nous avons lancé ensemble un magazine chic et drôle en 1992 nommé Généreux pour embêter l'Egoïste. On est même montés sur la scène de l'Olympia en première partie pitoyable de Gogol Premier dans un numéro pas drôle et partiellement improvisé. Mais ça allait bien avec le thème punk de la soirée. Si on doit remonter plus loin, nous avons usé nos maillots de bains au même club Mickey de Guéthary avec Pépé Rimbouurg qui nous faisait chanter «C'est nous les canards, les petits canards qui n'ont pas peur des vagues, tintintin...». Depuis Frédéric avait même contribué à relancer Lui, ce qui faisait de nous des concurrents. Bises au mépris des plus élémentaires des gestes barrières. Comme si nous nous étions quittés la veille... Hibernatus 2.0. Frédéric tient en main une bouteille de sa marque de vodka Le Philtre Organic...

Frédéric :

Gilet, pantalon & chemise : EMANUEL UNGARO

fraise : ETIENNE JEANSON

Elena :

Fraise : ETIENNE JEANSON

Bottes : CHRISTIAN LOUBOUTIN

Boucle d'oreille : DEFAIENCE



Frederic Beigbeder : J'ai quelque chose pour toi... Ça me fera très plaisir que tu parles du livre, mais je pense que ma vodka intéressera beaucoup plus le lectorat de Playboy.

JC Florentin : Tu te dévalorises. Donne mon numéro à l'attachée de presse qui s'en occupe et je me ferai un plaisir de présenter cette merveille.

FB : Justement, que veux tu boire ?

JCF : Le premier jus de fruit qui vous tombera sous la main : orange, raison, pomme, ananas, passion... J'adore la passion comme disait Jésus-Christ qui porte les mêmes initiales que moi !

FB : Prends un cocktail de fruits mélange de tout ça !

JCF : Ça c'est pas con. Mais sans vodka please !

FB : Moi en revanche je vais rallumer la chaudière mais peut être pas tout de suite à la vodka. En douceur. Une bière ou un vin blanc. Un Chablis bien gentil... Ça fait vraiment 40 ans ?

JCF : Non, on s'est croisés deux-trois fois comme il y a 3 ans à Orly. Tu m'avais laissé ton adresse à Guéthary griffonnée sur une serviette de bar conservée dans un de tes bouquins. Faut se méfier des mecs qui gardent tout !

FB : Non, c'est bien. Tu m'avais envoyé des SMS pour soutenir ta fille qui fait des choses artistiques...

JCF : Oui, si on veut. Elle participe à la nouvelle émission d'Hanouna : « *le meilleur chroniqueur* » sur la 8. On n'est pas obligé de trouver ça top...

FB : Mais je l'ai fait moi, Hanouna. C'est bien !

JCF : Depuis qu'elle est petite, son rêve est d'être chroniqueuse chez Cyril Hanouna. Chaque semaine les gens votent pour elle et elle revient... Je te demandais simplement de voter pour elle !

FB : La star de la télé... Tu n'en as qu'une ?

JCF : Oui, et deux garçons !

FB : Trois enfants, comme moi.

Je tends le dernier Playboy à Frédéric :

FB : Il est énorme !

JCF : Un mook. Il est ainsi depuis son relancement l'été 2020.

FB : J'ai travaillé pas mal pour Lui... C'est une expérience que j'ai adorée et Jean-Yves Le Fur est un garçon formidable.

JCF : Pfuiiiit... (*rire nerveux*) Tu regrettes ?

FB : C'est dommage quand quelque chose marche aussi bien de le voir sortir du paysage. C'était un mensuel qui

fonctionnait fort et il a décidé de n'en sortir que quatre par an pour économiser de l'argent en pensant qu'il y aurait autant de pub... Eh non !

C'est vachement bien (*il feuillette Playboy*)... Déjà quand on s'est connus à la fin des années 80's tu faisais des journaux. Quand je t'ai rencontré, tu venais de publier le Guide de l'Emmerdeur qui avait connu un grand succès avec un garçon qui s'appelait Thierry Crosson, je ne sais pas ce qu'il est devenu.

JCF : Moi non plus, un charmant garçon !

FB : ...On a fait des journaux ensemble comme Généreux. Et on faisait en même temps de la radio !

JCF : Oui, on s'était fait virer de Kiss FM après un mois d'émissions-beuveries quotidiennes. Ça s'appelait

« *Tapage nocturne* » entre 22 heures et minuit. Tu te souviens pour la dernière, tous nos amis avaient envahi le studio et on leur avait laissé un champ de ruine. Je crois même que quelqu'un avait pissé sur la console... On faisait picoler des célébrités de Thierry Ardisson à Jean-François Bizot au Professeur Choron à Pierre Jolivet, Nina Hagen, Rita Mitsouko... In vino veritas !

FB : Après, on a fait pas mal d'autres trucs, on s'est bien amusés. Puis tu m'as fait démarrer dans la presse.

JCF : Surtout, un moment, tu m'as demandé si je connaissais un éditeur et je t'ai conseillé d'aller voir Alain Lefebvre qui avait 10% de notre boîte qui publiait Généreux et venait de racheter les éditions de la Table Ronde! Puis il t'a branché avec Denis Tillinac.

FB : Et c'est comme ça que j'ai commencé, ils ont publié mon premier roman « *Mémoire d'un jeune homme dérangé* » en 90, mais ils ont refusé mon deuxième livre « *Vacances dans le coma* » qui était assez expérimental et qui se passait dans une boîte de nuit du début à la fin. Là, j'avais eu du mal à trouver un éditeur ; refusé partout.

JCF : Le premier avait bien marché ?

FB : Pas vraiment, 3 000 exemplaires maximum. À cette époque, je n'étais encore qu'un inconnu qui écrivait dans Globe où officiaient BHL avec toute la clique de Grasset. Ils m'ont demandé mon manuscrit et l'ont pris. C'était en 1994, ça fait donc bientôt 30 ans que je suis chez eux.

JCF : Tu as eu l'occasion de revoir Tillinac et les écrivains de la Table Ronde ?

FB : Oui, on s'est revus souvent. Denis (Tillinac) est devenu un copain, même s'il m'a refusé un livre, on est restés très amis jusqu'à sa mort.

JCF : Il n'a pas regretté ?

FB : Je pense que si. Quand il y a eu «99 Francs», il a dû regretter, il ne me l'a jamais dit. C'est lui qui m'a découvert, puis il a laissé tomber. Puis il y a eu «L'amour dure 3 ans» et «99 Francs» qui ont été des gros succès. Mais bon, tu ne peux pas savoir ce que va donner un petit con qui raconte ses histoires de boîtes de nuit, lui ça ne l'intéressait pas. Grâce à toi et à Tillinac, j'ai côtoyé pas mal d'écrivains : Antoine Blondin, Gabriel Matzneff, moins à la page en ce moment... Tu te souviens que la Table Ronde était située rue du Bac juste en face de l'hôtel du Pont Royal, et Tillinac m'emmenait au sous-sol, au bar du Pont Royal rue Montalembert. Il y avait Sagan, Bernard Frank, François Nourissier, Sollers évidemment. Comme Tillinac les connaissait, je me retrouvais le petit con de 20 ans assis à la même table qu'eux. J'avais l'impression d'accéder à l'Olympe.

JCF : Regardes-tu cette époque avec nostalgie bienveillante, avec regret en te disant que c'était mieux avant ?

FB : Oui, tu as raison, c'est la nostalgie, on est émerveillés par le passé. On garde le bon côté, mais il ne faut pas oublier qu'il n'y avait pas que cela. Il y a aussi les souvenirs de maltraitance chez les curés à l'école Bossuet, le divorce de mes parents, une impression parfois d'excès égoïste de liberté de la part de la génération précédente qui ne pensait qu'à se libérer et pas forcément aux enfants de l'époque qui était vus comme des dommages collatéraux et encombrants.

On nous apporte boire et manger.

On trinque : tchin.

JCF : ... Tu parles de ton père que tu admires beaucoup, mais pourtant, tu le décris comme un égoïste absent.

FB : Il ne faut pas oublier que sa femme l'a quitté pour son meilleur ami. Et lui, travaillait beaucoup, voyageait beaucoup. C'est une personne qui vivait dans cette utopie des années 60 de la société de consommation et de l'homme d'affaires ; du businessman. Mon père était l'homme moderne de cette époque. Il avait son costard, sa cravate, son attaché-case, son Aston Martin, des gadgets de partout. Le fait que les hommes s'occupent des enfants est quand même quelque chose d'assez récent.

JCF : Il a commencé à devenir frivole comme ça quand sa femme l'a quitté pour son meilleur ami ou il était comme ça avant ?



Frédéric :

Costume & chemise :

EMANUEL UNGARO

Elena :

String : ETIENNE JEANSON

Chaussures :

CHRISTIAN LOUBOUTIN

FB : Je pense que la blessure du départ l'a poussé à s'amuser pendant longtemps. Il faisait des fêtes chez lui. On restait mon frère et moi fascinés au milieu de tout ça. Mais comme dans les contes de fées, par moment ça pouvait tomber dans le malaise et dans l'angoisse. Tu sais que tu ne devrais peut-être pas être là. Il y avait de très jolis mannequins qui se baladaient avec des chemisiers transparents, évidemment, c'est merveilleux, mais quand tu es un enfant de 8 ans au milieu de tout ça, tu as l'impression que tu gênes.

JCF : Tu t'es inspiré de ce moment-là pour l'ouverture de ton film *L'Idéal* ?

FB : C'est une scène fondatrice que je raconte souvent. J'avais l'impression que Charles (mon frère aîné) et moi étions les seuls adultes et nos parents et leurs amis étaient les enfants. Je me souviens être allé chez Castel à 13 ans. Amener ses enfants en boîte de nuit à 13 ans peut être surprenant aujourd'hui mais ça se faisait. Je connais même des parents qui mettaient leur bébé au vestiaire ! Je voyais des femmes en robe de soirée et des hommes complètement

bourrés en train de rigoler et dire des conneries en fumant des cigares. Je me disais : « c'est génial je veux appartenir à ce monde ! ». C'est ce que j'ai fait après mais en même temps je me demandais aussi ce que je foutais là, parce qu'on se sentait très vite encombrants, pas à notre place et rejetés. On rentrait dans une pièce et les gens baissaient la voix, ou ils rangeaient quelque chose qu'il ne fallait pas qu'on voie et qui devait être interdit, ça donnait l'impression d'un comportement de gosse. Aujourd'hui, j'ai 56 ans et je raconte des choses qui concernent mes parents quand ils avaient entre 30 et 40 ans. Donc des jeunes gens dans un pays en train de se transformer avec toute la violence qui accompagne cela. Je ne suis pas le seul à écrire là-dessus, beaucoup d'auteurs de mon âge écrivent à ce sujet. C'est un bilan des années 70 en France.

JCF : Qu'aurais-tu fait sans le drame du divorce de tes parents ?

FB : Je n'en sais rien.

JCF : Tu as été programmé à quoi ?

FB : Ce qui est vrai, c'est qu'avec le divorce, j'ai commencé à noter des

choses quand j'étais chez mon père. Donc je pense que sans le divorce de mes parents, je n'aurais possiblement pas été écrivain.

JCF : Ton frère a toujours été élevé pour être businessman ?

FB : Non, lui il voulait être astronaute, il était fasciné par l'espace. En ce moment, il crée un fond d'investissement français dans le spatial, il veut être le french Elon Musk. C'est fou, car que ça soit pour Charles ou pour moi, tout s'est décidé en 1973. Lui adorait les chiffres et moi plutôt les lettres. Je ne sais pas comment ça se passe dans la tête d'un enfant, mais j'ai l'impression que ce genre de vocation se décide assez tôt. Toi par exemple, est-ce que tu lisais des journaux quand tu étais petit ?

JCF : Oui, et j'en fabriquais, des journaux minables ronéotypés que je vendais trop facilement à la sortie de l'école ! Mais de toutes façons, je ne sais rien faire d'autre.

FB : Ce qui est assez marrant, c'est qu'on croit que les études et les expériences ont un sens mais ça n'en a pas, tout est écrit dès l'âge de 8 ans.

JCF : Oui, du moins dans les grandes lignes. Tu sais que tu ne seras pas pompier, charcutier, drag queen ou chirurgien...

FB : Souvent, les comédiens ont toujours été comédiens dès l'école. Par exemple, Jean Dujardin faisait le clown à l'école parce qu'il n'aimait pas la discipline, et aujourd'hui, c'est devenu Jean Dujardin avec un Oscar.

JCF : Et son frère Marc qui était sérieux est devenu avocat et son avocat-agent !

Quand on avait 20 ans, on se disait «Salut vieille merde», maintenant qu'on est vieux que devrait-on se dire ?

FB : Peut être : «*Salut jeune con !*» Plus sérieusement les choses ont changé. Je m'auto-dénigre en permanence, il n'y a pas de soucis à m'accoler le terme de vieille merde. Mais aujourd'hui à 56 ans, je ne le penserais pas, donc je ne le dirais plus. Je dirais « Salut, ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu, ça me fait plaisir de te voir. » Je suis passé à un stade moins provoc où je n'ai plus besoin de me réfugier dans le nihilisme et le cynisme post punk qui m'a fatigué. J'ai quand même fait ça pendant 30 ans. Depuis mon roman précédent «L'homme qui pleure de rire» avec un smiley, j'essaie d'expliquer que j'en ai un peu marre de la dérision obligatoire. Je ne cherche plus à plaire ou à déplaire, mais simplement à être moi et donner mon point de vue honnête.

Je crois que je suis arrivé à bout d'un esprit Canal, d'une dérision politiquement correcte. C'est un refuge et une armure de ricaner tout le temps. Donc je ne dirai plus « vieille merde ». Et qui a envie de voir une vieille merde? C'était l'époque, ça allait très bien avec les années 80. La dérision de cette époque fut une réaction à l'effondrement des utopies politiques que nous vivions. On n'avait plus beaucoup de rêves à part dire qu'on était de vieilles merdes juste bonnes à gagner du pognon en écrasant tout le monde. C'était les années 80...





Frédéric :
Costume & chemise : EMANUEL UNGARO
Cravate : FRANCESCO SMALTO
Elena :
Chaussures : MAISON ERNEST



JCF : Et la bande-son de cette époque était d'une froideur terrible : cold wave, punks nihilistes. Tu écoutes toujours ces musiques-là ?

FB : Oui bien sûr. J'adore ça.

JCF : On dit qu'on reste attaché à la bande-son de ses 20 ans.

FB : Oui, c'est vrai, ce sont les années lycée et juste après quand tu commences à faire ta culture toi-même. J'étais autodidacte, je trainais dans des magasins comme New Rose, j'achetais des 45 tours, je suivais beaucoup la new wave et la pop synthétique française genre Taxi Girl ou anglaise comme Cabaret Voltaire, Throbbing Gristle, Human League, OMD, Depeche-Mode, Yazoo que je passe toujours quand on me demande de faire le DJ. Tu mets « Just can't get enough » ou « Cherchez le garçon » et tout le monde danse, ça fonctionne toujours aussi bien.

JCF : Tu travailles toujours en musique quand tu écris ?

FB : Non plus maintenant, c'est vrai qu'avant j'écrivais beaucoup en musique. Je pense que pour trouver les meilleures phrases, il faut les écouter dans sa tête.

JCF : Par exemple quand tu as écrit ton premier roman, c'était pour séduire Diane ?

FB : Oui, même si on était déjà ensemble à ce moment-là puisque je raconte ma rencontre avec elle, on était déjà amoureux mais ça m'a permis de l'épater. « Regarde, je suis écrivain et publié chez le même éditeur qu'Antoine Blondin... » Dans mon adolescence, j'ai ramé énormément avec les filles. Comme je le raconte dans le « Barrage », je n'étais physiquement pas terrible, j'avais des lunettes, j'étais timide, ça ne marchait pas, il y avait beaucoup d'amour à sens unique, impossible et de frustrations. On ne va pas pleurer là-dessus, mais on ne se remet jamais vraiment de cette solitude. Il y aura toujours au fond de moi un garçon qui se prend des vents. Quand une femme me dit oui, elle devient instantanément mon idole ! Quand ça a commencé à fonctionner, c'était merveilleux et ça dure depuis longtemps ! Maintenant, ça fait 12 ans que je suis avec la même femme, Dieu merci, après deux divorces et pas mal d'aventures... Oui j'ai vécu ! Ça devenait dangereux pour ma santé côté excès... Ma passion de vivre devenait toxique.

JCF : C'est pour ça que tu quittas Paris ?

FB : On va dire « nous ». Ça a coïncidé avec la rencontre avec Lara, la naissance de mes deux derniers enfants et aussi l'impression d'avoir

fait le tour de ce qu'il était possible de faire comme conneries à Paris ! J'en ai quand même bien profité. Le vrai prétexte était surtout la volonté que les enfants aient un jardin. Et aussi, on ne s'en souvient plus mais en 2016, on ne parlait pas du Covid mais de la pollution à Paris. On était obsédés par les particules fines. On n'en parle plus, on comptait alors les morts de la pollution comme on compte ceux du Covid. On est partis aussi à cause de ça, notre fille de 6 ans était allergique à cet air pollué. Il y a eu les attentats Charlie Hebdo + Bataclan, c'était une sale ambiance Paris à ce moment-là. Irrésistible dans tous les sens du terme.

JCF : As-tu gardé tes amis parisiens en t'éloignant ? Du moins les plus fréquentables ? Et puis on peut aussi s'éloigner pour ne pas revoir ceux qu'on n'a pas spécialement envie de revoir...

FB : Tout à fait juste. Un tri s'est opéré. Quand tu t'éloignes, tu ne vois plus ceux que tu voyais comme ça pour sortir et qui n'étaient pas des amis. A contrario, il y a aussi des gens qui te manquent. Quand tu veux les voir, tu les appelles et tu organises un dîner avec eux.

JCF : As-tu beaucoup de vrais amis ?

FB : Non. D'abord, il n'y a pas beaucoup de vrais amis dans une vie. Je dis un moment que : « ce n'est pas parce que je connaissais beaucoup de monde que j'étais moins seul. » C'est une calamité. Tu peux être seul au milieu d'une cour. Un moment, les amis construisent autre chose, se marient, quittent la France... Le Caca's Club est intéressant. C'était 300 personnes. On garde le contact au moyen d'un groupe WhatsApp mais la réalité, c'est qu'on est à peine une dizaine à se revoir toujours... Et c'est normal.

JCF : Tes meilleurs amis sont des amis ou des amiES ?

FB : Les deux, j'ai besoin des deux, j'aime bien dîner avec des potes et dire des conneries entre mecs, mais j'ai aussi des amies proches de sexe opposé. C'est intéressant à titre documentaire.

JCF : Des vraies amies ou des ex petites amies ?

FB : Amies, vraiment. Ça existe, des relations désamorçées de désir !

JCF : Ou des filles que tu a essayé de draguer et qui t'ont répondu : « Oh non, restons amis ! »...

FB : Oh non, ça c'est trop douloureux ! Je me fâche quand on me fait ça. Et toi ça fait combien de temps que tu es avec ta femme ?

JCF : 25 ans.

FB : C'est bien bravo ! Vous battez des records.

JCF : Contrairement à toi, nous nous

Frédéric :
Costume & chemise :
EMANUEL UNGARO
Elena :
Chaussures :
MAISON ERNEST



sommes mariés tard.

FB : Les trois enfants, c'est avec la même ?

JCF : Oui, avec Natalie. Champion du Monde !

FB : C'est drôle parce que moi, j'ai un souvenir de toi disons... gravitant dans le monde du X et tout ça.

JCF : Souvenir déformé parce qu'en vrai, c'est un monde que je déteste de gens bêtes, incultes et malsains. J'ai jamais mis les pieds dans l'industrie du porn. Ma vie est un immense malentendu. Beurk et beurk ces gens-là. Ça a du me fasciner les dix minutes où je t'en avais parlé.

FB : Je pensais que tu devais te taper des stars du X dans des positions inimaginables !

JCF : Tu projettes tes fantasmes. Jamais, je suis un moine bouddhiste. Flash back. Tu m'avais raconté être rentré chez toi rue La Fontaine dans le 16e dans un duplex vide de meubles et d'affaires qu'une fille avait intégralement vidé.

FB : Oui, c'était A.... Il me semble que c'est elle. Elle avait vidé tous mes



meubles dans la journée, elle était très fâchée, je ne sais plus si c'est parce que j'étais infidèle ou si c'est parce que je voulais la quitter, j'ai eu plein d'histoires passionnelles. Un jour, je rentre chez moi et je vois un petit cercueil en bois avec une croix posé sur une table. J'ouvre le couvercle et je vois une photo de moi. Je ne sais pas si c'était du vaudou ou une menace. Je n'ai jamais compris, mais ça avait demandé beaucoup d'heures de travail à confectionner. Menace de mort ou une manière de faire le deuil d'une relation, je ne sais pas. Tu as dû avoir des moments comme ça ?

JCF : Non, non non non et non, ne me regarde pas comme ça, ne m'associe pas à ces déviances !

FB : J'ai une vie assez tumultueuse et sentimentale. Je le suis, je suis romantique. Il m'est arrivé de partir et d'être quitté. Je regarde ce tumulte avec tendresse.

JCF : Que fais-tu de ton argent quand tu n'achètes pas de l'art à Monsieur Gorostarzu ?

FB : Je n'ai pas d'argent. En tout cas, j'en ai plus, j'ai tout claqué.

JCF : Comment as-tu fait ? Tu t'es mis le PIB du Pérou dans le pif ?

FB : Sûrement ! En tout cas une bonne partie. À l'époque, je gagnais beaucoup parce que j'étais à la télé et à la radio. Notamment Canal Plus payait très bien. Je flambais. J'allais au Mathis, au Montana et au Baron tous les soirs, je ramenaient une foule de gens chez moi en after. J'avais un hôtel particulier de 3 étages à Saint Germain des Prés au gros loyer, d'abord rue Bonaparte puis rue de Seine. Deux fois trois étages.

J'ai aussi eu un immense appartement à l'époque de mon second mariage rue Guynemer. Un truc meublé à la Bret Easton Ellis avec baies vitrées donnant sur le Luxembourg, des meubles hallucinants...

JCF : Très chic ! Étais-tu heureux à ce moment-là ?

FB : Non pas du tout. Des fortunes en loyers. Voilà où est passée une partie importante de l'argent ! Si j'avais emprunté pour acheter je serais aujourd'hui propriétaire à Paris...

Ç'aurait été moins romanesque. Je ne l'ai pas fait exprès.

JCF : Tout ça pour ça...

FB : Oui, tout ça pour ça ! Je payais tout le temps...

JCF : Tu entretenais aussi et surtout une cour de parasites...

FB : On peut dire ça comme ça. J'avais peur d'être seul, j'ai payé beaucoup pour tout le monde. C'était une folie. Sagan aussi aimait entretenir une foule

de gens. J'ai un souvenir rue Bonaparte. Je suis parti me coucher alors que j'avais encore 40 personnes chez moi et quand je me réveille le lendemain à midi, je m'aperçois qu'on a volé mon ordinateur et d'autres biens. Il y avait plein de gens chez moi que je ne connaissais pas et qui ne me connaissaient pas. Donc oui, ils se servaient. Là j'ai arrêté.

JCF : C'est surréaliste. Il faudrait raconter ça un jour...

FB : Oui, je le raconterai peut-être. C'était une générosité malsaine. Ma générosité n'était pas désintéressée, c'était surtout pour ne pas être seul. Ça me donnait du pouvoir, ils étaient un peu obligés de me dire merci. Sauf qu'ils ne le disaient pas. Beaucoup de gens qui se retrouvent avec plein d'argent vite gagné sans trop travailler le dépensent inconsidérément.

JCF : Tu n'as jamais capitalisé ?

FB : Non. Heureusement, grâce au Prix Renaudot j'ai pu acheter une maison avec jardin à Guéthary. Elle est à moi, j'y vis en famille. Enfin un endroit à moi contrairement aux autres trucs de Paris qui étaient loués. Le succès des livres était hallucinant côté argent. Rien à voir avec maintenant. Quand tu reçois beaucoup d'argent qui arrive d'un coup, tu as l'impression que ça sera éternel alors que ça ne l'est pas. Je me suis beaucoup amusé et aujourd'hui, il en reste des souvenirs.

JCF : Le pire souvenir non refoulé de ton existence ça serait quoi ?

FB : Quand j'ai écrit mon dernier livre un souvenir m'est apparu, celui d'un curé qui me tape les fesses à l'air. Je l'avais oublié. Je fais partie de ces 200 000 français qui ont été maltraités par les prêtres (selon le rapport Sauvé). J'ai eu beaucoup de chance parce que je n'ai pas été violé, mais j'ai subi des violences corporelles.

JCF : C'est les Assises ça aujourd'hui... Ces moments ont réellement gâché ta jeunesse ou tu te disais que c'était juste dix sales minutes à passer avant de passer à autre chose ?

FB : Ce curé a sévi pendant des années. Depuis la publication de mon livre, deux anciens élèves de Bossuet m'ont écrit sur le thème : « moi aussi je me souviens très bien des fessées cul-nu en plein Saint Germain des Prés ». Et tu chiales, tu as honte, tu n'en parles pas... Même ma mère, des années après, m'a demandé « pourquoi tu ne me l'as pas dit ? ». Elle aurait pris rendez-vous, dit que c'est une honte et engueulé le gars. Si je m'en suis souvenu là, c'est que ça a eu un impact sur moi et je pense que ça m'a détraqué quelque chose, destiné

à être un peu sadomasochiste. Ça vient peut-être de là, mon attirance pour des histoires compliquées, torturées. J'aime bien tout ce qui est sexy, après je ne suis pas obsessionnel avec ça. C'est surtout l'injustice qui m'a révolté. Cette révolte, on la voit dans ma manière d'écrire. Beaucoup de personnes ne comprennent pas comment je peux être aussi doux à l'oral et si agressif à l'écrit, ça doit sûrement venir de là. C'est l'envie de me venger du Père Fèvre. En tant qu'enfant, on est impuissant face à ça et ce qui est insupportable, c'est que pendant ce temps-là, les parents se mariaient et faisaient la fête tout le temps. La France se libérait. C'était après 68, soufflait un vent de liberté mais nous les enfants, nous étions encore soumis à cette discipline rétrograde. Le hiatus entre les deux reste choquant.

JCF : Vos parents ne voulaient vraiment plus vous voir ?

FB : C'est le sujet du livre de Fabrice Gaignault : « La vie la plus douce ». C'est très ironique parce que c'est horrible, il raconte son enfance dans un pensionnat catholique très dur de ses 4 ans à ses 15 ans tandis que ses parents dansaient à Saint Tropez. Je pense que mes parents ont envisagé ça car il venait de divorcer donc ils voulaient avoir leurs vies. Ils nous ont emmenés visiter un pensionnat Passy-Buzenval, ça rime avec Buchenwald, avec un mur autour... Et on leur a dit « si vous nous mettez là, on s'évadera ». On était tellement sérieux qu'ils nous ont crus et du coup ils ne nous ont pas mis en pension.

JCF : Retour rue de Bièvre... Tu racontes aussi cette proximité avec le pouvoir présidentiel. Avec de telles ouvertures j'en aurais lâchement profité en sollicitant passe-droit sur passe-droit. Pas toi ?

FB : Exercer la fonction présidentielle devait alors être plus cool qu'aujourd'hui. Cependant, Mitterrand faisait très attention à ne pas déconner. Les Présidents de la République sont des gens qui ne peuvent plus rendre de services. Ils sont trop surveillés, ils ne peuvent plus rien faire pour toi.

C'est très triste du coup d'avoir du pouvoir sans pouvoir s'en servir ! Ha ! Ha ! Ha ! Par le truchement d'une amie de mon père, on allait bruncher chez Mitterrand. Il était alors Président de la République au pouvoir. C'est comme si tu allais aujourd'hui brancher chez Macron et Brigitte. D'autant qu'il n'habitait pas à l'Élysée. C'était plus bizarre, on n'avait pas cette sensation de pénétrer dans un bunker. On était dans une maison avec des poutres apparentes, en face de chez moi. On allait le dimanche déjeuner avec le Président...



Je me souviens avoir fait une boum chez moi et mon cousin a sonné par erreur chez Mitterrand à 2 heures du matin. Donc les gardes du corps l'ont engueulé puis emmené au commissariat faire un rapport. Quand je suis venu le chercher, ils m'ont reconnu et il a pu sortir indemne du commissariat. C'était assez surréaliste.

JCF : Totalement surréaliste comme l'étaient les bouquins posés sur la banquette de l'ascenseur avec des dédicaces toutes plus fayotes les unes que les autres...

FB : « A votre Majesté avec mes profonds respects... » c'était magnifique ! Ha ! Ha ! Ha !

JCF : Parlons politique, tu as fait la campagne de Robert Hue et...

FB : ... Et aujourd'hui, je travaille au Figaro Magazine, cela ne t'a pas échappé ! C'est une évolution naturelle de passer de contestataire à conservateur. Je pense à mes enfants et je pense beaucoup également à l'avenir de la planète.

Ce qui me surprend, c'est que les écologistes sont de gauche et ont tous envie d'être des progressistes. Pour moi l'écologie est une valeur conservatrice : préservation des paysages, des traditions, des cultures et de la beauté du monde. Donc l'écologie n'est pas de gauche. Il devrait y avoir un parti écolo-conservateur et là, je voterais. Je constate que ni Marine Le Pen, ni Zemmour, ni Valérie Pécresse ne sont très préoccupés d'écologie. Je cherche un candidat qui correspondrait à ça. Je n'ai pas envie de voter pour les Verts, je ne vois pas pourquoi l'écologie devrait être woke, cancel culture et progressiste. Le progrès nous détruit.

JCF : Le camarade Benoît Bartherotte dont tu parles dans ton dernier livre, celui qui construit son barrage privé contre l'Atlantique fut ton hébergeur provisoire et le révélateur de ton passé...

FB : Ma femme Lara en avait un peu marre que je tourne en rond, car je n'arrivais pas à écrire, on était confinés avec les enfants. Un moment, elle m'a mis à la porte, j'étais insupportable. Je fiche le camp, prends ma bagnole, et vais au bord de la mer à sa rencontre, très déprimé : « est-ce que tu as un lit et une chambre ? Il faut que je me concentre » et il m'a accueilli. On se connaît depuis 2004. C'est Laura Smet qui me l'avait présenté comme son père spirituel. Elle ne voyait pas beaucoup son père biologique qui était souvent en tournée... C'est un type charismatique, très libre, intelligent, cultivé... Le combat de sa vie est de sauver cette langue de sable qui ferme le bassin

d'Arcachon au Cap Ferret et qui devrait être sous la mer. Son œuvre est pharaonique et poétique. L'endroit est sublime.

JCF : Il a beaucoup d'amis. Moi c'est Jean-Marie Bigard qui m'avait parlé de lui... Tu es resté longtemps chez lui ?

FB : Je ne sais plus, c'étaient plusieurs semaines chez lui et je sortais un peu des phrases d'abord peu, puis d'avantage. Ce qui a donné ce livre désordonné. En réalité, mon cerveau est organisé, j'espère qu'on se rendra compte que le livre fusionne et que les phrases forment le récit de ce qu'il reste d'une vie.

JCF : C'est déroutant au départ. Puis très vite on est emporté par la narration, je n'ose dire l'histoire. C'est assez impitchable.

FB : Je me suis dit aussi qu'on en a marre de lire toujours les mêmes livres qu'au XIXème, peut-on trouver des systèmes pour que visuellement ce soit moins intimidant ? J'ai remarqué quand j'ai une bonne idée, au lieu d'en faire une phrase, j'en fais quatre ou cinq. C'est juste quand on est content de notre idée, on va la dire de différentes manières.

JCF : Ce sont les passages que le lecteur zappe...

FB : Exactement ! Ce système de mettre du blanc permet d'éviter ça. Exposer les mêmes phrases met l'écriture en danger. C'est un système à revoir. Il faut être plus exigeant. L'espace entre les phrases empêche de se répéter.

JCF : C'est un bouquin anti-zapping.

FB : Oui, on peut dire ça comme ça. Ma fille aînée lit rarement mes livres. Quand je lui ai donné le manuscrit étant donné qu'il parle d'elle, elle l'a lu en une journée. C'est la seule fois qu'elle lit un de mes livres en une seule journée ! Je me demande si les nouvelles générations sont prêtes à lire des romans. Comme je suis romancier et que je n'ai pas envie de mettre la clé sous la porte, j'essaie de trouver une solution. Ils lisent des SMS, des tweets, des posts sur Instagram donc ce n'est pas la lecture qui pose problème. C'est l'idée qu'il y a des pages noires de texte qui fait peur et peut paraître vertigineux. Ils n'ont pas peur des phrases, mais des romans classiques, épais et descriptifs, qui datent d'avant l'invention du cinéma. Ça leur rappelle les cours de français avec les textes imposés et intimidants. Mais moi-aussi j'ai du mal avec ça. Par exemple « Guerre et paix », je l'ai lu mais ça m'a pris beaucoup de temps. Ça serait intéressant de voir ce que « Guerre et paix » donnerait en distançant les phrases. Est ce que ça

faciliterait l'accès à des œuvres impressionnantes, touffues et denses ? Même si le livre ferait 3 000 pages...

JCF : Plus besoin d'aller à la salle de sport !

FB : Dans tous mes livres, j'essaie de m'amuser et de faire en sorte que ça ne soit pas une corvée. Parce que si c'est une corvée pour moi, ça va être une corvée pour le lecteur.

JCF : Comment travailles-tu ?

T'imposes-tu une discipline comme certains qui se lèvent très tôt le matin... Ou nada ?

FB : Non, je n'ai pas de discipline, y a des jours avec et des jours sans.

JCF : Il n'y a pas de rituel ?

FB : Non pas vraiment. Mais avec la vie de père famille que je mène actuellement, je suis quand même obligé de me discipliner un petit peu. C'est dur de travailler quand ils sont là donc je profite qu'ils soient à l'école ou la nuit aussi, mais je suis épuisé le lendemain.

JCF : Pas tous les jours ?

FB : C'est mieux d'écrire un peu tous les jours. Tu écris tous les jours un peu, un paragraphe, 5 phrases, 8 phrases, tu crois que tu n'as rien foutu et à la fin pouf, ça te fait un livre. Donc, écriture indisciplinée mais quotidienne.

JCF : Tu as toujours tes petits carnets dans lesquels tu notes tes idées ?

FB : Oui ! Alors maintenant, ça a évolué, c'est beaucoup dans le téléphone, c'est très pratique ! Tu as déjà ton truc tapé.

JCF : Es-tu tenté de reprendre tes anciens carnets pour faire du neuf avec du vieux ?

FB : Oui, je le fais souvent, j'ai une belle pile de carnets de notes qui s'accumule et grimpe depuis 30 ans.

JCF : Tu as tout conservé ?

FB : Oui, bien sûr, je me replonge dedans pour me donner de l'inspiration et voir ce que je peux bien faire la prochaine fois. J'ai vu un documentaire sur Woody Allen qui est mon idole et j'ai vu qu'il avait ça, un tiroir avec des feuilles de partout, des serviettes, des trucs griffonnés... Quand il a fini un film, il retourne dans ce petit tiroir et cherche l'inspiration pour son prochain film. Je fonctionne un peu de la même façon. Conserver ces notes m'aide dans la recherche d'inspiration.

JCF : Quels sont tes prochains projets ?

FB : J'aimerais beaucoup reprendre le cinéma, j'ai écrit trois longs-métrages, j'en ai réalisé deux. J'ai deux idées en développement, on verra laquelle sera financée. Ce n'est pas moi qui décide. J'ai beaucoup aimé le cinéma, c'est très marrant à faire. Je ne vois pas de différence entre tourner un film et organiser une soirée.

JCF : C'est plus long.

FB : Tu mets plein de monde ensemble et tu essayes de faire en sorte que tout le monde soit à son meilleur niveau.

JCF : Tu adores faire ça ?

FB : J'ai beaucoup aimé faire ça. J'aime les deux. Rester seul chez-moi, écrire des bouquins et sortir de chez moi et passer deux mois avec des fous hystériques.

Frédéric :
Costume & chemise : EMANUEL UNGARO
Sac : RENAUD PELLEGRINO
Elena :
Chaussures : MAISON ERNEST
Boucle d'oreille : DEFAIENCE



JCF : Tes films ont été des succès ?

FB : Le premier oui, le deuxième non. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être que le ton est trop cynique.

JCF : Le prochain bouquin est déjà en préparation ?

FB : Non pas du tout. Pour le moment j'ai tout mis dans le dernier, j'ai l'impression que je suis comme une femme enceinte qui vient d'accoucher. Je suis en promo tout le temps. Ça m'amuse de faire mon tour de piste, je sais qu'il y a beaucoup d'écrivains qui n'aiment pas ça, demain soir je suis chez Laurent Ruquier, c'est rigolo.

JCF : Et Inter, tu y vas toujours ?

FB : Oui, au Masque et la Plume.

JCF : Et la matinale ?

FB : Non, j'en ai été viré en direct ! Je suis complètement interdit de France Inter, carrément trocard là-bas ! C'est très bizarre pour une station qui se revendique lieu d'échange intelligent et de démocratie : cette radio n'accepte pas que j'ai pu écrire un livre contre le ricanement qui est un peu leur spécialité. La chaîne a été relancée par l'invasion du rire et des humoristes à toutes les heures de la journée. Des humoristes formatés et engagés de surcroît. Dans cette agora, il faut reconnaître que le débat n'a pas eu lieu sur cette question ! Il n'y a pas plus susceptible aujourd'hui qu'un humoriste. Tu peux te foutre de ma gueule, on se réconciliera en trois jours. Eux, non. Ils ne supportent pas qu'on dise qu'ils ne sont pas drôles. Qu'ils soient vexés, c'est une chose, mais qu'ils refusent d'en débattre et qu'ils me cancellent depuis trois livres dans leurs émissions, je trouve que c'est une preuve de manque d'ouverture d'esprit alors qu'eux-mêmes critiquent tous azimuts. Quand tu es démocrate, il faut accepter d'être critiqué.

JCF : Ça prouve peut-être une certaine étroitesse d'esprit surtout et un grave manque d'autodérision.

FB : C'est plus grave à mon avis. Quand un pouvoir important et puissant refuse d'être contesté, alors nous vivons en dictature. C'est la définition même d'un pouvoir totalitaire, un pouvoir qui ne supporte pas qu'on le critique et qui souhaite faire disparaître la critique.

JCF : Ardisson t'avait traité de merde ou quelque chose d'approchant. Pour désamorcer tu lui avais répondu : « oui, tu as raison. » Toi-aussi tu es un moine bouddhiste !

FB : On s'est fâchés souvent. La dernière fois c'était parce que dans « Une vie sans fin » le héros est animateur télé et à tout appris avec Ardisson, ce qui est mon cas. Je lui fais dire qu'Ardisson

n'écrit pas ses questions, ses blagues et punchlines qui sont écrits par des auteurs, ce qu'Ardisson assume lui-même dans ses interviews. C'est parfaitement vrai et tout le monde le sait. Suffit que je dise ça, ce qui est finalement une non-information, pour qu'il m'en ait voulu et m'en veuille toujours.

JCF : On lance un appel : « Thierry si tu nous lit ! »

FB : Non, c'est sans importance. Tout le monde est fâché avec lui et il en est fier.

JCF : Bon, alors pas d'appel. Est-ce qu'un riche qui crache dans sa soupe au caviar est plus courageux qu'un pauvre qui crache dans sa Knorr ?

FB : Ha ! Ha ! Ha ! (*explosion de rire*) J'adore cette question. Personne ne respecte la souffrance des bourgeois. Il y a beaucoup trop de misère dans le monde pour que la souffrance bourgeoise soit prise en compte et soit même audible.

JCF : Pourtant, tu tombes de plus haut donc ça fait plus mal.

FB : J'ai souvent ouvert ma gueule dans les entreprises dans lesquelles je travaillais, ça m'a toujours coûté cher, on m'a toujours poussé vers la sortie. J'ai souvent été viré dans ma vie. Quand on m'engage quelque part, on sait que je suis écrivain et qu'un jour, je vais peut-être tout raconter.

JCF : Quelle est la pire question qu'on puisse te poser ou qu'on pourrait te poser ?

FB : Il n'y en n'a pas, je suis ouvert. Franchement, je ne sais pas, peut-être des question du style « Comment tu fais pour être aussi moche ? », ou « Est-ce que tu penses que tu as du talent pauvre con ? », « Tu n'as pas honte de tuer des arbres pour imprimer de telles inepties ? »

JCF : Venant de moi ce ne serait pas audible ! Et puis je ne le pense pas, tu m'as toujours impressionné...

FB : J'ai beaucoup de défauts sûrement, je dois être assez arrogant et narcissique, mais je n'ai pas de problème pour accepter mes échecs. J'ai raté plein de choses comme l'Hypershow qui faisait l'access prime time de Canal Plus, un naufrage total. Ce n'est pas grave. J'ai souvent accepté des propositions dangereuses parce que je suis curieux et je préfère essayer plutôt que regretter après.

JCF : Cultives-tu des regrets aujourd'hui, sur d'autres plans par exemple d'avoir attendu tellement longtemps avant d'être odieux avec les filles pour pouvoir mieux les emballer ?

FB : Si jamais je vois un ado frustré de 14 ans, je lui donnerais ce conseil :

« N'envoie pas de fleurs ou de lettre d'amour, joue les indifférents, ténébreux qui dirait toujours l'inverse de ce qu'il ressent. Si tu as envie de dire :

« je t'aime » dis autre chose du style « tu peux déplacer ton énorme corps qui bloque le passage ? », c'est triste, mais c'est ça qui marche. Plus sérieusement, ce que je regrette, c'est le temps qui passe, j'aurais aimé savoir ce que je sais aujourd'hui à 20 ans.

JCF : Si on te proposait de revivre une certaine année, laquelle choisirais-tu ? Celle de tes 20 ans ?

FB : Orwell s'était trompé sur 1984 l'année de mes 20 ans.

JCF : Totalement. C'était festif. On allait tous les soirs aux Bains ou au Palace. Il y avait des concerts, on passait d'un endroit à l'autre. C'était un bourdonnement continu. C'était des années folles, nous avons eu de la chance. On faisait ce qu'on voulait. Nous avons connu ça.

FB : Le titre 1984 était mal choisi par Georges Orwell. Il aurait du choisir 2020. En 84 jamais nous n'aurions imaginé qu'il serait interdit de danser, d'aller au restaurant, au cinéma et au théâtre. De consommer assis à un bar... Justement, j'ai un rendez-vous à 19h00 au Flore. Mais je peux arriver un peu en retard.

JCF : Pourquoi as-tu choisi le restaurant Lapérouse pour les photos ?

FB : C'est le restau le plus ancien et le plus littéraire de Paris : Proust, Colette, Hugo étaient des habitués. C'est un ancien couvent en même temps qu'un ancien bordel. Les salons sont fermés, les serveurs n'entrent que si on les sonne. Quelle merveille. Il y a une scène chez Lapérouse dans « Histoire d'O », où l'héroïne est offerte nue à des hommes en costume. Je trouve que c'était une charmante idée pour une série de photos... Un hommage au grand Helmut Newton. Il adorait photographier des femmes nues entourées d'hommes en smoking. Certes, nous aurions pu faire le contraire (moi nu entouré de femmes en smoking) mais j'ai eu pitié de tes lecteurs.



Un barrage contre l'Atlantique
Grasset



Le Philtre
Organic Vodka chic,
bio et française !



« Vous aviez raison, Docteur, je n'ai rien senti. »





Plutôt à poil que russes !

Les ukrainiennes entrent en resistance active !

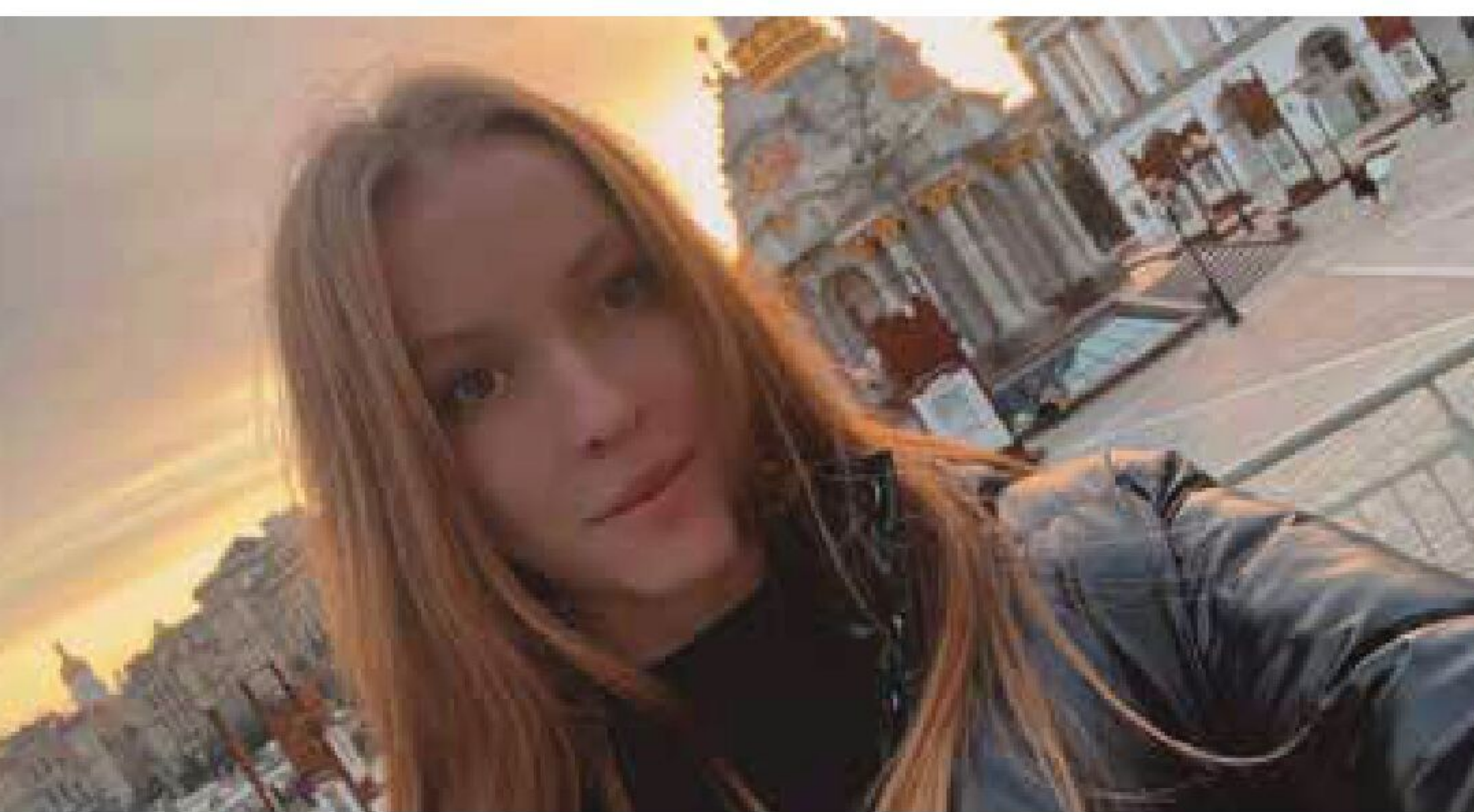
Par un malheureux hasard notre ami photographe Jude était à Kiev en train de shooter paisiblement de jolies photos de jeunes et jolies ukrainiennes quand la menace russe se précisa. Son avion du retour croisa l'arrivée des chars de Poutine. Nous l'avons prié d'exceptionnellement troquer son gros zoom pour un stylo, le temps d'un témoignage de reporter d'avant-guerre qu'il fut.



Helen

SLAVA UKRAINI !

Voilà près de 15 ans que j'entretiens une relation passionnante avec l'Ukraine. En 2008, depuis mon salon parisien, je regardais les championnats du monde de wakeboard sur Eurosport. Le wakeboard, si vous ne le savez pas, c'est comme du ski nautique mais sur une seule grande planche. Comme du snowboard sur l'eau, si vous voulez. A l'époque, j'en faisais régulièrement, et ça me servait de bonne raison pour visiter des coins sympas. Au bord de l'eau, donc, et sans vent si possible pour éviter le ski de bosses version aquatique. Et que vois-je sur Eurosport ? Un plan d'eau magnifique, ensoleillé, bordé d'arbres, de sable... et de spectatrices en bikinis non moins magnifiques (les spectatrices et les bikinis). Une sorte de paradis pour fan de sports de glisse...

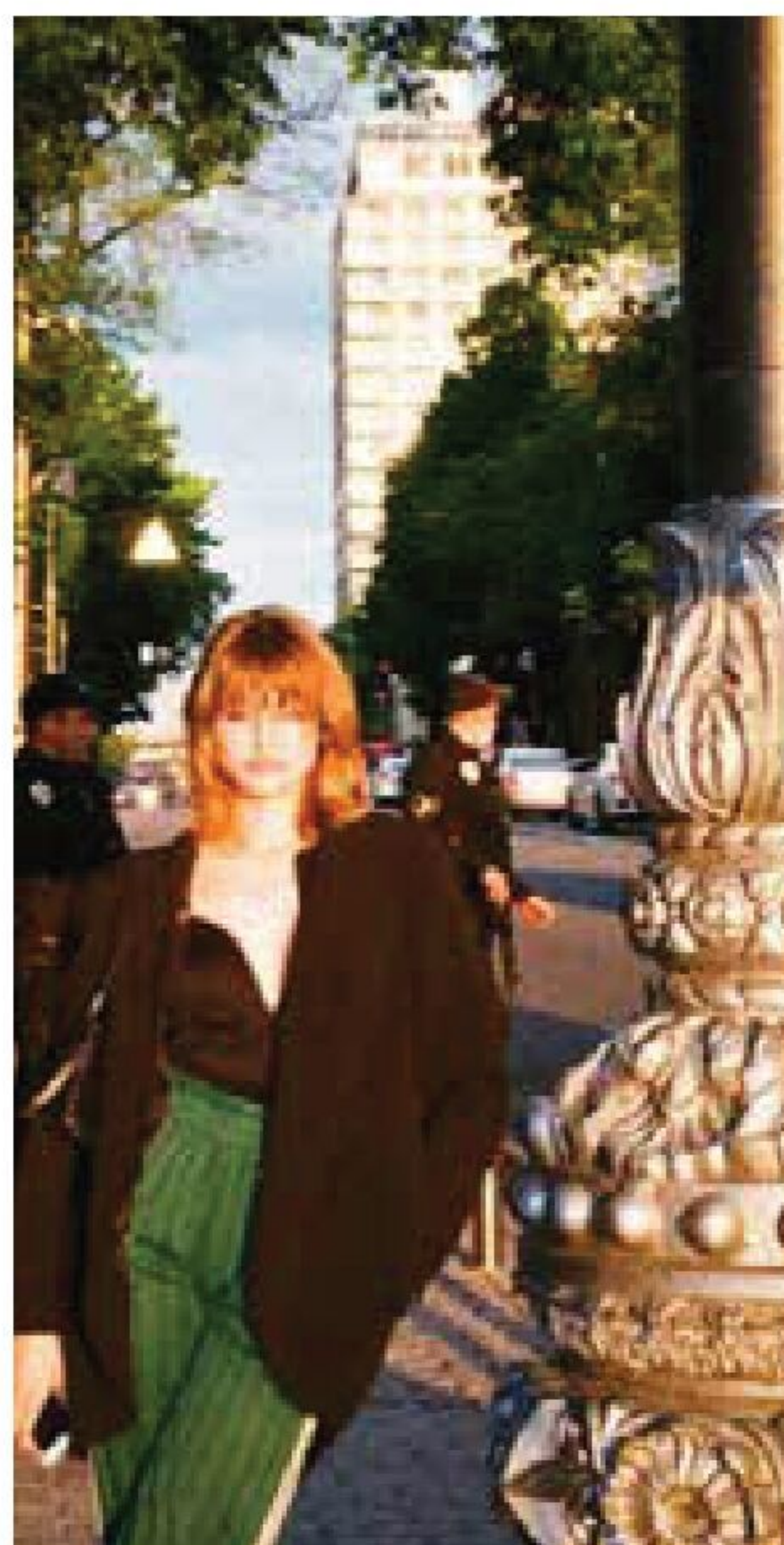




An

Je regarde de plus près, et je m'aperçois avec un brin de surprise que ce lieu sublime, c'est Kiev et son fleuve, le Dniepr. Pas forcément là où j'avais prévu d'aller bronzer. Ni une, ni deux, je contacte le club de wakeboard (la magie d'internet) et me voilà quelques semaines plus tard débarquant à Kiev. Fin août, 37°, un vrai climat continental ! Sur le chemin vers mon appartement (il y a peu d'hôtels à Kiev, et les Kiéviens avaient donc inventé Airbnb bien avant Airbnb), et vu qu'il était trop tard pour aller au club de wakeboard, le chauffeur de taxi m'indique où aller boire un coup et dîner sur le pouce. « L'Arena » me dit-il, complexe mi-boutiques, mi-bars/restaurants où, effectivement, l'on peut trouver tout ce que l'on cherche. Et même ce que l'on ne sait pas que l'on cherche...

Attablé au comptoir du Sports Bar (ne cherchez pas, il n'existe plus), super tranquille, un œil sur les matchs de foot, l'autre appréciant la faune locale. Soudainement, vient s'asseoir sur le tabouret d'à côté un type d'âge mûr au visage sympathique. Il commande une bouteille d'eau et commence à me parler en russe ou en ukrainien (impossible de faire la différence si vous ne parlez pas au moins l'une des deux langues). Je lui réponds évidemment « *I don't speak your language, sorry I'm French* ». Et c'est là que beaucoup de choses se sont jouées...





« Aaah Français, reprend-il en anglais, j'adore la France, d'ailleurs je viens de terminer de réaliser un film sur la vie d'Albert Camus ». S'ensuit un échange quelque peu irréel sur la vie et l'œuvre de l'écrivain, sur la philosophie et sur le cinéma, tout ça accoudés au Sports Bar de l'Arena de Kiev. La glace étant pour le moins brisée, il me propose de l'accompagner pour une virée nocturne avec un de ses amis. Et nous voilà partis pour la tournée des clubs de la capitale ukrainienne, où (presque) toutes les femmes s'appellent soit Yulia soit Anna, ce qui n'enlève rien à leur charme, mais n'ont pas toutes le même objectif en soirée, ça je le comprendrai un peu plus tard.

Retour à 6h du matin par une balade à pied, porteuse d'un oxygène bienvenu, la vodka ayant insensiblement remplacé l'eau sans modifier les quantités. Sans Yulias ni Annas mais avec une pile de numéros de portables, et surtout avec mes acolytes... qui finissent sans le savoir par passer devant chez moi et m'y déposer. Comme des anges gardiens, d'une ville devenue depuis mon ange gardien.

Le reste de ce premier séjour ne sera ensuite que plus de bonheur. Le club de wakeboard se révélera non seulement paradisiaque, mais fréquenté par la jeunesse éclairée de Kiev, intelligente, ouverte sur le monde, avide de vivre... et assez douée pour la fête !



2008, c'est aussi le moment où faire de la photo de mode commence à me trotter dans la tête. A l'époque, je travaille dans le monde de la banque et de la finance et en plus j'y suis très heureux. Mon job est essentiellement de prêter de l'argent aux entreprises, parfois beaucoup d'argent, et je trouve ça utile et intéressant. Je rencontre des chefs d'entreprise souvent passionnés et passionnants, j'encadre des équipes de petits jeunes aux dents longues auxquels je parviens à donner quelques valeurs, je travaille beaucoup, je gagne très bien ma vie et j'ai le sentiment de le mériter (à peu près). Mais quand même, y'a un truc qui me manque.



Je prends des cours de photo, je profite d'avoir un peu de temps entre deux postes pour bosser dans un studio photo, et je commence mes premiers « shootings » avec des copines. Et je repars l'été suivant à Kiev. Pour le wakeboard et, désormais, parce que je sais l'intelligence, la bienveillance, le fun et la beauté que je vais y trouver.



Tant qu'à faire, je contacte les 20 agences de mannequins, leur propose de shooter leurs « *new faces* », les mannequins en herbe qui ont besoin de se faire un book. Deux me répondent positivement et voilà comment tout commence. A ma grande surprise (sincèrement), les mannequins et les agences adorent les photos. Le bouche à oreille bien aidé par les réseaux sociaux (Facebook à l'époque) commence se mettre en branle, je rencontre des créateurs de mode, des stylistes, des maquilleuses, des mannequins...



Tulia

Pendant près de 10 ans, j'y retournerai 1 à 2 fois par an pendant mes vacances, à Kiev mais aussi à Odessa (ah, Odessa, quelle merveille ! Marseille, Palavas les Flots et Saint Tropez tout à la fois!). C'est là que, encore photographe amateur, je créerai l'essentiel de mes images et mes premières séries pour les magazines.

Depuis 2019, devenu photographe professionnel, je voyage un peu partout (quand la Covid le veut bien) mais je reste fidèle à l'Ukraine deux fois par an, pendant les Fashion Weeks. Bien sûr, ce n'est pas l'effervescence de celle de Paris ni de New York, mais pendant 4 jours les meilleurs créateurs d'Ukraine (et parfois d'ailleurs) sont réunis pour présenter leurs collections, souvent de qualité. Il y a même une journée « *Fresh Fashion* » consacrée aux jeunes talents, que je ne rate jamais car, effectivement, c'est rafraichissant de talent créatif.

Bien organisée et présentée en un lieu unique (l'Arsenal depuis plusieurs années), l'Ukrainian Fashion Week est aussi une opportunité très simple d'entretenir mes contacts, de revoir des professionnels devenus amis à la longue et de faire un casting géant pour mes projets photos. Car Kiev, c'est aussi un paradis pour photographes !



L'architecture du centre-ville est superbe et souvent spectaculaire, la nature est partout, entre collines, fleuve et parcs, et l'on y trouve de nombreux studios photos aux multiples décors intérieurs. Les mannequins sont sublimes (ça n'aura échappé à personne), mais les maquilleuses, les stylistes et le staff technique n'ont rien à leur envier en termes de compétences. Et tout cela pour coût globalement inférieur de 50-60% à Paris. Ainsi, mes voyages en Ukraine sont maintenant l'occasion de shootings commerciaux pour des marques françaises, attirées par le rapport qualité/prix imbattable, et rassurées par ma connaissance du pays.

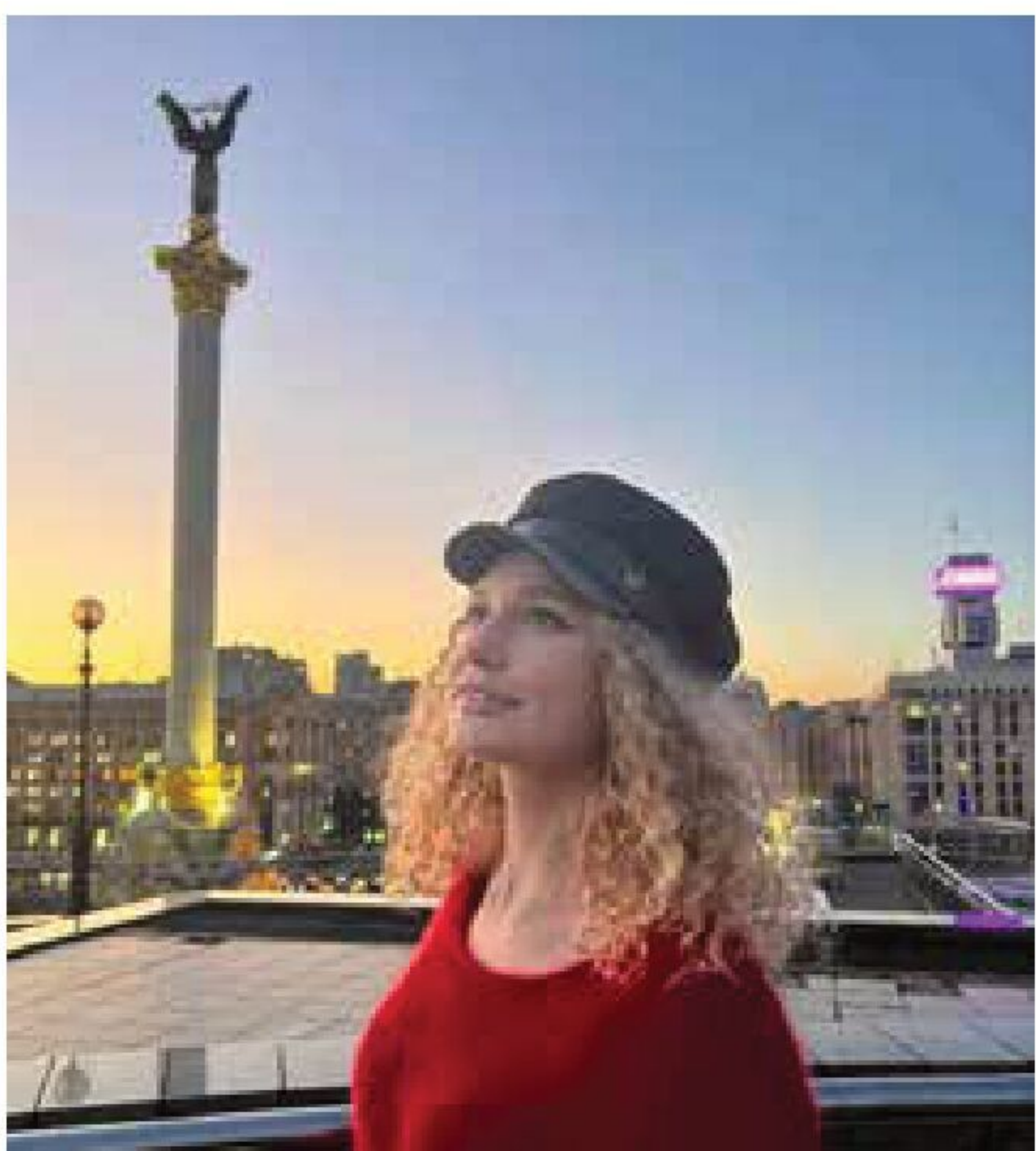
En fait, le plus surprenant est que, à Kiev, la qualité est partout. J'y ai mangé le meilleur loup en croûte de sel de ma vie (chez Catch, adresse incontournable si vous aimez le poisson ou si vous voulez vous montrer), j'ai fréquenté des « *speakeasys* » aux cocktails magiques et usé des pistes de danse à ciel ouvert dominant la ville. J'y ai aussi découvert les taxis sur application plusieurs années avant Uber (ça s'appelle « *Uklon* ») et le transfert d'argent entre cartes de crédit 10 ans avant Lydia. Les Kiéviens vous diront que leur ville est sale et peu sûre... c'est parce qu'ils voyagent peu malheureusement ! Pas un papier par terre ni d'odeur d'urine le long des murs, et surtout pas la moindre agression depuis tout ce temps. Au contraire, j'ai surtout rencontré des gens adorables, fiables et loyaux.





Vous l'aurez compris, l'Ukraine est un grand pays, et pas seulement par sa taille comparable à la France. Berceau des Tsars, ville impériale de Russie, elle n'a quasiment jamais été indépendante, mais son peuple a fait deux fois la révolution (en 2008 et 2014) pour justement garder son indépendance enfin acquise. Il est vrai qu'entre les Tatars de Crimée et les Cosaques des steppes, les Ukrainiens ont eu quelques ancêtres habitués à la bagarre.

Mon dernier voyage, durant lequel a été photographiée cette série pour Playboy remonte à mi-février, quelques jours seulement avant le début de l'invasion russe. L'ambiance y était encore sereine et même joyeuse, dans ce pays habitué aux tourments de l'histoire et d'ailleurs déjà en guerre avec la Russie depuis 8 ans dans sa partie orientale. Tout le monde était motivé par le shooting, les créateurs de mode, l'équipe et les mannequins, les sourires étaient sincères et ce fut vraiment un bon moment. Les vêtements et les bijoux proviennent quasi exclusivement des meilleurs créateurs ukrainiens et les mannequins sont, bien sûr, toutes ukrainiennes.



Lena



Elles proviennent des meilleures agences de Kiev et ont parfois un métier en parallèle, comme Helen, violoniste professionnelle, ou Lena, artiste peintre, sculpteur et qui apprend à marcher aux jeunes mannequins. Quant à la jeune Sofia, elle a, du haut de ses 19 ans, déjà créé une affaire de stands de boissons avec plusieurs employés ! Pas vraiment le genre à trainer devant Netflix du matin au soir... Seul bémol, Lena, pourtant plutôt blonde que rousse, se révéla grande fan de Mylène Farmer (encore un truc improbable)... Elle crut ainsi me faire plaisir en prenant en mains la playlist du shooting à coups de « sans contrefaçon je suis un garçon » et autres « je je, suis libertine » ! Je n'ai pas eu le cœur à refréner son enthousiasme et j'ai gardé les refrains trois jours en tête...







Evidemment, ce qui s'est passé les jours suivants fut bien différent. Personne ne pouvait le penser, en tout cas, pas moi. Sans être professeur d'histoire ou expert en relations internationales, il me semble compréhensible que le pouvoir russe, et sans doute son peuple, puisse se sentir frustré par la perte de sa « zone d'influence » dans la partie orientale de l'ex-URSS, voire menacée par le déploiement progressif de l'OTAN sans cesse plus près de ses frontières depuis les années 2000.



Olya











Sofiia

Mais en quoi est-ce une raison pour violer une frontière, bafouer des accords et surtout semer la terreur ? En quoi est-ce in fine aux populations, et particulièrement à la partie la plus démunie de celles-ci, de payer le prix de cette géopolitique par son sang et son malheur ?

Nous sommes tous Ukrainiens en ce moment, parce que nous aspirons tous à vivre dans un monde libre et paisible, où la loi du plus fort n'est pas la seule qui vaille. Parce que leur souffrance d'aujourd'hui a pu être la nôtre par le passé, et surtout parce qu'elle pourrait bien être à nouveau la nôtre dans un proche avenir si nous refusons d'en être solidaires. Puis-je bientôt retourner en Ukraine et y créer encore beaucoup de belles images avec mes amis de Kiev et d'Odessa, entre deux loups en croûte de sel et au son de la discographie de Mylène Farmer.





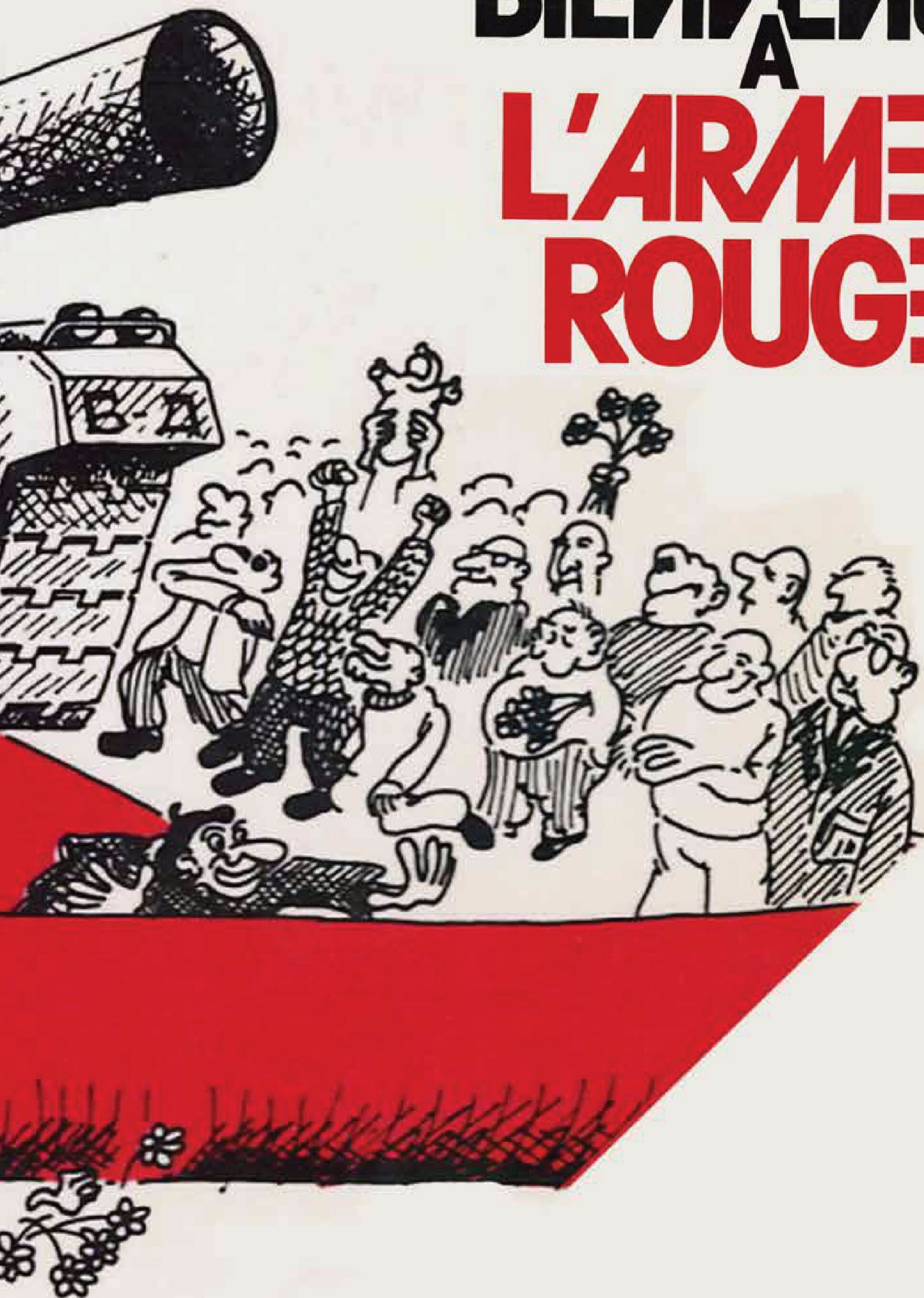




Prémonitoire : nous avons fort à propos retrouvé le livre de nos amis Pierre Antilogius et Philippe Trétiack paru en 84 aux inconscientes éditions Lattès. Nous ne résistons pas au plaisir de nous replonger dans des propos si justes de cette indispensable bible que même Nostradamus n'aurait pu imaginer. Morceaux choisis.



BIENVENUE A L'ARMÉE ROUGE



Par Pierre Antilogus et Philippe Trétiack



- Peut-on asseoir un tankiste ukrainien en bout de table ?
- Quels seront les bons créneaux de la collaboration ?
- Comment séduire une femme de l'Armée rouge ?

Autant de questions qui angoissent les Français. Les Russes arrivent. Etes-vous prêt à les recevoir ? Rien n'est moins sûr.

Bienvenue à l'Armée Rouge s'est fixé pour but de vous épargner l'épreuve. Mieux, d'en faire un tremplin social. Pratique, sobre, progressif et pédagogique, il regroupe des exposés théoriques (avant, pendant, après l'invasion), des conseils-express, des exemples nombreux, un lexique...

Véritable florilège du bon sens français, voici le vade-mecum du collaborateur moderne. Résolument tourné vers les aspects les plus quotidiens de « *la vie sous la botte* », il est le vade-mecum du collaborateur moderne. Véritable florilège du bon sens français, il sera votre gilet pare-balles, votre AUSWEISS POUR LE KREMLIN.

Les Russes arrivent. Êtes-vous prêt à les recevoir ? Rien n'est moins sûr. Pourtant, vous ne souhaitez pas renouveler l'humiliante expérience de juin 40.

L'AMATEURISME A FAIT SON TEMPS.

Le coup par coup, la confusion, la débâcle : c'est du passé. Puisque la défaite est une éventualité, sachons la préparer ensemble. Aujourd'hui,

l'expérience doit servir. Les enseignements bien compris de l'occupation allemande peuvent nous aider à franchir le cap sans trop de casse.

PIRE QU'EN 40 ?

Si vous avez la cinquantaine bien sonnée, vous vous souvenez avec nostalgie, ou avec terreur, de la dernière occupation en date. Au seuil de la prochaine, vous croyez tout savoir. Erreur. Vous imaginez le Russe correct, discipliné, bref germanique. Faux. Pour éviter le goulag ou la liquidation, enfoncez-vous dans le crâne que LE RUSSE N'EST PAS UNE ESPÈCE D'ALLEMAND.

BLOC ALLEMAND, MOSAÏQUE RUSSE

L'Allemagne nazie se signalait par la remarquable homogénéité de sa population. Tous des boches. Rien de tel avec les Russes. Imaginez une masse de 260 millions d'individus n'ayant rien en commun. Celui-là est slave, l'autre mongol, le troisième kirghize et son voisin ouzbek !

Incroyable ! Ce n'est rien encore. Voici le Lituanien, fin et racé, le Musulman glissant sur ses babouches, le Russe blanc, superbe dans sa Volga noire, le cosaque du Don, rivé à son knout, le batelier de la Volga, poussant son « *han* » sous un ciel impavide, le Géorgien moustachu et blagueur. C'est le grand peuple russe. Vous rencontrerez d'abord « *l'ouragan des steppes* » ou Kalmouk, fer de lance de l'Armée rouge. Formidablement agressif. Le calme revenu, il s'effacera devant le Russe blanc d'Europe,

réputé plus conciliant. C'est lui le patron.

GRANDEUR DE L'ÂME SLAVE

Le Gestapiste était un garçon correct mais peu ouvert au dialogue. Le Russe, au contraire, prend plaisir aux échanges d'idées, pourvu qu'on ne le contredise pas. Sorti tout vibrant du chaudron slave, il est avant tout sensible aux ambiances.

Hyperémotif, il ne s'appuie sur le réel que pour mieux s'envoler dans l'irrationnel.

Respectueux de l'ordre naturel des choses, il n'en est pas moins l'agent de sa transformation. Quitte à mettre la planète en cendres, il s'acharne à la réformer dans le bon sens.. C'est un croisé moderne que chacun peut être fier d'accueillir à sa table. Observons la tribune officielle du gouvernement lors des multiples commémorations qui égayaient le centre de Moscou. Que d'allure, que de dignité chez ces vieillards tassés sous la chapka, engoncés dans d'épais par-dessus pare-balles qui les maintiennent fermement à la verticale. Pas un ne bronche malgré la bise, la neige et la grêle. C'est admirable. Mais l'élite n'est pas seule investie de cette vertu d'abnégation. Il y a du tsar qui sommeille chez le plus humble des prolétaires soviétiques. Chez le moujik moyen-pauvre arrimé à son tracteur en panne ; chez le musicien tatar dont les doigts gèlent sur l'accordéon et qui joue tout de même pour apaiser son ours affamé ; chez ce jeune ingénieur qui pour dépasser le



plan de production force la cadence, endommage l'outil de travail et termine sa carrière dans une geôle de la Loubianka. Pour tous la même devise stoïcisme, héroïsme, je-m'en-foutisme.

RUSSES ET FRANÇAIS : COMME UN AIR DE FAMILLE

L'Allemand est un voisin, le Russe un ami. Entre lui et nous, c'est d'abord une profonde affinité d'esprit, un même penchant pour les plaisirs simples : la bouteille, le « *baston* », la « *java* ». Les apports russes sont innombrables dans notre vie quotidienne :

- Koulibiak de saumon.
- Parti communiste.
- Protocole des sages de Sion.
- Blinis.
- Caviar
- Œufs à la Russe
- Roulette russe.
- Salade russe.
- Bœuf Stroganoff.
- Ivan Rebhoff.
- Cocktail Molotov.
- Michel Strogoff.

A l'inverse, nous leur avons beaucoup donné :

- Procédé T.V. couleur Secam.
- Plans du Concorde.
- Secrets d'État innombrables.

Notre coopération économique est en plein essor. Hier les emprunts russes, demain le gaz soviétique. En matière d'art, c'est l'enthousiasme réciproque. Cirque de Moscou, ballets du Bolchoï, Chœurs l'Armée Rouge font toujours salle comble à Paris. Mathieu, Bécaud et Lavilliers sont adulés en U.R.S.S. Souvenirs poignants, le grand Lénine résidant à Montparnasse, et notre Thorez réfugié à Moscou. Aujourd'hui encore, d'importants leaders politiques et syndicaux français (Georges Marchais, Henri Krasucki) passent leurs vacances sur les bords de la mer Noire. Comment pourrait-on ne pas s'entendre avec un peuple qui nous est si proche et dont l'un des grands fleuves porte le nom d'Amour, mot français par excellence?

LE COMMUNISME, TRANQUILLEMENT

Les Russes sont communistes, Est-ce un drame ? Nous avons été monarchistes, républicains, bonapartistes, vichystes, socialistes, pourquoi pas communistes ? On vous dit : « *le communisme, c'est compliqué* ». Pas du tout. Comme tous les grands systèmes, il repose sur

quelques idées simples. Les connaître, c'est s'armer pour le dialogue; c'est surtout sauver sa peau. Les Français, qui dans leur immense majorité ont su trouver des terrains d'entente avec l'occupant nazi, en trouveront tout autant avec les bolchevistes, bien que nazisme et communisme diffèrent sur certains points.

ENTRE HITLER ET STALINE, LES DIVERGENCES L'ONT EMPORTÉ

Synthétisés l'un et l'autre en Allemagne à quelques décennies de distance, le communisme et le nazisme, doctrines d'inspiration sociale, présentent bien des similitudes :

- parti unique,
- étatisation poussée au maximum,
- encadrement renforcé des jeunes,
- exaltation des valeurs sportives,
- primauté de la police et de l'armée,
- rupture déclarée avec la démocratie,
- pratique courante des déportations,
- massification des thèmes architecturaux,
- antisémitisme d'État,
- exportation musclée d'un modèle économico-politique.

Autant de ressemblances qui dans un premier temps avaient favorisé un rapprochement prometteur. En 1939, le pacte germano-soviétique suscita un immense espoir chez tous les pacifistes du monde (les communistes français militaient encore pour la paix lorsque la Wehrmacht entra dans

Paris). L'entente devait, hélas, déboucher sur un affrontement fratricide qui surprit bien des observateurs de la vie politique internationale. Décevant son aile gauche, Adolf Hitler agressa l'U.R.S.S. et le paya d'un fameux « *knock-out* » en 1945.

Pour les jeunes, ce brutal revirement germanique risque d'être incompréhensible. La raison en est pourtant simple : entre nazisme et communisme, deux divergences d'opinion l'ont finalement emporté. Pour les partisans de Berlin, la race aryenne doit dominer le monde. Pour les tenants de Moscou, ce rôle incombe à la classe ouvrière.

RACE OU CLASSE ? Les penseurs du Parti ouvrier allemand national-socialiste et leurs homologues du Parti communiste d'Union soviétique n'ont jamais pu se mettre d'accord. 40 MILLIONS DE MORTS ont fait les frais de cette querelle d'idées.

Le régime nazi se fixe pour but l'élimination physique des opposants, des Juifs, des Tziganes, des nains, des homosexuels et des mongoliens. A l'inverse, et c'est fondamental, l'Union soviétique est alliée de la Mongolie.

La victoire du prolétariat mettra un terme à cette pagaille. Pour en finir avec l'oppression, les humbles disposent d'un slogan mobilisateur : « *Prolétaires de tous les pays,*





unissez-vous », et d'une arme absolue :

LE MATÉRIALISME DIALECTIQUE. Selon cette théorie, la réalité n'est faite que de contradictions. De la résolution des contraires naît une autre réalité, déjà contredite par ses propres contraires. On conçoit qu'armé d'une telle certitude le prolétariat soit parfois saisi de vertige devant l'ampleur de sa tâche historique. Une fois vainqueur, il instaurera LA DICTATURE DU PROLÉTARIAT. En résumé, Tinette et Marcel tiennent le haut du pavé ; François-Xavier se la boucle. Dès lors, l'État dépérit de lui-même, c'est épatant. C'est LA SOCIÉTÉ SANS CLASSES, version communiste de la semaine des quatre jeudis. Il est dangereux d'en rire, mais plus encore de la réclamer, avec trop d'insistance, car les étapes qui y mènent prolifèrent d'heure en heure du fait des complots réactionnaires et des trahisons bourgeoises.

ÉLÉMENTS D'UNE PRÉPARATION ROMPEZ CERTAINES RELATIONS

A un degré ou à un autre, votre entourage est « *pourri* ». Dans nos sociétés d'extrême liberté, où chacun est amené à côtoyer des milliers de personnes, la rencontre d'individus douteux est pratiquement inévitable. Ne les fréquentez plus. Sous aucun prétexte.

ÉPUREZ VOTRE CARNET D'ADRESSES

Et ceux de vos proches. Lettre après lettre, traquez les indésirables. Et n'hésitez pas, sabrez large ! (Durée moyenne de l'opération, un bon week-end.) A éliminer d'entrée de jeu, les militants de tout acabit. Partis politiques, syndicats,

associations diverses, comités d'usagers, cercles, amicales, mouvements, n'épargnez personne. De gauche comme de droite, le citoyen engagé est UN SUSPECT QUI S'IGNORE. En deuxième lecture, extirpez les intellectuels, les rêveurs, les exaltés, tout ce qui pense, parle, écrit et s'agite. Pour plus de sécurité, supprimez les noms à consonance étrangère. En revanche, on pourra laisser figurer quelques patronymes du tiers monde. Si votre carnet n'en contient pas, alors ajoutez-en. Ces noms exotiques peuvent vous assurer à peu de frais une caution progressiste et anti-impérialiste qui s'avérera utile. Au cours d'une troisième lecture, plus technique, faites disparaître les féodaux, les parasites, les membres de la bourgeoisie compradore, ses laquais, les revanchards, les tenants de l'obscurantisme. Sont enfin à bannir les repris de justice, hooligans et drogués, chômeurs chroniques, concubins et filles mères.

Éliminer les brebis galeuses sur le papier, c'est excellent mais théorique. Dans la pratique, il faut couper les ponts, une bonne fois pour toutes. Seulement voilà, vous travaillez, et vous êtes obligé de côtoyer de mauvais Français. Que faire ? Agir, ne pas rester les bras ballants face à ceux qui menacent votre sécurité. Ils prennent des risques ? Parfait, qu'ils se torpillent. Vous-même, restez lucide. Au bureau, ce collègue que vous n'avez pas choisi et qui déblatère sans arrêt sur les Russes, tournez-lui le dos. Ne riez plus de ses plaisanteries suicidaires. A la cantine, fuyez-le, refusez les pots qu'il vous offre et, s'il le faut, demandez à

changer de service. Si vous leur expliquez bien les choses, vos chefs comprendront. Au village évitez ce voisin qui en son temps fut un S.S. français. Certes, c'est un grand collaborateur et sans doute a-t-il beaucoup à vous apprendre. Mais les temps ont changé, il est marqué. Tirez-lui les vers du nez en douce, mais ne faites plus équipe avec lui, ni à la belote, ni à la pétanque. Partout, à l'université, à l'usine, au gymnase, au supermarket, démarquez-vous des fauteurs de troubles. Allez-y carrément, face au péril il n'y a pas de gants à prendre.

LE CONSEIL EXPRESS DU LIEUTENANT-COLONEL FLAMBCEUF

Après, épuration, le carnet d'adresses se réécrit de bout en bout. L'original raturé doit être détruit par le feu. Les techniques modernes permettent aujourd'hui à tout service de renseignements une lecture confortable d'un document biffé, voire même chargé d'une épaisse couche de Corector. Les rayons X et le laser sont les pires ennemis du détenteur d'archives. Pour donner au carnet neuf l'apparence de l'ancien, plusieurs précautions s'imposent, Utilisez des encres et des stylos différents; écrivez couché, assis, debout, dans le tram. C'est le bon moyen d'éviter une écriture trop homogène. N'hésitez pas à raturer. Enfin, salissez le carnet. Profitez d'une cuisson d'asperges à la cocotte minute pour l'exposer au jet de vapeur. Pliez-le, tordez-le, oubliez-le dans un lieu public (si votre adresse figure sur la page de garde, on vous le rapportera dans 97 % des cas. C'est énorme). Piétinez-le, traînez-le dans un caniveau à sec ou à peine humide. Une pleine semaine de ce traitement de choc vous permettra de tromper les meilleurs agents du K.G.B.

RÉSILIEZ VOS ABONNEMENTS

Il est relativement aisé de se défaire des gens dangereux, mais leurs idées sont dans l'air. Elles s'infiltreront chez vous sous mille formes diffuses : journaux, brochures, plaquettes, almanachs, réclames.

BARREZ-LEUR LA ROUTE !

« *Les écrits restent* », ne l'oubliez pas. La surinformation conduit à la confusion d'esprit, qui mène aux pires erreurs. Résiliez massivement vos abonnements, et faites-le sans remords. Dès que les Russes seront là, une presse nouvelle et autrement



captivante fleurira (voir plus loin).

FAUT-IL NOUER DE NOUVELLES RELATIONS ?

L'on peut avec profit se constituer un nouveau groupe d'amis :

Choisissons-les ensemble :

Le concierge de l'immeuble : à la fois œil et oreille, il contrôle les allées et venues dans votre secteur. C'est un radar humain qu'il faut avoir avec soi, surtout si c'est un salaud.

L'épicier du coin : l'intendance. Avec lui, finis les tickets de rationnement, les queues interminables et les tiraillements d'estomac. Il ravitaille et fournit même le rabiote, quand on sait y faire.

Le garagiste auto-moto : pneus, essence et pièces de rechange, il assure la mobilité de l'équipe.

Primordial en cas de coup dur.

Le policier de quartier : l'homme aux tampons. Il ouvre les portes et ferme les bouches, et prévient en cas de rafle. Bien que minable, son uniforme est un bouclier.

Ces personnages vous sembleront peut-être un peu rasoirs, mais leur utilité est évidente. Courtisez-les dès maintenant, invitez-les à dîner, même si cela est odieux. Riez de leurs calembours, flattez-les, soyez leur ami. Mieux vaut mourir d'ennui que mourir de faim.

MODIFIEZ L'ASPECT DE VOTRE APPARTEMENT

Dans le sens de la simplicité. Le Russe ignore le confort. Une ambiance trop cossue risquerait de le mettre mal à l'aise. Homme des steppes ou prolétaire des kombinats-dortoirs, le Soviétique évolue dans un minimum

fonctionnel.

Ne tentez pas de le séduire en lui faisant partager votre style de vie. Vous ne feriez que l'humilier en risquant gros. Plutôt que de s'échiner à le faire vivre comme nous, tâchons dès aujourd'hui de vivre à sa façon. Redécouvrons les joies simples du dénuement. Vivre comme à Moscou, cela peut-être très amusant, si tout le monde s'y met dans la bonne humeur. D'abord, le gros œuvre :

- Jaunissez le papier peint.
- Lézardez les plâtres à coups de masse.
- Dézinguez les portes.
- Remplacez une vitre sur trois par du papier journal.
- Fissurez la tuyauterie.
- Fêlez vos éviers.
- Bloquez le vide-ordures.
- Engorgez vos toilettes.
- Labourez vos parquets avec des chaussures de foot.

Le décor est planté. A présent, l'ambiance : Faites disparaître meubles anciens, tentures et moquette. Introduisez chez vous des matériaux solides et gais : formica, linoléum, toile cirée, skaï. L'éclairage est capital. Évitez les abat-jour ; la lumière crue des ampoules nues rappellera au Soviétique la cuisine collective de son kolkhoze natal.

CHAQUE CHOSE A SA PLACE

Les objets parlent et vous trahissent. Un tri s'impose.

OBJETS A JETER

- Les bibelots religieux : tapis de prière, chandeliers à sept branches, crucifix et autres gris-gris animistes.
- Les souvenirs d'hier : portraits du

Maréchal, francisques, croix gammées, bérets de la L.V.F., baudriers de la milice.

- Le P.L.R. (Petit Livre rouge) : succès de l'outsider chinois, cet ouvrage se trouve dans bien des bibliothèques d'anciens contestataires. Un accessoire de propagande qui peut coûter la tête.

- Le badge Solidarnosc.

- Les paquets de pain azyne, les sacs plastique de l'épicier Jo Goldenberg ou des grossistes Shalomtex et compagnie.

- Les mauvais livres : Mein Kampf d'une part, et toutes les éditions Maspéro à l'exception des écrits de Fidel Castro et de Hô Chi Minh. Les Lévy, Glucksmann, Lartéguy et toute la bande devront disparaître des étagères. De même que les ouvrages des dissidents Soljenitsyne, Boukovski, Zinoviev...

- La machine à écrire, que le kgbiste assimile souvent à une arme de poing.

OBJETS A ENTERRER :

S'ils sont découverts, ils vous attireront de gros ennuis. En revanche, ils pourront servir de monnaie d'échange.

- Les vieilles revues de rock : Rock'n folk, Best, Podium, Baston Magazine. Les Russes en sont friands.

- Les magazines pornos : Paris-Hollywood, Lui, Les Cahiers du cinéma, Playboy, Fous-la-moi. Tout comme nous, les Russes en raffolent.

- Le dernier Greatfull Dead ou l'avant-dernier, c'est sans importance.

- Vos vieux Levis, l'argenterie, les bijoux, les dollars.

- Les livarots, pont-lévêques et munsters qu'on inhumera par





prudence, leur odeur pouvant faire croire à l'occupant que vous lui cachez un cadavre.

OBJETS A ACQUÉRIR :

- Des vélos. Chacun le sien. Dans la famille, l'huile de genou remplacera l'essence. — Les œuvres de Lénine. Un bon mètre minimum.
- Un portrait de Gagarine. Disponible à l'ambassade soviétique ou auprès des services sociaux de la mairie de Bobigny.
- Un grand cabas. Au cas où un arrivage de beurre se produirait.
- De bons badges : J'aime la paix, Paix au Viêtnam, U.S. go home, Palestine vaincra, Pinochet assassin, Français

hors du Tchad.

- Un poster d'Angela Davis, la plus russe des Américaines.
- Un jeu d'échecs. Essentiel si vous savez perdre.
- De la vodka ou du rhum cubain.
- De bons disques : Chœurs de l'Armée Rouge, Théodorakis, Paco Ibanez, Dave, Jean Ferrat.
- D'excellents livres : Aragon, Stil, Bazin, Jean-Edern Hallier, Lanoux, Marchais.
- Un keffieh palestinien, très seyant sur un caban.
- De vieux tickets d'entrée à la fête de l'Huma. Vous les laisserez négligemment traîner dans vos tiroirs en prévision des perquisitions.

Ainsi paré, vous pouvez sans risque recevoir les Soviétiques.

STOCKEZ POUR SURVIVRE

Amassez les vivres avec discernement et mesure. N'oubliez pas qu'un stock, s'il peut faire vivre une famille, peut également attirer le partageux.

STOCKONS ENSEMBLE :

Stock type 4 personnes, durée 60 mois.

- Pâtes : 220 kg (50 kg coquillettes, 37 kg spaghetti, 1 kg tortelloni, le reste en nouilles).
- Riz : 120 kg.
- Légumes secs : 3 qx (si trop secs : 4 qx).
- Farine : 800 kg.
- Sucre : 600 kg.
- Sel, poivre, épices : 10 000 pincées (le harki doublera la mise et ajoutera 30l de harissa extra-strong).
- 18 jambons fumés.
- 60 saucissons ultra-secs (Rouergue), 20 saucisses (Aveyron).
- Lard fumé, saindoux, couenne de porc : 3 baquets.
- 16 m d'andouille.
- Huile : 600l.
- Fromages : 120 fourmes (ou crottins : 1200 pièces).
- Vins, vodka : 400 bouteilles.
- Conserves (poisson, légumes, gâteaux de riz, corned-beef, fruits rafraîchis et au sirop léger) : jusqu'au

Le fusil fusille,
la mitrailleuse mitraille,
le bombardier bombarde,
et le tank... oh non !





remplissage total de la cache. Si vous êtes en fonds, prévoyez quelques « plus » :

- Sauce tomate : 18l.
- Cacao, miel, confiture, nounours en chocolat.
- Boudin créole.
- Kim cônes.

LE CONSEIL EXPRESS DE SUZANNE PICHON

Stockez dans un endroit frais, aéré et discret. En appartement citadin, le faux plafond est tout indiqué. Certains artisans l'exécutent encore pour un prix modique. A la ferme, citernes, silos et fosses d'aisances récurées sont autant d'endroits satisfaisants. Cloisonnez. Liquides et solides doivent être séparés. Le saucisson fermente, la conserve bombe, les matières grasses fondent et s'écoulent. Prévoyez des plastiques. L'emballage, s'il est fait en famille et dans la bonne humeur, est loin d'être une corvée. On a trop souvent vu des stocks remarquables gâtés par l'explosion d'un confit mal stérilisé.

FAUT-IL VRAIMENT SE BATTRE ?

On vous envoie au front. Pourtant, vous avez déjà compris :

- Que cette guerre est inutile.
- Qu'elle sera ruineuse et d'autant plus qu'elle durera. Sale moment.

Pour vous en sortir, appliquez avec détermination LES PETITES ASTUCES DU PACIFISTE EN CAMPAGNE.

JE VEUX FAIRE MON DEVOIR.

COMMENT ? En sauvant la France dans sa chair pour lui épargner des destructions irrémédiables, et dans son âme pour lui éviter la honte d'une reddition instantanée. Ni résistance absurde, ni lâche capitulation. La voie est étroite, mais elle est superbe : c'est celle de la pratique généralisée du BAROUD D'HONNEUR. De quoi s'agit-il ? Le baroud d'honneur s'apparente à la fantasia marocaine. Il allie le sens du spectacle au respect de la vie. Une violente fusillade, même dirigée vers un ciel vide, fera grande impression sur l'adversaire, sans occasionner le moindre dégât à l'environnement. Le Russe comprendra sans peine que cette sympathique façon de combattre est une subtile invite à s'asseoir au plus tôt à la table des négociations.

MES CAMARADES VEULENT SE

BATTRE POUR DE BON. QUE FAIRE ?

Foutez-leur la trouille. Sans aller jusqu'à vous dresser contre l'autorité militaire (un peloton d'exécution est vite formé), suscitez un débat. Évoquez à grands traits les horreurs de la guerre. Commencez doucement par la description d'un mutilé, enchaînez sur les femmes, les enfants abandonnés. Si vous sentez que l'auditoire « répond », passez le braquet supérieur, BRANDISSEZ DES IMAGES ATROCES :

- le blessé gangrené qu'on achève dans un fossé boueux
- le fantassin obèse broyé sous un char lourd
- le décapité qu'on ampute
- le grand brûlé qu'on gaze par erreur dans un cimetière
- l'intoxiqué aux fruits de mer qui cale sur le boudin blanc
- les frères siamois arrachés l'un à l'autre par une bombe à fragmentation
- le soldat éventré qui reçoit une balle dans le dos
- la tête brûlée qui se prend un jet de lance-flammes sur les « nougats ».

Si, malgré cela, ils veulent encore se battre, laissez-les faire et protégez-vous au maximum. Au pire, tirez tant que vous ne risquez rien, ni d'être atteint ni d'atteindre qui que ce soit.

PARLEZ CONTRE LA GUERRE.

Profitez des rassemblements dans les files d'attente, dans les abris quand ça bombarde, pendant les émeutes.

Dénoncez les responsables, trouvez les mots choc, ceux qui cloueront le bec aux bellicistes et rangeront les indécis de votre côté. A qui, s'en prendre ? - Aux patrons, pour qui la guerre signifie reprise économique. Vous direz par exemple : « *Ils s'engraissent du sang des, gosses. Chaque bombe qui pète, pour eux, c'est une commande. Tu parles, les multinationales, elles se font pas la guerre. Y a pas de frontière pour le pognon, Salauds !* »

- Aux journalistes, qui par leur goût du sensationnel ont jeté de l'huile sur le feu : « *Au lieu de taper sur les Ruskoffs à longueur d'édition, ils auraient mieux fait de nous expliquer comment ça marche en U.R.S.S. Aujourd'hui, ce serait bien utile.* »
- Aux Américains, qui espionnaient les glaces du Kamtchatka : « *Ah, c'était fatal ! Ils foutent la merde en Amérique centrale, les popofs*



s'installent dans le Massif central. C'est de bonne guerre. En attendant, c'est nous qu'on trinque. »

- A la gauche laxiste, qui a préparé le terrain à l'envahisseur : « *Avec leurs Droits de l'homme et Fiterman aux transports, ça devait arriver.* »

ÉCRIVEZ POUR LA PAIX.

On aborde ici la question du tract. Sa rédaction est délicate. Mal ficelé, il dessert la cause qu'il entend défendre. Pour en faire la démonstration, nous avons soumis un tract volontairement maladroit à M. Léo Brun, expert en communications actives à l'université de Vincennes-Paris VIII.

LE TEXTE : « *Camarade chômeur, Tourne ton fusil contre les fauteurs de guerre. L'impérialisme américain et ses alliés bourgeois ont voulu cette guerre. Aujourd'hui, ils la perdent. Rejoins l'Armée Rouge ! Rejoins le Soviet de Basta ! Ne meurs pas pour Wall Street ! Vive les communistes corses !*

Longue vie au camarade Tchernenko ! Mort aux têtes de chien Pieds-Noirs ! Prolétaires de tous les pays, réunissez-vous ! »

C'est clair, l'auteur n'est pas marxiste. Le ton excessif, l'appel aux seuls chômeurs, qui vise de toute évidence à ne mobiliser que le lumpen-prolétariat et les voyous des rues, ne peut qu'avoir un effet répulsif sur d'honnêtes travailleurs. Ce tract prétendument prosoviétique est sans le moindre doute l'œuvre d'un provocateur fasciste.

Excellent, professeur Brun. Ce tract est un faux. Que nos lecteurs tirent profit de la leçon et s'exercent, en famille, à rédiger des tracts utiles à la cause de la paix. Pour ce qui est des pétitions, faites signer vos voisins, vos amis, vos collègues, mais surtout ne signez rien vous-même. C'est extrêmement dangereux. De même, abstenez-vous de remettre en personne les pétitions aux autorités concernées. En période chaude, les pétitionnaires sont



généralement accueillis à coups de fusil. Si vous placardez des affiches hostiles à la guerre, choisissez des endroits passants et des surfaces planes. Quoi que vous colliez, collez-le droit et à hauteur d'œil (1,79 m à Lens, 1,38 m à Béziers). Trop haut, ça passe inaperçu ; trop bas, c'est le tour de reins assuré.

TRAQUEZ LES ENNEMIS DU PEUPLE

Comme en 40, certains Français vont s'efforcer de torpiller le consensus. Ils emploieront les méthodes classiques du grand banditisme :

- attaques à main armée,
 - assassinats d'officiers russes et d'honnêtes Français
 - sabotage du rail
 - rapt d'enfants de miliciens
 - rasages de crânes féminins
 - manifestations silencieuses
 - distributions de tracts
- mitterrandistes et menchéviques.

Les mêmes causes ayant toujours les mêmes effets, les Russes finiront par perdre patience, comme hier les nazis. Pour ne pas subir de représailles, être pris en otage, pendu à la place d'un vrai coupable, ne vous contentez pas de livrer les petits délinquants : piègez les vrais gangsters :

Comment reconnaître un élément douteux ?

- Il se tait pendant les réunions.
- Il s'abstient de chanter pendant les défilés.
- Il évite délibérément les w.-c. collectifs.

- Il affiche des airs nostalgiques, désabusés, voire ironiques.

Comment démasquer un véritable bandit ?

- Ce n'est pas un Français de souche.
- Son apparence physique l'accuse : il est blême, il a les traits tirés, il a l'air soucieux.
- Il s'enferme chez lui les soirs de sabbat.
- Il ferme sa porte au camarade délégué d'immeuble.
- Il tient parfois des propos légèrement tendancieux.

Quand vous l'aurez repéré, dénoncez-le. Certains Français auront peut-être scrupule à le faire. Nous les comprenons. On ne dénonce jamais de gaieté de cœur. Pourtant, **DÉSIGNER UN COUPABLE AUX AUTORITÉS, C'EST LUI RENDRE SERVICE.** C'est passer outre à ses blocages psychologiques et faire, pour lui, l'autocritique qu'il refoule.

COMMENT DÉNONCER PROPREMENT ?

La délation est une affaire trop sérieuse pour qu'on s'y livre en public. On renoncera à dénoncer devant témoins. Restent deux méthodes : le téléphone et la lettre. La lettre de délation, vieille spécialité française, peut être anonyme ou signée. Le rédacteur signera s'il est sûr de son coup. Les autorités sauront le récompenser. En revanche, on gardera l'anonymat dans les cas à l'issue incertaine ou si le but recherché est d'ordre strictement privé :

- libération d'un appartement voisin

- élimination d'un concurrent gênant
- vengeance personnelle.

De même, on s'abstiendra d'utiliser le téléphone systématiquement placé sur écoute en démocratie populaire.

COMMENT RÉDIGER UNE LETTRE DE DÉLATION

Il faut savoir à qui l'on s'adresse. On utilisera les formules d'hier en les actualisant. On écrivait aux préfets d'arrondissement, à la rédaction de « *Je suis partout* », aux chefs de la milice, à la Gestapo. Vous écrirez aux commissaires du peuple, aux camarades de « *L'Humanité* », aux délégués des komsomols, à la section locale du K.G.B.

Expliquez bien de quoi il retourne en répondant avec précision aux six questions suivantes : Où ? Qui ?

Quoi ? Quand ? Comment ? Pourquoi ?

UN EXEMPLE

- OÙ ? rue des Rosiers. - QUI ? Jo Goldenberg. - QUOI ? discussions suspectes. - QUAND ? sans arrêt. - COMMENT ? à haute voix.

- POURQUOI ? complot sioniste..

UN AUTRE EXEMPLE : - OÙ ? Corvol-l'Orgueilleux, Nièvre. - QUI ? M. Galty. - QUOI ? transport clandestin. - QUAND ? une nuit sur deux, peut-être sur trois.

- COMMENT ? tous phares éteints. - POURQUOI ? histoire de cul.

UN DERNIER EXEMPLE : - OÙ ? 113, cité Lénine, Ivry, bât. C. esc. 3, 8 étage, porte 506. - QUI ? mon voisin, Achille Fernandez. - QUOI ? danse le jazz.

- QUAND ? du matin au soir. - COMMENT ? avec toute une bande. - POURQUOI ? pour me faire chier !





M. POPOV COURTISE Mlle DUPONT. QUE FAIRE ?

- Si Mlle Dupont vous est parfaitement inconnue mais que vous assistez à la chose, ne vous en mêlez pas.

- Si Mlle Dupont est votre fille, réjouissez-vous. Vue la situation, il ne pouvait rien vous arriver de mieux. Avoir un gendre russe, c'est le stade suprême du collaborationnisme. Si les choses ne vont pas jusqu'au mariage et que votre enfant se retrouve fille mère, abstenez-vous de récriminer. Mettez-vous plutôt en quête d'un père de remplacement parmi les troupes de second choix : Vietnamiens, Hongrois, Angolais.

- Si Mlle Dupont est votre fiancée, faites-vous une raison, elle aurait pu être votre mère. D'autre part, on ne refuse rien à un Russe quand il a fait des milliers de kilomètres pour vous délivrer de l'oppression bourgeoise.

KREMLINOLOGIE APPLIQUÉE

Entre les lignes, entre les images, entre les mots, l'information circule toujours. Quelques clés pour la décoder.

- Le journal télévisé n'évoque plus l'existence des Etats-Unis, mais l'émission hebdomadaire « *Le Monde animal* » est consacrée aux bisons de l'Oklahoma. COMPRENEZ : les relations se réchauffent entre les deux grands.

- Sur une photo, le ministre de l'Agriculture, hier à gauche du Grand Leader, est passé au troisième rang. COMPRENEZ : risque de famine imminente.

- La tournée du virtuose X est interrompue pour cause de maladie. COMPRENEZ : il est passé à l'Ouest.

- Aux obsèques du maréchal Y, la minute de silence a duré 1,38 minute. COMPRENEZ : nouvelle attaque cérébrale du Grand Leader.

- Lors du traditionnel défilé militaire de la révolution d'Octobre, sur la place du Colonel-Fabien, le commissaire général au Plan a disparu de la tribune officielle. COMPRENEZ : le scandale du soviet des ballets roses vient de trouver son épilogue.

- A trois reprises, la même coquille s'est glissée dans le nom du poète symboliste Z. COMPRENEZ : il est temps de se débarrasser de ses livres.

- La radio annonce que la production de boxer-shorts a dépassé les prévisions du plan de 118%. COMPRENEZ : c'est faux. En règle générale, les chiffres et les statistiques officielles seront affinés à l'aide de coefficients de correction scientifiquement établis.

- Chiffres de production : diviser par 13,5.

- Participants aux manifestation officielles : diviser par 16.3.

- Nombre de tués au front : multiplier par 8.

VOCABULAIRE DE BASE

1° **Je ne connais pas cet homme, mais je sais où il habite.**
Va étovo tcheloveka nié znayou, no znayou gdié onn jiviot.

2° **Finalement, monsieur l'Officier, c'est vous qui aviez raison.**
Okazyvaiésa, vy byli pravy, gospodine offitsère.

3° **Je vous en prie, prenez la grosse part.**
Ournolyayou vass, nié stesnyaitéss, bérité koussok pobolché.

4° **Vous verrez, ma fille est très gentille.**

Vy ouvidété, ou myénia dotch otchénn iyoubeznaïa.

5° **Pour vous, c'est gratuit.**

Dlya Vass, bésplatno.

6° **Alors, cette rafle, valable ?**

Nou kak oblava, oudatchnaïa ?

7° **Il a pris la petite rue.**

Onn pochol péréoulkom.

8° **Je m'excuse de vous déranger à cette heure tardive, mais je crois qu'ils n'ont décidément pas compris la leçon.**

Izvinitié tchto vass tak pozdno bésokoïou : oni vsio yéchtcho nié jélaïoutt ponyatt ourok.

9° **C'est un coup monté, ce**

saucisson sec ne m'appartient pas.
Miénia narotchno khotyatt skommprométirovatt kolbassa nié maïa.

10° **Lâchez-moi**

Otpoustitié miénia, pojalouïsta.

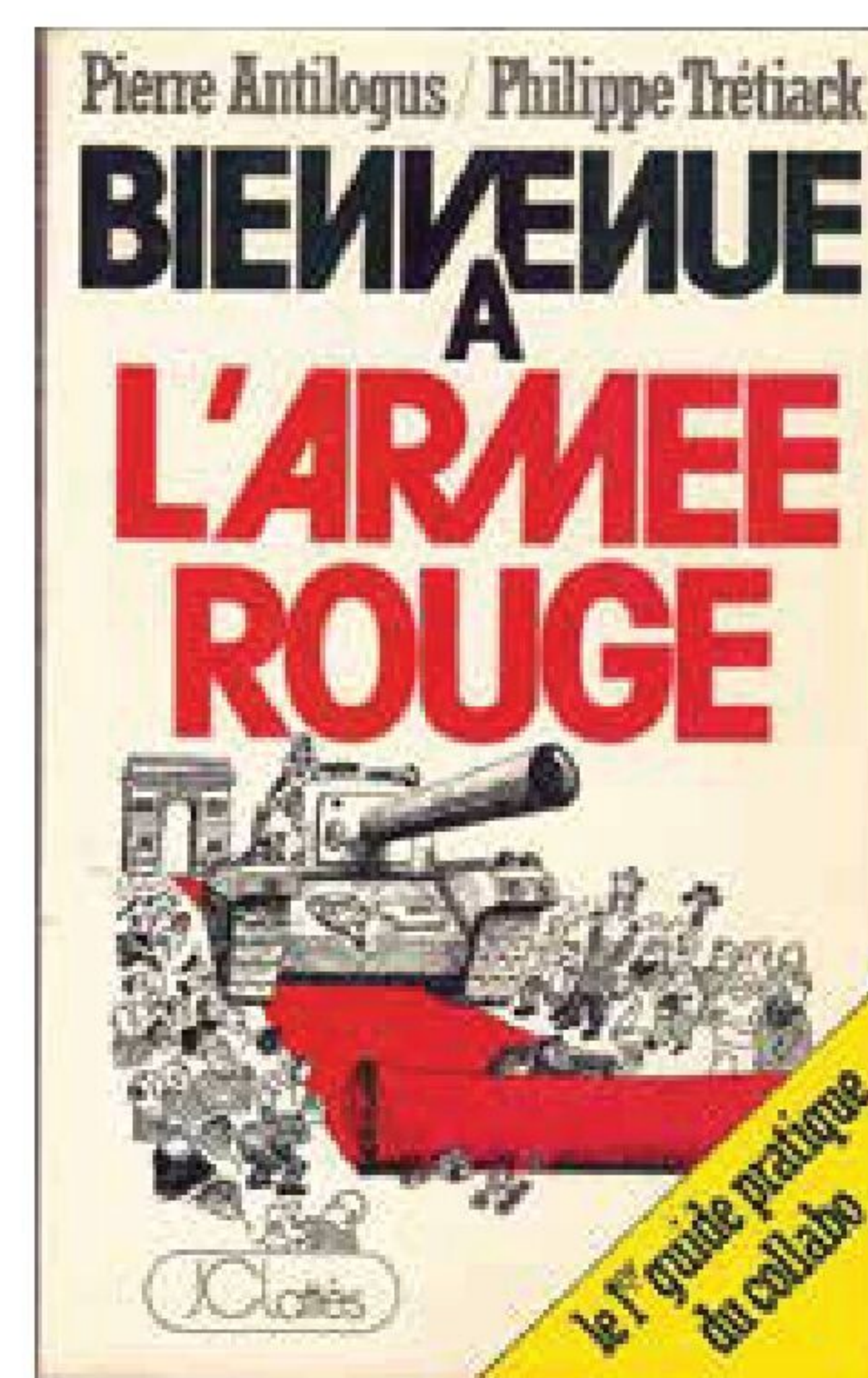
11° **Je le reconnais formellement, je vous le montrerai de loin.**

Eto onn, niét nikakovo somnéniya ; va yévo vamm izdali pokajou.

12° **Envoyez quelqu'un d'autre, je suis grillé.**

Pochlité loutché kovo-niboudd drougovo, miénia oui rasskoussili.

kh : son guttural comme le ch allemand ou la jota espagnole. y : voyelle spéciale au russe, sorte de I, mais prononcé en rapprochant la racine de la langue du haut du pharynx. Le son « ille », comme dans nouille, ou aie, a été transcrit tantôt par « y », tantôt par « i »,
Traduction André BERELOVITCH.



EMPRUNTS RUSSSES

La Pravda existe désormais en édition française, très bien : c'est un premier pas vers une normalisation des rapports socio-culturels Est-Ouest. Bientôt la presse capitaliste traduite en russe ? Certains y travaillent depuis longtemps, ou du moins s'y essaient, avec des résultats plus ou moins probants. Certes, la vision des premières épreuves a tendance à rajeunir le lecteur français moyen d'une bonne trentaine d'années. Le ringardisme soviétique est, visiblement, monnaie courante dans l'univers de la presse de l'Est ! En tout cas, voici un échantillon de notre presse adaptée au goût russe.

Rédaction, photographie : Brice Désrez

Maquette : Pierre-Yves Charlot.

Avec la collaboration de Jean-Christophe Florentin.

Maquillages : Nadine Joirkin, Laurence Marty.

Télé
7
Jours

du 13
au 20 déc.
1986.

AZERTY AU QUOTIDIEN

Compte-rendu
du XXIII^e Congrès

QUE DIRE, QUE FAIRE?

Le supplément culturel
du parfait Moscovite.



La défonce du Bolchevick de demain

QUAND LA SLAVE
SE LAVE

COMPTE-RENDU
DU XXIII^e CONGRES

LES DESSOUS
DE ANNATOVA ILOUCH
YLADROWISKY

YGOR ET GRICHKA
DANS TOUS LEURS ETATS
(SOCIALISTES)

LES PHANTASMES
DE RAISSA GORBACHEV

Dimanche

14 décembre

**Alexandrof Zlavia
Epav Romanoff
Tcheky Yaka,
la nouvelle**

**Coqueluche de « La Trappe »,
nous reçoit chez lui.**



Azerty recevant nos reporters à bras ouverts dans sa fastueuse demeure de Mémilnograd.

Vous l'avez toutes évidemment reconnu : c'est Alexandrof Zlavia Epav Romanoff Tcheky Yaka (Azerty pour les intimes), le séduisant présentateur de votre émission favorite, « La Trappe ».

Azerty succède à Anatoly Wanssekou Yenstock, qui est parti vers une retraite bien méritée après trente jours de service. Le sourire d'Alexandrof lui vaut déjà un véritable courrier de Ministre du Soviet Suprême :

- Hier, j'ai reçu quatre lettres dont une seule de menaces. - Azerty se souvient avec émotion de sa première émission à la radiotélévision soviétique : - C'était un reportage sur le professeur Chornov de l'hôpital psychiatrique de Schyzograd qui avait découvert une méthode révolutionnaire pour soigner les psychopathes dissidents en leur montrant un film documentaire : "Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans avoir jamais osé le demander", ce qui avait pour effet de détourner leur attention des luttes politiques contre-révolutionnaires et stériles au profit de la recherche de l'épanouissement de leur propre sexualité. -

- Encouragée par le succès de ce reportage, la direction de la chaîne m'a demandé de présenter une émission comique. C'est ainsi que je suis devenu l'animateur du jeu "La Trappe"... - Evidemment, les charges de la nouvelle fonction d'Alexandrof l'éloignent de sa petite famille (une femme, sept enfants et un résistant afghan repent). -

AZERTY et KARL surpris dans un moment de détente après une folle bataille échiquienne. Bon joueur, Alexandrof félicite son chat pour sa somptueuse défense espagnole qui lui permet de remporter une brillante victoire.



En cordon rouge, Alexandrof ne manque jamais une occasion de maitonner à ses nombreux amis son goulech maison.



Azerty à la grande fenêtre du salon située plein Ouest.

Alexandrof s'est donc offert, avec ses premiers gains d'animateur vedette, un luxueux appartement en plein Mémilnograd, le quartier chic de Moscou. Au sixième étage d'un immeuble du début du siècle, Azerty commence ses journées en vidant ses poubelles : - Douze étages plus le poids des poubelles, c'est bon pour garder la forme ! -



19.20

LA TRAPPE

Installé dans le salon, le visiteur est d'abord étonné par la luminosité de la pièce. Il est en effet très rare que les fenêtres soviétiques donnent plein Ouest, comme celle d'Azerty — c'est le privilège des constructions d'avant 1917. La pièce est meublée avec goût d'un buste de Lénine.

Le si charmant Azerty nous dit sa passion pour les échecs et que souvent, entre deux émissions, il s'adonne avec passion à ce jeu exempt de toute corruption et qui fait la grandeur de notre pays. - J'ai d'ailleurs inventé de nouvelles règles : je place les différentes pièces derrière les pieds de chaises et des meubles et la partie peut commencer. Karl, mon chat, est souvent l'élément déterminant qui peut faire d'un coup de patte basculer la partie en faveur des blancs... ou des noirs. -

Pour Azerty, Karl est un fidèle compagnon aux échecs comme dans la vie, alors n'en doutons pas : lui, au moins, ne passera pas à la Trappe !

A bientôt sur nos écrans, extraordinaire et chaleureux Azerty.

DIMANCHE

6.15 DESSOULE-TOI, URSS !
tous en forme !

6.20 ARRET DES EMISSIONS.

19.20 LA TRAPPE,

jeu comique présenté par Azerty.

Le camarade présentateur pose des questions aux camarades candidats sur leurs connaissances marxistes-léninistes. Les candidats perdants passent bien évidemment à la Trappe et gagnent quinze ans de rééducation en camp de redressement. Pour jouer, inutile d'écrire : il vous suffit d'être dénoncé au bureau de l'émission...

19.45 KOKOMUNISTOKOKOBOLCHEVIC,
l'émission de la bonne humeur

*Du rire, du rire... encore du rire.
Aujourd'hui, on s'éclate dans la navette spatiale américaine (hop !)*

**19.50 PREMIERE DECLARATION DU
PREMIER SECRETAIRE DU SOVIET
SUPREME MIKHAIL ILLOUCH
GORBATCHEV SUR LA BONNE
SITUATION QUOTIDIENNE DE L'UNION.**

20.00 JOURNAL

A l'heure où nous mettons sous presse, il nous est impossible de révéler l'identité du nouveau camarade présentateur, le précédent ayant dû précipitamment partir pour la Sibérie afin d'y effectuer un reportage. L'idée lui en serait venue, de source officielle, à la suite d'une quinte de toux durant le commentaire qu'il effectuait sur la première déclaration du Premier Secrétaire du Soviet Suprême Mikhaïl Ilouch GORBATCHEV sur la bonne situation quotidienne de l'Union.



**20.17 SECONDE DECLARATION DU
PREMIER SECRETAIRE DU SOVIET
SUPREME MIKHAIL ILLOUCH
GORBATCHEV SUR L'EXCELLENTE
SITUATION QUOTIDIENNE DE L'UNION.**

FAUT-IL CONDAMNER LA POLITIQUE EXPANSIONNISTE DES USA ?

20.30 LA VERITE DE L'ECRAN, *l'émission qui la dit !*

LE FILM :
« ZZZZ » DE KOSTA GRAVAT EN VERSION SOVIETIQUE
(VISA N° 758239528485637KR 8).

THEME :

La tragique histoire d'un militant de la liberté emprisonné et torturé sans raison par des suppôts du capitalisme qui essaient de lui faire manger sa carte d'homme libre. Heureusement, les sbires de Reagan échoueront et notre fier et glorieux militant s'en sortira pour ranimer la grande et noble et belle et inébranlable flamme Socialiste qui n'aurait jamais dû s'éteindre.

**SI VOUS AVEZ
MANQUE
LE DEBUT :**

Vous risquez dix ans de camp de rééducation si la Brigade de Vérification dans l'Intérêt du Peuple Soviétique pour les Programmes Obligatoires Télévisés fracassait votre porte pour accomplir son devoir.

*Cote TELE 2 JOURS : ABSOLU-
MENT POUR TOUS*

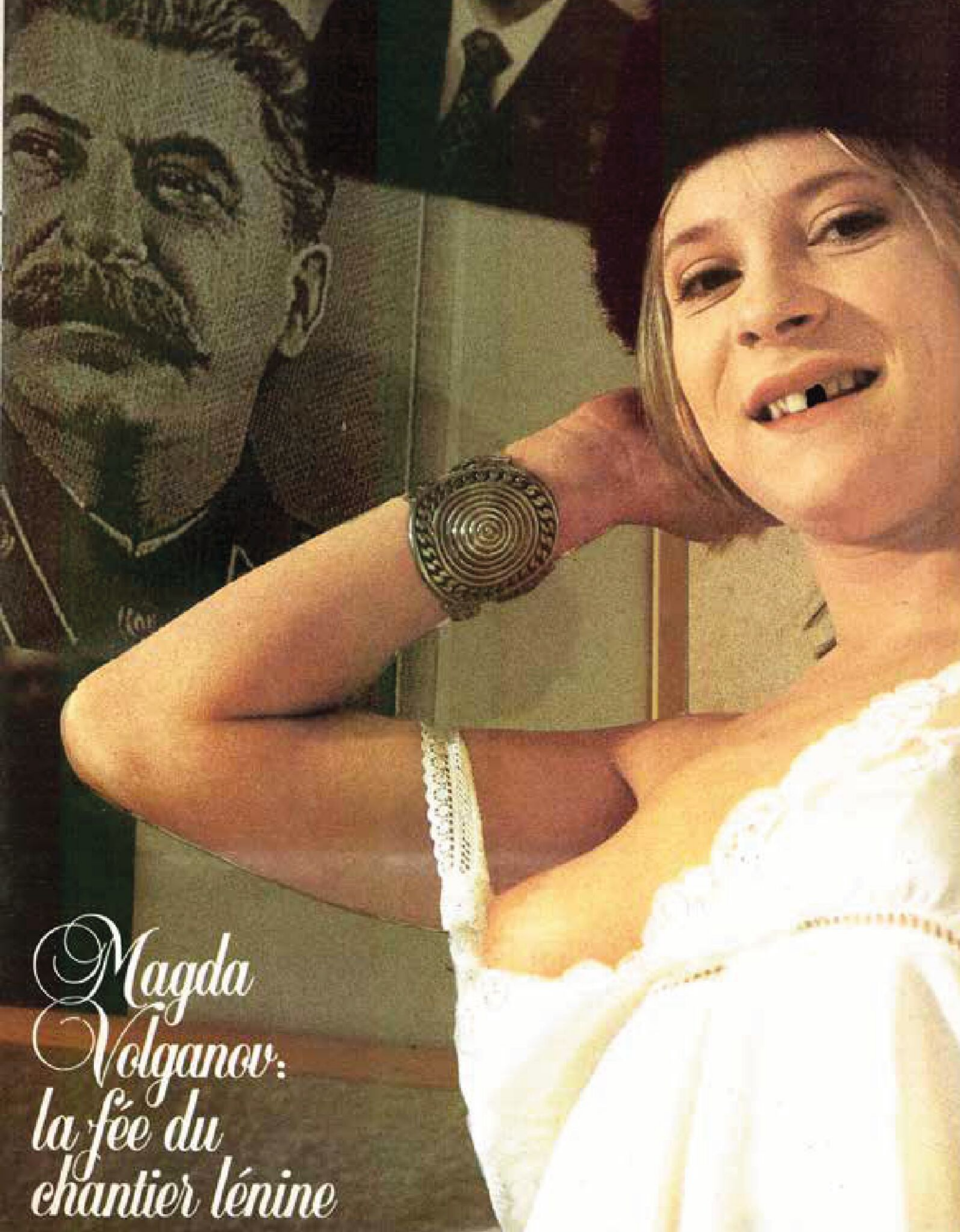


21.26 DEBAT

Mikhaïl Ilouch GORBATCHEV commente le film.

22.31 COUVRE FEU

Sondage sur la journée d'hier.
— 99.99 % de téléspectateurs devant leur téléviseur à partir de 19.50.
— Indice de satisfaction : 26/20
Nous rappelons que seuls les sourds-muets-aveugles sont autorisés par décret à ne pas suivre les déclarations du Premier Secrétaire du Soviet Suprême Mikhaïl Ilouch GORBATCHEV sur la fabuleuse situation quotidienne de l'Union.



Magda Velganev: la fée du chantier lénine

Magda tourne les boulons toute la journée au chantier où elle est une ouvrière modèle. Aujourd'hui elle a un hiver de plus et elle le fête comme chaque année en s'offrant un bon bain.
« ... la tiédeur de l'eau, la douceur de l'éponge, la sensualité des jouets de bains sont un plaisir autorisé que je ne raterais pour rien au monde... sauf pour une réunion syndicale. »
Allez Magda, et pendant que la Slave se lave, nous on subversive !





L A D E F O N C E

du prolétaire

DEMENTIEL !
Boîte à images animées. Pour voir et entendre les cœurs de notre Grande Armée, les Quillapayûn quand ils sont de passage, sans oublier la déclaration bi-quotidienne du camarade Gorbatchev avant et après le journal. Existe aussi en couleur, prochain arrivage dans onze ans. Prix moyen : entre quatorze et vingt-quatre ans de salaire suivant délais de livraison.



LA LUMIERE DES JUSTES
Exclusivement pour la Nomenklatura qui possède l'électricité. Lampe futuriste avec abat-jour bordé d'un galon tressé en pure fibre de maïs. Existe aussi en rouge.

TRES CHIC
Confortable fauteuil en bois de pin lustré et peint par dix-huit ouvrières sibériennes. A réclamé cinq cent quatre-vingt-sept heures de travail. Option : en bois des îles. Prix : deux ans de salaire + hypothèque de la datcha. Comptoir Gorbatchev.



UNE TROMPERIE CAPITALISTE
Formellement interdit ! Drogue de l'impérialisme occidental passée en fraude dans notre grande et belle démocratie. Tablette de « shit » qui se découpe et se mélange au tabac. Provoque des sensations anti-révolutionnaires.

UN SIGNE EXTERIEUR DE RICHESSE
Nous ne savons pas exactement ce que renferme ce produit d'importation. Et vous n'avez pas besoin de le savoir. Notre goûteur nous a confié avant de mourir que ce breuvage possède un goût assez fort et qu'il réchauffe bien. Mieux que la meilleure des vodkas. Peu importe, Petrol Han est le bibelot idéal à laisser traîner négligemment au milieu de votre salon-cuisine-salle-de-bains-chambre. Choisissez bien le modèle rouge, le bleu étant jugé anti-révolutionnaire. Bref, la classe !

SMART ET RAFFINE
Ayez toujours l'air d'un fier Appolon avec ce sublime « Marcel » de nylon. Transpirer dans cette étoffe est un plaisir rare dans le monde du travail. Le soir, discrètement porté sous une chemise claire, affolera toutes les prolétaires qui auront le privilège de passer à côté de vous. Bref, une arme de séduction résolument occidentale que tout Brummel soviétique se doit d'inclure à sa panoplie vestimentaire. Disponible avec le slip assorti chez Grodeguelavstock.



QUI?KGB

A woman with dark hair, looking upwards and to the right, holding a hammer and sickle symbol against her chest. The background is a warm, golden-brown color.

LA PRESSE A
TRAVERS LE MONDE

MOSCOU

Assommée à coups de marteau,
égorgée à la faucille :

**L'ESPIONNE
LESBIENNE
ASSASSINE
SA RIVALE
DE LA C.I.A.
LORS D'UNE
PARTOUZE**

KRASNOIARSK

Le transexuel impuissant casse une bouteille de vodka et en enfonce le goulot dans l'anus de l'exhibitionniste réactionnaire.

SKOVORODINO

La nymphomane perverse arrache les yeux du satyre zoophile et les mange en se masturbant.





Morgane de toi :

Clara ou les vertus de la nouvelle vierge

Hymne à l'amour déclamé par Victor Vasseur



Méfiez-vous de la vierge qui dort, on ne le répètera jamais assez. S'attaquer au portrait d'une femme changeante est un exercice périlleux, c'est un exercice risqué : à peine croit-on la saisir du bout de la plume, la coller à coup d'encre sur la page, qu'elle s'échappe et marche loin des atteintes, horizons toujours renouvelés desquels elle se dérobe. Clara se fait la malle.

Aussi, l'on pourrait être tenté – ce serait bien notre droit, insigne revanche – d'en faire la risible caricature : ce type de pratique ne manque pas, Clara en a fait, et Clara en fera sans doute toujours l'objet, car voilà la peine et la pénitence qui incombent aux êtres libres. Sans doute suffirait-il d'être grossier, et précisément de grossir les traits : Clara nouvelle vierge, Clara sainte parmi les saintes, on pourrait aisément déployer les fils de ces tissus

d'insanités et jouer le jeu acerbe et vilain auquel se plaisent si bonnement ceux qui écrivent. Faire de la bonne méchanceté pour la sainte Clara.

Mais pour cette nouvelle année, avec son lot de renouvellements, ses inébranlables – espérons-le – bonnes résolutions, à jamais gravées dans le marbre intérieur de notre conscience, nous chercherons à être justes. Non que nous ayons perdu le goût des gratuites aigreurs et des phrases menant à l'échafaud, mais que nous préférons nourrir la finesse du trait. Car, d'abord, un lien particulier nous unit à Clara : nous en avons fait la découverte enfant, alors qu'elle se dénudait encore frontalement, et plus même, sous le regard ténébreux de la caméra. Nous avions – c'est plus rare – un autographe de cette dernière accroché au-dessus de notre lit, star parmi les stars, étoile de notre jeunesse, et qui disait à peu près

« *Pour Victor, tendrement* ». Cette tendresse, inscrite anonymement, dans un geste parfaitement désintéressé, nous en sommes redevables, car nous l'avons tant rêvée, tant fantasmée, tant désirée, comme un doux baiser sucré, capable de ringardiser tous les Hots d'Or et autres roses récompenses !

Ensuite, parce que grossir Clara – si vous nous permettez l'expression – serait se priver de dessiner une certaine destinée, semblant se réaliser de manière incertaine mais fulgurante, comme s'il n'y avait eu que du hasard, qu'une volonté folle, follement présente, de s'accomplir par tous les vents et tous les fronts. Clara est une orgie libertaire, femme dont le combat résonne en silence, ce qui le rend à la fois plus vertueux et plus vrai, mais également plus trivial et prosaïque. La femme mélange les extrêmes, se déplace d'un



pôle à l'autre, navigue sur toutes les gravités, à l'abri du jugement, nouvelle sainte indocile.

Figure éternelle du XXI^e siècle, reine des ambivalences, Clara est une plage sur laquelle la vague des fantasmes s'abat et rebat, inlassablement prise dans le tumulte des envies, espace constellé de nos coquillages-désirs, que nous souhaitons fouler et fouler encore.

Clara est cette plage inaccessible, plage des cartes postales, parfaite mais lointaine, comme irréelle, arrachée au présent et à ses promesses, à jamais demeurée interdite, plage libérée des conquêtes et autres arpenteurs de territoires nus, plage à jamais de liberté.

Quand et comment naît Clara ?

Serait-ce dans cette chambre d'hôtel bas de gamme qui l'accueille pour son premier casting sous le regard, et la caméra, de Fred Coppola, dont on reconnaît l'inimitable bagou et les commentaires railleurs ; une séquence restée culte, durant laquelle la jeune femme d'à peine dix-huit ans, accompagnée de Greg, son petit copain, lui-même aspirant hardeur, s'adonne aux joies superbes de l'exhibition. Cachée derrière les

palmiers d'une station balnéaire, capturant instantanément, d'un vénéneux coup d'œil, l'attention du spectateur, et maniant avec une grâce sans égale le membre de son ami, Clara fait ses premiers pas.

Force est de le constater : tout semble bien en place, appelons cela un don, une destinée, ou bien, simplement, la grâce. Amatrice, Clara est pourtant déjà une star : de son inimitable coup de langue, qui lui vaut dans les années 2000 un Hot d'Or mérité, à son regard farouche et polisson, pour tout dire, hypnotique, qui fera logiquement trembler, quelques mois plus tard, le cœur engourdi des spectateurs, fiévreusement installés devant leur écran de télévision.

Ô, sans doute, Clara naît-elle au milieu de ce décor solaire, décor qui a le goût des étés sucrés et langoureux, étés où il fait si bon d'être nu ; elle naît sous cette lumière jaune et brûlante, qui fait briller sa peau caramel ; puis, quelques instants plus tard, sur le lit blanc, couleur d'ordinaire réservée aux saintes, sur lequel elle expose la vaste et généreuse étendue de ses territoires du désir.

Il faut la voir, alors naissante aux yeux du monde, prête à devenir celle qu'elle veut être – c'est-à-dire une

autre, se faisant appeler à l'époque Vickie -, fixant l'œil de la caméra avec l'intensité d'une déesse, comme si elle cherchait à apprivoiser son destin. De ce destin, dont elle ignore encore tout, la jeune femme entraperçoit cependant les promesses d'émancipation et de reconnaissance : « *Ma vie est un combat pour être acceptée par le monde* » confie-t-elle. Aussi est-ce au bout de vingt-sept minutes que Clara se révèle réellement : emportée par un puissant orgasme, dont la parfaite symphonie, délicieusement aigue, nous parvient aux oreilles à la manière du doux chant des oiseaux ; elle s'ouvre au monde et s'offre nue, belle marguerite, délivrée de sa candeur, telle la vague translucide qui se dresse d'un bond face au rocher. De ce cri, il faut entendre l'écho d'une autre promesse, plus profonde, celle de retrouvailles prochaines ; car la jeune femme, en choisissant sa voie, forge sa recette : contrairement aux autres, elle jouira sans mentir : « *Ma limite, c'est la vulgarité !* ».

Si Morgane naît assurément en cette journée d'été, au début des années 2000, Clara, elle, naît un 25 janvier, au beau milieu de l'hiver, à Marseille. Elle grandit dans un pavillon populaire de la cité phocéenne, d'une mère coiffeuse, dont elle se sent à la fois si proche et, en même temps, inévitablement distante. Celle-ci n'est pas « *rigoriste* », mais son amour trop envahissant finit par étouffer sa jeune fille, qui, déjà, rêve d'ailleurs, se sent une autre, convaincue qu'elle ne marchera pas bien longtemps dans les pas de ses géniteurs.

Quant à son père, tout n'est pas rose avec lui : il a fait le choix de bâtir son corps sur le modèle des starlettes de l'époque, et travaille à devenir un Schwarzenegger du Vieux-Port. Dopé comme un cheval de course, sa passion menace la tranquillité familiale : Clara grandit avec l'image d'un paternel peu présent, perfectionniste et obstiné, pris dans l'engrenage d'un corps à parfaire continuellement. Ce Rodin des temps modernes fera de nombreux aller-retour entre l'hôpital psychiatrique et le domicile conjugal, sans abandonner sa quête. Foi en l'abnégation.



À douze ans, Clara cesse d'aller à la messe, fatiguée de voir toutes ces vierges, bonnes sœurs, et autres troupes de misère qui n'ont aux lèvres que le mot « *coupable* », si peu délurées, ayant fait le choix amer du renoncement et dit adieu aux nourritures terrestres ; point d'horizon parmi toutes ces gueules étouffées sous le long tissu noir, uniforme ou linceul, des gens de foi. Clara, elle, ne rêve que de crépuscules pour derniers matins, de la rosée du désir et de l'éveil des sens et des seins ! Déjà touchée par la grâce, ne se sentant plus otage d'une éducation morale dont la chape a manqué de la recouvrir, notre jeune fille se trouve précocement à l'aise avec son corps. Sa sexualité ne connaît point d'état et son regard vagabonde de territoire en territoire, insatiable conquérante allant, par tous les vents, explorer les continents du genre humain. « *J'étais une adolescente très rebelle, entrée en guerre contre ma mère, je rêvais d'ailleurs* » confie Clara Morgane.

Voulait-il s'ouvrir davantage, que le monde clos dans lequel elle grandit se contracte et s'effile ; insupportable, le sentiment d'être pris au piège donne à la gamine la furieuse envie de détruire à coups de masse les fondations par trop classiques de son édifice existentiel. Quinze ans : ça y est, le crime est commis, la vertu perdue, la jeune fille devient femme ! Croquant enfin dans le fruit défendu, c'est un premier pas hors du paradis perdu, mais elle demeure animée par une flamme trouble et peu commune : « *je me suis sentie différente, les femmes comme les hommes m'ont toujours attirée* ».

Pour Clara, les choses s'accélèrent lorsqu'elle rencontre, quelques années plus tard, Greg – alias Greg Centauro. C'est avec lui, filant un parfait amour, qu'elle se libère progressivement des derniers liens qui la maintiennent à Marseille. Intriguée par les plages du Cap d'Agde, qu'elle n'a vues qu'à la télévision mais dont elle fantasme secrètement les joies solaires et les ravissements clandestins, la jeune femme s'y rend au mois de juillet avec son petit copain. Sur la plage héraultaise, station balnéaire bien connue pour les amoureux du vice, le monde se déploie sous les yeux de

Clara : « *L'exhibition comblait un fantasme, je suis quelqu'un de très libre. J'avais envie de sortir de la normalité.* ».

Au Cap, la jeune femme laisse libre cours à son imagination, fait courir ses envies sur le dos de toutes les tentations, elle chavire, toujours bien accompagnée. Complices aux yeux de l'éternel, Clara et Greg, s'imposent comme de chevaliers des libertés.

Très vite, tous deux, rayonnants de sensualité et de complicité, se font repérer. Le Cap, ce n'est pas seulement la taverne ensoleillée des partouzeurs et autres libertins, c'est aussi celle des « *pros* », ils y rencontrent Fred Coppula, réalisateur et producteur de films X, s'amuse ensemble, le courant passe bien ; alors, c'est décidé, sous les encouragements de Fred : la prochaine destination, bien que les tourtereaux n'aient pas un rond, ce sera Paris ! « *J'ai senti que c'était ma voie* » commente la jeune femme.

« *Tout commence sous forme*

d'instinct, la pensée instinctive touche à l'acte » remarquait Michelet, deux siècles plus tôt ; Clara a vu juste, elle va percer, Madone nouvelle.

Paris, début des années 2000, identique tombeau des illusions, théâtre balzacien des foules les plus viles, les plus surnoises, mais également les plus brillantes ; Paris, grand souk de tous les possibles, ville aux abîmes innombrables où, à courir trop vite, on finit trop souvent par se précipiter dans la Seine. Paris, commune destination terminale.

Clara y prend ses assises, elle a le goût des aventures et manœuvre sans trop réfléchir, marche bien heureuse sur la crête d'un chemin emprunté au hasard : la situation est précaire, mais elle parvient tout de même à trouver un job de danseuse érotique, tandis que son Greg travaille dans une sandwicherie, à quelques pas.

Nouveaux castings. Fred Coppula, qui ne les a pas oubliés, leur ouvre petit à petit les portes bien gardées – nous ne sommes qu'au début de l'internet, à l'orée des années 2000 – du X.



Au sujet du grand Fred, Clara ne tarit pas d'éloges : « *Quelqu'un d'extraordinaire, il m'a donné confiance. J'avais envie de faire des choses un peu marrantes et hors du commun, envie de vivre, de transgresser les règles et mon éducation* ». Il faut dire que ce dernier s'est montré attentif aux conditions du futur couple-star – et non des moindres. Clara et Greg ne tourneront qu'ensemble, ou presque, la jeune femme précise « *J'ai toujours averti tout de suite : je suis quelqu'un de très libérée mais je ne pouvais imaginer que quelqu'un me touche sans amour* ».

Amour, amour, amour toujours ! Le porno by Clara est un porno de sentiments qui s'y expriment joyeusement, au gré des coucheries, des levrettes endiablées, des chevauchées tempétueuses et tourbillonnantes ; son corps ne sait parler qu'un langage unique, celui de la Vérité : mauvaise à jouer pour de faux, elle développe un style bien à elle, celle d'une femme « *normale* » et pourtant inaccessible au commun des mortels, car bien trop belle, diablement séduisante, une femme à portée de main, la girl next door, demeurant, comme l'éternel, si lointaine.

C'est ainsi qu'elle naît icône, icône du X.

Plus elle joue, moins elle simule. Plus elle se montre, moins elle se dévoile. Depuis ses aventures dans La collectionneuse, jusqu'à son triomphe dans La candidate, Clara Morgane développe une pornographie que l'on pourrait qualifier d'anti-pornographique : avec elle, oubliez les crachats, les gorges serrées et autres piteuses strangulations, point d'insultes et autres vilénies, et surtout point de sodomie ; rien que splendeurs ! Voyez Clara, entièrement nue, qui repose dans l'eau tiède d'un bain et se prélassait en compagnie de la non moins délicieuse Mélanie Coste. Voyez ces deux femmes, belles de désirs, belles de liberté, s'embrasser dans de durables langueurs, se croquer et jouir en un emboîtement technique des muqueuses, dans le plus parfait accord. « *Je fais du bien à la pornographie car mon plaisir se voit dans mes yeux* » répète-t-elle.



Le monde du X laisse un souvenir joyeux à Clara, comme une grande fête qui a duré quelques années : « *J'ai découvert un monde généreux (...) où les femmes se disent : je ne donnerai pas mon corps à l'usine huit heures par jour, mais je vais le donner une heure par jour* ». Les travailleurs du sexe se servent de leur corps, comme tout un chacun : de même que l'abeille s'affaire afin de fournir le miel quotidien à la ruche, la travailleuse du X œuvre pour jouir mais aussi – et surtout – pour se nourrir. Il est étonnant, pour ne pas dire plaisant, de voir combien Clara Morgane a œuvré pour démocratiser le monde du X et donner à ses actrices, figures trop vite oubliées de nos nuits solitaires, une dignité, sans jamais trop en faire, sans jamais vraiment revendiquer l'esprit de lutte et combat qui sied pourtant si bien aux actrices repenties. Amère, cependant, Clara le demeure en portant un regard sur ce qu'est devenue l'industrie du porno : ruinée,

par les mastodontes numériques qui s'inquiètent peu des droits d'auteur, du piratage de l'image et des traces indélébiles que la diffusion tous azimuts des films peut induire, avec des conséquences graves pour celles qui avaient fait le souhait de passer à autre chose. « *Moins de respect. Moins de consentement* ».

Toutefois, puisqu'il n'y a de bonne société qui ne se quitte, Clara Morgane met fin à sa carrière en 2002. A cette époque, elle est déjà un objet télévisuel : vaguement moquée sur le plateau d'Ardisson, mais invitée parce que belle, et parce que son accent chantant accompagne si bien le sentiment de fraîcheur en vogue au début du millénaire, elle arpente les plateaux tv avec les mêmes robes moulantes et échancrées, y trouve l'occasion de développer sa mythologie personnelle, finalement sage : celle d'un couple aimant, qui sa choisi de vivre jusqu'au bout sa passion. Greg et Clara mettent fin à leur

histoire, sans que l'on sache bien qui a trompé qui. Mais du X, son ex-partenaire n'oublie rien: Greg s'installe en République Tchèque, paradis européen du porno, poursuit sa carrière en solitaire avant d'épouser Véra – une autre actrice. Greg décède tragiquement d'une overdose de cocaïne en 2011, alors en plein tournage de ce qui s'annonçait, hélas, comme son chef d'œuvre : Nutt Butts and Euro Sluts 2. Tragique fermeture du rideau.

Entre temps, Clara vadrrouille. La fin du porno marque le début des aventures télévisuelles et musicales, elle a la tête ailleurs et l'impression grisante que son destin s'accélère. Toujours se fier à son instinct.

Milieu des années 2000. Canal + est encore cette chaîne sulfureuse, cœur névralgique de la culture audio-visuelle française et européenne, diffusant le samedi soir, à l'heure interdite, de fameux films pornographiques. Nous autres gueux, adeptes des séquences décryptées, attendons ainsi l'heure fatale, solitairement installés, joyeux et pleins d'entrain, prêts à dépenser notre vertu dans les plaisirs virtuels subtilement mis en scène. Clara, grâce à son incontestable expertise d'actrice X, ainsi qu'à ses indéniables charmes télévisuels, se retrouve propulsée à la présentation du « Journal du hard », capsule subversive diffusée sur Canal. Pour ceux qui l'ignorent, le Journal est l'équivalent de Quotidien, en moins politique, en moins grotesque aussi. Une sorte de compilationsouvent drôle, et toujours sexy, de ce que le X et ses innombrables chambres interdites recèlent de meilleur. Clara Morgane y déploie son langage particulier et cultive son image, à mi-chemin entre le sexuel aguicheur et le glamour tapageur, elle refuse de jouer les blondes et les putains. Cela fonctionne. Habillée, elle semble aussi charmante – si ce n'est plus –, capable d'assommer une armée d'hommes avec son sourire parfaitement lustré. Mais le Journal n'est qu'une étape, pas suffisante pour la faire sortir du petit milieu auquel elle est difficilement associée. Un jour, Clara reçoit l'appel décisif d'une directrice artistique travaillant chez Sony pour les besoins

d'un clip. L'ex-actrice porno y voit une occasion précieuse qu'elle ne doit absolument pas louper : aimant pousser la chansonnette, elle a déjà enregistré en secret quelques titres, sans trop savoir ce qu'ils valent, mais avec la sérénité de celle qui, patiemment, attend sa chance.

Voilà la chance : l'entrevue se déroule à merveille, Clara sait charmer et convaincre ; les morceaux plaisent, elle signe avec Sony un contrat qui bouleverse le cours de son existence et s'engage à produire trois albums. Deux seulement en naitront.

En 2007, le tube « *J'aime* » résonne comme une déflagration, et se hisse dans le top des charts de France. Sa voix suave et aigüe y contraste avec celle, plus brutale et plus dure, du rappeur Lord Kossity. Ce morceau, c'est aussi une réponse à tous ses détracteurs qui gentiment et moins gentiment se moquent de sa fougue « *naïve* », de ses prétentions musicales, et aimeraient surtout la voir demeurer à sa place, loin du cœur, jalousie des anti-libertaires. A tous ceux-là, Clara répond musicalement : « J'aime les regards que tu glisses sur moi, et je ne suis pas celle que tu crois. Même si je ne suis pas celle que tu crois. Je suis libre comme l'air, marche avant ou arrière, mes intentions se devinent dans l'ombre et la lumière ». Après *J'aime*, d'autres tubes suivront : *Sexy Girl*, *Andy*, *Ève*... et au total deux albums, qui ne laisseront pas une trace éternelle dans le champ de la musique française, mais qui auront eu le mérite d'exister et d'imposer la voix de Clara.

À cette époque, Clara vit un rêve. Elle a l'impression de « *survoler* » sa propre vie. Autour d'elle, tout semble s'accélérer et c'est avec passion qu'elle goûte au triomphe de la scène, joue les artistes sensuelles et délurées, impose encore et encore son image, sa marque.

Car, au fond, c'est bien de sa marque qu'il s'agit.

Clara a su, depuis son retrait du monde du porno, imposer un visage plutôt qu'un corps dénudé, mais également des promesses, toujours renouvelées et comme éternelles, de sensualité vagabonde ; préférant à la nudité crue du porno les jeux de l'effeuillage, l'ancienne actrice est

parvenue à imposer un corps, le sien, en l'arrachant à une industrie essentiellement masculine et misogyne. Là encore, sans jamais cracher dans la soupe, ni renier ce qui l'a faite, telles que ses amours passées – depuis Greg jusqu'à Fred Coppola, dont elle partagera la vie pour quelques moments intenses. Clara Morgane, c'est aujourd'hui une marque autant qu'une destinée ; c'est un vent de liberté, une méthode de réappropriation du corps, une pratique de l'indépendance – sexuelle, culturelle, artistique.

Depuis 2015, Clara Morgane est mère. Pour autant, cette naissance ne lui a pas fait renoncer aux joies du spectacle. Elle continue, au travers du « *Cabaret de Clara Morgane* » de faire la belle sur scène, renouant chaque soir avec les amours connues des hautes vertus du corps et l'art du minaudage, comme à la Belle époque. De même, son calendrier est un triomphe, que l'on se plaît à offrir en famille, à son petit ami ou, pour les plus courageux, à ses beaux-parents. Chaque année, ce sont à peu près 100 000 exemplaires de ce calendrier qui se vendent. 100 000. Sans doute Clara est-elle la femme la plus exposée de France, à la différence que cette exposition se fait selon ses conditions, ses préférences et son regard. Sainte à sa façon. Idole parmi les idoles.

Assurément, Clara continuera de courir vers la lumière. Une lumière qui lui sied si bien, qui est celle des femmes libres. Et nous continuerons d'admirer sa silhouette, flotter au vent, nous réchauffant l'esprit, éternels garnements.









Dita Van Teese
Une américaine à Paris



En Juillet 1998, je reçus début septembre un fax doublé d'un mail d'une certaine Dita Von Teese, modèle et stripteaseuse dans les boîtes de nuit aux Etats-Unis. Cette Américaine au teint de porcelaine était une pin-up authentique, typique des années cinquante.

Elle vivait sa vie comme dans ces années-là : vêtements, coiffure, lingerie, chaussures, starlette conforme au modèle du cinéma américain d'après-guerre.

Aux Etats-Unis, dans les années

cinquante, la célèbre pin-up Betty Page avait révolutionné l'image de la femme. Elle se déshabillait et posait pour des tas de photographes et de dessinateurs. Stanton en fut l'un des héritiers. Vêtue de maillots panthère, et pratiquant le bondage et le strip-tease, Betty Page fut la première femme vraiment libérée avant Marilyn Monroe.

Dita en était la digne descendante et avait remis l'activité de Betty Page au goût du jour. Elle aimait mon travail qu'elle avait vu dans diverses

publications, et elle avait fait la démarche de me rencontrer pour travailler avec moi. À vrai dire, je la connaissais à peine, je l'avais juste vue aussi dans quelques revues fétichistes aux USA qui mettaient en avant sa plastique irréprochable. Elle était totalement inconnue en Europe. Jamais je n'aurais imaginé qu'elle viendrait à moi.

Selon son discours, elle avait pratiqué son art avec de nombreux photographes et elle était persuadée que notre collaboration serait



nettement meilleure. Elle avait besoin de ma propre notoriété pour se faire connaître sur le vieux continent. Je la rencontrai à son petit hôtel à Paris où nous fixâmes aussitôt les dates des photos. Elle était très pressée de réaliser cette séance.

Je dois dire que cette séance m'apporta beaucoup de bonnes choses par la suite. Dita aussi m'en fut très reconnaissante aussi et revint régulièrement, me considérant comme le meilleur photographe du

milieu fétichiste et érotique. C'est du moins ce qu'elle affirma dès lors dans ses futures nombreuses interviews. *« Christophe Mourthe's highly stylized, fetishistic images of pure opulente fantasy appealed to me so much at the start of my career that I sought him out and flew myself to Paris to have the chance to work with him! I will never forget that magical first trip to Paris, and the way it was to finally work with someone with such strong ideas of what fetishism is... I felt like I had found a kindred*

spirit! I learned a lot from him, and will always cherish both our working relationship and our friendship which has endured since that first photo shoot all those years ago. »

Je venais d'être le premier en France à photographier cette nouvelle perle et comme toutes les perles que j'avais eues avant elle, je la considérais comme une nouvelle égérie possible. Pour la petite histoire, comme elle n'avait pas trop d'argent, je décidai de la loger au studio lors de ses



prochaines visites à Paname.

Dita à nouveau dans la capitale vint dîner avec moi mais une visite d'amitié. Dita vivait depuis de longs mois une romance avec le chanteur gothique Marilyn Manson. Quelle ne fut pas notre surprise de le voir débarquer au dessert ! Mon amitié pour Dita datait de 1998 et afin de ne pas la gêner, je lui parlais peu de son amoureux même lors de nos confidences amicales. Elle en parlait quand elle voulait, elle le décidait. Cette fois-ci, la surprise était de taille et Yves Riquet décida de nous emmener au Crazy Horse Saloon, ce dont rêvait Dita en silence. Soirée inoubliable aux senteurs de Ricard sec dont la discrétion de Manson n'eut d'égal que sa gentillesse. En remontant dans sa limousine de location, il me glissa : « *I like really your staff, Christopher !* ».

J'emportai ce joli compliment chez moi, en pensant tous mes succès et compliments sincères venaient toujours de l'étranger.

En octobre 2006, Dita Von Teese donne enfin un show au Crazy Horse pour une semaine. Ce sera le fruit de nombreux dîners et d'un long travail de communication. Je peux dire fièrement que mon travail sur Dita en Europe avait porté ses fruits. J'aurai tout fait pour cette réussite. Une fois de plus, en la photographiant, j'avais eu du flair.









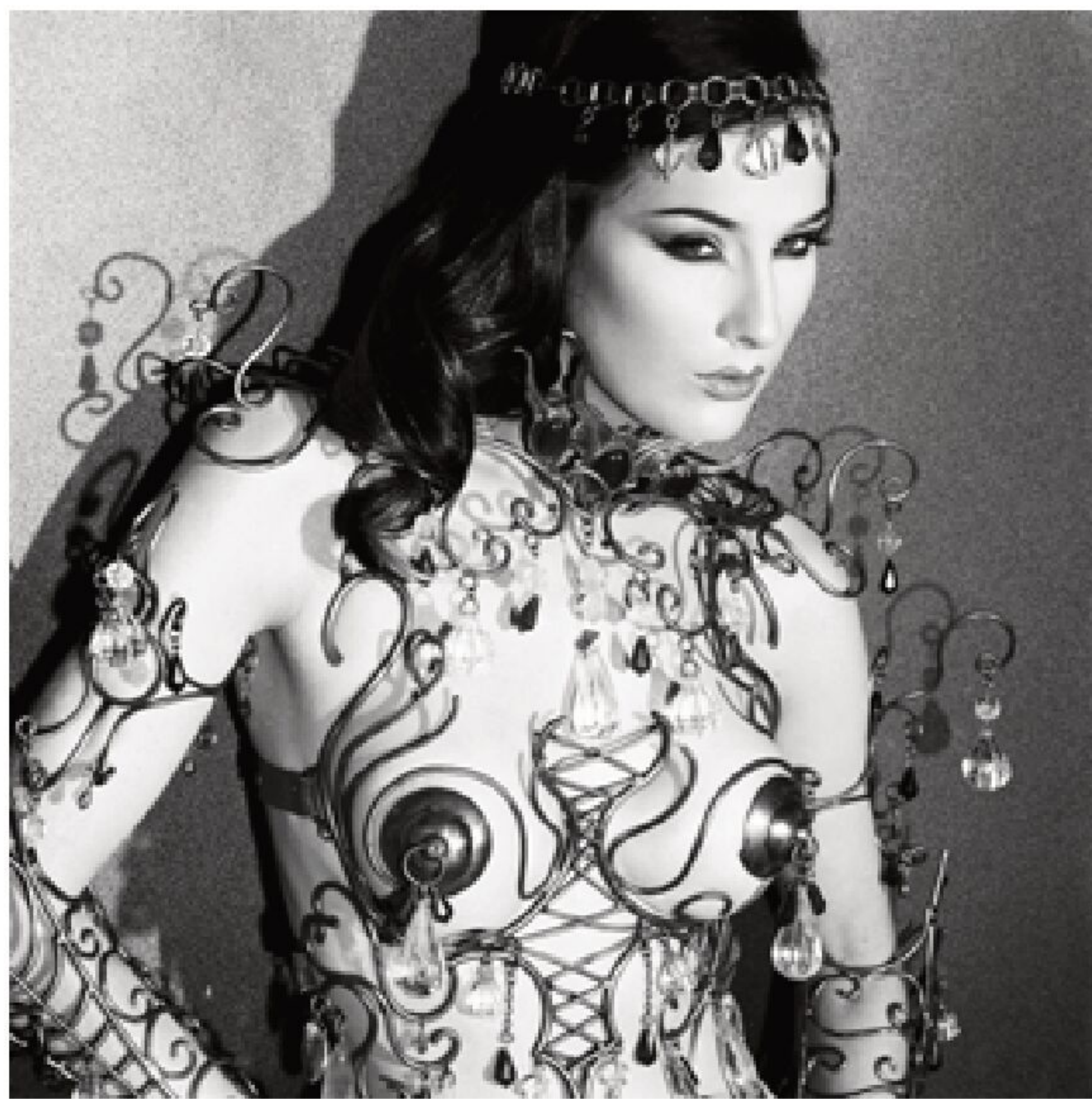




CHRISTOPHE MOURTHÉ :

« La femme est mon art »

L'Exposition des 40 ans



Christophe Mourthé est photographe, directeur artistique et réalisateur.

Enfant des libertés sexuelles au milieu des années 70, à 16 ans, il part en virée à Amsterdam, découvre les femmes libérées, écoute chanter Blondie et le groupe Abba, pratique le football total de Johan Crujff dans un club parisien car il admire cette équipe de Hollande vêtue d'orange pop qui, aux yeux du monde, fut le symbole et l'héritière du « *Love and Peace* ». Il fait partie d'une génération heureuse de vivre sa vie. Mais, dans son esprit, la mort de Claude François sonnera le glas de son enfance et c'est au Palace de Fabrice Emaer que Christophe Mourthé finira de s'épanouir. Photographe le jour et noctambule des années « *Palace* », il vivra, comme tant d'autres artistes, cette période-charnière qui influencera son art. Fabrice a offert les dernières libertés de ce siècle à toute une génération de créateurs qui ont vécu leur vie d'artistes comme une œuvre d'art.

Il a connu l'arrivée du Sida de plein fouet dans ce milieu de la nuit, les travestis de Jean-Marie Rivière, L'Alcazar, le Paradis Latin, les

derniers géants du théâtre sur les scènes européennes guidé par Claude Mourthé, son père et José Artur, le Crazy Horse Saloon de Bernardin.

Line Renaud sera l'une de ses chances et il fera à 19 ans les photos de presse de la pièce *Le Père Noël* est une ordure.

Les années Playboy et New Look des années 80 en feront un leader de l'érotisme..

Les rencontres de sa vie seront si différentes. De Zeffirelli à Jean Marais, de Renaud à Bigard, d'Arielle Dombasle à Michèle Morgan, Sheila, Petula Clark ou Leslie Caron en croisant Casimir, Madame Claude, Vittorio Gassman ou Marilyn Manson.

Son itinéraire est à l'aune de sa création et de son mystère. C'est un artiste dans toute sa démesure, sa créativité, ses outrances ou ses pudeurs. Toutes ses femmes qu'il a sublimes au fil de ses rencontres l'ont émerveillé et il en fait des stars éternelles sur papier glacé.

Mylène Farmer, Marlène, Thallia, Julia Channel, Clara Morgane, Zdenka, Aria Giovanni, Kyla Cole, Emily Marilyn, Leana Dolci, Lady

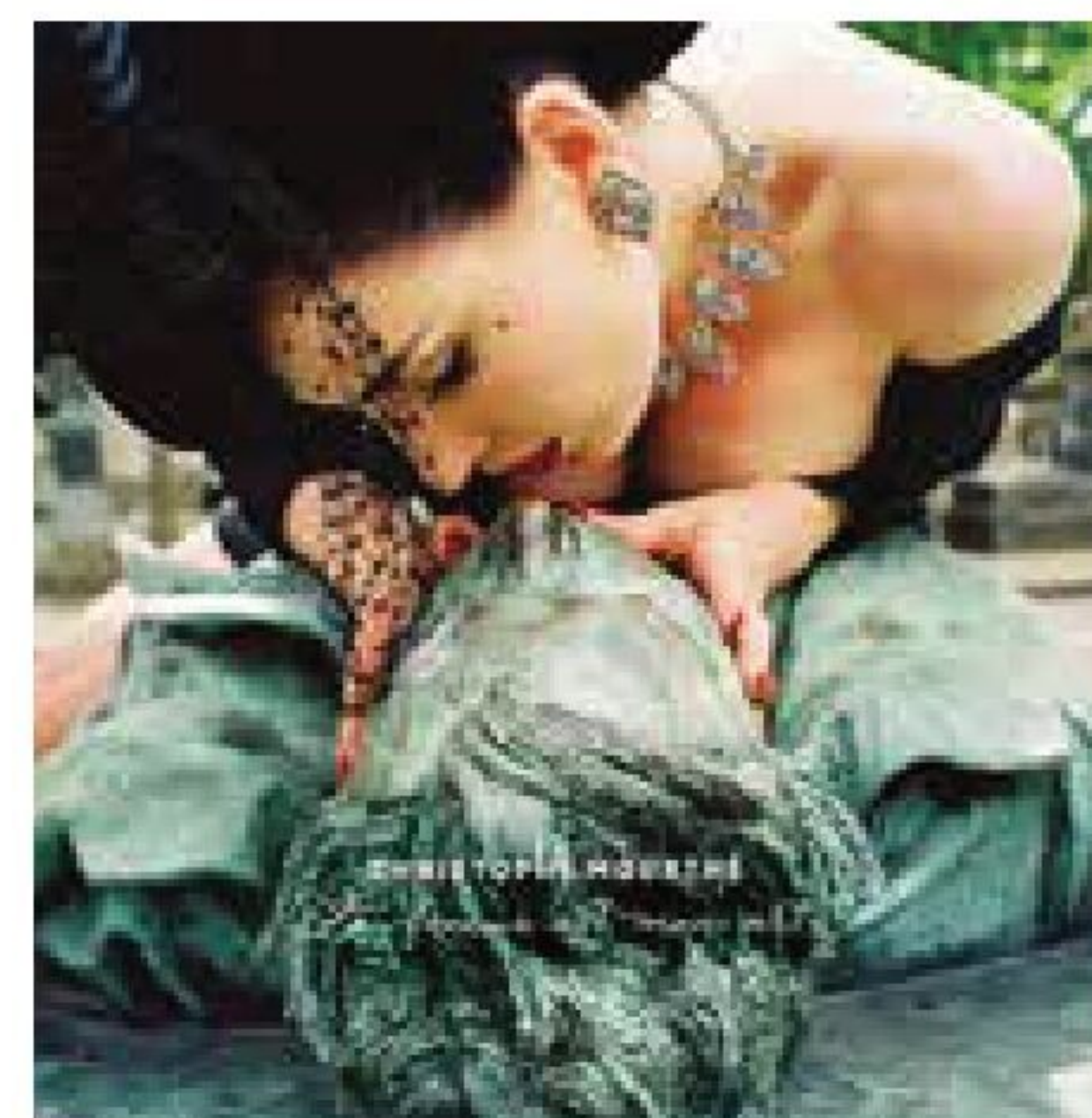
Diabolika, Sayuri, Dominique La Mer, Julie Von Trash, Marie Kalista, Lady Ink Blue, Jade Vee, Lily Porcelaine sont des égéries idéales pour cet homme d'images à l'univers fétichiste, glamour et teinté d'humour.

Sa plus belle réussite, avoir contribué à emmener Dita Von Teese sur la scène du Crazy Horse.

Il a publié de nombreux ouvrages de photos d'art et exposé ses œuvres dans le monde entier.

Son travail est présent dans les ventes d'art contemporain.

Considéré à juste titre comme le digne héritier d'Helmut Newton et de Guy Bourdin, il est l'un des précurseurs de la photo fétichiste avant que la pub ne s'en empare.





ALAIN BAUER SE MET À TABLE



Alain Bauer n'est pas seulement le plus grand criminologue français, il est aussi un passionné de gastronomie. Est-il possible de combiner les deux ? Le pragmatique Hannibal Lecter dirait oui ! Mais ça, c'est une autre histoire... Si Alain Bauer préfère ses viandes saignantes, il ne voit pas un bain de sang dans une assiette de spaghettis bolognaise. Véritable esthète de la cuisine française, il se livre à un exercice inédit de portraits-confessions. Au menu : histoire de la gastronomie et anecdotes de 59 cuisiniers et restaurateurs racontant leur cuisine comme leur vie, Bref, une vision lucide et optimiste de lendemains mieux cuisinés. Cerise sur le gâteau, Alain Bauer nous partage le meilleur au cours d'une interview exclusive : miam !

par Rei Angjeli





PLAYBOY : Comment êtes-vous entré en gastronomie ?

ALAIN BAUER : Par la salle plus que par la cuisine. En fait mon père, fin gastronome de culture Lyonnaise, récompensait mes succès scolaires par l'invitation au restaurant, du coin d'abord, puis de plus en plus étoilés en fonction de mon parcours...

PLAYBOY : Dans ce livre, vous avez interviewé 59 chefs cuisiniers.

Comment se sont organisées toutes ces rencontres ?

AB : Par visio beaucoup, chez moi aussi, nous avons évité les déjeuners clandestins durant les confinements. Certains étaient en direct de leur cuisine, d'autres de chez eux. Les entretiens ont duré en moyenne trois heures avec un record de plus de six heures.

PLAYBOY : Peut-on déceler un ou plusieurs points communs entre tous ces chefs ?

AB : Toutes et tous ont la passion. Héritiers légitimes ou s'imposant, venus d'autres branches, autodidactes ou bons élèves des écoles professionnelles, ils brûlent de bien, et souvent même de mieux, faire.

PLAYBOY : Un chef étoilé est-il plus intéressant à rencontrer ou interviewer qu'un chef qui ne l'est pas ?

AB : Pas du tout. L'idée c'est justement de montrer la diversité et la richesse de cheffes et chefs étoilés, qui l'ont été, qui le seront, ou qui ne s'en soucient plus ou pas. L'intérêt c'est l'émotion qui passe par l'assiette. Même s'il compte, on ne mange pas le décor, ni les décorations.

PLAYBOY : Une rencontre vous a-t-elle particulièrement plu ?

AB : Chacun fut particulière. La confiance a permis une relation unique, Toutes et tous ont pu relire ou compléter leur texte. Personne n'a censuré quoi que ce soit. Mais certains se sont étonnés d'avoir dit tant de choses.

PLAYBOY : Et d'un autre côté, une rencontre vous a-t-elle déçu ou laissé sur votre faim (sans mauvais jeu de mots) ?



Très épicurien Alain Bauer

AB : Il est des tempéraments expansifs, qu'on ne sait plus arrêter. Des timidités et des armures qu'il faut savoir dépasser ou faire lever, les approches pouvaient être chaleureuses, inquiètes, décomplexées. Aucun regret si ce n'est ceux exprimés par celles et ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu répondre et dont beaucoup disent le regretter après avoir vu le livre.

PLAYBOY : Comment définiriez-vous le panorama gastronomique français, aujourd'hui ?

AB : Incertain, chaotique, très créatif pour l'assiette, en plein doute sur sa relation avec les salariés en salle et en cuisine. S'interrogeant sur l'avenir entre souhait que tout change, volonté que cela change le moins douloureusement possible et une profusion de variables entre les deux. Mais l'apport des nouvelles générations est incroyablement dynamique.

PLAYBOY : On mange généralement plusieurs fois par jour (petit-déjeuner, déjeuner, dîner) : est-ce possible de toujours bien manger ?

AB : On peut toujours, et pas toujours pour très cher. Mais il faut penser la nourriture comme un argument de santé comme de plaisir. Un peu comme Michel Guérard qui peut en même temps offrir la cuisine minceur et la cuisine bonheur, le gastronomique et le bistronomique et qui n'y trouve, à juste titre, aucune contradiction.

PLAYBOY : Vous affirmez que les mots sont importants pour cet univers culinaire. Quelle est la différence entre «bouffer», «manger» et «déguster» ?



Mory Sacko, nouvelle star des fourneaux !



Politique & cuisine : extraordinaire appétit d'Alain



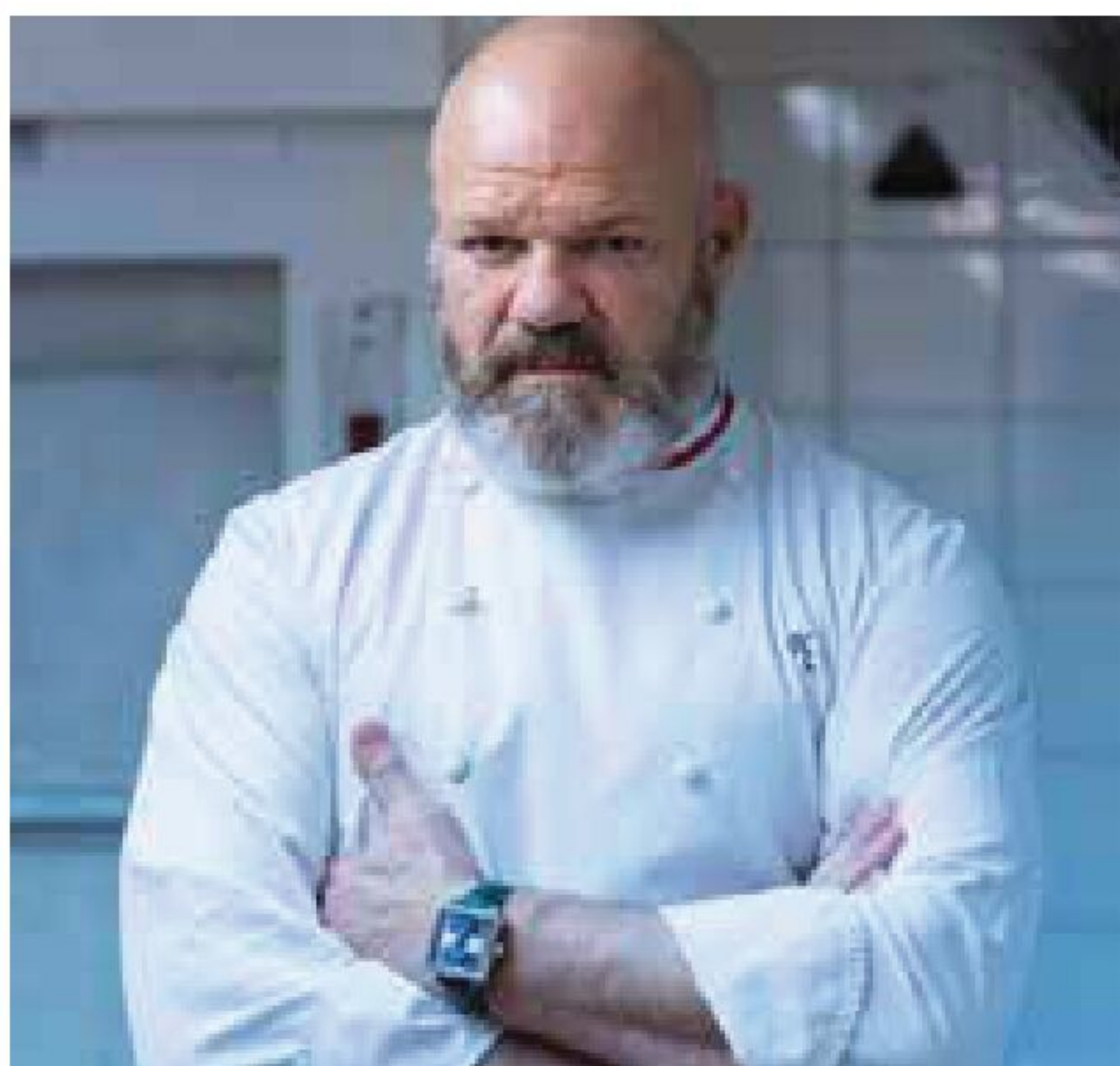
Des recettes bientôt 100% bio ?



Salade, tomates, oignons ?



Autre salle, autre ambiance...



Non, Philippe Etchebest n'est pas le frère caché d'Alain Bauer !

AB : Disons qu'on peut hélas bouffer pour survivre, manger pour vivre et déguster pour être heureux.

PLAYBOY : Avez-vous déjà bouffé chez un chef étoilé ?

AB : Non, c'est impossible.

PLAYBOY : Est-il possible de déguster un Kebab ou un Burger ?

AB : Oui. Il est de magnifiques Kebab et de très bons burgers. D'ailleurs on en trouve souvent chez des bistrots d'étoilés. Ces plats populaires peuvent devenir des projets gastronomiques. Cela dépend surtout des ingrédients mis à l'intérieur. Des Kebabs composés de viandes délicieuses et de légumes bio sont forcément excellents pour la santé et en assiettes.

PLAYBOY : Vous parlez souvent de cuisine «saine» et «utile». Êtes-vous partisan du tout bio ?

AB : Non. Je ne suis pas sectaire. Je suis favorable au meilleur le plus accessible. Mais aussi à ce que l'offre soit diversifiée en réduisant le mauvais gras, le sucre, le sel, en revenant au goût.

PLAYBOY : Si vous êtes obligé de choisir: Préférez-vous un plat sain mais pas très bon, ou un plat délicieux mais pas très bio ?

AB : On a toujours le choix dans la vie. Je choisis donc un plat sain, délicieux et si possible bio.

PLAYBOY : La crise de la Covid 19 a bouleversé notre pays et son économie. Les restaurateurs (d'une manière plus générale le monde de la cuisine) ont été le plus touchés. Comment voyez-vous le monde 'après pour ce secteur ?



La Covid 19 est passée par là...

AB : Les cheffes et chefs regardent l'avenir avec espoir et inquiétude. Disons que l'identification du restaurant comme le lieu où l'on cuisine (et pas seulement où l'on réchauffe), les indications de la provenance des produits, la gestion humanisée des personnels (vraies coupures, respect, meilleures rémunérations) peut permettre de préserver, développer et surtout redynamiser la cuisine en France et ailleurs.

PLAYBOY : Ce secteur change beaucoup. On le voit très bien avec la montée en puissance de nombreux jeunes qui arrivent à percer rapidement. Quelle est la place de l'expérience dans la gastronomie ?

AB : Toutes et tous soulignent à quel point l'expérience est essentielle. Mais entre des techniciens sans génie et des génies sans technique, il existe un formidable espace de création et d'innovation.

PLAYBOY : Autre nouveauté. La cuisine Vegan. Qu'en pensez-vous ? Ces cuisiniers spécialistes en Vegan peuvent-ils devenir des chefs étoilés, ou c'est juste un effet de mode qui passera avec le temps ?

AB : C'est une offre supplémentaire qui ne doit pas supplanter les autres, mais compléter la proposition au client. Il y a plusieurs types d'eau, de vin, de pains, pourquoi ne pas justement permettre le choix aussi sur le vegan, partiel ou intégral ?

PLAYBOY : Quels sont les chefs qui vous impressionnent le plus ? Et pourquoi ?

AB : Toutes celles et tous ceux qui font vivre la cuisine. Je ne pratique pas le



Cyril Lignac : smile sans fin !

palmarès. Toutes celles et tous ceux qui sont dans ce qui est aussi leur livre en tout cas.

PLAYBOY : Que pensez-vous des chefs «de télé», comme Philippe Etchebest ou Cyril Lignac ?

AB : Le plus grand bien. J'adore la volonté du chef Etchebest et je salue la proximité du Chef Lignac. J'ai mangé chez eux, en restaurant, ce qu'ils font pour la cuisine est tout à fait super.

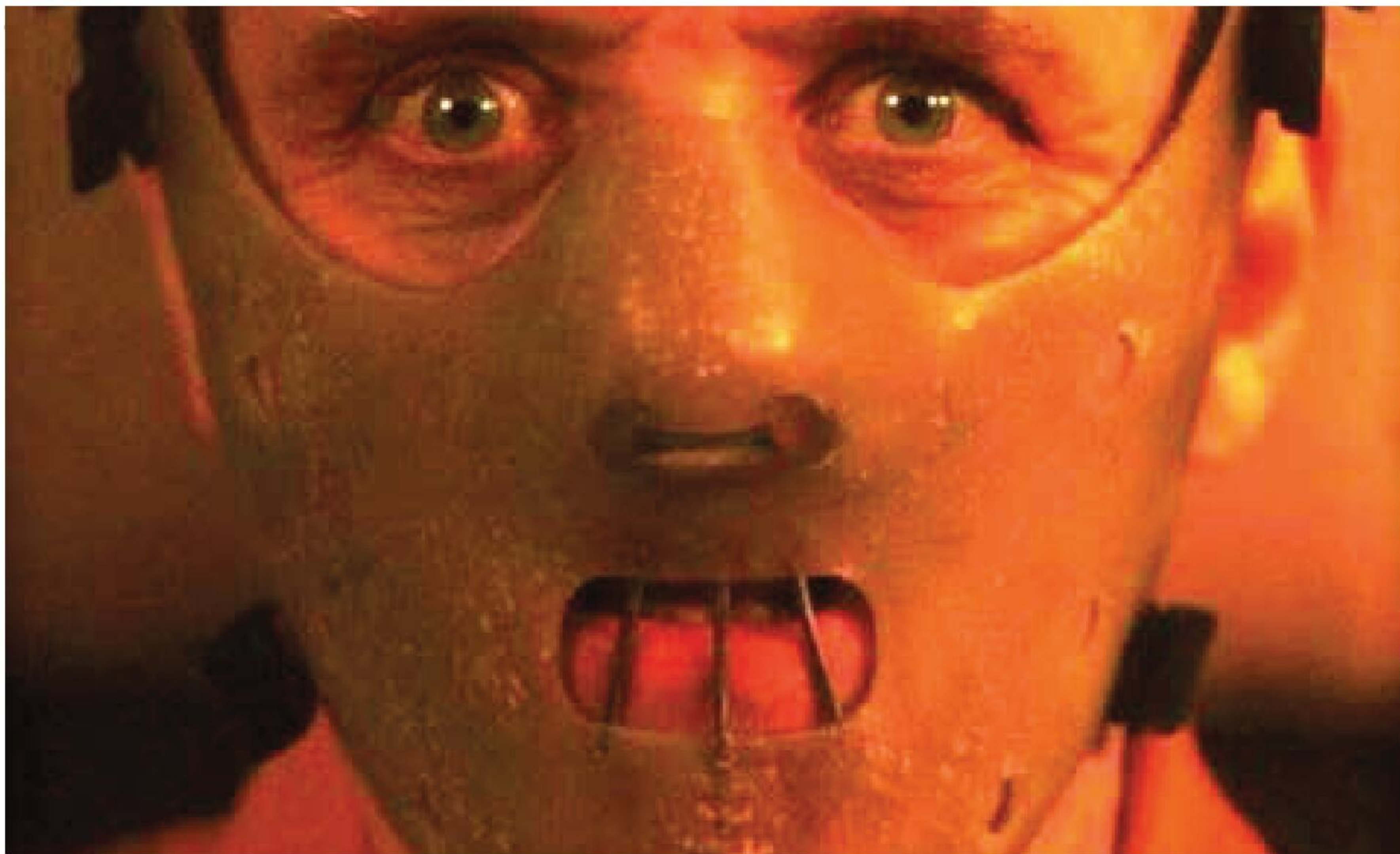
PLAYBOY : Un avis sur cette mode de la cuisine fusion ? Êtes-vous partisan du mélange des cultures gastronomiques (on pense à la nouvelle star Mory Sacko qui mélange les spécialités africaines et françaises aux spécialités japonaises ?

AB : Toute l'histoire de la cuisine est mélange et diversité. Il n'y aurait pas d'épices, de pommes de terre, de Pasta, de couscous, de riz, sans les échanges. Mais il faut garder simplement une colonne vertébrale, celle qui permet au nom de la gastronomie française patrimoine mondial de l'humanité, d'accueillir le meilleur d'ailleurs et d'exporter notre meilleur ailleurs.

PLAYBOY : Cette cuisine ne risque-t-elle pas de dénaturer la cuisine française traditionnelle ?

AB : Je ne sais pas ce qu'est la cuisine « traditionnelle » tant il y a des traditions locales et régionales, outre mer, et tant elle a et continue d'évoluer.

PLAYBOY : On reprend vos termes : Préférez-vous les cuisiniers «techniciens sans génie» ou les cuisiniers «génie sans aucune technique» ?



Hannibal Lecter fin gourmet ?

Chez qui reviendrez-vous commander un plat ?

AB : Je préfère les génies techniciens, mais le génie sans technique, à défaut de pouvoir vous proposer une « élévation » à chaque visite réussira quand même à vous la proposer une fois.

PLAYBOY : La cuisine est-elle toujours un métier d'homme ?

AB : Loin de là. Les Mères avaient déjà toutes leur place. La plupart des chefs parlent des leurs (ou de leurs grands mères) pour souligner leur apport déterminant et la nouvelle génération offre une féminisation remarquable et heureuse.

PLAYBOY : Pourquoi les hommes ont-ils pris tant de place dans cet univers ?

AB : Comme dans tous les autres. Mais c'est heureusement terminé. Chacun sa place, et toute sa place à chacune.

PLAYBOY : Aimez-vous cuisiner ?

AB : Oui mais rarement au vu de l'espace nécessaire à la constitution d'un seul plat.

PLAYBOY : Quel plat réussissez-vous le mieux ?

AB : L'escalope de veau fourrée au foie gras et aux épinards.

PLAYBOY : Quand on cuisine, on a tous un ingrédient secret qui sublime nos recettes. Quel est le vôtre ?

AB : Le livre des recettes du chef ou de la cheffe que j'essaie maladroitement d'imiter. Je nous dirais pas de qui il s'agit !

PLAYBOY : Qu'avez-vous mangé avant de répondre à notre interview ?

AB : Un excellent poulet Thai. J'ai adoré.

PLAYBOY : Quel est votre métier préféré : professeur de criminologie ou critique gastronomique ?

AB : Très compliqué de répondre à cette question. Je dirais de manière détournée que Le professeur mange tous les jours ce qui permet au critique de travailler sans concurrence. En tout cas aux heures des repas.

PLAYBOY : À ce propos. Vous êtes le criminologue le plus connu de France. Faisons un peu de fiction. Vous êtes soudain le chef cuisinier d'une prison remplie de condamnés à mort. Quelles seraient vos trois spécialités ?

AB : En général, le dernier repas est celui choisi par les condamnés. Etant totalement abolitionniste, je commencerais par faire grève pour obtenir la commutation de leurs sentences. Ce qui permettrait de proposer des repas diversifiés durant toute leur peine.

PLAYBOY : Connaissez-vous les plats préférés de certains criminels ?

AB : Oui, ils en parlent souvent dans leurs biographies.

PLAYBOY : Quel serait le dernier repas que vous cuisinerez pour un condamné ?

AB : Celui de son choix si je n'ai pas réussi à lui sauver la tête.

PLAYBOY : Question (presque

philosophique) : La vengeance est-elle vraiment un plat qui se mange froid ? Si oui, quel plat servirez-vous à un ennemi ?

AB : Je le crois. Même congelé parfois. Je servirai un granité très acide.

PLAYBOY : Dernière question :

Joignons vos deux principales spécialités : que penser des tueurs cannibales comme Magnotta ou Sagawa ? Fines bouches ou criminels ?

AB : Pour l'instant, ils sont criminels par nature et comme le vrai faux saint patron des cannibales, Hannibal Lecter, on peut simplement souligner que seule leur barbarie restera dans les mémoires. Tout le reste serait trop indigeste. Il faut savoir refuser de manger avec n'importe qui.

Extraits inédits tirés de :

Confessions gastronomiques, par Alain Bauer aux éditions Fayard

Une histoire de la gastronomie française :

l'ascension vers la quintessence

La consécration du mot a lieu en 1835 avec son entrée dans le Dictionnaire de l'Académie française, après « *gastronome* » en 1803 et « *gastronomique* » en 1807. Mais l'apparition du terme remonte à 1623 : construit autour de *nomos* (la loi en grec) et de *gaster* (le ventre), gastronomie signifie la loi, la règle du ventre.

C'est en 1800, dans le poème de Joseph de Berchoux *Gastronomie ou l'Homme des champs à table*, que l'appellation est consacrée dans l'usage, et d'abord moins comme un discours sur l'art, mais bien davantage comme une discipline visant à acquérir les règles et manières de se tenir à table, inhérentes à un statut social ; Berchoux se pose alors en maître d'école à l'usage des nouveaux riches ignorant les bonnes manières, celles du parfait amphytrion qu'ils souhaitent devenir.

Cela étant, on faisait depuis longtemps la différence, et ce jusqu'au début du XIX^e siècle, entre « *gourmet* » et « *gourmand* » ; entre celui qui mange de façon excessive et avide, et celui qui connaît et sait

apprécier la qualité des mets, des vins et de la table. Si l'Église condamnait la gourmandise comme l'un des sept péchés capitaux, Rabelais avait introduit le terme « *gastrolâtre* » pour désigner ceux qui vouent une passion à la bonne chère ; et Montaigne parlait déjà de « *science de la gueule* ». La chose a donc préexisté au mot. C'est dans le contraste entre l'alimentation et la cuisine des riches et celles des pauvres que la chose s'est faite progressivement. Une distinction est d'emblée à opérer entre l'alimentation, la cuisine et la « *gastronomie* » à proprement parler, dont on sentira poindre l'esprit bien avant la lettre, avec une acuité croissante au fil du temps. L'alimentation entendue au sens général est ce qui nourrit et entretient l'esprit. Le grand nutritionniste Jean Trémolières développait ainsi : « *Nous appelons aliment une denrée comportant des nutriments, donc nourrissant, susceptible de satisfaire l'appétit, donc appétant, et accepté comme tel dans la société considérée* ». La cuisine, quant à elle, renvoie d'abord au lieu, qui d'ailleurs n'a pas toujours été celui que l'on connaît de nos jours ; ce n'est qu'au xvii^e siècle qu'un fourneau surélevé est venu

faciliter la tâche du cuisinier, le feu n'étant jusqu'alors disponible que dans les cheminées, d'abord au centre de la pièce dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, puis intégrées dans les murs, avec les célèbres crémaillères et chaudrons. Lieu de préparation et de cuisson des aliments autant que lieu de vie, il faut attendre le même siècle pour que la salle à manger devienne le lieu de vie principal, reléguant la cuisine en espace exclusif des cuisiniers et domestiques ; ce faisant, la cuisine renvoie également aux techniques de préparation des aliments et à leur évolution. Mais il faudra du temps avant que l'on ne cerne bien ce qui est en jeu s'agissant de la cuisine : technique, science, art, métier, tâche ancillaire ? De Platon dans son *Gorgias* au chevalier de Jaucourt dans l'*Encyclopédie*, les gloseurs vont bon train pour savoir s'il s'agit, pour l'un, d'un savoir-faire ou d'une médecine ; pour l'autre, d'un art de « *flatter le goût* » et de « *défigurer de cent manières différentes les mets que donne la nature* ». Face à ces critiques, les cuisiniers affirmeront dans l'*Art culinaire* de 1883 qu'il s'agit d'un art ; mais d'autres, à l'instar d'Édouard Nignon, chef du tsar et de l'empereur d'Autriche, considéraient qu'il

s'agissait à la fois d'un art et d'une science : « *connaissance des proportions, des réactions et des mélanges* » au service de nos sens, la cuisine a « *l'ambition d'en exalter le faisceau en une magique symphonie* »... Affaire de mots et d'esprit, querelles d'experts, il n'en faut pas plus pour comprendre que la cuisine se place, dès les temps reculés, au cœur d'un clivage entre riches et pauvres ; et que la gastronomie, si ses retombées sur le plus grand nombre seront à souligner, n'en était pas l'apanage au commencement. Au Moyen Âge, d'abord. Alors que l'alimentation des pauvres était souvent monotone et largement insipide, celle des riches était faite de délices variés et hauts, tant en couleurs qu'en saveurs. Hors famine et disettes qui compliquaient encore leur équation alimentaire, les paysans se nourrissaient principalement de céréales, de bouillis et d'aliments « *blancs* » tels que le fromage, les œufs, le lait, la crème ou le lard. Le « *pain noir* » (au seigle), puis le « *pain blanc* » (à la farine de froment) constituaient l'aliment central ; seules quelques fêtes venaient rompre la permanence de ce régime, comme la Saint-Michel où l'on tuait le



Diantre, on mange bien chez les Monarques !





Derrière les fourneaux avec Alain Ducasse

cochon. En contrepoint, nombreux sont les témoignages, archives, livres de cuisine qui rendent compte de plaisirs du ventre des empereurs, rois, princes, ducs, et autres privilégiés de la féodalité, tels que la noblesse, le clergé, la bourgeoisie urbaine et les seigneurs provinciaux. Le vie siècle nous a fait don d'un véritable chroniqueur gastronomique, l'Italien Venant Fortunat, qui célèbre des vins consommés à la table des grands. Le capitulaire De Villis, datant du règne de Charlemagne ainsi que plusieurs biographies de l'empereur, telles que La Vie de Charlemagne d'Éginhard ou celle du moine saint Gall, éclairent sur l'alimentation et la table des puissants. Se tenant le plus souvent dans d'imposantes salles de châteaux, les banquets sont l'occasion de dresser une grande table jonchée de roses sauvages, de violettes, avec en son centre une volière en forme de tour, et, à chaque étage, cygnes, paons, faisans dorés aux pattes et à la crête, puis, au sommet, les armes du maître de maison. La table est déjà affirmation de puissance. Si les légumes étaient présents (essentiellement sous forme de potages ou de purées) lors des festins, ce sont bien les viandes qui étaient au centre des principaux « mets », au double sens du terme de « plats » (comme aujourd'hui) et de



Pierre Gagnaire toujours aussi heureux



Joël Robuchon dans la légende !



Big Bocuse en mode réflexion...

«services » (comme au Moyen Âge). Les épices étaient omniprésentes dans les plats : indifféremment d'usage culinaire ou médicinal, on ne sait pas si elles avaient vocation à masquer le goût des viandes faisandées, à conserver les aliments, mais elles traduisaient le prestige des hôtes et convives, dont le poivre, en plus d'être une monnaie d'échange, était l'épice reine.

Ce sont d'ailleurs les épices qui font la caractéristique d'un des tout premiers livres de cuisine, le célèbre Viandier, écrit par Guillaume Tirel, dit Taillevent, queux de Charles V. Parmi les sauces célèbres, destinées à magnifier les viandes, la plus connue était la cameline ; il y avait aussi la jance, bouillie au gingembre, poivre, lait ou amande ; ou encore la « *saulce à garder le poisson de mer* » constituée de fleur de cannelle, gingembre, poivre long, girofle, graine de paradis, safran et « *nois mugaites* ». À la Renaissance, les grandes découvertes (l'imprimerie en particulier) ont été à l'origine de l'introduction de nouvelles plantes ainsi que du développement de l'agriculture.

Combinés à de multiples influences étrangères, ces deux facteurs ont bouleversé l'ordre alimentaire.

L'existence d'une clientèle en quête de luxe a enfin contribué à l'émergence d'un nouveau type de cuisine et de nouveaux usages de la table. Mentionné dans La Vie de Colomb racontée par son fils, publiée en 1571, le maïs est, par exemple, une céréale (la seule) d'origine américaine.

Parmi les découvertes venues d'Amérique, un fruit devenu très populaire : la tomate. D'autres légumes, tels le haricot ou la fameuse pomme de terre, originaire du Pérou, ont fait leur apparition à cette période de l'histoire. Les artichauts, qui faisaient le bonheur de Catherine de Médicis, n'ont été cultivés qu'à la fin du xvie siècle.

YANNICK ALLÉNO

PARCOURS : Je suis né en décembre 1968, à Puteaux. Maman était montée de sa Lozère à 14 ans à Paris et a fini par travailler chez des propriétaires de café-tabac. Finalement, elle est devenue serveuse et elle a rencontré mon père, qui lui était tourneur fraiseur chez Dassault. Ils se sont entendus et ils ont fait deux merveilleux enfants. Ils voulaient se créer un chemin commun en gérant ensemble un café-tabac avec de la

petite restauration. On a vécu au gré des gérances. Dès ce moment, je suis un peu dans ses casseroles. Un café, c'est toujours fait de la même façon : à l'entrée, la caisse tabac, généralement à gauche ou à droite, en face, les journaux, après, on trouve le comptoir, les jeux, le baby-foot, et de l'autre côté, un rang de tables. La cabine téléphonique, les toilettes et derrière, la cuisine. Et la cuisine, c'était l'endroit où j'étais le plus souvent avec ma maman, là où je faisais mes devoirs. Le comptoir était l'endroit où je regardais la vie. En fait, ces deux univers m'ont finalement construit, mais je ne crois pas avoir décidé un jour d'être cuisinier, je pense que j'ai été choisi pour devenir cuisinier. En fait, j'ai toujours eu envie de faire ça, j'ai senti que je voulais faire ça. N'étant pas un élève particulièrement brillant, c'est un euphémisme, je pars en formation au lycée Santos-Dumont à Saint-Cloud, je n'avais alors pas pu rentrer à Ferrandi, j'avais pourtant réussi l'examen d'entrée, j'étais parmi les cinq derniers sélectionnés à l'écrit sur vingt-cinq. Et puis, quand j'ai passé mon oral, j'ai été refusé pour des problèmes d'acceptation du cadre scolaire. À Santos-Dumont, en revanche, ça se passe bien. Mon



Yann Couvreur, toujours aussi relax !





La vie est belle au Pavillon Ledoyen !

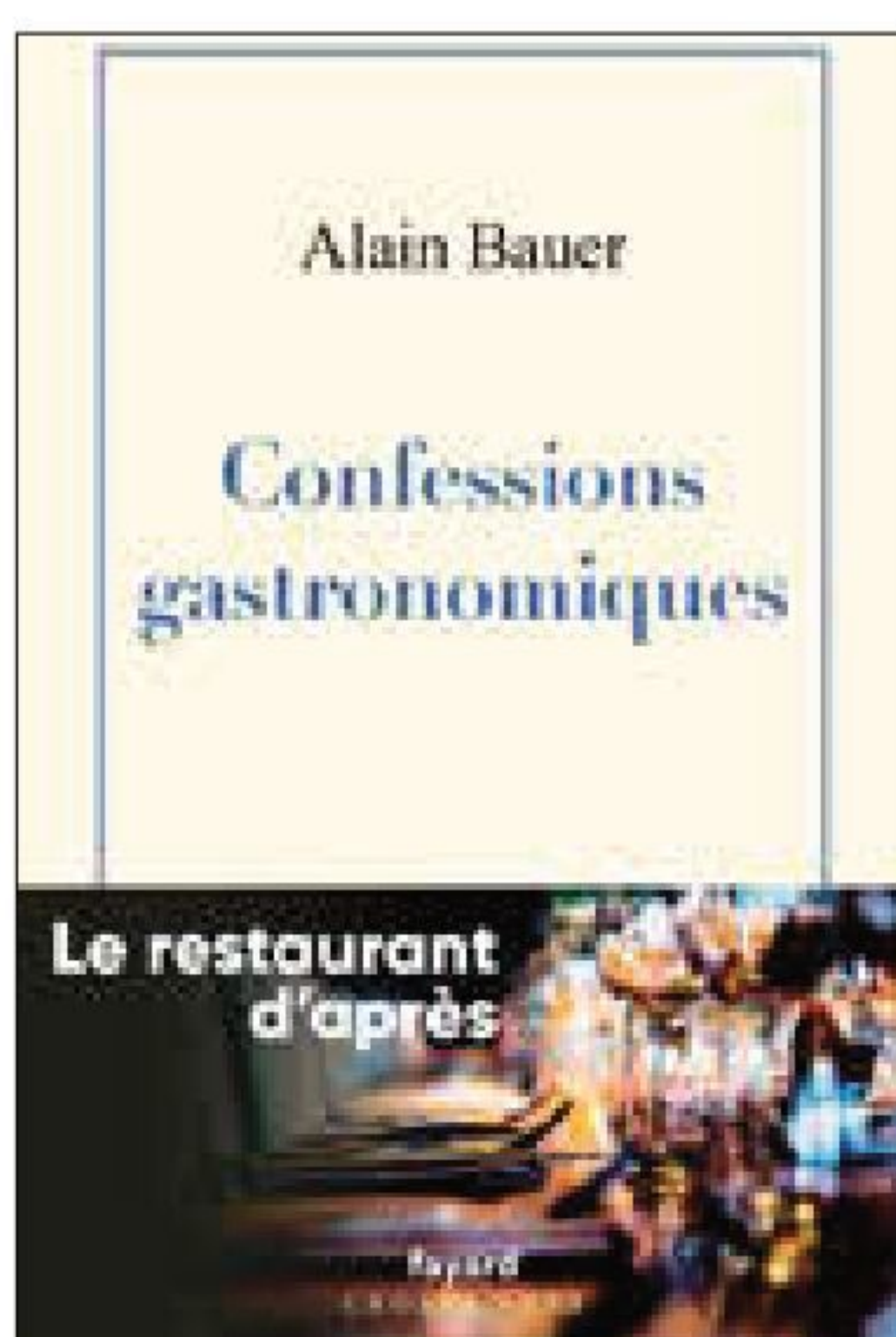
professeur de cuisine et ma professeure de service étaient des gens extrêmement engagés dans la formation auprès des jeunes. Je me suis senti bien avec eux. De là, je vais aller faire de la pâtisserie au Lutetia, puis au Royal Monceau, au Sofitel Sèvres, au Meurice et, en 1994, chez Drouant. Je fais un peu de tout et je finis sous-chef. J'ai eu la chance de rencontrer Louis Grondard chez Drouant. Mais dans les hôtels, on survole un peu tout, on devient plus ou moins bon en tout mais spécialiste en rien. Avec Louis Grondard, c'est très classique, deux étoiles Michelin retrouvées en 1994, j'avais 24 ans, il m'a mis la main sur l'épaule, m'a dit : « *Maintenant, on va faire de la cuisine.* » Pas sa cuisine, non, la cuisine. On va réapprendre à faire la cuisine. Avec Louis Grondard, c'est très classique, deux étoiles Michelin retrouvées en 1994, j'avais 24 ans, il m'a mis la main sur l'épaule, m'a dit : « *Maintenant, on va faire de la cuisine.* » Pas sa cuisine, non, la cuisine. On va réapprendre à faire la cuisine. La cuisine, c'est un acte de fusion des éléments, un acte de compréhension de la température, un acte saucier important. On a refait toutes les sauces de l'Escoffier ensemble. Il m'a remontré comment faire une clarification, une américaine. Il m'a expliqué que la tomate servait à la clarification d'un jus, que le céleri amenait la minéralité, que la carotte servait à la liaison, que l'oignon servait à la

coloration, etc. J'ai appris la cuisine avec lui. C'était un apprentissage super-technique, au sens d'une véritable maîtrise des produits, mais surtout la compréhension de la cuisine. Revenir aux fondamentaux, c'est ce qu'il manquait à mon âge, je n'avais pas cette maîtrise-là, j'étais capable de faire un club sandwich, un plat du room service... J'avais fait beaucoup de choses, mais pas encore la cuisine. En 1999, je m'inscris au concours du Bocuse d'or et je pars au Scribe. Je fais du Grondard. Je me rappelle très bien un repas cuisiné pour Claude Lebey, qui était une fourchette affûtée en critique. Il n'avait pas de filtres, il disait les choses. Je me souviens du premier repas que je lui ai fait, une nage d'écrevisses au fumé de meursault, un ris de veau rôti avec un gratin de blettes à la moelle, un millefeuille pralin chocolat. Il a appelé le directeur général, Gérard Toupet, et lui a dit : « *Votre chef, je vais vous l'enlever, il n'est pas assez payé.* » Finalement, je suis resté au Scribe pendant quatre ans, je m'entendais très bien avec le directeur général, il m'a permis d'avoir deux étoiles. En 2003, j'arrive au Meurice. À l'époque, je n'ai encore rien créé de nouveau. Je n'ai fait qu'appliquer ce que j'avais appris le mieux possible. Je regardais beaucoup ce que faisaient Joël Robuchon et Alain Ducasse, je les voyais aller dans l'extrême réalisation d'une partition qui était la nouvelle

cuisine. Je pense que j'exécutais à la perfection, enfin ce n'est jamais parfait, mais de la façon la plus extrême possible, les partitions que l'on avait écrites pour moi, que toute la génération Guérard, Senderens, Robuchon avait écrites à l'époque. J'ai pratiqué ça dix ans au point de ressentir une espèce de mal-être. Quand j'allais voir les clients, ils trouvaient ça extraordinaire, mais moi je savais que je ne leur racontais pas l'histoire que je devais leur cuisiner. J'ai donc décidé d'écrire ce mastodonte, ce livre gros et lourd, *Ma cuisine française*. C'était un exutoire. Quand j'ai eu tourné la dernière page, je me suis dit que c'était certainement tout ce que je ne voulais plus faire, j'ai écrit ce que je ne voulais plus cuisiner. Ça a été une façon de constater l'étendue de l'immensité du travail à accomplir pour créer une autre cuisine. La mienne. Nous étions en 2013, j'avais trois étoiles, j'étais glorifié, sanctifié, admiré, présent un peu partout déjà dans le monde. Mais prêt à tout changer, j'avais besoin de faire autre chose. J'avais le sentiment de pouvoir, en cuisine comme pour le service, réformer ma profession dans toutes ses dimensions. Je pense que la restauration a besoin très honnêtement d'une réforme. On est toujours régi par des codes du xxe siècle, voire du xixe. Il y a eu un événement notable que j'ai appelé le syndrome de la terrine. Les dernières semaines au Meurice, j'avais fait une terrine de gibier. Et il y avait cet exsudat magnifique qui coulait de l'extraction. Quand j'ai goûté cela, je me suis dit qu'on devrait être capable de proposer ça tous les jours dans l'assiette du client. Quand on fait un jus de façon traditionnelle, ce n'est pas ce que ça donne, je cherchais cette pureté exceptionnelle. J'ai commencé à travailler et à réinventer les sauces. J'ai eu une conversation avec Robuchon qui m'a dit : « *Les sauces, Yannick, c'est fini, il faut faire des bouillons.* » J'ai répondu : « *Non, Joël, je ne suis pas d'accord avec toi, ce n'est pas fini, au contraire, il faut refaire des sauces.* » Dans les années 1970, les sauces étaient condamnées, car grasses, lourdes... En fait, la sauce c'est le verbe de la cuisine française,

celle qui lie tout, que l'on peut composer à tous les temps. C'est une époque qui a connu son lot d'erreurs et de raccourcis, parfois d'impasses. Il y a eu des effets de mode. Il faut juste savoir le reconnaître. D'ailleurs j'ai été moqué par beaucoup de gens, quand j'ai fait le « *terroir parisien* » (le mouvement, pas encore le restaurant). Le premier menu « *Terroir parisien* » je l'ai sorti au Meurice en 2008, et pendant deux ans, j'ai écumé les banlieues pour retrouver des produits, des recettes, des racines. Mais je dois bien reconnaître que je suis attentif à ce qu'on dit de moi et que le regard des autres m'importe beaucoup. J'aime qu'on me dise quand je rate, j'aime aussi qu'on me dise quand je fais bien. Quand François Simon écrivit un article en disant que je faisais la même cuisine que Fréchon et Le Squer, ça m'a un peu blessé, même si à l'époque c'était vrai. On suivait à peu près le même schéma, on copiait le grand livre d'Alain Ducasse, on faisait la sauce à côté, on faisait un assemblage. Ce n'était peut-être pas la même cuisine, mais c'était le même schéma de cuisine. Les sauces avaient quasiment disparu, à part l'hiver, quand on faisait les gibiers. L'été, on faisait tous la même asperge. Il faut être conscient de ça, et je pense que l'observateur qu'est François Simon était objectif. Il faut accepter les critiques pour grandir. Souvent, ceux qui critiquent veulent ton bien. Champérad, par exemple, il était dur et provocateur, mais il savait vraiment manger, et une fois que tu avais passé les filtres de ce qu'il était facialement, c'était quelqu'un de bien. Il savait comprendre, voir et apprécier. Par contre, il pouvait être extraordinairement désagréable. C'était sa nature. Le *Terroir parisien* est donc né de cette critique. Très honnêtement, j'étais seul avec mes gamins, le week-end. J'ai pris ce papier de François Simon en pleine face, un samedi. Je suis allé jouer au football avec les garçons, et l'idée que c'était injuste et méchant. J'ai jeté le papier, et quand je suis revenu, ça m'avait aéré la tête. Les enfants étaient en train de dîner. J'ai relu le papier et je me suis dit : « *En fait, il a raison!* » Je me suis

demandé qui j'étais, en fait, et j'ai pensé à tout ce que j'avais essayé d'enterrer comme fils de banlieue, ce déraciné local : c'est ça, mon histoire, tous les deux ans, on partait d'un endroit à un autre et je n'avais pas de copains d'enfance. Quand je suis rentré chez mon premier employeur, je ne disais pas que je venais de Puteaux, je racontais que j'étais lozérien. J'ai dû le dire dix fois pour être accepté. On arrivait dans une diaspora auvergnate ou bretonne, mais on ne disait jamais qu'on était parisien. C'était comme ça à l'époque, on enterrait un peu Paris. Thierry Marx avait fait la même chose, il était obligé de ne pas raconter qu'il était de Ménilmontant, sinon il serait passé pour un cuisinier sans racines. C'était un peu : « *Parigot, tête de veau!* » De la discrimination. Aujourd'hui, c'est dépassé. Pour revenir au papier de François Simon, je me suis donc demandé : « *T'es qui ? T'es quoi? T'es banlieusard? parisien? Est-ce qu'il y a eu une vraie cuisine parisienne ? Est-ce qu'elle a déjà vécu?* » Alors j'ai cherché, j'ai lu, j'ai écouté. Jean-Claude Ribaut et l'historien Anthony Rowley m'ont expliqué. Ils ont un savoir extraordinaire, ils connaissent le vin, ils ont tout goûté, tout bu, tout mangé. Ils ont le savoir, ils ont le regard. J'appelle Stéphane Fouks, le patron d'Havas EuroRSCG : « *Stéphane, j'ai pris un article un peu dur, est-ce que tu peux me recevoir ?* » Il me reçoit et me dit : « *C'est facile, Ducasse a planté son drapeau à Monaco, Bocuse a planté son drapeau sur Lyon, tu n'as qu'à faire pareil avec Paris.* » C'est un génie, Fouks.



Confessions gastronomiques
de Alain Bauer
aux éditions Fayard



McLaren et Supercars

Générateur de bonne humeur et d'accélération foudroyantes la bête a des G en réserve. Mi-supercar, mi-avion : telle pourrait se qualifier la britonne McLaren que nous avons (bien) en mains, déclinaison Spider de la mythique 720S ! Inutile de vous dire que j'allais intensément profiter de chaque seconde passée à son volant.



TEXTE : ERNEST FLORENTIN
PHOTOS : ISHAN VYAS





McLaren affirme sa volonté de concentrer sa production de supercars à un petit maximum de 6 000 unités par an. Mentionnons que d'ici cinq ans toutes les McLaren seront partiellement électrifiées, incluant le successeur de la vénérable P1. Évidemment, le gros défi concernant l'électrification demeure le poids des batteries. Un problème majeur pour un constructeur qui travaille d'arrache-pied pour économiser chaque gramme possible. Bonne nouvelle : les ingénieurs maison considèrent être en mesure de trouver la solution d'ici quelques années, espérant que la technologie des batteries évoluera elle-aussi aussi rapidement qu'une 720S sur autoroute désert.

2010 : McLaren promettait lors de sa création en entité industrielle de lancer

10 nouvelles voitures en 10 ans, objectif passablement ambitieux pour ce qui était encore une start-up.

Grâce à un flux de modèles constamment mis à jour, le constructeur britannique et chic a maintenu sa gamme à jour avec des bombes conçues pour affronter Ferrari, Lamborghini i tuti quanti. Avec un look époustouflant, des performances insensées et une dynamique de conduite inégalée, la 720S donne les raisons pour laquelle les ventes de la start up ne cessent d'augmenter.

McLaren développe une gamme de trois niveaux de véhicules : la série sportive, la super série et la série ultime. La 720S - et la 720S Spider à toit ouvrant que nous avons testée facturée environ

300 K€- s'intègrent dans la super série intermédiaire. Ne nous laissons pas tromper par ce positionnement : côté performance, la 720S rivalise avec quelques italiennes ou allemandes facturées jusqu'à un million d'euros.

Notre Spider affiche seulement 10 kilos de plus que sa version coupé. Un véritable tour de force considérant le renforcement structurel, l'ajout du mécanisme de toit et le système de protection en cas de tonneau. Fabriqué en fibre de carbone, il optimise le poids final alors que celui de la 650S Spider était composé d'acier.

Par ailleurs, la 720S Spider est loin d'être bon marché. Son prix commence à 282 500€ mais les options supplémentaires peuvent vite faire grimper la facture. Et bien que la somme soit conséquente, McLaren nous le certifie : « le prix s'oublie, la qualité reste » et en « offre » certainement beaucoup pour le prix payé.

Si vous voulez rester discret, fuyez !

Tout d'abord, un supplément de style mêlé à une totale exclusivité. Avec la couleur vibrante de notre modèle jaune métallique aux reflets verts au soleil, des lignes de carrosserie fluides et une construction agressive indiquent une voiture raffinée, moderne et athlétique. Look extraterrestre et degré élevé d'exclusivité, la 720S Spider attire



l'attention. Et pas seulement du fait d'un volume sonore élevé digne d'un moteur de F1. Si vous voulez être remarqué, la 720S – en particulier sous sa forme Spider – est idéale. L'ouverture des portes en élytre la rend encore plus impressionnante et donne une impression « d'ovni ». Les réactions des passants dans la rue sont à la hauteur de la réussite artistique et technique de cette 720S Spider, sublimée par sa couleur jaune or.

À titre d'illustration, réaliser un shooting photo un dimanche après-midi ensoleillé n'était pas la meilleure des idées ! Les passants semblaient envoûtés par ce vaisseau spatial. Si vous voulez rester discret, c'est raté ! Durant toute la période de test, j'ai dû recevoir un compliment toutes les 5 minutes à Paris. Amusant : avec la plaque d'immatriculation anglaise, un grand nombre de personnes me complimentaient dans la langue de Shakespeare. Certaines personnes me demandaient même ce que je faisais dans la vie pour être à mon jeune âge l'heureux propriétaire de ce vaisseau spatial.

Sensations fortes ?

Oh que oui ! Parce que la sonorité est envoûtante et parce que le seul fait de prendre place à bord d'une telle voiture est en soi en exercice d'exotisme. Vous seriez toutefois étonné par l'aisance et la



facilité de conduite de cette voiture, qui ne requiert pas d'habileté particulière. D'une part, parce que la visibilité y est excellente, mais aussi en raison d'une maniabilité surprenante, résultant d'une gestion ultra-efficace des suspensions et de la puissance. Autrement dit, il est possible de conduire cette voiture en souhaitant seulement profiter du grand air, sans égards à la performance. Le confort y est étonnant.

Maintenant, inutile de préciser qu'un petit coup sur l'accélérateur ne divulgue qu'un bref indice sur les capacités cachées du fauve prêt à rugir toutes griffes dehors. La voiture dispose de trois mode de conduite différents : confort, sport et track, fortement

déconseillé hors circuit en raison de la désactivation des diverses sécurités.

Bien sûr, il sera difficile de se concentrer sur son apparence une fois que vous aurez mis le pied à terre. La McLaren 720S est un monstre de vitesse. Elle déforme votre perception de l'espace. Les routes sinueuses qui semblent s'étendre sur des kilomètres s'estompent soudainement devant vos fenêtres tandis que le V8 de 4,0 litres hurle.

Ce moteur produit 720 chevaux (d'où son nom), une force tout à fait absurde, elle vous lance telle une véritable catapulte sans jamais donner l'impression de perdre de sa vigueur. Et pour cause, un 0-100 km/h en 2,9 secondes, un 0-200 km/h en 7,9 secondes et un quart



de mile en 10,4 secondes. Et la vitesse de pointe ? Autour de 340 km/h... Gare aux radars.

La puissance n'est transmise aux roues arrière que par l'intermédiaire d'une transmission à double embrayage à 7 vitesses qui change de vitesse si rapidement qu'elle serait à peine perceptible sans le changement de volume du moteur qui l'accompagne.

La 720S est également dotée de pneus massifs et de l'un des systèmes de suspension les plus sophistiqués de toute l'industrie automobile. Combiné avec un fort appui qui ajoute de l'adhérence à pleine vitesse, la 720S est plus prévisible et stable que n'importe

quelle voiture à propulsion arrière de 720 chevaux.

Normalement, une voiture légère avec autant de puissance peinerait à éviter sortir de la ligne sans exploser dans un nuage de fumée de pneu. Mais grâce aux systèmes de contrôle de lancement et de contrôle de stabilité emportés, la merveille sprinte avec une aisance et un contrôle déconcertant. Même à vitesse d'autoroute, le moteur tire si fort et si vite que vous entrez clairement dans la section «*allez en prison*» si vous appuyez le pied au sol pendant plus d'une seconde.

prise en main exceptionnelle

Et la manipulation, my god, la manipulation ! Lorsque vous prenez des virages, il y a une réaction naturelle dans votre cerveau qui déclenche des sonnettes d'alarme et des cris « *ralentissez ou vous allez mourir* ». Vous ne ressentez pas cette réaction avec la 720S Spider. Le contrôle est optimal, sans aucun tremblement ni imprévisibilité. Si vous atteignez les limites de l'adhérence, la 720S dispose de certains des systèmes de contrôle de la traction et de la stabilité les plus performants au monde.

Pourtant, c'est épuisé que je ressortirai de chaque session de conduite du monstre. Le terme « *voiture de sport* » prend alors tout son sens. Même le plus expérimenté des vainqueurs du Mont Blanc referme à bout de souffle la porte papillon après avoir affronté les virages et les accélérations insensés de la 720S encore et encore. Je n'ai jamais connu conduite plus exaltante.

La suspension hydraulique astucieuse absorbe les dos-d'âne en mode confort, tandis qu'un système stéréo fantastique et une magnifique cabine rendent la 720S Spider encore plus habitable. Bien qu'il n'y ait qu'un seul coffre à l'avant, il est assez profond et assez spacieux pour contenir des bagages à main.



Un toit magique

Il faut compter 11 secondes pour abaisser ou relever le toit. Et l'exercice peut se faire même en roulant, à condition de circuler à moins de 50 km/h. Bien sûr, le panneau de toit de la voiture est transparent, ce qui permet d'obtenir une belle luminosité à bord même couverte. Toutefois, pour ne pas que le soleil soit trop dérangeant ou parce que l'on désire parfois un peu plus d'intimité, sur simple pression d'un bouton, la vitre du panneau de toit équipée d'un procédé électrochimique modifie son opacité, diminuant ainsi le pourcentage de pénétration de la lumière, procédé également utilisé dans certaines tours de bureaux dubaïotes, évitant à leurs occupants de cuire à l'intérieur du bâtiment.

Le confort de l'habitacle ne se limite évidemment pas qu'à son degré de luminosité. Ici, tout a été finement étudié afin que l'expérience soit des plus conviviales. De l'accès à bord jusqu'au confort des sièges, en passant par l'ergonomie et l'efficacité de l'écran central tactile. Tout est franchement enthousiasmant. Sans compter le souci du détail apporté aux finitions.

Fondamentalement la McLaren 720S, comme tout modèle de la marque, vise d'abord les amateurs de conduite. Ainsi sont privilégiées position de conduite optimale, excellente visibilité (même

derrière) et simplicité d'utilisation des diverses commandes nécessaires à la conduite. Sous l'écran tactile de huit pouces, quelques commutateurs rotatifs servant aux réglages du châssis et à la gestion de la puissance. En positionnant ces commandes en mode « Track », le mince écran d'instrumentation numérique situé derrière le volant pivotera à l'horizontale pour améliorer encore davantage la visibilité, ne livrant que l'essentiel des informations dans une illustration graphique ultra simplifiée.

Conclusion

La McLaren 720S Spider va changer votre compréhension du mot « rapide ». C'est fort, magnifique et très rapide, vraiment violemment rapide. A la différence de nombreuses voitures qui perdent leurs performances en conduite difficile, la 720S s'améliore crescendo à mesure que vous la poussez.

Une auto ovni qui ne laisse pas insensible malgré un look sportif agressif. Elle attire la sympathie comme tous les supercars. Les yeux des hommes s'allument mi envieux-mi admiratifs et les filles moins sensibles aux arguments mécaniques se laissent impressionner somme toutes par ce qui reste un bolide élégant et spectaculaire.

Un aspirateur à fille ? Nous n'en dirons rien, si ce n'est que dominer un tel

monstre rend aussi beau et fort (même plus beau et plus fort) que le dompteur de fauves du cirque Pinder vêtu de pitoyables peaux de bêtes.

D'autant plus que son look n'est pas encore entrée dans les imaginaires collectifs et qu'elle reste difficile à identifier pour les néophytes, à la différences des Porsche, Ferrari, Lamborghini et tutti quanti.

Entre le look, la suspension magique et la vitesse brute, elle est vraiment unique sur la route.

Impossible d'éviter le sujet du prix qui est élevé, mais présentant des performances comparables à celles de certaines hypercars facturées un million d'euros ou plus, la 720S Spider reste une bonne affaire. On vous en met combien ?

Évaluation

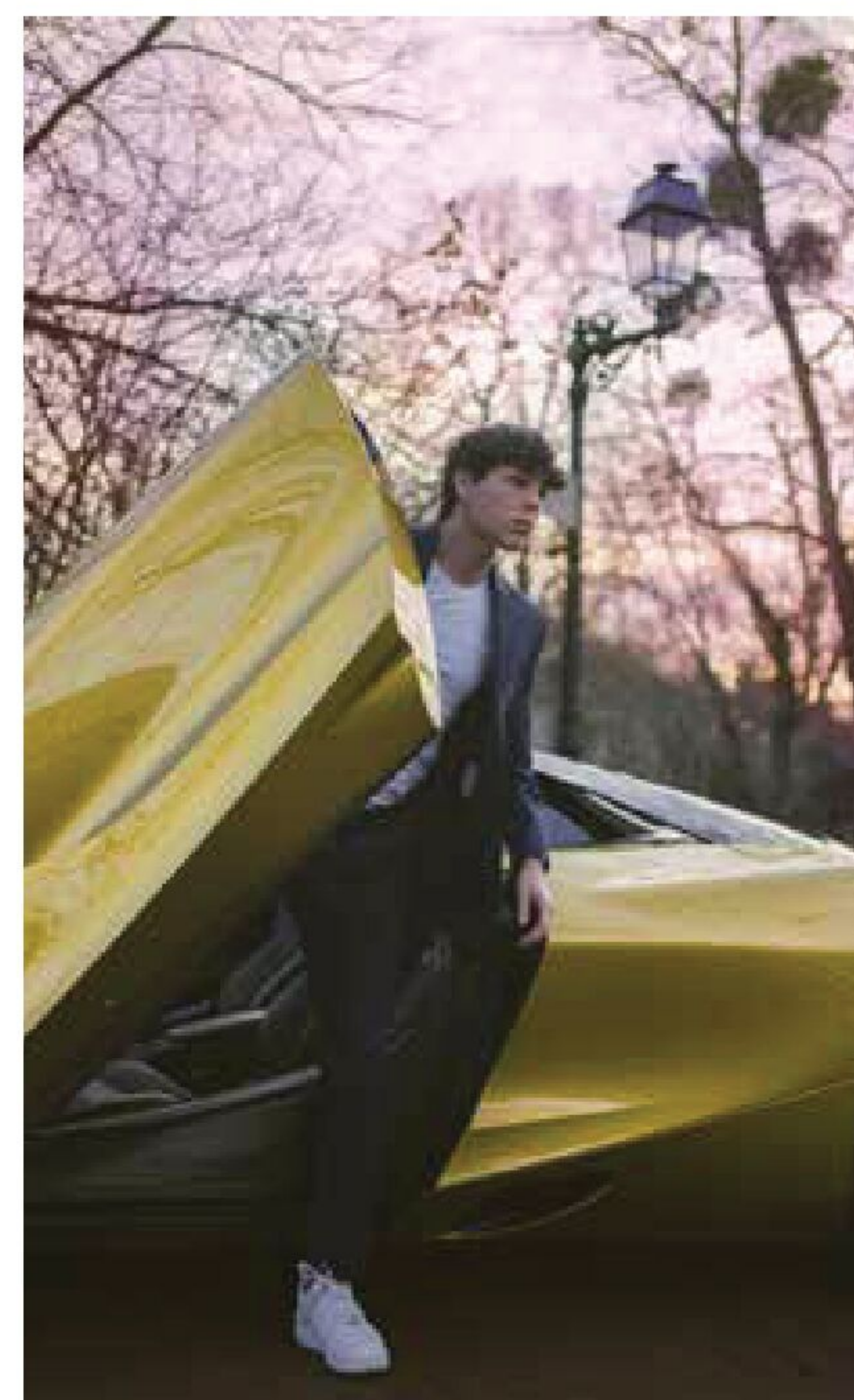
Extérieur : 5/5

Intérieur : 4/5

Expérience de conduite : 5/5

Rapport qualité / prix : 4/5

Moyenne : 4,5/5



Ferrari en folie

photos Christian Martin pour Artcurial





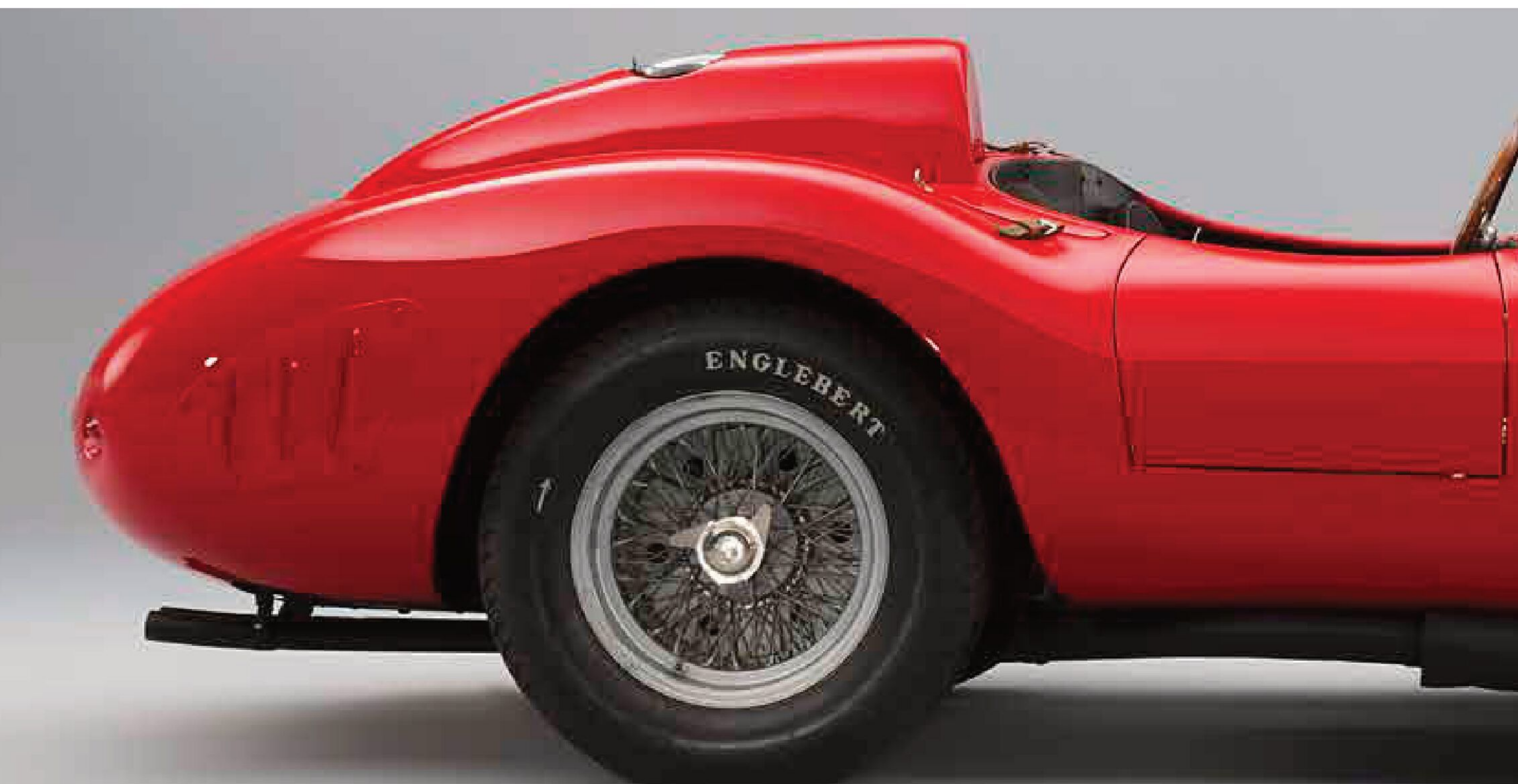
Ferrari 275 GTBC

moins de 5 autos fabriquées, chacune présentant des différences mécaniques et carrosserie.
A couru au Mans.

1957 Ferrari 335 Sport Scaglietti

la recordwoman des enchères 33 M€ en 2016

L'histoire de Ferrari est due à un homme — Enzo Ferrari et à son talent inné à choisir les meilleurs ingénieurs et les meilleurs pilotes pour glorifier de manière historique ses bolides à l'occasion des plus grandes courses internationales. Il est évident que dans l'histoire de la marque, les voitures d'usine, celles qui couraient pour la Scuderia Ferrari elle-même, les voitures 'officielles' ont été projetées dans le patrimoine mondial de l'Automobile comme de véritables mythes. Elles ont remporté leurs lettres de noblesse entre les mains des plus célèbres pilotes, de Fangio, en passant par Trintignant, Moss, von Trips, Taruffi, Musso, Hill plus récemment Schumacher, Regazzoni, Alboreto... Tous ont écrit l'histoire des victoires de la Scuderia, construisant, course après course le mythe de Maranello. Aucune autre marque ne peut s'enorgueillir d'une image plus puissante que celle de Ferrari. Aucune autre marque ne fait autant tourner les têtes. Aucune autre marque ne produit un tel choc musical à chaque accélération. Aucune autre marque n'a autant remporté de victoires que Ferrari.

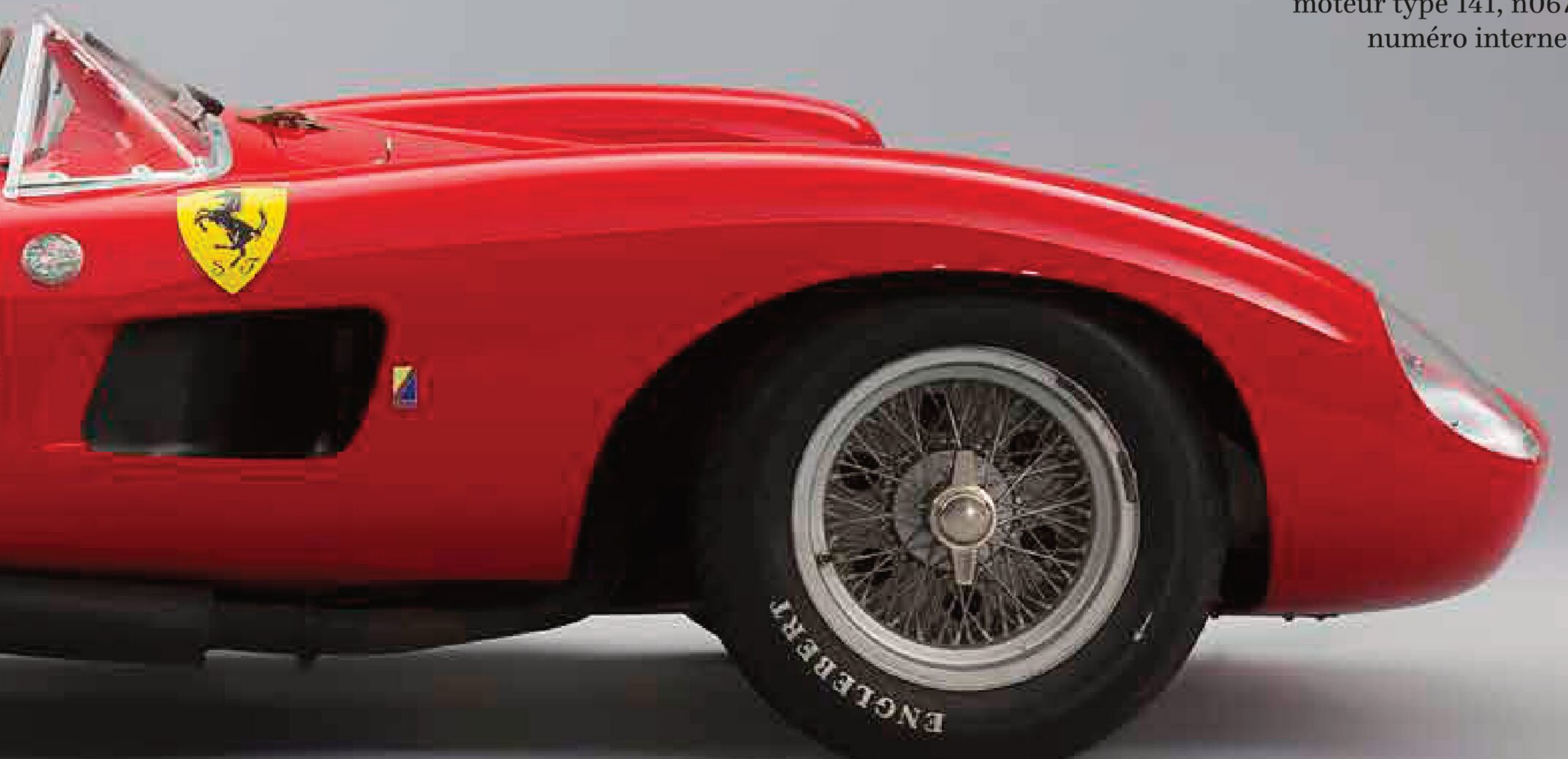




Conduite per les pilotes :
Maurice Trintignant, Peter Collinns, Mike Hawthorn et Sterling Moss



chassis type 520/B, n0674
moteur type 141, n0674
numéro interne 2





Ferrari 400 Superfast ou 400 America ayant appartenu à l'acteur anglais David Niven

Les «grosses» Ferrari n'ont jamais eu qu'une diffusion confidentielle, mais Enzo Ferrari a toujours souhaité produire des modèles «extrêmes», des voitures «images» comme on dirait aujourd'hui. Les premières à répondre à cette définition furent les America et Superamerica des années 50. Cette dernière appellation fut reprise par la nouvelle génération introduite au Salon de Bruxelles en janvier 1960. La 400 Superamerica, ou 400 SA, portait le nom d'un modèle célèbre mais en était très différente techniquement. De plus, pour la toute première fois, le chiffre retenu ne faisait pas référence à la cylindrée unitaire; 6 cabriolets en furent produits.

Si le châssis était emprunté à la 250 GT, avec un empattement plus court (2,42 m), le moteur, lui, était nouveau. La mécanique présentait de nombreux points communs avec les 250 GTE et 330 GT. Le moteur de la 400 Superamerica était une nouvelle évolution du fameux V12 Colombo, apparu en 1947 avec une cylindrée de 1 500 cm³. Elle avait été portée à 3 967 cm³ (alésage x course 77 mm x 71 mm). Ce bloc était nettement plus léger et bien moins encombrant que le 4,9-litres de la 410 Super-america antérieure. Avec ses 340 ch, la nouvelle 400 SA n'était pas plus puissante, mais elle était sensiblement plus efficace sur route, notamment grâce à un poids global inférieur.



Ferrari 500 Superfast Ce coupé remplaça la 400 Superamerica en 1964. Le châssis était identique, mais Pininfarina en avait affiné le design. Le moteur avait gagné 1 litre de cylindrée : 4 963 cm³ contre 3 967 cm³ 400 Superamerica

1960 Moteur : V12 Alésage x course : 77 mm x 71 mm

Cylindrée : 3 967 cm³ Puissance maximale : 340 ch

Transmission : boîte de vitesses manuelle à quatre rapports plus overdrive

Châssis : plate-forme d'acier

Suspension : roues avant indépendantes; essieu arrière rigide

Freins : quatre disques Carrosserie : coupé ou cabriolet deux places en acier et aluminium

Vitesse maximale : 240 km/h





Ferrari Testarossa ex Bardinon chassis tr0728

Voiture retrouvée en très mauvais état et restaurée. Echangée contre un modèle restauré mais qui n'avait pas le même palmarès en course (1ere au 24 H du Mans en 1958)







Ferrari 365 Daytona Groupe 4 1974

Palmarès : concouru deux fois au Mans en 74 et 75. Placée 16 et 13eme.



La magie des enchères comme si on y était



Adjugée 28 millions “nets” (en double-sens) soit 32.075.200 euros, vendredi 6 février 2015, par Hervé Poulain, commissaire-priseur chez Artcurial-Paris, la Ferrari 335 S Spider 1957 “Bardinon”, n’a pas battu le stupide record de 28,9 millions nets (gag !) pour une Ferrari 250 GTO de 1962 adjugée 38 millions de dollars en 2014) à Pebble Beach en Californie.

Vendredi 18 heures, les lumières s’éteignent, un film présente la voiture pendant qu’elle entre en scène... En anglais puis en français Matthieu Lamoure présente “la bête” et Hervé Poulain termine cette mise en scène en déclamant tout le bien que cette auto a apporté, apporte et apportera encore pour l’éternité, au monde entier...

Comme c’est en Mondovision télé-pathétique (sic), des milliards de beaufs regardent cet événement. Partout on pleure, dans les banlieues de Paris et Marseille, à Calais chez les migrants, en Ukraine, au Pérou, à l’île de Pâques, à Washington et Moscou, au Sahel, Madagascar et dans l’auditoire en salle, aussi un grand moment...

C’est magnifiquement théâtral, grandiose. Le public, surtout les médias, tétanisés, vont être les témoins d’un tour de magie, un moment unique : transformer une ferraillerie en or, c’est magique. Le deal est de 32

millions. L’art consiste en un transfert net. L’alchimiste lève les bras...

– En voulez-vous ?

Par téléphone et pour l’étranger. Il ne faut point être mesquin, même si tout est déjà joué. Les “enchères” débutent à 20 millions et progressent rapidement jusqu’à 25, puis ça se ralentit à 27 millions... Ne restent plus que deux joueurs en lice. Le premier, plouquesque sur sa chaise pliable, fait des petits signes que tout le monde fige pour l’éternité, les flashes crépitent, les télés zooment. On l’a déjà vu, il est connu, mais on feint de ne rien savoir, il agit pour un ami, un client, profondeur abyssale, ténèbres financières, mais il faut qu’on le voit, sinon quoi qu’est-ce que le gag du téléphone ?

Gag, oui, j’ai connu des estrades-podium ou l’alchimiste opérait avec un parterre de téléphonistes en affaire, il y avait du mouvement, Maître Poulain ne savait plus ou donner du marteau magique tant ça bourdonnait. Ici point. Juste UN téléphone à l’ancienne à l’ère du numéricable.

– En voulez-vous ?

On sent l’odeur des lingots, c’est silencieux comme le vide abyssal du puits sans fond de la bêtise humaine, chacun retient son souffle...

Il insiste le bougre, il scrute la foule, captant le moindre mouvement, c’est qu’il sait faire la différence jusqu’à 100 mètres entre une pauvre cloche égarée qui gratte son nez et un milliardaire qui grimace pour l’inconfort de ses fesses...

– Allo, oui, c’est pour la Bardinon. Elle est rouge ? Ben voilà, j’ai 32 millions et j’ai décidé de l’acheter pour me faire plaisir. Un cadeau....

A 28 millions c’est tout, ce qui une fois les petits frais (sic !) et la TVA ajoutés, donne un montant de 32,075.200 millions d’euros.

– J’adjuge...

Ô temps ! Suspends ton vol, et vous, heures propices, suspendez votre cours : laissez-nous savourer les rapides délices des plus beaux de nos jours !

Bien entendu, c’est donc une vente téléphonée “par téléphone”, le nom de l’acquéreur (Brian Ross Ohio, USA) n’a pas été dévoilé et la voiture part loin (Etats-Unis) ça passerait par l’ami Simon en facture UK que je ne serais pas surpris, tout se savait d’avance, non ?

Et paf, applaudissement général, triomphe, l’alchimie semble parfaite,



les pauvres sont éberlués, les riches stigmatisés, les autres sont figuratifs, la messe est dite !

Clins d'yeux sur l'estrade, style :

- Un joli tour, ça a marché, n'est-il Maître ?
- Merci Matthieu, du bon travail !

Maître Alchimiste salue la foule en délire, dodeline du chef (ce qui est de circonstance), lève encore les bras, présente le marteau magique, certains croient qu'il va le mettre en vente. Après un tel bazar atteindre 100.000 Euros serait possible...

Il va sortir une vanne, un trait d'esprit génial, draguer une jolie *"au marteau"*, ridiculiser son mari qui n'achète jamais rien, prier peut être, une attitude Christique, les bras en croix, le marteau, à force de marcher hors des clous, il doit bien y en avoir sous ses chaussures ?

Alelouiaaaaa : fee vendeur + fee acquéreur (qu'importe qui) c'est 20% au moins des 28 millions nets, ça se voit, il rayonne et ses ouailles aussi, les pontes fiscaux au premier rang rayonnent également, le montant de la succession est quasi atteint, les Bardinon sont béats, soulagés, Max et Simon sont en érection, le bonheur...

Le téléphone est par terre, tout le monde s'en fiche, il n'est même pas branché.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Les enchères fictives, appelées aussi bourrages sont une atteinte au droit des acquéreurs, elles consistent pour

un commissaire priseur à faire monter le prix d'un bien entre un acheteur réel et un ou plusieurs acheteurs fictifs, ou à faire monter le prix entre uniquement des personnes fictives.

Cette pratique ancienne trouve différentes justifications.

L'expression *"j'ai une enchère (à gauche, à droite, au fond, au téléphone) de XXX €, en voulez-vous"*, signifiant que le commissaire priseur joue à la fois le rôle d'adjudicateur et de commissionnaire disposant d'une offre d'achat faite avant la vente par un acheteur et devant créer un ou plusieurs acheteurs fictifs afin d'atteindre ce prix (par exemple, un acquéreur se positionne AVANT la vente sur un prix de 28 millions (plus taxes, fee et frais), alors qu'il n'y a aucun autre enchérisseur au delà de (par exemple) 20 millions...

Le commissaire priseur crée donc des enchérisseurs fictifs qu'il invente se battre (faire semblant d'observer des signes dans la salle) jusqu'à arriver à une seule enchère avant le montant de la convention d'achat !

Vendredi matin, à Cogolin, chez la comportementaliste canine de mon cocker Blacky, on causait justement des stars qui se la pètent et c'est venu sur Johnny et sa villa de rêve de St-Trop qu'il a fait construire par téléphone. Comme quoi. Il me fut répété que le rocker décédé ruina tous les couillons qui travaillèrent comme des malades, car il n'a payé personne, par téléphone...

Notez que plus c'est gros mieux ça passe. Et plus les beaufs y croient.

Téléphonez chez Ferrari tout à l'heure et proposez d'acheter une California (la moins chère) par téléphone. Ou chez Renault, même une Twingo basique. On vous rira au combi-nez.

Qui peut acheter sans soucis par téléphone sans venir voir ? Même pour une bête occas à 1.000 euros les beufs prennent un expert, puis madame, mademoiselle, les bébés, tout le monde donne son avis, donne des coups de pieds dans les pneus, discute, repart, revient et discute d'une remise avant crédit gratuit sur 5 ans sans apports ni conditions...

Même pour une machine à laver les familles se déplacent, père, mère, enfants, grands-parents, tout le monde vient voir LA machine à laver à 499 euros avec crédit gratuit. Téléphonez chez Darty pour en acheter une par téléphone...

Donc, une Ferrallerie à 32 millions, gag, on l'achète 32 millions sans la voir, pas même la possibilité de donner des coups de pieds dans les pneus. Mais tout le monde y croit, il n'y a que moi qui n'y croit pas.

Je suis un complotiste des enchères, je ne crois à rien, malgré les preuves. La Bardinon a été restaurée, elle est comme neuve où est passée la patine des ans ? Pourquoi les griffures et bosses qui font l'authenticité ont elles été effacées ?

A quoi sert-il de faire d'une authentique, même en ruine, une restaurée avec des pièces neuves ?

Car tout est neuf dans cette Ferrallerie :

Moteur refait à neuf avec nouvelles pièces, nouvelle tôlerie, nouvel intérieur, nouveaux plexis, nouvel accastillage, nouveaux pneus, nouvelle peinture, elle est aussi belle qu'une réplique car s'en est une, mais avec le numéro de châssis de la vieille...

Le châssis ?





Refait à neuf lui aussi. Qu'est-ce qui fait qu'un tel bitza, car c'en est un, vaille, comme ça 28 millions au marteau, 32 millions en euros ?

C'est comme si on restaurait un Van Gogh en repeignant la toile, comme si on reconstruisait le phare d'Alexandrie, les pyramides d'Egypte ou Versailles au complet, comme les Chinois ou Venise à Las Vegas. C'est pareil, c'est d'ailleurs les mêmes qui le font, qui achètent.

Tout devient tellement fou (et flou), que dernièrement en Allemagne, un marchand affiche une réplique de Ferrari GTO 1962 pour 63,000.000 millions d'euros, il prétend qu'elle est vraie. Faut-il que Marcel Massini (un expert en la matière) s'énerve et démontre qu'elle est fausse, mais ça ne change rien.

La réalité est ailleurs, c'est de la création de valeur au départ de rien, comme les dollars qui ne se basent que sur la confiance depuis que l'or ne garantit plus les dollars. Idem que les œuvres d'art : au départ un Van Gogh valait un kilo de bouffe. N'oublions pas que l'artiste creva dans une misère aussi noire qu'un Soulages... Maintenant que ses œuvres se négocient des centaines de millions au profit de gens qui n'ont rien à y voir ?

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Matthieu Lamoure, directeur général de la branche automobiles d'Artcurial ne cachait pas son bonheur à l'issue de la vente de ce lot, qui a duré plus de 20 minutes :

– C'est évidemment un jour dont on va se souvenir bien longtemps. Dans des montants comme ceux-là, les gens réfléchissent longtemps, on ne parle pas de centaines de milliers d'euros, on parle de dizaines de millions. C'est un marché qui ne compte qu'une petite dizaine d'acquéreurs potentiels qu'on connaît tous. Cette Ferrari d'usine, châssis 0674 carrossé par Scaglietti, provenait de la collection de l'industriel français Pierre Bardinon, l'un des spécialistes Ferrari

les plus renommés, décédé en 2012. Le légendaire coureur automobile britannique Mike Hawthorn a couru à son bord les 24 Heures du Mans en 1957. Engagé par la Scuderia Ferrari aux 12 Heures de Sebring, le bolide a également été piloté par Peter Collins et Maurice Trintignant. Sa motorisation actuelle est un 4,1L, avec près de 400 chevaux sous le capot, lui permettant de frôler les 300 km/h...

– 32 millions en 20 minutes, ça fait environ 27.000 euros par seconde... Tic-tac-tic-tac et c'est plus de 100.000 euros qui tombent. 20 minutes c'est 1.200 secondes. Matthieu, mon ami, comme il n'y a qu'une dizaine d'acquéreurs potentiels qu'on connaît tous et qui connaissaient la Ferrari Bardinon, quelle est l'utilité de faire si grand battage médiatique internationalement dans une affaire qui fait grincer les dents ? Déjà que les beaufs lambda n'arrivent pas à acquérir un bien de 300.000 euros avec un emprunt (ruineux) à vie, mais le montant adjugé correspond à plus de 100 maisons ou appartements de ce prix. Il n'y a que 10 acquéreurs potentiels. En conséquence votre travail consiste à passer dix coups de fil et hop ? Ou un mail envoyé aux 10 en un même clic. Même pas besoin de catalogue couteux, ni de louer Rétromobile l'équivalent d'un château, même si c'est déduit des frais généreux. Généraux... N'est-ce pas plutôt le besoin d'un énorme battage médiatique sur la création d'un événement pour qu'il devienne authentique ? Je précise pour que cette affaire semble indiscutable, car médiatisée, on pourrait glosser qu'il n'y avait personne au téléphone, on a attiré l'attention médiatique sur ce coup de fil d'un ami, mais personne n'a rien entendu, rien vu... Même si un loustic a téléphoné, on en ignore la teneur qui fut peut être de ce tonneau : "Allo, c'est Brian,

oui, Brian Ross, un des 10 acquéreurs potentiels, tout va bien à Paris ? Il pleut, ah ! Bon ! Voilà, je tél pour la Bardinon ! Oui, la rouge. 30 millions, ça va, oui, c'est bon, je transfère si c'est ok... J'attends... Ah il y a Mike sur une autre ligne, c'est fâcheux. Le salaud il a envie de m'humilier à Peeble-Beach 2016»... Il n'enchérit plus, i speake langliche very welle : *«Quoi vous dites, à 28 c'est bon, plus les frais, super, merci, c'est ce qu'on avait convenu, non ? Allo ? Bon, à la prochaine.»*

C'est comme les armes de destruction massive de Saddam Hussein et Kadhafi qui tue son peuple. On savait avant ce gag que les USA allaient tout décimer. Et le passeport intact de Mohamed Atta dans une pochette en plastique retrouvé au dessus de débris du WTC le 11/9, pourquoi tant de gags?

Ah ! Oui... le gouvernement Français vient de lancer une action pour prévenir les jeunes qu'ils se font manipuler sur le web par les complotistes... Mais revenons aux 32.075.200 millions d'euros. Ils sont versés comme ça, paf, d'un coup ? Oui, je sais, par rapport à un Rafale ou un Airbus, c'est rien du tout, ça ne se voit pas !

C'est pour revendre "à l'aise", je n'aurais pas pensé, c'est bête, ou ai-je la tête... et la vente proprement dite ordonnée par un tribunal depuis 8 ou 9 mois pour payer la succession ? Pour vendre à Brian ? De toutes façons il n'y avait personne d'autre. Et pourquoi par Simon et ses amis ou un Bardinon ? Compliqué tout ça. Vous ne pouvez rien dire ? C'est un bon plan, ça ne leur coûte que les fees puisqu'ils en héritent, ils peuvent vendre plus cher sans que le fisc n'en sache rien, à l'aise ?





GATSBY

ONLINE.COM

Le premier site-web-magazine gonzo satirique, sulfureux, déjanté, caustique, classe, snob et politiquement incorrect !

<https://www.GatsbyOnline.com>

Un nouveau concept unique et exclusif réservé aux épicuriens baroudeurs multi-milliardaires (millionnaires également bienvenus) aimant la vie, les femmes, les automobiles, motos, bateaux et avions extraordinaires !

Premier référencement Google : 6 000 visites/jour
4 000 articles et chroniques, vidéos, 100 000 photos HD
Moteur de recherche intégré - Mise à jour quotidienne

ELYSEE INSIDE :

L'obsession du pouvoir !

par Gérard Davet et Fabrice Lhomme

Gérard Davet et Fabrice Lhomme, grands reporters au Monde et francs-tireurs du quatrième pouvoir, bousculent les présidents au gré de leurs enquêtes. Ils s'emparent d'un nouveau medium, la bande dessinée, pour une immersion au coeur du pouvoir politique et du journalisme d'investigation. Entretien express !

Pourquoi vous-êtes vous lancés dans une BD ?

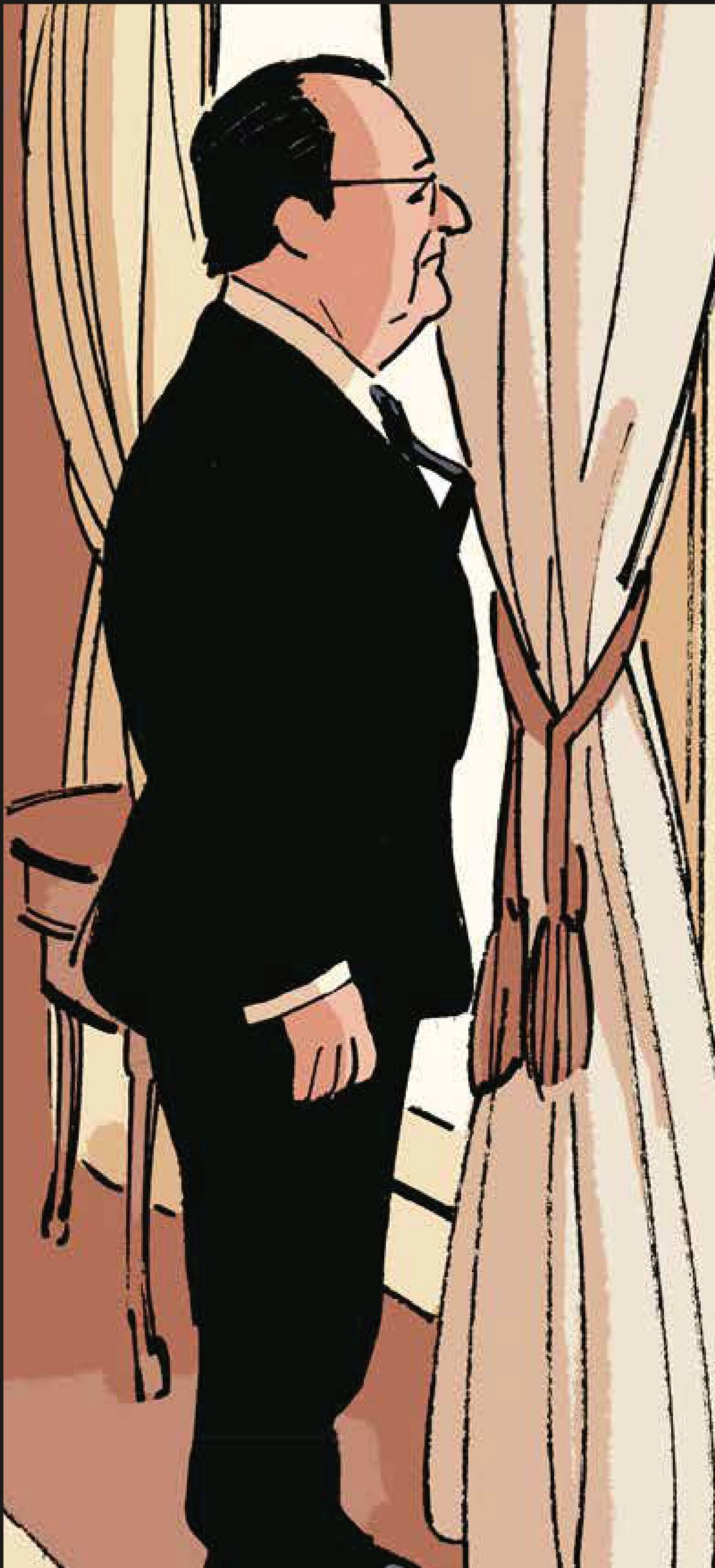
Nous avons toujours voulu décrire les coulisses du pouvoir, et rien ne vaut un dessin. Ce n'est pas un hasard si nos enquêtes dans le journal Le Monde sont régulièrement, à notre demande, illustrées par des dessins réalistes. Il nous a donc semblé logique de nous lancer dans l'aventure de la BD, pour raconter au mieux le pouvoir, ses travers, mais aussi ses vertus. On essaie donc d'apporter notre contribution, en racontant la rivalité, sur 25 ans, de Sarkozy et Hollande, que nos enquêtes nous ont amené à rencontrer, souvent. Comme l'irruption de Macron, qui nous a tous bousculés, ses deux prédécesseurs les premiers...

Les hommes politiques sont-ils obsédés par le pouvoir ?

Nombre de femmes et hommes politiques de haut rang sont obsédés, voire même possédés par le pouvoir. C'est grisant, le pouvoir, surtout à l'Élysée : on décide du sort des autres et du devenir d'une nation. Attention, le personnel politique n'est pas mû que par cette obsession, ils partagent aussi, l'envie de se battre pour le bien commun, en usant de recettes qu'ils croient bonnes, quelle que soit leur appartenance partisane. Mais ils demeurent obsédés par l'accession au pouvoir, ce qui débouche sur des guerres d'ego, et même parfois des haines profondes. On trouve tous les sentiments en politique, ils sont juste exacerbés. C'est pour cela qu'il est si difficile aux « politiques » de décrocher, de prendre une retraite et de s'y tenir. Seul un Lionel Jospin, récemment, a su rester à distance, comme Bertrand Delanoë d'ailleurs, même s'ils ont nourri des envies de retour. Tous les autres, notamment les Sarkozy et Hollande, à 66 ans, sont encore persuadés de pouvoir revenir au pouvoir, si les circonstances leur étaient favorables. Cette obsession, on a voulu la raconter et la faire partager aux lecteurs. Cette obsession, finalement, de nombreux Français la partagent, tant nos concitoyens, malgré des manifestations récurrentes de défiance à l'égard de ceux qui les dirigent, restent épris de politique.

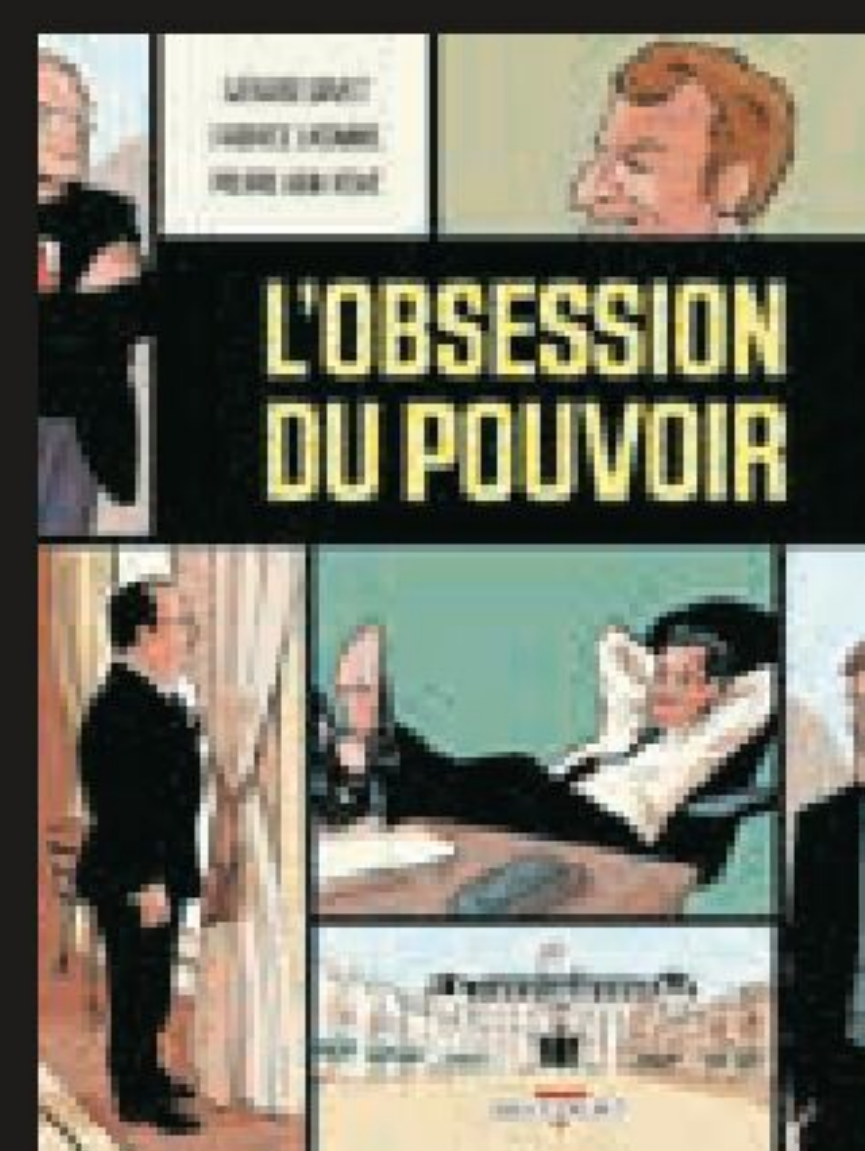
Écrire un scénario, est-ce différent d'un article ?

Les deux exercices n'ont rien à voir. Il nous a fallu apprendre à synthétiser le propos, à imaginer les textes représentés en dessins, à chercher des scènes et des dialogues, à créer des liaisons entre les pages. On a tâtonné, refait plusieurs fois le scénario... On était très humbles devant l'exercice : un article, on savait à peu près faire, un scénario de BD, beaucoup moins. On a appris, tout simplement. Seul point commun avec le journalisme, en tout cas celui que l'on pratique, on a vraiment tenu à ce que les phrases prononcées par les présidents Hollande, Sarkozy ou même Macron soient les plus fidèles possibles à la réalité.

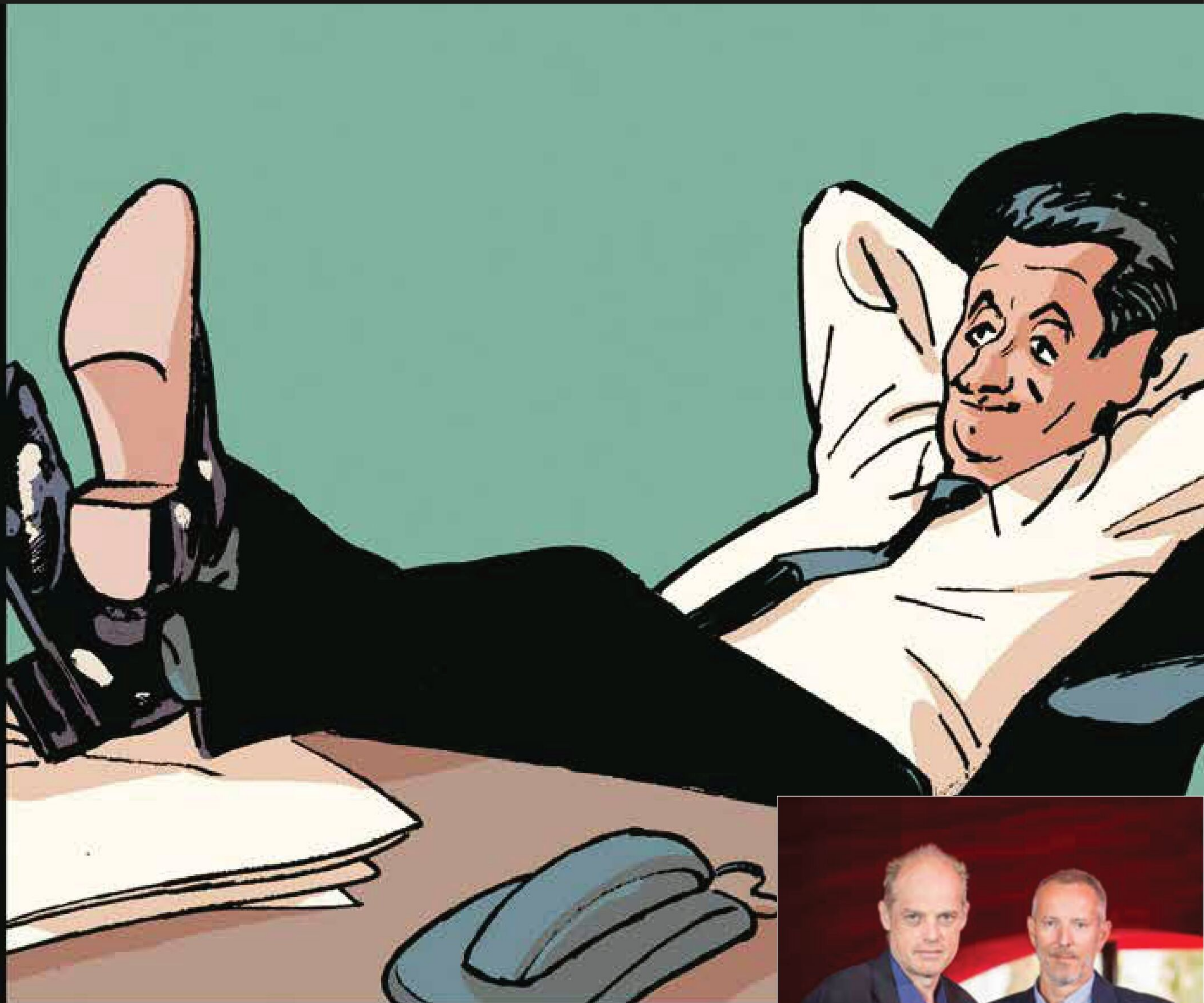


Pourquoi s'être représentés dans la BD ?

On s'est longtemps posé la question. Au départ, ce n'était pas notre souhait, c'est notre éditeur Vincent Bernière qui en a eu l'idée. On a réfléchi, écouté ses arguments. Et on en est arrivés à la conclusion que l'un des liens entre Sarkozy, Hollande et Macron, c'était aussi notre duo de journalistes et nos enquêtes. Tous trois nous connaissent et ont eu à « subir » notre travail. On a donc choisi de tenter de raconter le journalisme d'enquête à travers cette BD, nos erreurs aussi, nos failles, nos interrogations, tout en restant dans l'optique de décrire ce sentiment qui unit les trois présidents : l'obsession du pouvoir.



L'obsession du pouvoir
de Gérard Davet, Fabrice Lhomme
et Pierre Van Hove
aux éditions Delcourt
@ Éditions Delcourt, 2022 — Davet,
Lhomme, Van Hove

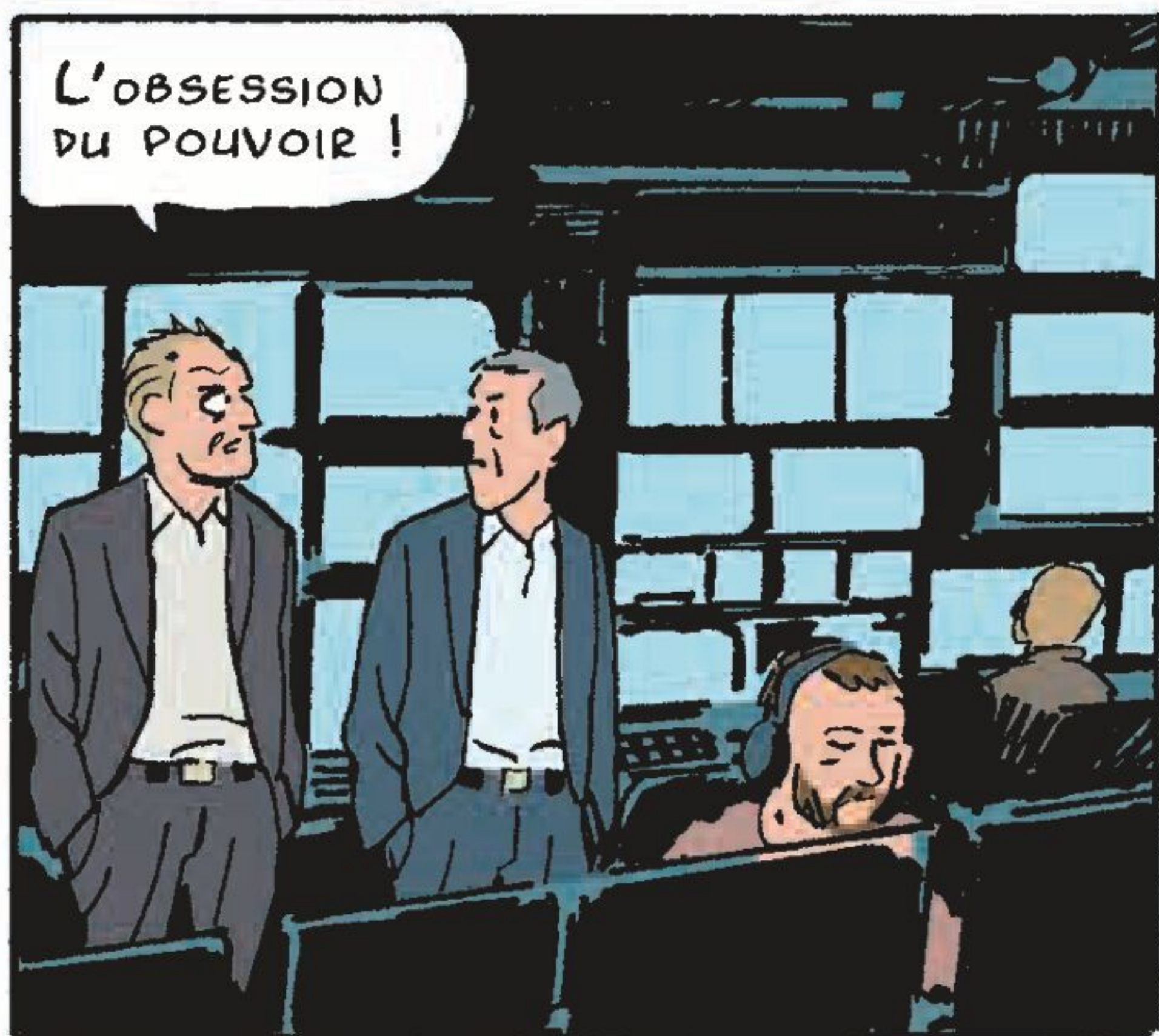


Gérard Davet et Fabrice Lhomme



L'obsession du pouvoir !

15 SEPT. 2020.





PARIS, JUIN 2018.



M. LE PRÉSIDENT
VA VOUS
RECEVOIR.



NICOLAS SARKOZY N'ÉTAIT PLUS
GRAND-CHOSE, EN CET ÉTÉ DE L'AN 11
DE L'ÈRE MACRON. JUSTE UN
EX-PRÉSIDENT, RATTRAPÉ PAR SES
AFFAIRES POLITICO-JUDICIAIRES.



AFFAIRES QUI, D'UNE CERTAINE FAÇON,
ÉTAIENT AUSSI LES NÔTRES...

MESSIEURS
...



PFFF



JE NE SAIS PAS POURQUOI JE
VOUS REÇOIS. TOUT LE MONDE
ME L'A DÉCONSEILLÉ...



S'APPRÉCIER OU PAS, CE N'EST PAS
IMPORTANT. DE TOUTE FAÇON, CROYEZ-
LE SI VOUS LE VOULEZ, ON N'A RIEN
CONTRE VOUS PERSONNELLEMENT.



RIEN DE PERSONNEL ?

MAIS VOUS
M'AVEZ TUÉ !



SI J'AI PERDU LA PRÉSIDENTIELLE
EN 2012, PUIS LA PRIMAIRE QUATRE
ANS PLUS TARD, C'EST À
CAUSE DE VOUS !!



ON N'A PAS INVENTÉ
TOUT CE SYSTÈME QUI
VOUS ENTOURE...

... CES DIZAINES DE MISES
EN EXAMEN DANS VOTRE
ENTOURATION, VOUS-MÊME
VOUS ÊTES MIS...



NON ! VOUS M'AVEZ EMPÊCHÉ DE
REDEVENIR PRÉSIDENT, VOUS LE
SAVEZ BIEN. VOUS ET CERTAINS
DE VOS CONFRÈRES, VOUS AVEZ
GÂCHÉ DES VIESENTIÈRES !



CE N'EST PAS DU
JOURNALISME, MAIS DE
L'ACHARNEMENT.

PARIS, DÉCEMBRE 2018.

LE PRÉSIDENT
VA VOUS
RECEVOIR...

ET JE ME DEMANDE ENCORE
POURQUOI IL A ACCEPTÉ !

ON NE L'AVAIT PAS REVU DEPUIS
LA PARUTION DE NOTRE LIVRE,
"UN PRÉSIDENT NE DEVRAIT PAS
DIRE ÇA...", QUI L'AVAIT LARGEMENT
INCITÉ À RENONCER, EN 2016,
À SE REPRÉSENTER.

CE QUE JE VOUS REPROCHE LE PLUS, CE
N'EST PAS LE LIVRE, C'EST UN JUGEMENT
PLUTÔT FAVORABLE. CE QUE JE VOUS
REPROCHE, MOI, C'EST LE TITRE, QUI A
DONNÉ UNE PRÉSUMPTION DE FAUTE...

L'OBJECTIF A TOUJOURS ÉTÉ DE
VOUS RACONTER, DE DÉCRYPTER
VOTRE PRÉSIDENT, MAIS...

VOUS NE M'AVEZ PAS RENDU SERVICE.
MACRON ET VALLS EN ONT FAIT UNE
OPÉRATION DE DÉCRÉDIBILISATION, C'EST
MACRON QUI EN A LE MIEUX PROFITÉ.

CE LIVRE A CONTRIBUÉ À VOTRE
PERTE, MAIS NOUS NE VOUS AVONS
PAS PIÉGÉ...

VOUS REGRETTEZ DE NE PAS VOUS
ÊTRE REPRÉSENTÉ ? ET D'AVOIR
OUVERT LA PORTE À MACRON ?

IL Y AVAIT DES RAISONS DE NE
PAS ME REPRÉSENTER, PAS
SEULEMENT À CAUSE DU LIVRE.
MAIS... ÇA ME FRUSTRE.
LA CRÉATURE M'A ÉCHAPPÉ.

JE N'AI JAMAIS
SOUPÇONNÉ ÇA,
MAIS MACRON A
VU UN BOULEVARD...

D'AUTANT QUE
FILLON ÉTAIT
PRENABLE...

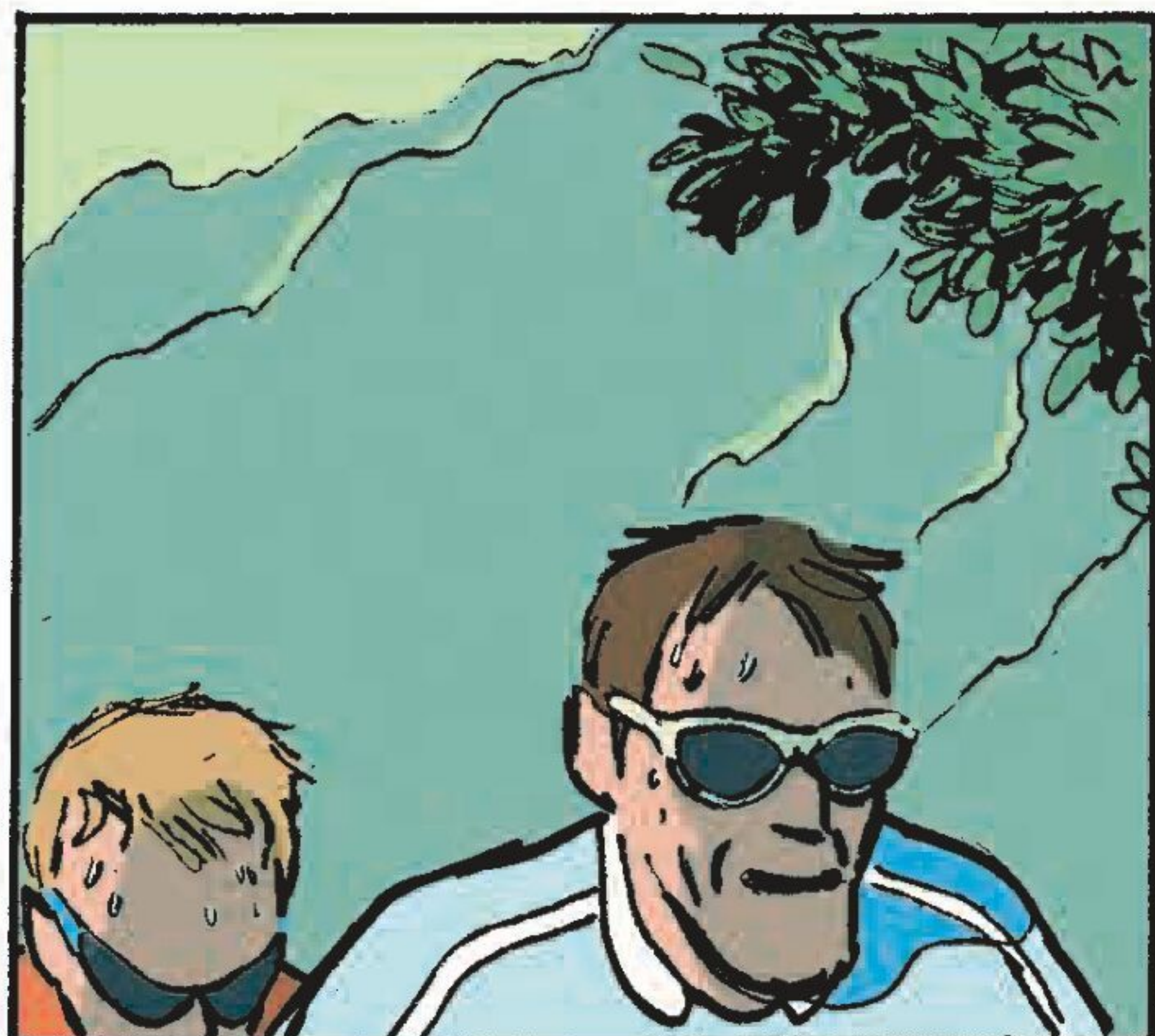
JE PENSAIS QUE FILLON ÉTAIT
HONNÊTE. IL NE VOULAIT PAS
LAISSER UN MALHONNÊTE, SARKOZY,
AU SOMMET DE L'ÉTAT. ET LUI
AUSSI ÉTAIT MALHONNÊTE !

SARKOZY, HOLLANDE. LA MÊME
FASCINATION POUR LE POUVOIR. ON
S'EST VITE TROUVÉS SUR LEUR CHEMIN.

AVEC LA MÊME OBSESSION
...



L'obsession du pouvoir !



TU SAIS ?

QUOI ?



IL FAUDRAIT TROUVER UN GROS SCOOP SUR CHIRAC...

HA, OUI.



LE RPR A LONGTEMPS BÉNÉFICIÉ DE FONDS OCCULTES ISSUS DES HLM DE PARIS ET DES MARCHÉS TRUQUÉS DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE.



J'AI REMIS 5 MILLIONS DE FRANCS À JACQUES CHIRAC, EN LIQUIDE.

JEAN-CLAUDE MÉRY, PROMOTEUR IMMOBILIER ET EX-MEMBRE DU COMITÉ CENTRAL DU RPR.



1 MILLION DE FRANCS AU PARTI COMMUNISTE ET 3 MILLIONS ET DEMI DE FRANCS POUR LE PARTI SOCIALISTE.

FABRICE AVAIT RÉCUPÉRÉ SA CONFESSION VIDÉO POSTHUME QUI ACCUSAIT CHIRAC D'AVOIR TOUCHÉ DES FONDS ILLICITES.



VOUS ÊTES VRAIMENT SÛRS DE VOTRE COUP ?

JEAN-MARIE COLOMBANI, DIRECTEUR DU MONDE.



PARCE QUE L'ACCUSATION EST ÉNORME, CETTE HISTOIRE VA FAIRE UN MORT : SOIT CHIRAC DÉMISSIONNE, SOIT C'EST MOI !



Le Monde

VENDREDI 22 SEPTEMBRE 2000

Le testament d'un financier du RPR

Le Monde publie la confession posthume de Jean-Claude Méry, collecteur de fonds occultes. Décédé en 1999, il avait enregistré sa « vérité » sur une bande vidéo. Son récit décrit le vrai des marchés publics à Paris dans les années 80. Mis en cause, Jacques Chirac n'a pas souhaité...



JE SUIS INDIGNÉ !

IL DOIT Y AVOIR UNE LIMITE À LA CALOMNIE !

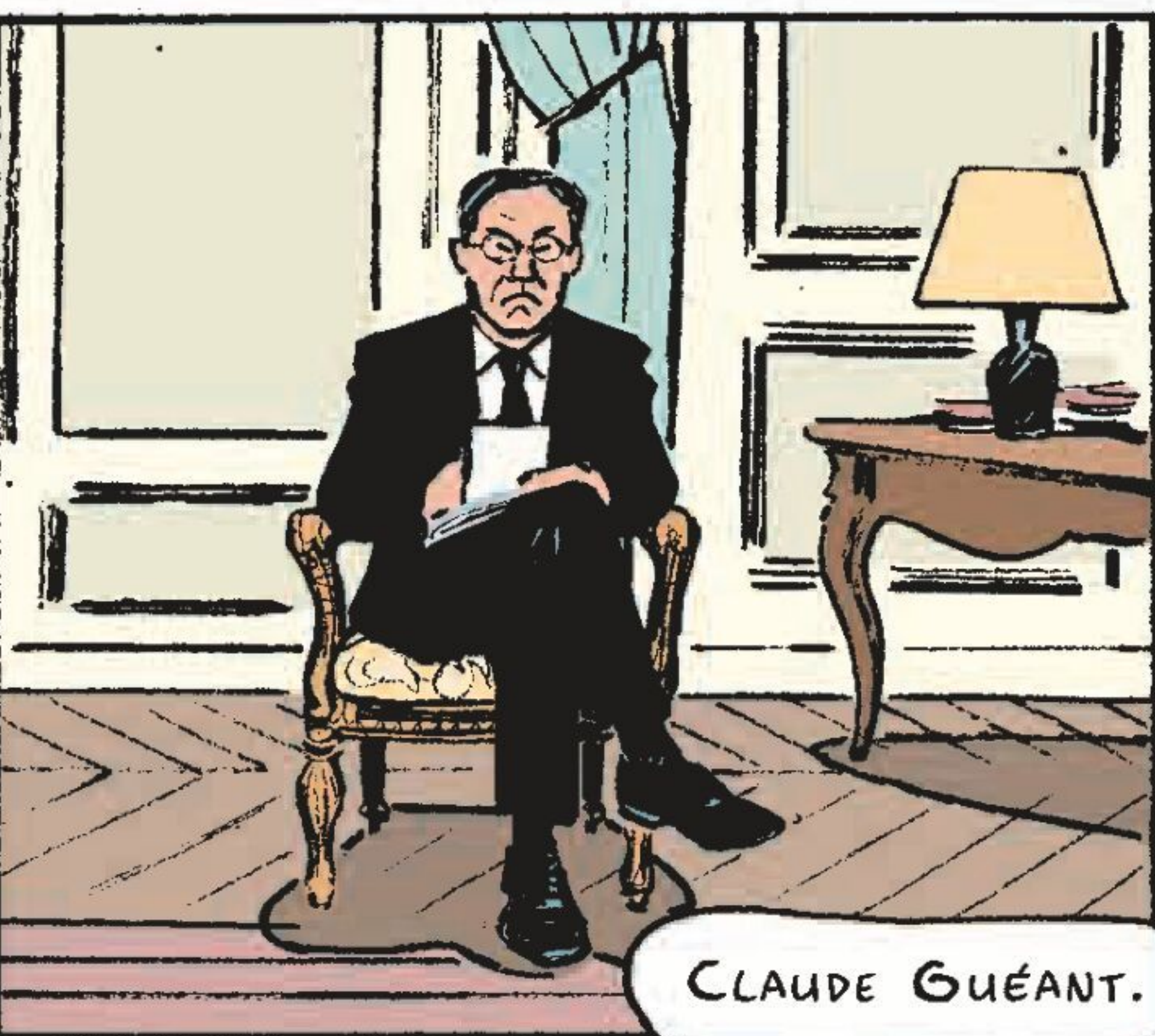
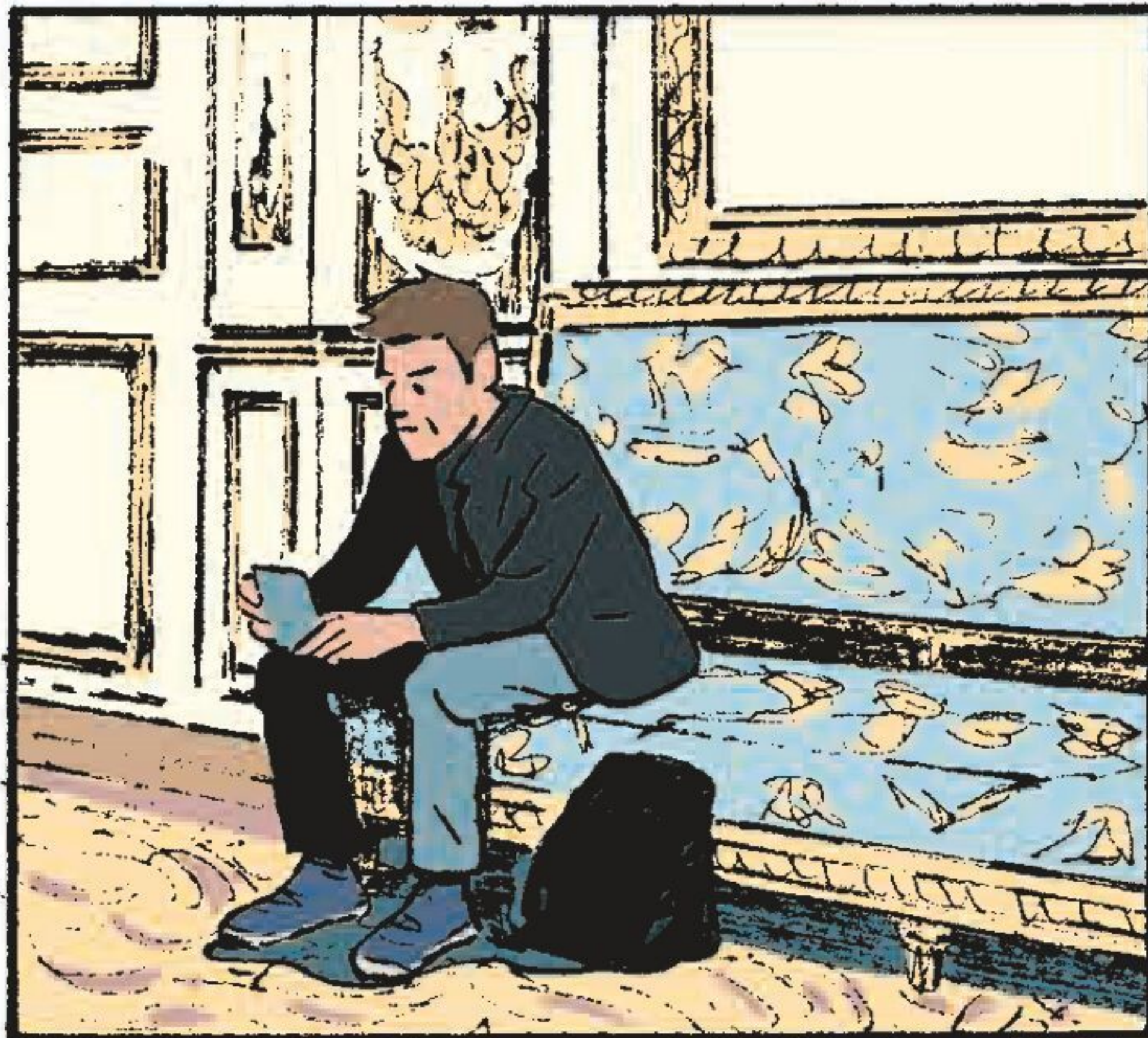
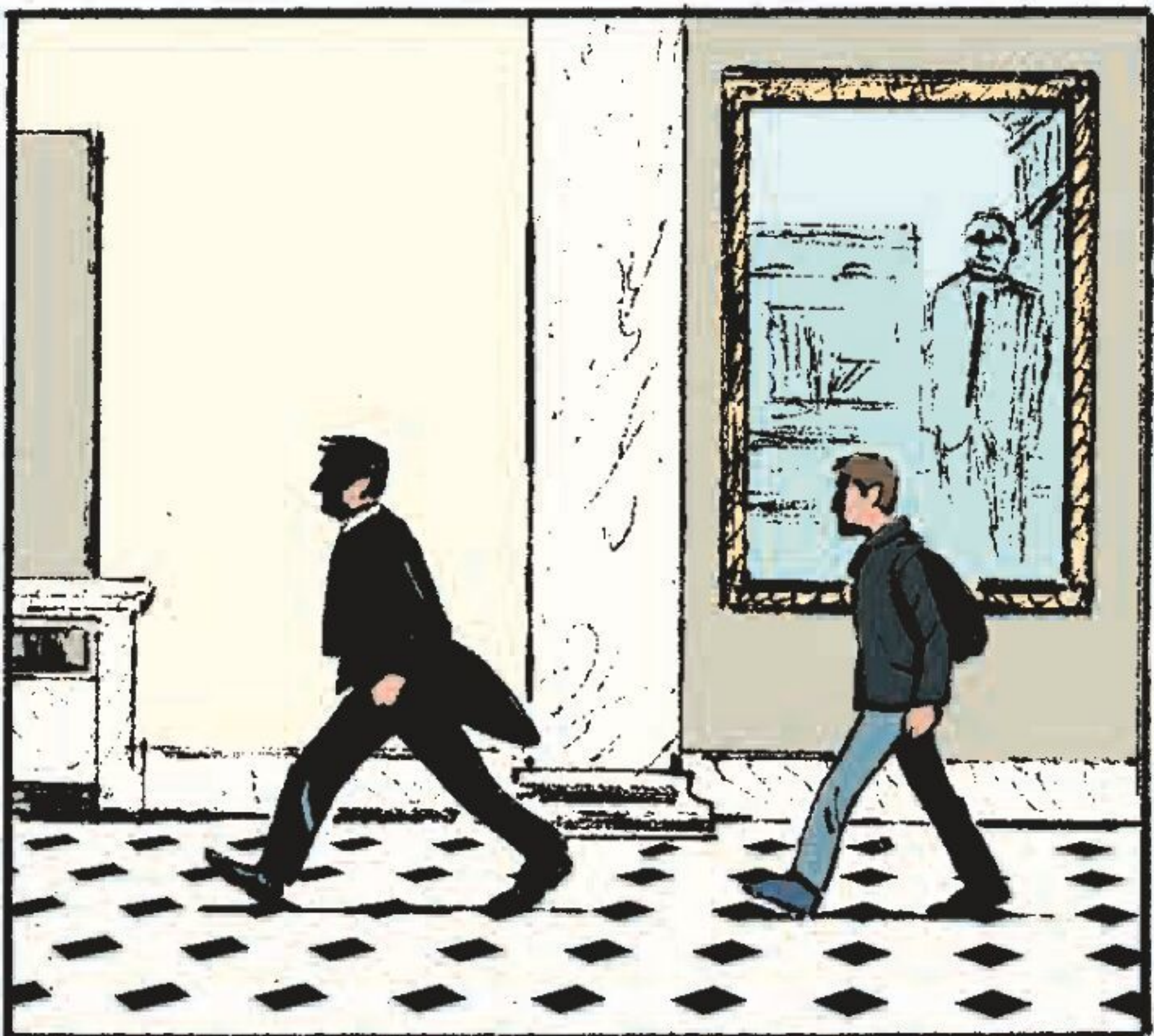
AUJOURD'HUI, ON ME RAPPORTE UNE HISTOIRE ABRACADABRANTESQUE !



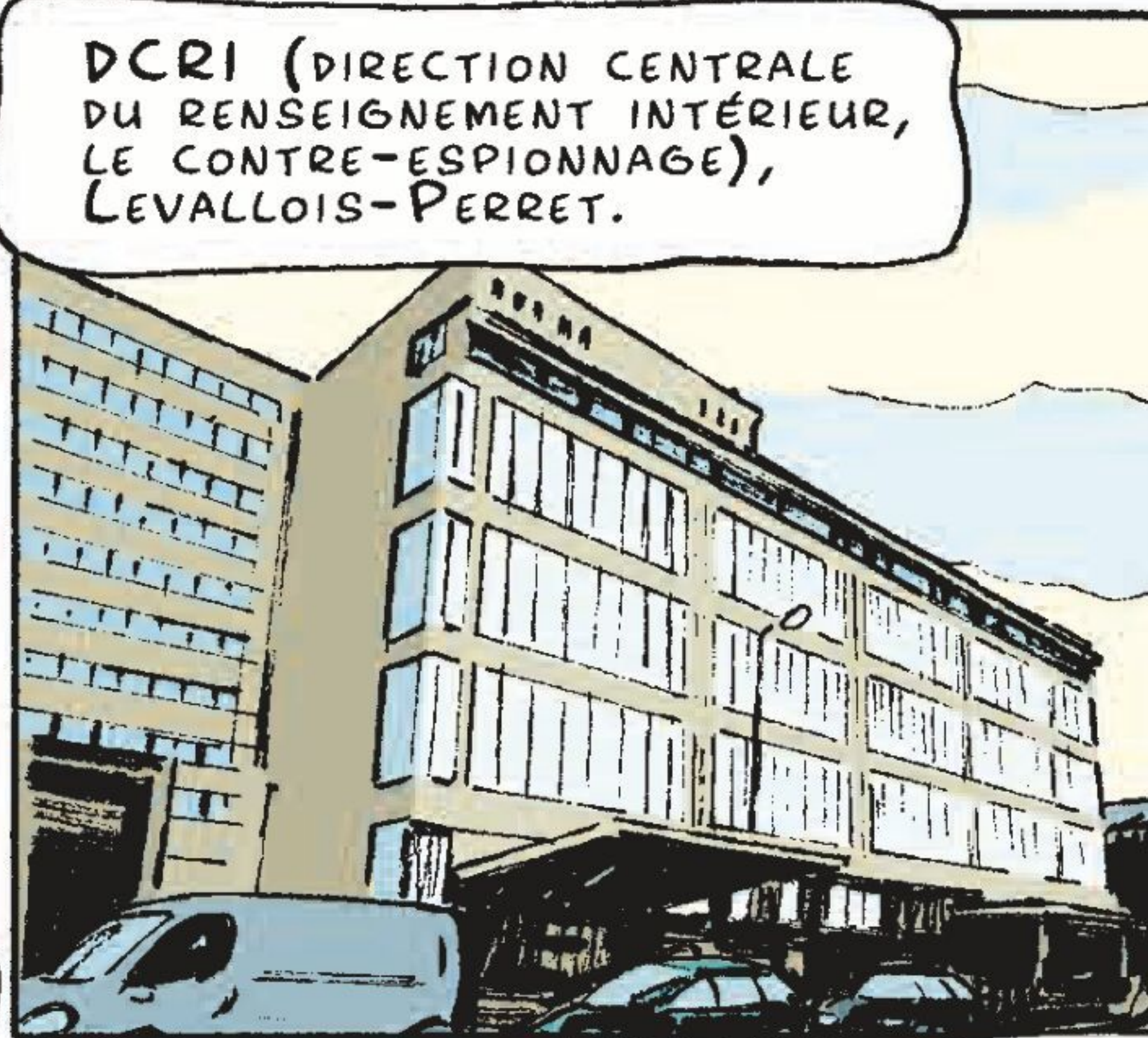
L'obsession du pouvoir !



L'OBSESSION, LÀ AUSSI, POUR LE POUVOIR. GÉRARD PASSE DU TEMPS À L'ÉLYSÉE, OÙ SE TROUVENT LES INFOS.



CLAUDE GUÉANT.



DCRI (DIRECTION CENTRALE DU RENSEIGNEMENT INTÉRIEUR, LE CONTRE-ESPIONNAGE), LEVALLOIS-PERRET.



ON A IDENTIFIÉ UN GROUPE TERRORISTE, À TARNAC !



FRÉQUENTER LES LIEUX DE POUVOIR NE VEUT PAS DIRE PACTISER.



C'EST JUSTE UN PASSAGE OBLIGÉ. LE MEILLEUR MOYEN DE SAVOIR CE QUI SE TRAME, DE DÉNICHER DE NOUVELLES IDÉES. LE JOURNALISME, C'EST LE CONTACT ET LA DISTANCE, DISAIT BEUVE-MÉRY.



IL A ÉTÉ PRENDRE SES ORDRES CHEZ SARKO ?

HIN HIN...



Les eaux troubles de la construction navale

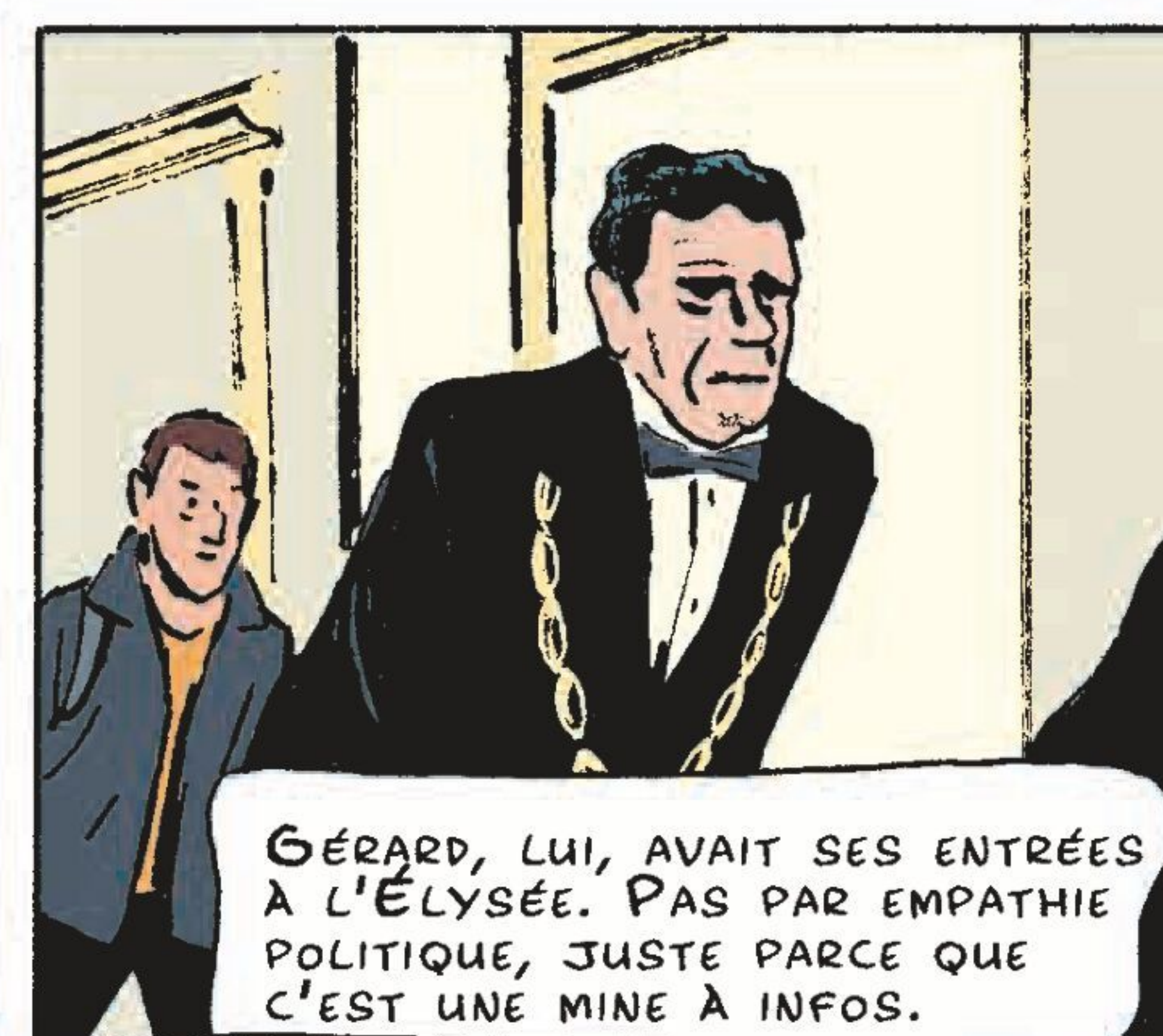
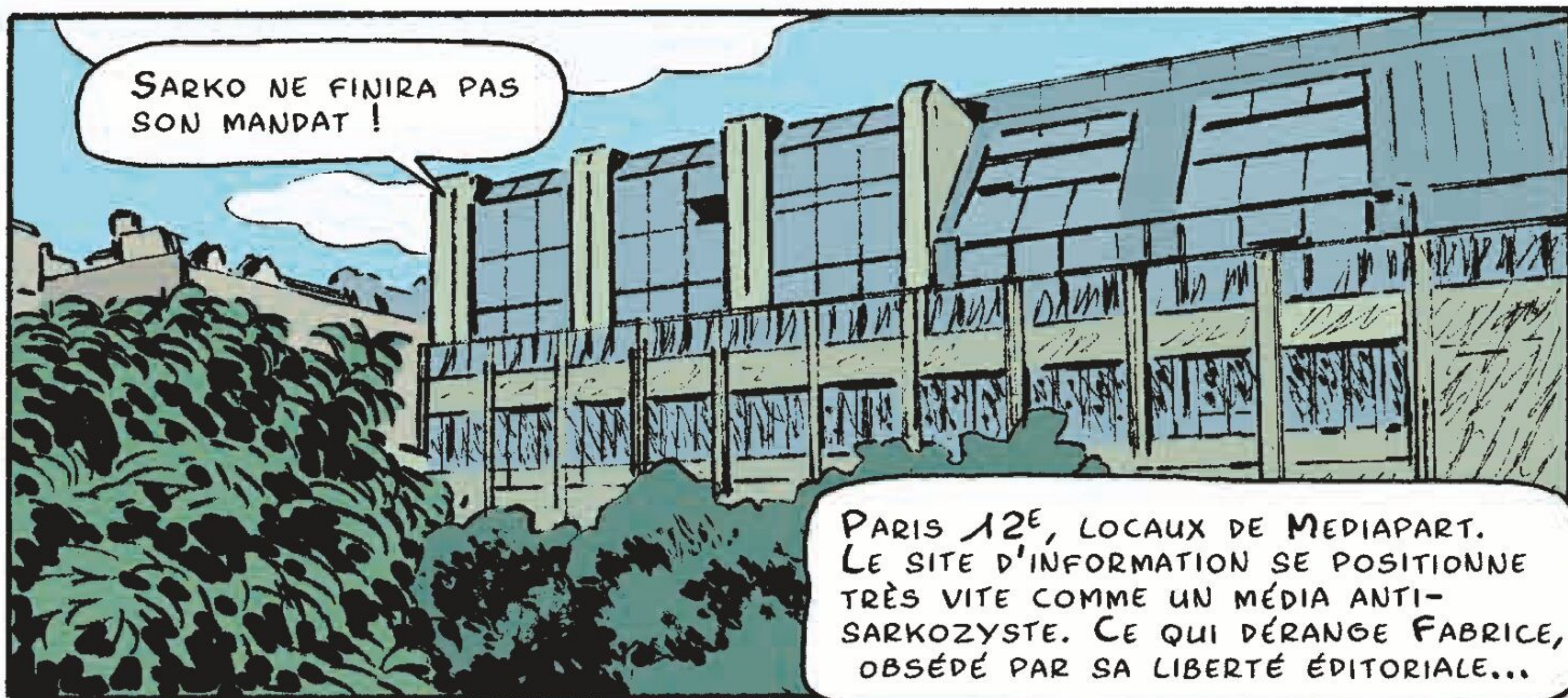
L'enquête judiciaire en cours sur le constructeur naval de défense DCNS apporte son lot de révélations.

Par Gérard Davet

10 septembre 2008 à 12h20 - Mis à jour le 10 septembre 2008 à 13h08.

Lecture 5 min.







L'obsession du pouvoir !

L'INTERMÉDIAIRE ZIAD TAKIEDDINE, UN PERSONNAGE ERRATIQUE, MENAÇANT, SI PEU FIABLE... UNE PLANCHE POURRIE, COMME ON DIT DANS LE JARGON.



N'EMPÊCHE QU'IL S'ÉTAIT ENRICHI EN FACILITANT LES VENTES DE SOUS-MARINS AU PAKISTAN, ET IL ÉTAIT SUSPECTÉ D'AVOIR REVERSÉ UNE PARTIE DES COMMISSIONS AU RÉSEAU BALLADUR.



VOUS ÊTES MANIPULÉS PAR LA JUSTICE FRANÇAISE, TOUS !

JE N'AI PAS VERSÉ UN FRANC OU UN EURO À BALLADUR !

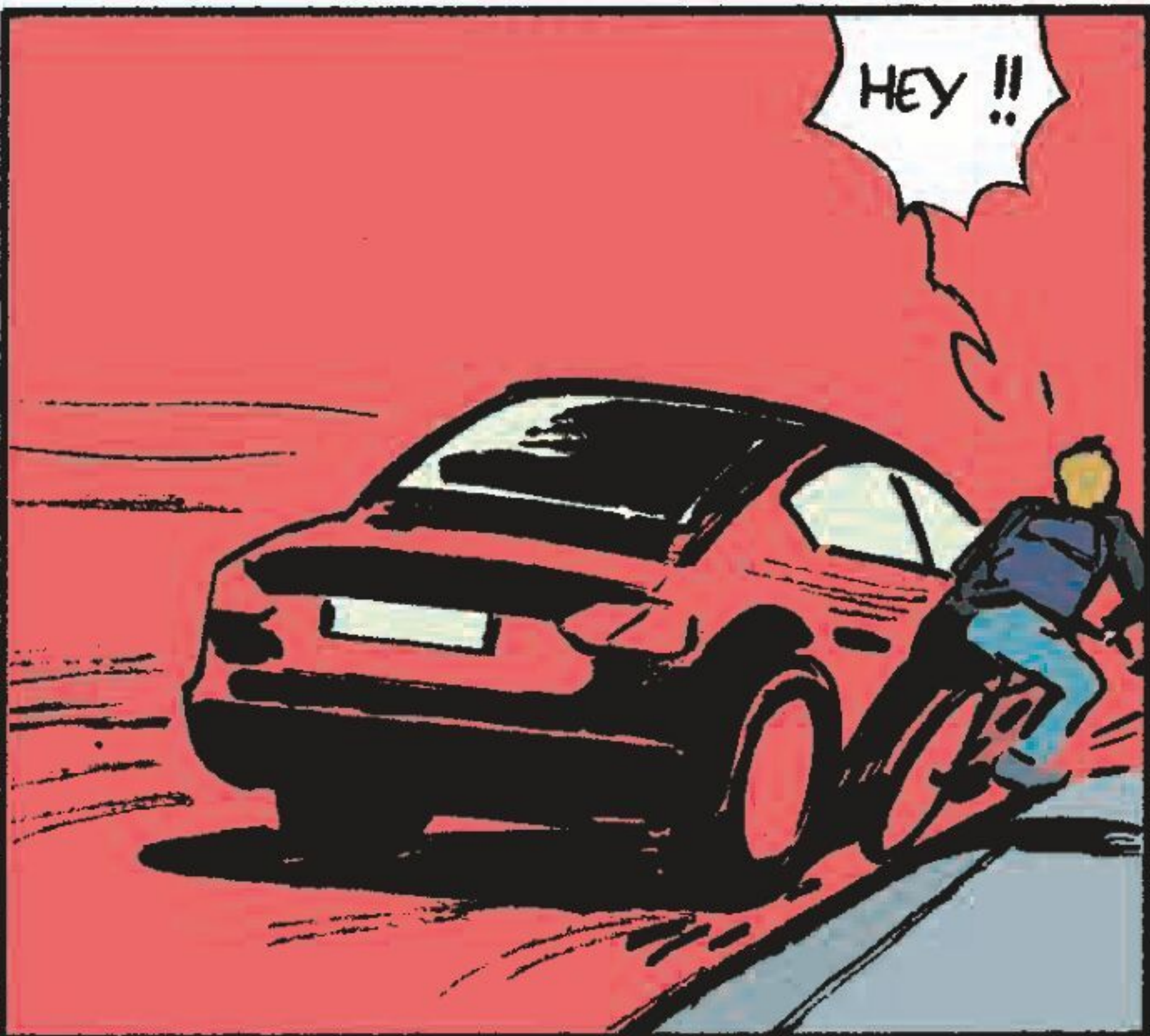


ET ENCORE MOINS À SARKOZY, JAMAIS, SUR LA TÊTE DE TOUTE MA FAMILLE !

CEUX QUI VOUS DISENT LE CONTRAIRE SONT DES MENTEURS ET DES SALAUDS !



MÉFIEZ-VOUS, ILS SONT CAPABLES DE TOUT !!





L'obsession du pouvoir !

Juin 2010.

CONTRAIREMENT À UNE LÉGENDE RÉPANDUE, IL EST RARE, TRÈS RARE, QUE L'ON NOUS APORTE UN SCOOP CLÉ EN MAIN. POURTANT, EN CE PRINTEMPS 2010, C'EST BIEN CE QUI SE PASSE.

UN INTERMÉDIAIRE CRÉDIBLE PROPOSE À FABRICE DES ENREGISTREMENTS EXCLUSIFS RÉALISÉS CLANDESTINEMENT AU DOMICILE DE LA MILLIARDAIRE LILIANE BETTENCOURT, PREMIÈRE FORTUNE FRANÇAISE, PROPRIÉTAIRE DE L'ORÉAL.

ON Y ENTEND DE DRÔLES DE CHOSSES...

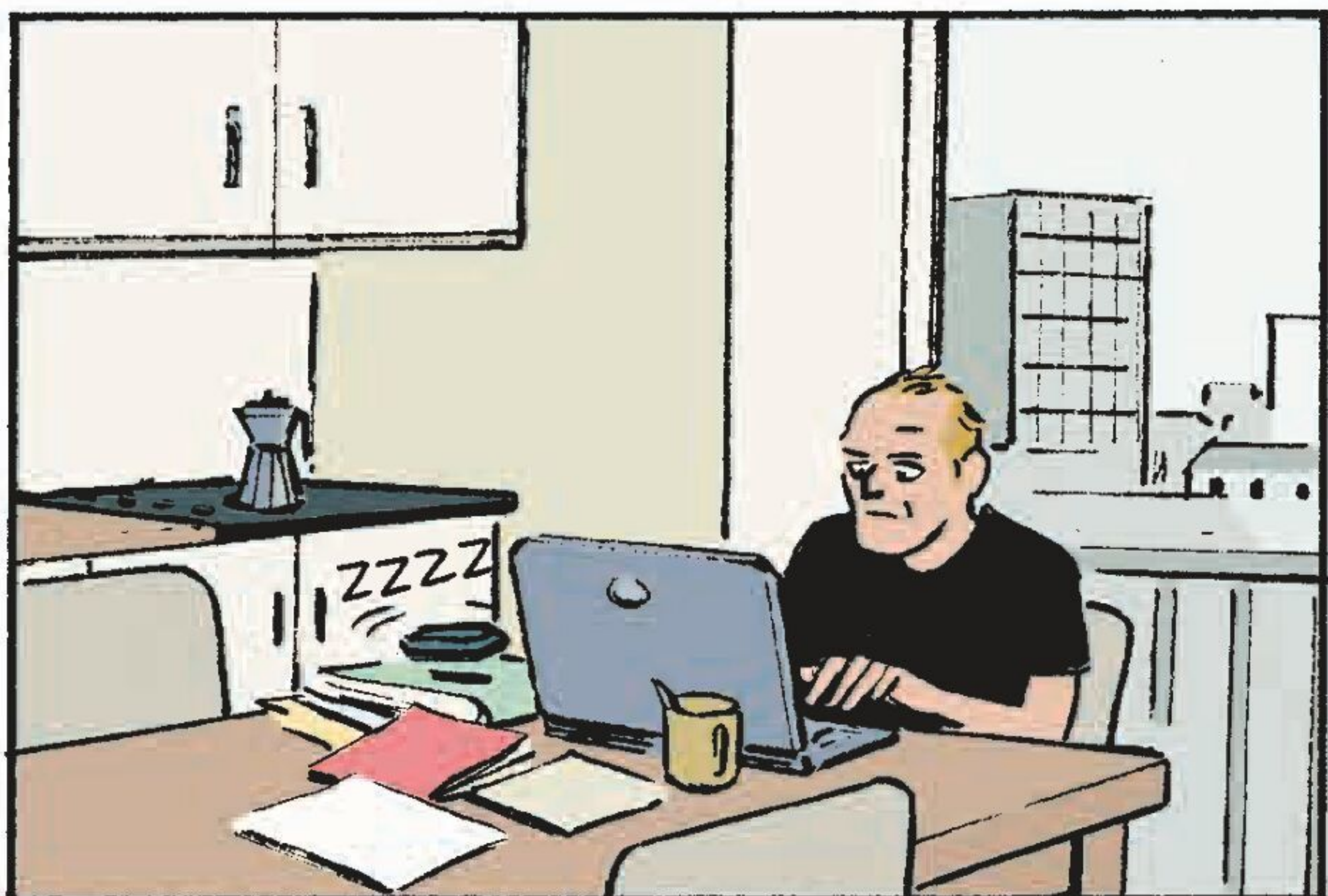
OUI, ON PASSE VOUS VOIR CET APRÈS-MIDI, BIEN SÛR...

JE PEUX VOUS MONTRER LES RETRANSCRIPTIONS ÉCRITES DES CONVERSATIONS CHEZ LES BETTENCOURT, ELLES SONT FIABLES...

IL NOUS FAUT LES ENREGISTREMENTS EUX-MÊMES.

JE M'EN DOUTAIS, JE VOUS CONNAIS...

... NICOLAS SARKOZY, IL FAUT L'AIDER, C'EST PAS CHER, C'EST 7 500 EUROS...



ALLÔ, FABRICE ! OUAIS... PLENEL VEUT DIFFÉRER LA PUBLICATION...

ÇA ME REND FOU, ON VA SE FAIRE GRILLER !

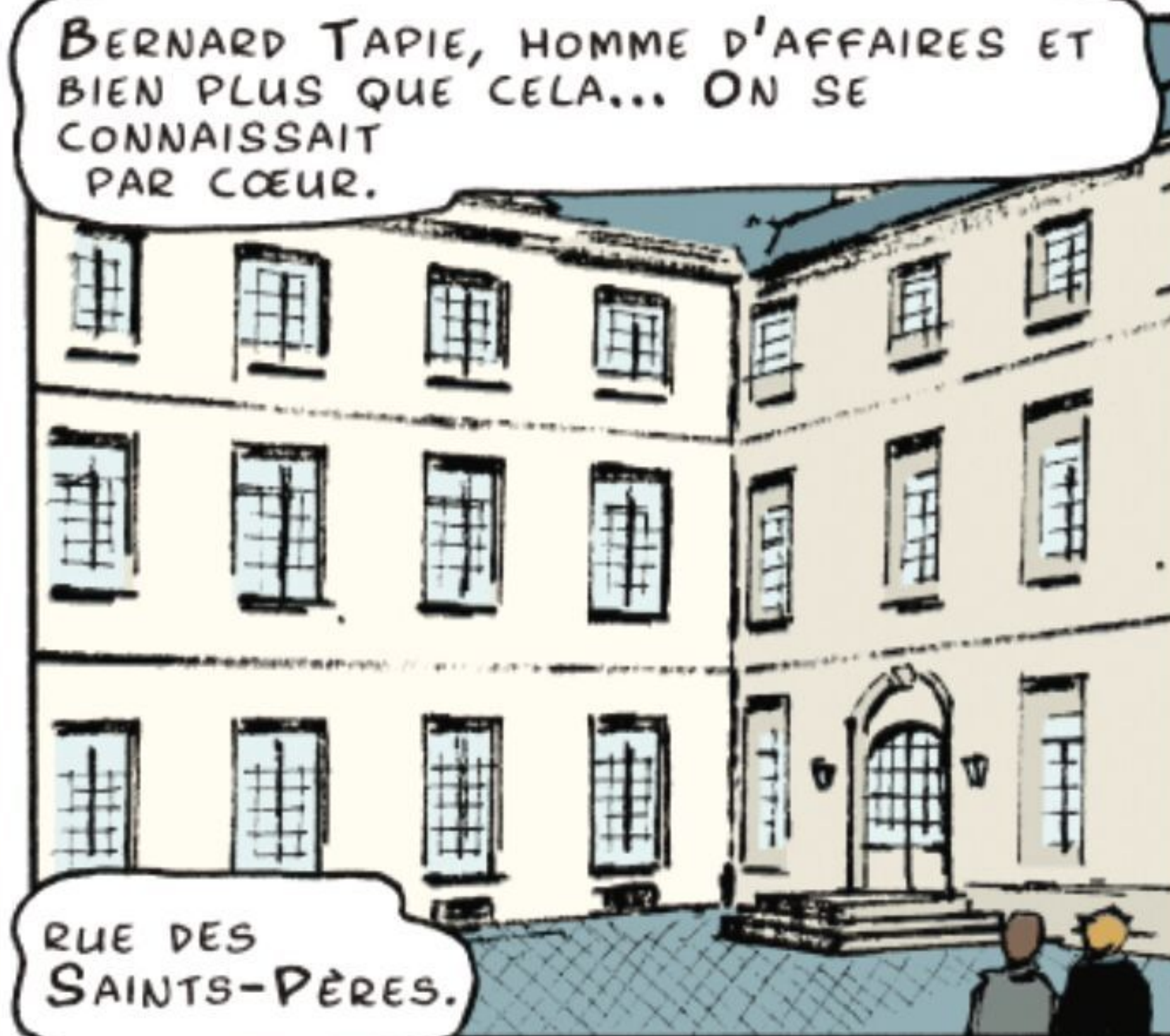
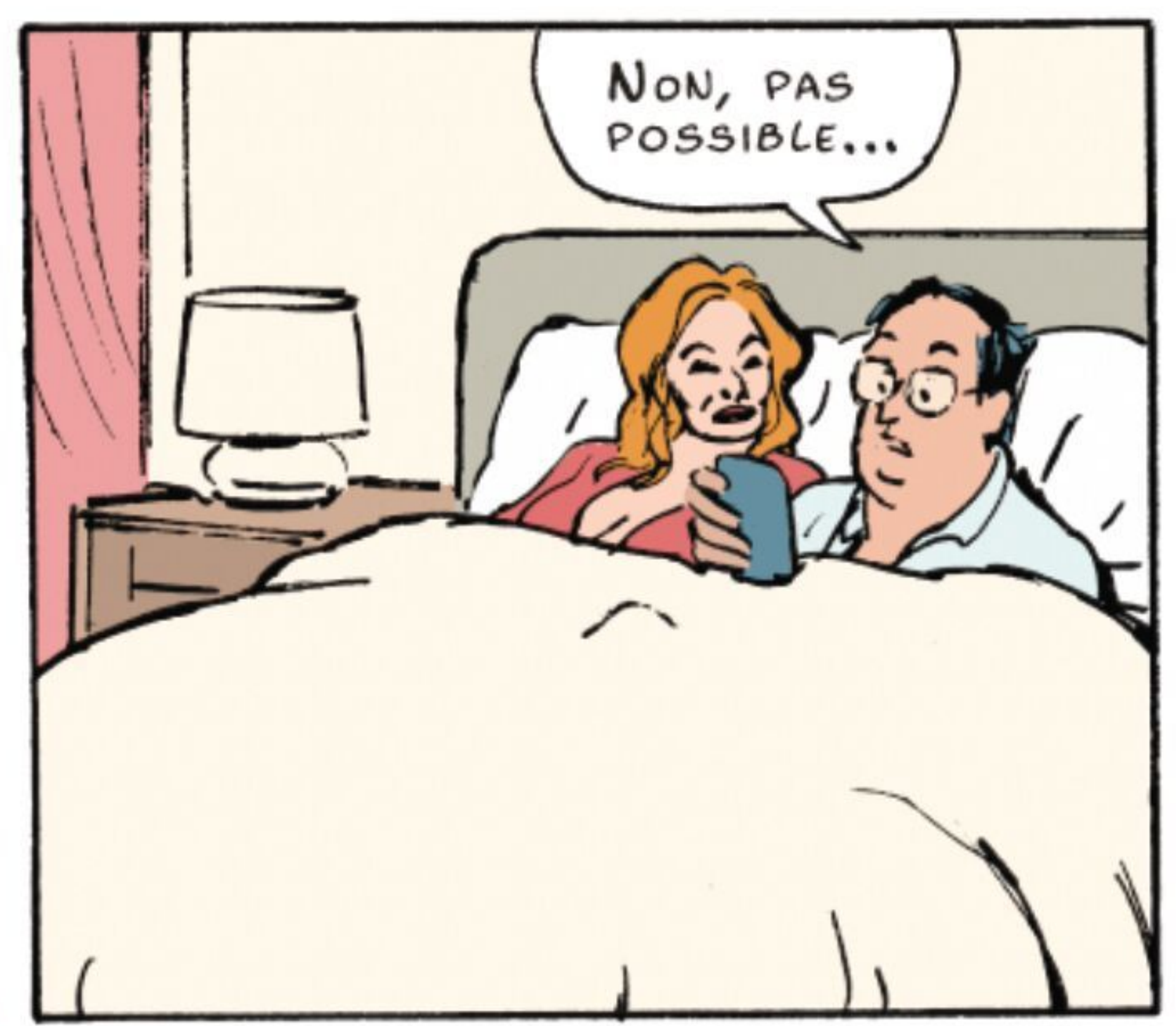
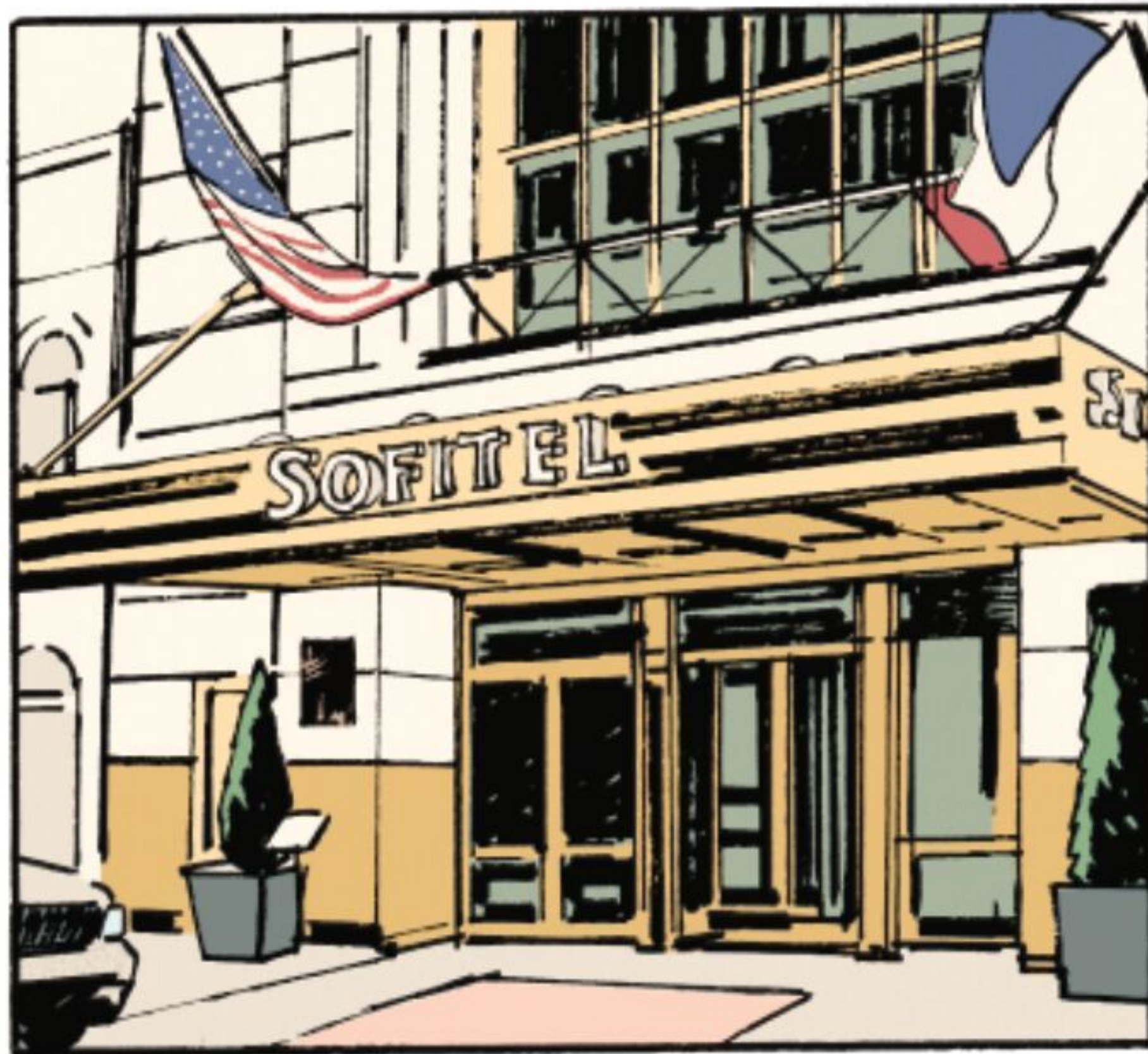
LE MAGAZINE LE POINT S'ÉTAIT LUI AUSSI PROCURÉ LES ENREGISTREMENTS. FABRICE ALLAIT PERDRE LE BÉNÉFICE DU SCOOP.

NON, MAIS PLENEL SAIT QU'IL VA ÊTRE VIOLEMMENT CRITIQUÉ POUR OSER PUBLIER DES ENREGISTREMENTS PIRATES.



LA VÉRITÉ, C'EST QUE COMME LUI AVAIT DÉPOSÉ PLAINTÉ CONTRE MITTERRAND QUI L'AVAIT MIS SUR ÉCOUTE QUAND IL ÉTAIT JOURNALISTE AU MONDE, IL NE VEUT PAS QU'ON LUI RENVOIE ÇA DANS LA FIGURE... BEN OUI...





14 MAI 2011, UN SÉISME SE PRODUIT AU PS.

NON, PAS POSSIBLE...

ET SI ON SE METTAIT SUR LE DOSSIER DE L'ARBITRAGE TAPIE ? IL A TOUCHÉ 405 MILLIONS D'EUROS GRÂCE À SES AMITIÉS SARKOZYSTES, IL Y A UN TRUC À ALLER CHERCHER...

L'AFFAIRE TAPIE. 405 MILLIONS D'EUROS OBTENUS PAR L'HOMME D'AFFAIRES GRÂCE À UNE PROCÉDURE D'ARBITRAGE SUSPECTE, FAVORISÉE PAR SARKOZY. DE QUOI NOUS OCCUPER...

LA VICTIME C'EST MOI !!

ÇA A L'AIR BIEN COMPLEXE QUAND MÊME CETTE AFFAIRE. ON NE SAURA JAMAIS QUI A ESCROQUÉ QUI, ENTRE TAPIE ET LE CRÉDIT LYONNAIS...

OK, DU COUP, ON SE CONCENTRE SUR L'ARBITRAGE QUI LUI A PERMIS D'OBTENIR CES MILLIONS ?

BERNARD TAPIE, HOMME D'AFFAIRES ET BIEN PLUS QUE CELA... ON SE CONNAISSAIT PAR CŒUR.

RUE DES SAINTS-PÈRES.

ALORS, LES DEUX SALAUDS DU MONDE, VOUS VOULEZ MA PEAU, C'EST ÇA ?

VOUS POUVEZ, DANS CE MÉTIER, VIVRE SOUS UNE CARAPACE, BOUFFI DE VOTRE ORGUEIL DE JOURNALISTE.

J'AI ÉTÉ PRIS POUR DES TRUCS QUE JE N'AI PAS FAITS...

REFUSER DE TUTOYER LES GENS OU DE FRÉQUENTER LES ESCROCS. VOUS POUVEZ AUSSI ACCEPTER LA PART D'AFFECTIF, D'HUMAIN QUI CARACTÉRISE CE BOULOT.

ET PAS POUR LES CONNERIES QUE J'AI VRAIMENT FAITES.

ET PUIS, RIEN DE TEL QU'UNE RENCONTRE PHYSIQUE POUR DÉSAMORCER LA TENSION.

EN FAIT, JE DÉTESTE LES JOURNALISTES.

ÉLYSÉE, JEUDI 17 MAI 2012,
14 H 30, PREMIER ENTRETEN AVEC LE
NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.



UN CERTAIN EMMANUEL MACRON
A ÉTÉ PROMU SECRÉTAIRE
GÉNÉRAL ADJOINT, ON Y PRÊTE A
PEINE ATTENTION.

BONJOUR.



JEAN-MARC AYRAULT VIENT
D'ÊTRE NOMMÉ À MATIGNON.



JE M'EXCUSE MAIS JE DOIS
VOIR LE PRÉSIDENT QUELQUES
MINUTES.



CES PORTRAITS QUE L'ON FAIT DE MOI,
OÙ L'ON PARLE DE MON SOI-DISANT
MANQUE DE CHARISME, PFFF... C'EST
DRÔLE CE DÉCALAGE ENTRE CETTE IMAGE
CARICATURALE D'HOMME DISTANT ET
FROID ET CE QUE JE SUIS VRAIMENT.



CHEZ MOI À NANTES,
LES GENS SAVENT
QUE JE NE SUIS
PAS COMME ÇA.



PLUS TARD.

COMMENT ÇA VA ?

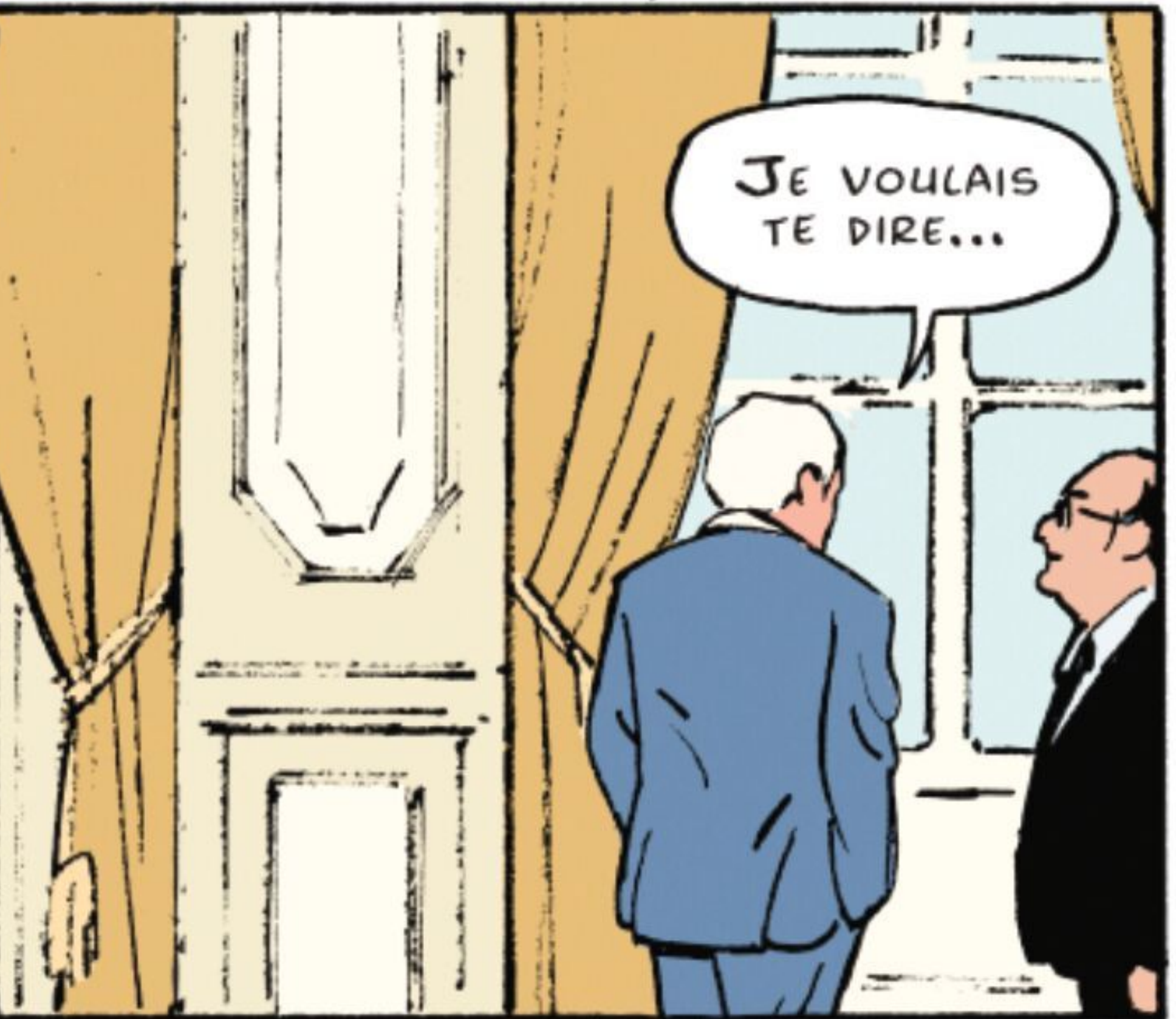
ENTREZ.



ÉTONNANT. ON ASSISTE À LA PREMIÈRE
CONVERSATION À L'ÉLYSÉE ENTRE LE
PRÉSIDENT ET SON PREMIER MINISTRE.



JE VOULAIS
TE DIRE...



FILLON NE M'A DEMANDÉ QU'UN
SEUL SERVICE, RECASER SON
DIRECTEUR DE CABINET...



350 000 EUROS À
NE RIEN FAIRE, C'EST
FOU...



BON JE TE LAISSE,
J'AI QUAND MÊME
UN CONSEIL DES
MINISTRES À
PRÉPARER...





L'obsession du pouvoir !

22 NOVEMBRE 2012.

VOUS VOUS ÊTES BIEN RENDU AU DOMICILE DES ÉPOUX BETTENCOURT ?



PFFF



HA HA !



ON SE PROCURE ÉGALEMENT DES DOCUMENTS JUDICIAIRES CONTENANT DES TÉMOIGNAGES GÊNANTS POUR SARKOZY.

L'AFFAIRE LIBYENNE : ON A PEU DE CERTITUDES SUR CETTE DRÔLE D'HISTOIRE.



ON RENCONTRE UNE NOUVELLE FOIS L'INTERMÉDIAIRE SULFUREUX ZIAD TAKIEDDINE.



ON NE S'Y RETROUVE PAS, DANS VOS ACCUSATIONS. C'EST INCOMPRÉHENSIBLE ET PEU PROBANT...

DÉGAGEZ DE CHEZ MOI !



DÉGAGEZ DE CHEZ MOI !



VOUS NE ME TOUCHEZ PAS ! JAMAIS !



ÉVIDEMMENT, LES PREUVES DU FINANCEMENT EXISTENT, MAIS ELLES SONT CACHÉES EN LIBYE...



DANS CETTE AFFAIRE, IL Y A, DÈS LE DÉPART, TROP PEU DE TÉMOINS FIABLES.





L'obsession du pouvoir !

15 DÉCEMBRE 2013, HOLLANDE ET SARKOZY SONT ASSIS CÔTE À CÔTE, EN AFRIQUE DU SUD, DANS LA TRIBUNE OFFICIELLE, POUR LES OBSÈQUES DE NELSON MANDELA.



QUE DE COUACS DANS TON GOUVERNEMENT, ÇA NE TIENDRA PAS LONGTEMPS CETTE HISTOIRE. MÊME TON MACRON, LÀ, ON M'EN PARLE...



DIS-MOI, TOUTES CES ENQUÊTES SUR CES HISTOIRES DE FINANCEMENTS SUSPECTS, ÇA NE T'INQUIÈTE PAS TROP ?



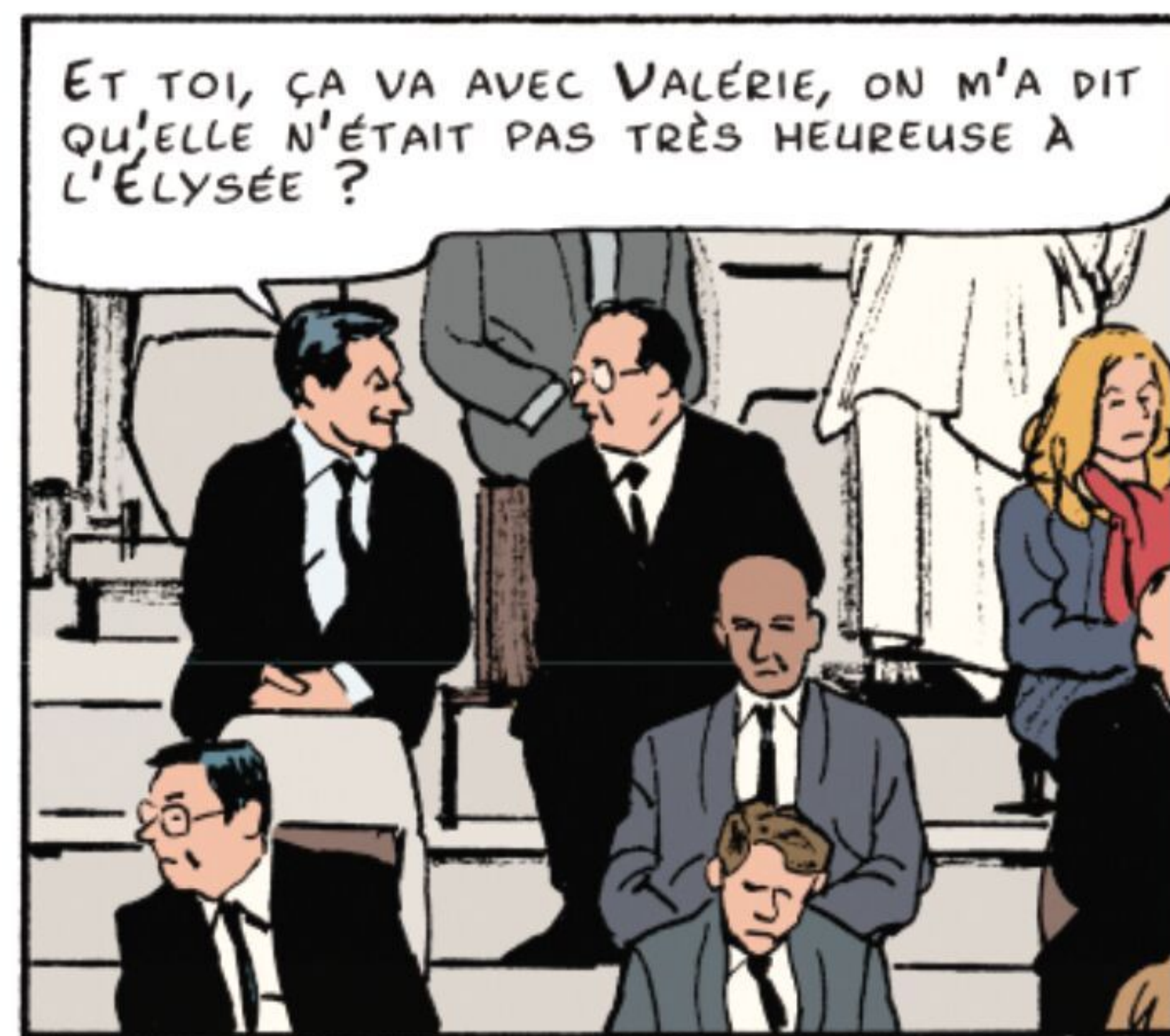
JE CONSTATE EN EFFET QUE DEPUIS TON ÉLECTION, LES PROCÉDURES ME VISANT S'ACCUMULENT, SANS DOUTE UN PUR HASARD...



TU SAIS BIEN QUE DEPUIS MAI 2012, IL N'Y A PLUS DE PRESSION SUR LA JUSTICE.



ET TOI, ÇA VA AVEC VALÉRIE, ON M'A DIT QU'ELLE N'ÉTAIT PAS TRÈS HEUREUSE À L'ÉLYSÉE ?



TU SAIS, QUAND TU NE SERAS PLUS PRÉSIDENT, LE BON PLAN, C'EST LES CONFÉRENCES, LE FRIC QUE TU TE FAIS, TU N'IMAGINES MÊME PAS !



UNE HEURE DEVANT DES ASSISTANCES FORTUNÉES DANS TOUS LES COINS DU MONDE, TOUJOURS LE MÊME TEXTE À DÉBLATÉRER, AVEC AVION EN BUSINESS ET NUIT DANS UN PALACE, C'EST 100 000 EUROS MINIMUM !



LE FN EST HAUT...



S'IL LE FAUT, JE REVIENDRAI EN POLITIQUE POUR SAUVER LA FRANCE !



IL SE PREND POUR DE GAULLE... ON A EU NAPOLEON LE PETIT, LÀ C'EST DE GAULLE LE PETIT !



16 DÉCEMBRE 2013,
ON A SORTI HOLLANDE DE SON
COCON ÉLYSÉEN POUR L'INVITER À
UN COCKTAIL, CHEZ GÉRARD.



ON VEUT OBSERVER SON COMPORTEMENT
AVEC UNE DIZAINE DE PERSONNES DE
NOTRE ENTOURAGE.

MÉLENCHON ?



IL FAIT PARTIE DES SOLDATS
PERDUS. IL SE SENT HUMILIÉ.



JE LE CONNAIS DEPUIS SI
LONGTEMPS... JE L'AI VU
RAMPER POUR ENTRER AU
GOUVERNEMENT JOSPIN...

JE SUIS RAIDE
DINGUE DE LUI.



MAIS CE N'EST PAS
FACILE, IL NE SE LIVRE
PAS.



JAMAIS.

AH BON ?



BONSOIR !



QU'EST-CE
QU'IL EST DRÔLE !

MAIS POURQUOI
IL N'EST PAS COMME
ÇA À LA TÉLÉ ?



ET PUIS IL
EST SÉDUISANT,
FINALEMENT

IL EST BEAUCOUP
PLUS SYMPA QUE
SARKO.



L'UN DES "MYSTÈRES" HOLLANDE :
CONVAINCANT EN PETIT COMITÉ,
INAUDIBLE FACE À L'ENSEMBLE DES
FRANÇAIS...



VISIBLEMENT, LES
RAPPORTS SONT TENDUS
DANS LE COUPLE
HOLLANDE/TRIERWEILER.



UN VENDREDI... À L'ÉLYSÉE.

VOUS ÊTES SÛR QUE VOTRE NOUVEAU MINISTRE DE L'ÉCONOMIE EST VRAIMENT DE VOTRE BORD ?

JE PENSE QUE MACRON EST AUTHENTIQUEMENT DE GAUCHE ! MACRON, C'EST MOI !

QUE VOUS A DIT JOUYET DE SON RENDEZ-VOUS AVEC FILLON ?

VOUS ÊTES BIEN INFORMÉS ! FILLON A DIT À JOUYET : "MAIS COMMENT ÇA SE FAIT QUE VOUS NE POUSSIEZ PAS LA JUSTICE À EN FAIRE D'AVANTAGE ?" ON POUVAIT PENSER QUE C'ÉTAIT UN PIÈGE !

IL VOULAIT QUE VOUS INTERVENIEZ CONTRE SARKO. GONFLÉ, QUAND MÊME, DE DEMANDER ÇA À SON ADVERSAIRE POLITIQUE !

ON SAVAIT CE QUE CE TYPE D'INTERVENTION EXISTAIT. LÀ, ON EN A LA PREUVE.

SARKO VA APPRÉCIER !

ET DANGEREUX !

NON SEULEMENT J'AI ENVIE, MAIS JE N'AI PAS LE CHOIX...

INFO

NICOL
SARKO
L'ENTR

HOLLANDE ? AU FOND, IL EST SON PROPRE PROCUREUR. IL EST TEMPS QU'IL SE RENDE COMPTE QUE C'EST LUI LE PRÉSIDENT, PAS MOI !

PFFF

SARKO ? LA VULGARITÉ QUI EST LA SIENNE... IL N'A PAS TRAVAILLÉ. IL DIT, "JE NE VAIS PAS PARLER DE FRANÇOIS HOLLANDE", ET IL NE PARLE QUE DE FRANÇOIS HOLLANDE. ET IL REVIENT SUR "MOI PRÉSIDENT...", ETC. UNE ESPÈCE D'OBSSESSION !

NEW YORK, NOTRE PREMIER MARATHON, BOUCLÉ EN 4H42.



L'obsession du pouvoir !

LORS DE NOS ENTRETIENS, LE PRÉSIDENT SE LIVRE. ENFIN...

LA JUSTICE ? C'EST UNE INSTITUTION DE LÂCHETÉ...

QU'IL Y AIT UN PROBLÈME AVEC L'ISLAM, C'EST VRAI. NUL N'EN DOUTE.

LES FOOTBALLEURS ?

HA HA.

ILS AURAIENT BESOIN D'UNE MUSCULATION DU CERVEAU !

MACRON N'EST PAS QUELQU'UN QUI CHERCHE À SE FAIRE UNE EXISTENCE POLITIQUE AU DÉTRIMENT DU GOUVERNEMENT. IL N'A PAS DE PERVERSITÉ, IL Y A DE SA PART, JE CROIS, UNE LOYAUTÉ RÉELLE.

APRÈS QUATRE ANS D'ENQUÊTE, NOUS TOUCHONS AU BUT. ON SAISIT ENFIN CE PRÉSIDENT, QUE LA FRANCE ADORE MÉPRISER SANS LE CONNAÎTRE.

JE PENSE QU'IL NE SERA PAS CANDIDAT.

ON ARRIVE AU BOUT... ON FAIT COMMENT, POUR LES CITATIONS ?

COMME ON L'AVAIT CONVENU, VOUS NE RELISEZ RIEN...

C'EST MIEUX POUR VOUS... ET POUR NOUS !

HUM.

ON A PASSÉ DES CENTAINES D'HEURES À RETRANSCRIRE, MOT POUR MOT, LES DÉCLARATIONS DU CHEF DE L'ÉTAT, RECUEILLIES LORS DE NOS 61 RENCONTRES. ON NE VOULAIT CONFIER À PERSONNE NOS ENREGISTREMENTS.

IL NE FALLAIT PAS QUE CES ENREGISTREMENTS TOMBENT ENTRE DE MAUVAISES MAINS...

CE MOUVEMENT, PERSONNE NE L'ARRÊTERA. NOUS LE PORTERONS ENSEMBLE JUSQU'À LA VICTOIRE.

MAIS À QUOI IL JOUE, EMMANUEL ?

CE QU'ON TE DIT DEPUIS DEUX ANS : IL VA ÊTRE CANDIDAT CONTRE TOI !

12 JUILLET 2016.
LA MUTUALITÉ.

Gros Miiko pour *Laura*

Ahh, l'histoire russe, c'est ma passion avec le très grand Andreï Gromiko et ses amis.







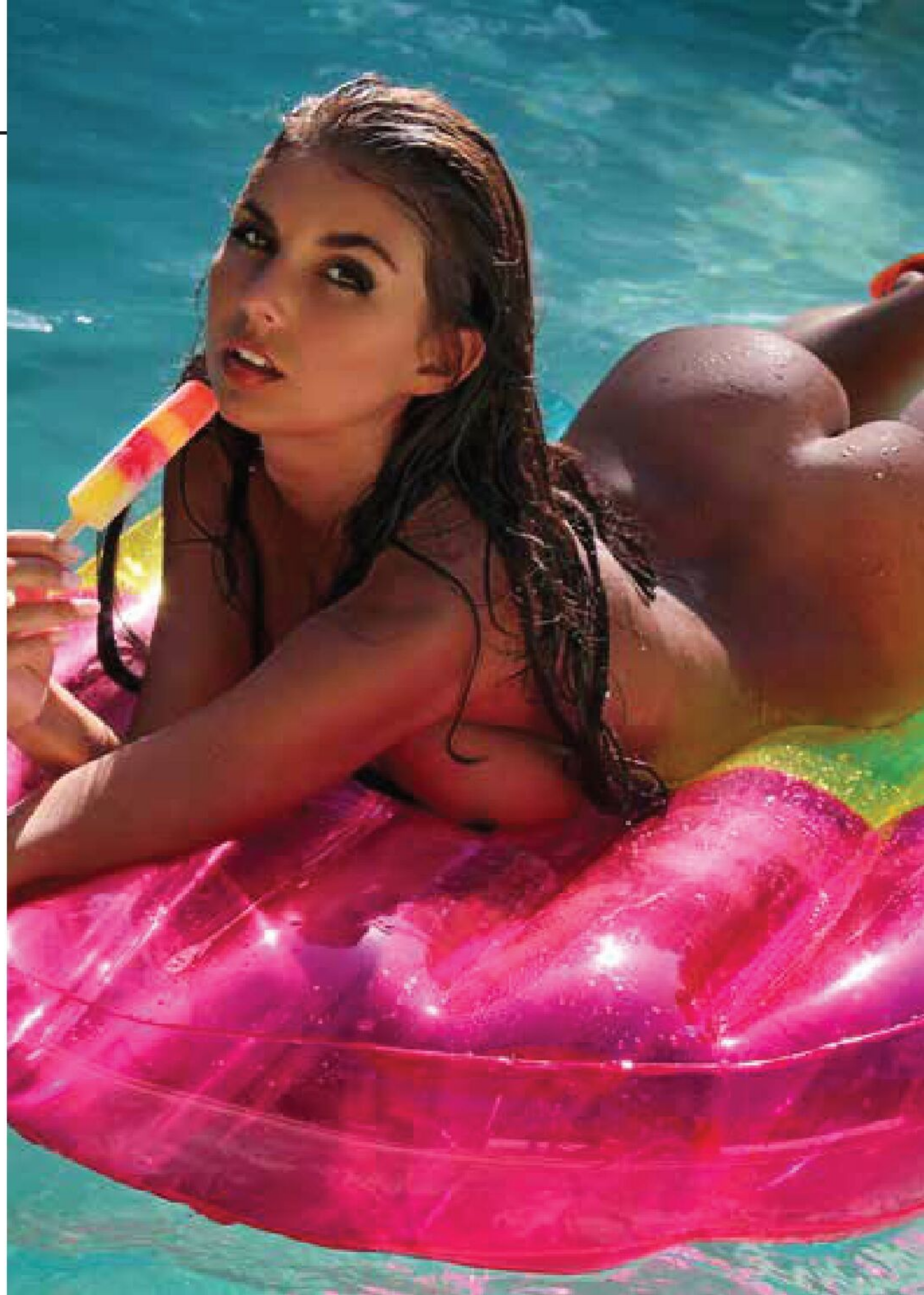
Et quand on parle du Gros Miko, on en voit le manche...





Il n'y a pas que Annie
qui aime les sucettes,
les sucettes à l'anis.





L'ennui pour gonfler un matelas pneumatique, c'est qu'il faut en avoir dans les poumons !





Nous connaissons toutes et
tous l'adage :
fille à casquette...
Fille à... lunettes.



C'est froid mais c'est chaud.



Qui parlait
d'un réchauffement
planétaire ?
Allez, à poil Greta !



Quel choc thermique !



Le sorbet est assorti
au matelas.
Ça ressemble au
drapeau gay. C'est très
gai ! Mais pas pour les
gais.



Quelqu'un aurait une serviette ? Une seule, pas 358 !



Pour finir, Laura tenait
à nous présenter son
petit slip rose.
Ce n'est pas une
contrepetrie !



On fond... Et on aimerait être
réincarné en bâtonnet de Miko.





LES MAFIAS

Les nouvelles organisations qui dominent le monde

Par **Francois Angeli**

Mais pourquoi sont-ils aussi méchants? Parce que...

Doit-on revoir nos classiques ? La littérature nous a habitué aux voyous corses, parisiens et marseillais. Les faits divers nous ont familiarisé avec les caïds maghrébins des cités. Le cinéma a tenté de sublimer les grandes familles italiennes lorsqu'elles ont fait leur apparition sur la scène criminelle. Depuis quelques années, le monde de la mafia s'est transformée. Si les familles > traditionnelles restent en place et gardent une bonne partie du terrain, de nouvelles mafias émergent. Plus dangereuses, plus incontrôlables, plus froides lorsqu'il s'agit d'éliminer un opposant. Ces organisations criminelles sont nées des bouleversements géopolitiques qui ont eu lieu à travers le monde. Quand les choses bougent, les mafias se structurent. Voici ce qui semble être la seule règle d'or.

Véritables acteurs d'un capitalisme clandestin, ces nouvelles mafias (ainsi que les traditionnelles) ont su profiter de la mondialisation de l'économie. Elles sont partout, dans chaque territoire, et exploitent pratiquement tous les plus importants flux financiers : drogues, putes, trafics d'organes, mais aussi banques, bourses, paris sportifs... évidemment, la France n'est pas épargnée. Le gouvernement et la police s'inquiètent. Malgré le renforcement des dispositifs anti-mafia, crimes et délits ne cessent d'augmenter. De la délinquance pure au crime organisé à haute échelle qui menace l'économie locale (blanchiment, corruption, piratage, déstabilisation des marchés...), les mafias agissent avec la plus grande détermination avec des trésors de guerre aptes à rivaliser avec les réserves souveraines des meilleures banques centrales. Apprenons à connaître les mafias. Comme les spécialités culinaires, elles s'enracinent dans la culture de chaque pays. Mais à la différence des bons petits plats, elles se révèlent indigestes. Gare à l'indigestion. Tour du monde des groupes auxquels il ne faut surtout pas se frotter.





1 . La Bratva russe

Il est très facile de reconnaître un baron de la Bratva : il ressemble à Joe Pesci. Petit. Gros. Nerveux. Habillé en Gucci de la tête aux pieds (ce qui lui sied aussi bien que des bretelles à un canard). il considère le monde comme le sien. Tout lui revient. Les choses et les hommes. C'est tout aussi facile de reconnaître les sbires des barons russes. Ils ressemblent à des molosses de 4 mètres. Toujours tatoués et en colère, ils sont l'exact contraire de leur maître vénéré. Dès que ce dernier lève le petit doigt, les sbires agissent en moins d'une heure. Cela prêterait à rire s'il s'agissait d'une caricature lessivant l'imagerie scorcesienne. Mais comme la certains ont vu la Sainte Vierge, d'autres ont vu un Bratva ... avant de mourir. Car la Bratva russe est l'une des mafias les plus puissantes au monde. Elle contrôle environ un quart du territoire russe (vue la taille du pays, même un petit quart, c'est très gros !). Selon les dernières estimations de la police locale, elle serait composée de 450 groupes opérant dans les différentes villes du pays et comporte plus de 300 000 membres. 300 000 mille molosses idiots et violents ! Une folie ...

Cette organisation criminelle trouve son origine dans la Russie tsariste. Plus précisément, dans les goulags. Au milieu de cet enfer dictatorial, cette mafia surpuissante y a puisé toute son énergie ! Elle regroupe aujourd'hui des individus de différentes nationalités issus de toutes les républiques de l'ex-URSS (Russes, Géorgiens, Tchétchènes ...). En bref, une armée de mercenaires, anciens prisonniers, réunis dans un même objectif: le fric facile et l'amour de la violence. Ça promet ! La Bratva a acquis sa renommée et sa puissance lors de la chute de l'Union Soviétique. Profitant des faiblesses économiques et politiques d'un pays détruit par soixante ans de communisme répressif et sanglant, les premiers barons ont infiltré les affaires du pays. Certains sont devenus hommes d'affaires. D'autres banquiers ou politiciens ... Si la Bratva est présente dans les principaux commerces illégaux (trafic de drogues, prostitution, vols, racket...), le blanchiment d'argent demeure sa spécialité ! Une jambe dans l'illégalité et l'autre dans la



Guennadi Petrov, parrain de mafia russe, lors de son arrestation le 14 juin 2008 à Palma de Majorque.

légalité, les mafieux brassent des milliards de dollars chaque année. Montages financiers et multitude de compagnies offshore sont monnaie courante (sans mauvais jeu de mots). Le tout soutenu par des banques dont les propriétaires sont des membres émérites de la Bratva. Les services secrets français parlent d'une «Pieuvre Russe». Le blanchiment d'argent dépasse les frontières pour faire un joyeux tour du monde. Ce trafic tentaculaire complique le travail de la justice, surtout quand on connaît la force de persuasion des mafias ... La France est directement concerné, et cela depuis 1994. Il s'agit d'une année cruciale dans l'histoire du crime organisé français: des centaines de russes débarquent et se posent dans les beaux quartiers de la capitale ou sur la Promenade des Anglais, à Nice. En moins de deux ans, ils achètent les plus belles villas de la French Riviera. Saint-Jean Cap-Ferrat, Cannes, Beausoleil. ... à eux le sable et les galets acquis à millions de caillasse ! Si certains dossiers d'investissements sont soumis à l'approbation de la direction du Trésor Public, la plupart échappe aux contrôles habituels. À peine ces messieurs de l'inspection eurent le temps d'ouvrir les gros classeurs répertoriant les informations des nouveaux acquéreurs que les achats se multiplient, les billets de banques pleuvent et les contrats se finalisent ! Évidemment, ces nombreuses nouvelles demeures ultra-chic déclenchent les soupçons des observateurs. Les autorités françaises sont sur le coup. Trop tard? Dans son enquête «Mafias, gangs et cartels», Jérôme Pierrat souligne: «D'après les renseignements généraux entre 2001 et 2004, 238 millions ont été investis par des ressortissants de l'ex-URSS sur la Côte d'Azur dans des bien immobiliers. Les policiers s'interrogent, mais ils parviennent rarement à identifier l'origine des fonds. D'autant que si les premiers arrivants, peu au fait des us et coutumes locales, débarquaient avec des valises de liquide et étaient signalés rapidement à

Tracfin (Cellule française de lutte anti blanchiment) les montages se sont sophistiqués depuis ». Parmi ces systèmes novateurs, les policiers sont attentifs aux fameuses et incontrôlables «Poupées russes». L'auteur explique : « Une société immobilière est pile créée par un homme de paille étranger. Ce dernier achète des biens immobiliers avec l'argent des commanditaires déposé dans une banque off-shore puis viré sur le compte bancaire de la SCI. Ensuite, l'homme de paille ouvre un compte en France au nom de la SCI et, muni de son chéquier, se rend chez le notaire. Les associés de la société peuvent alors céder leur part en blanc sous seing privé, pour les vendre à un tiers sans repasser devant le notaire. Une simple lettre manuscrite suffit. Le bien peut ainsi passer de main en main ... et le propriétaire rester dans l'ombre. Cerise sur le gâteau, chaque changement de propriétaire permet de blanchir de nouvelles sommes sans revenir en France ». Simple, rapide, efficace ! Dans le milieu criminel, les mafieux russes ont un joli surnom, délivré par leurs pairs étrangers : Vor V Zakone (voleurs dans la loi). Le criminologue Xavier Raufer dresse le portrait robot: «Des chefs criminels qui respectent une seule loi, la loi des voleurs. Le «vor v zakone» est une distinction honorifique individuelle et non collective, au même titre qu'une légion d'honneur chez nous. Ces individus se sont bâtis une solide réputation dans les goulags à l'époque soviétique. Ce sont des ex-prisonniers qui se sont enfuis et portent sur les deux genoux des tatouages figurant des étoiles à plusieurs branches. C'est la marque des grands chefs. Cela signifie qu'ils ne s'agenouillent devant personne». Leur particularité ? La flexibilité de leurs actions néfastes ! Grâce à leurs compétences multiples, les mafieux russes peuvent s'implanter partout dans le monde et profiter des crimes et délits les plus juteux. Xavier Raufer estime que«L'activité criminelle, quelle que soit son origine,



Mercenaires russes en action !



est fondée sur le coût et le bénéfice que ces gens peuvent en tirer. Ils agissent en prenant en compte l'intérêt financier de leur activité criminelle et la condamnation encourue. Il n'y a pas de véritable spécialisation. Selon les pays où ils agissent et en fonction des lois qui les régissent, ils peuvent tenir la prostitution, le trafic d'armes ou organiser des cambriolages en série ». La Bratva est si puissante qu'elle inquiète même Vladimir Poutine. Le chef du Kremlin, imperturbable et solide habituellement, commence à perdre patience. L'image de la Grande Russie est écornée par l'activité de la Bratva. Et Vladimir se méfie de toute puissance pouvant incarner un éventuel contre-pouvoir. Les députés russes ont donc récemment adopté un nouvel amendement au Code Pénal qui facilite l'emprisonnement des chefs mafieux. Une attaque inédite du pouvoir russe contre le crime organisé. « *La Russie a un besoin absolu de cette nouvelle législation qui permettra aux forces de l'ordre d'en finir avec la criminalisation du pays* », a expliqué le principal défenseur du texte à la Douma, le député Otari Archba. Avec cet amendement, « le simple fait de diriger une organisation criminelle sera suffisant pour être condamné », alors que jusqu'à présent l'interpellation des dirigeants mafieux se soldait généralement par leur libération faute de chefs d'accusations permettant de les impliquer directement dans les crimes commis par leur organisation. Suffisant pour mettre un terme à l'influence grandissante de la mafia ? Seul l'avenir le dira ...



Igor Boryov, parrain russe, condamné à perpétuité

2. La Mafia Albanaise

Paradoxe ! Voilà comment qualifier, simplement, cette dangereuse mafia. Issue d'un pays méconnu et minuscule, cette organisation criminelle a réussi le coup de force de se hisser au sommet des mafias les plus craintes en Europe. Selon les derniers chiffres, le CA annuel généré par son trafic serait même supérieur au PIB albanais ! Un délire pur et simple ... Constituée de 15 clans répartis sur l'ensemble du territoire albanais, cette mafia profite de sa proximité avec la Mer Méditerranée pour multiplier les transactions avec les pays voisins et ainsi étoffer son business. Elle est née du vide de pouvoir résultant des guerres des Balkans. L'inactivité est

décidément mère de tous les vices ... La politique instable du pays après la chute du communisme et l'acharnement des serbes à travers les directives du président Slobodan Milosevic, ont laissé l'Albanie en ruine. Un territoire fantôme rempli de gens maigres et malheureux avec un peuple, à faire passer Barat pour Brad Pitt. Aucune vie ! Aucun souffle salvateur pour dynamiser les foules. Seule une poignée de politiciens ont tenté d'amorcer un semblant de renouveau. Rien n'y fait. La transition communisme/capitalisme n'a pas pris. Institutionnalisés par la dictature locale jusqu'en 1991, le peuple ne sait pas comment faire. La liberté ? Oui, mais encore faut-il savoir comment l'utiliser ... Certains ont su tirer leur épingle du jeu. Une fois les frontières ouvertes, des groupes d'albanais se sont formés pour une drôle d'aventure : l'argent facile. Quitte à se salir les mains (qu'ils sont habitués à avoir un peu dégoules). Tous les membres respectent un strict code d'honneur : le Kanun, un code ancestral écrit au XV^{ème} siècle. Il régit la plupart des pans de la vie quotidienne locale, tels que le mariage, la famille et la propriété. Il concerne aussi (et surtout !) la pratique de la justice privée entre clans. En d'autres termes : œil pour œil, dent pour dent ! Une loi du sang qui perdure à travers les générations. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que les borgnes et édentés pullulent. Si la pègre albanaise trempe dans les commerces illicites standards (trafic d'armes et de drogues), elle s'est surtout fait connaître par son réseau de prostitution. Une véritable traite de la femme (le terme « esclavage » serait plus approprié). Les gros bonnets de la mafia s'aventurent dans des villages reclus et achètent les jeunes filles à leurs parents. La plupart sont à peine majeures ... Naïvement, elles pensent qu'elles découvriront une autre culture et accèderont à un train de vie supérieur à celui qu'elles connaissent auprès de leurs parents, au sein de villages presque abandonnés. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Le travail qu'elles auront à fournir est sale. Terrifiant. Dévalorisant. Dangereux. Obligé ! 24 heures sur 24, elles jouent les tapins dans le but d'enrichir les macs dont elles sont les propriétés

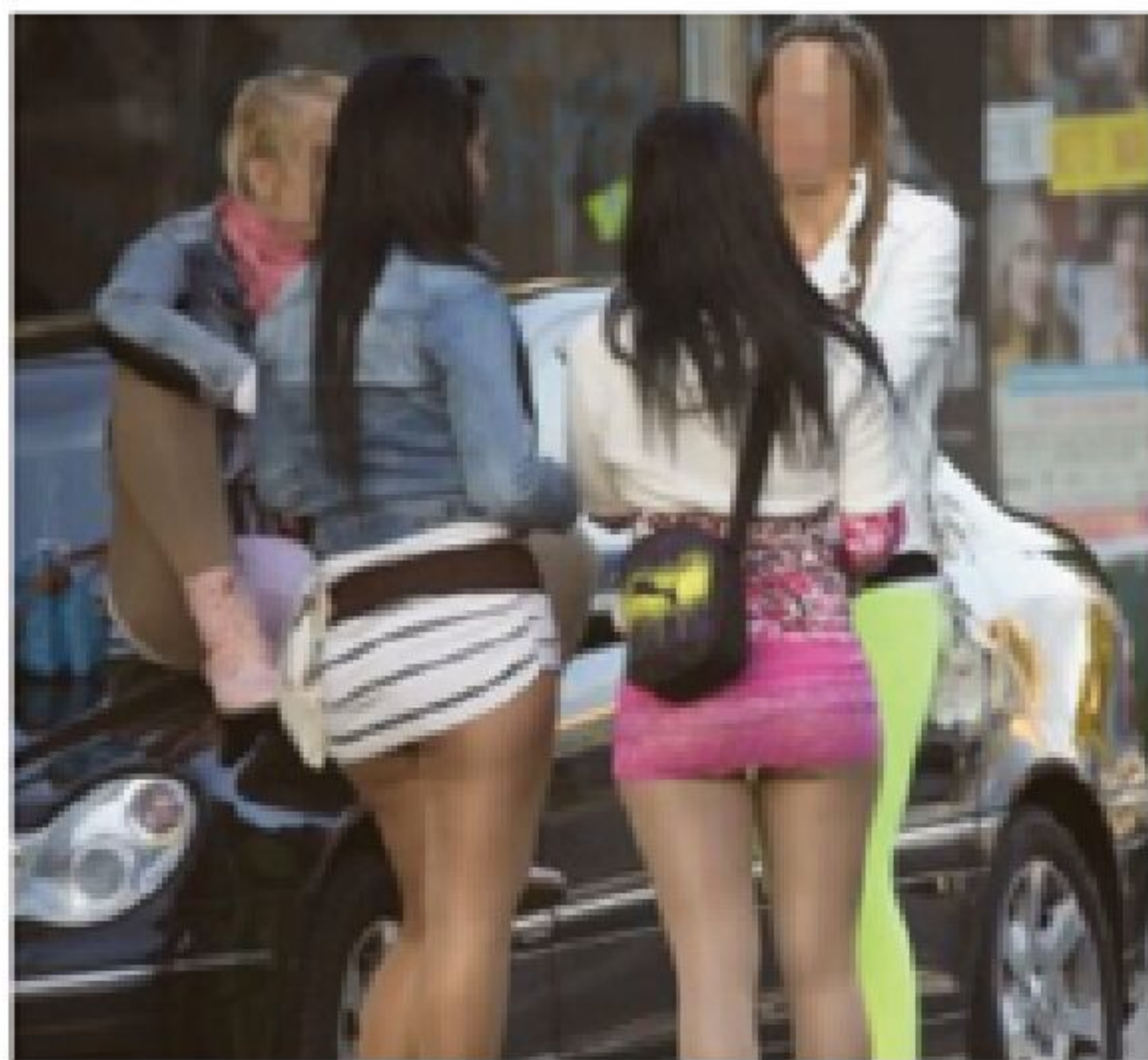
... En France, on compte plus de 30 000 femmes rattachées à la mafia albanaise. Divisée en plusieurs « familles », l'organisation criminelle structure ses activités de sorte à contenter tous les membres. Si une famille est intéressée par les affaires de prostitution, elle ne doit pas toucher aux affaires de drogue, et ainsi de suite. A côté des macs-mafieux, se trouve les narcos-mafieux : nos amis albanais oeuvrent aussi dans le trafic d'héroïne, distribué dans toute l'Europe, surtout en Hongrie, en République Tchèque, en Bulgarie et en Suisse. Une plaque tournante mondiale, digne reflet réaliste des films ritals des années soixante. En parlant de ritals, c'est sur ce modèle que se calquent les groupes mafieux albanais. Au fil des années, les différents clans se sont structurés sur le modèle mafieux calabrais. Un « *Kapo* » comme ils le nomment eux-mêmes, des conseillers, des chefs-d'équipe et des soldats. Forts de leur nouvelle puissance financière et suivant un mouvement classique, les plus gros bonnets ont recyclé leur fortune mal acquise dans des entreprises légales. A l'image de Vajdin Lame, un ex-policier ayant prospéré dans le trafic d'armes, devenu ensuite actionnaire de deux chaînes de télévision, trois radios et propriétaire d'une entreprise de travaux publics. Une étonnante success story à faire frémir les fans de J.R Ewing ... Ainsi le petit pays montagneux de la côte Adriatique, autrefois communiste, est devenu étonnamment puissant de ce côté là ... la mafia locale défie toutes les statistiques et réussit l'impensable : renouveler ses activités criminelles chaque année. Héroïne et prostitution au début des années 2000. Cannabis et cocaïne pour fêter 2021. Récemment, la police albanaise a saisi 68 tonnes d'herbes, d'une valeur marchande d'environ 600 millions d'euros. De quoi élever le pays au rang de narco-État. Au cours de la dernière décennie, des gangs albanais comme « *Hellbanian* » sont devenus de grands acteurs dans le commerce lucratif de la cocaïne au Royaume-Uni et dans le reste de l'Europe. Ils se sont déjà fait un nom en vendant de la cocaïne très pure à des prix compétitifs et ont contribué à la demande croissante d'accessibilité et



Manifestation anti-mafia qui dégénère, à Tirana.



de pureté de la cocaïne en Europe depuis 2017. Les trafiquants albanais ont établi des réseaux d'approvisionnement depuis l'Amérique du Sud vers les grands ports européens, notamment en Belgique et aux Pays-Bas. Donald Lu, ambassadeur des Etats-Unis en Albanie entre 2015 et 2018 précise : *« En février de l'année dernière, dans le port albanais de Durres, la police a saisi 613 kg de cocaïne dissimulés dans une cargaison de bananes en provenance de Colombie. Parallèlement, le nombre de criminels présumés d'origine albanaise tués en Amérique du Sud a augmenté. En 2017, Remzi Azemi, un Albanais kosovar et présumé trafiquant de cocaïne, a été assassiné par un cartel alors qu'il voyageait avec sa famille dans un véhicule blindé à Guayaquil, Équateur. Un an plus tôt, Ilir Hidri, un autre Albanais soupçonné d'être impliqué dans le trafic de drogue, avait été tué dans la même ville »*. Conclusion fataliste : la petite Albanie est grande par le crime, à cause de sa mafia. Conclusion philosophique (car ça fait chic) : Ce n'est pas la taille qui compte. Conclusion n°2 : le climat sud-américain est mauvais pour les ressortissants albanais.



Débat philosophique avec 4 prostitués

3. Les triades chinoises

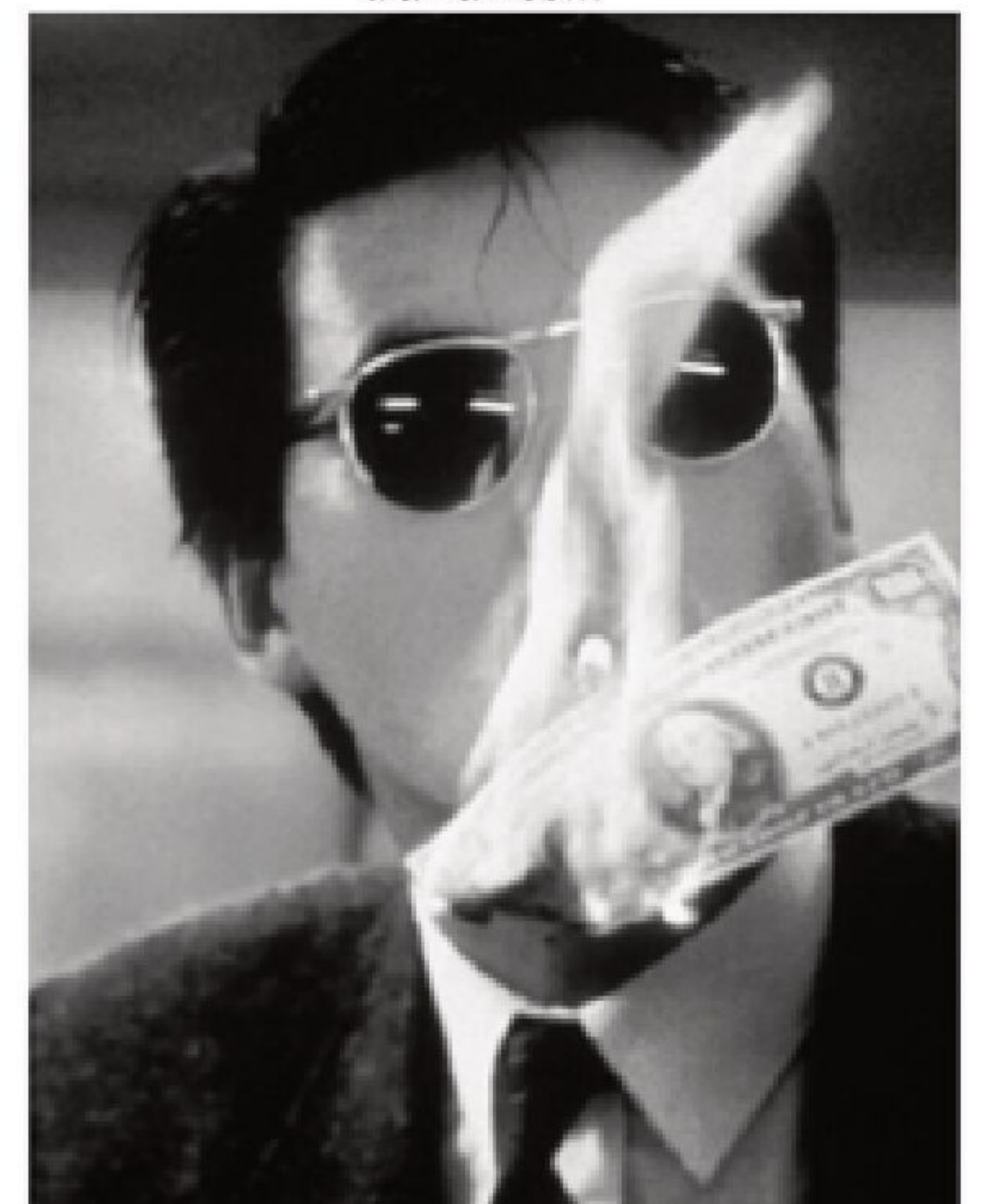
Plus y'a de fous, moins y'a de riz. Les triades sont apparues en opposition à la Dynastie Han, à la fin du XVII^{ème} siècle. Très patriotes, leur but était de restaurer l'ancienne dynastie des Ming à travers des révoltes créées partout en Chine. Les ancêtres des Gilets Jaunes en somme, mais préférant le karaté et le sabre aux pavés & barrières métalliques des grandes avenues ... Aujourd'hui, les triades n'exercent plus leurs activités dans le même but. Drogues, armes, blanchiment d'argents et prostitution sont les principales ressources de ces mafias. La plus influente des triades se nomme Sun Vie Un. Elle compte plus de 60 000 membres. 45 000 rien qu'à Hong Kong ! Tentaculaire, donc internationale, elle est implantée en Australie, à Macao, en Thaïlande, au Vietnam, au Canada, aux Etats-Unis et même en France. Ici, la triade chinoise use de la plus grande violence pour protéger ses intérêts, comme l'explique Jérôme Pierrat dans son ouvrage. Ça commence comme dans un film, encore : « Le 22 mai 2006, vers

15 heures, deux hommes pénètrent à La Lanterne Rouge, un petit salon de thé chinois situé rue de la Folie-Méricourt dans le 11^{ème} arrondissement de Paris. Quelques minutes plus tard, après une violente altercation, plusieurs coups de feu claquent, les deux hommes sautent dans la rue par une fenêtre du premier étage et s'enfuient à pied boulevard Voltaire. Dans la foulée, un homme sort et s'écroule sur le trottoir, touché au thorax. À l'arrivée des policiers, le patron de l'établissement ouvert quelques mois auparavant, et âgé de 43 ans, est mort. À l'intérieur, gît une deuxième victime grièvement blessée au thorax par deux balles (*ce qui fait trois trous de balle au connard laqué !*) ». Sur place, les policiers découvrent des armes abandonnées, des colts 45 de calibre 11,43, ainsi que plusieurs douilles au sol. .. bref, des arsenaux militaires dernier cri et des armes à feu tellement précises qu'elles peuvent atteindre une mouche en plein vol. Cette scène de crime illustre à merveille les activités de la mafia chinoise. Secrète, discrète, fermée aux autres mafias, elle est spécialiste en assassinats. Lorsque des sales boulots sont à faire, (partout dans le monde), ce sont les clans chinois qui sont sollicités. Rien ne leur fait peur. Aucun commerce ne semble un obstacle pour eux. On les retrouve même en Afrique car elles ont la main mise sur le trafic d'ivoire et les cornes de rhinocéros. Quand les humains ne sont pas tués, ce sont les pauvres bêtes qui passent à trappe ... Et ce ne sont pas les pangolins victimes de ces margoulins qui nous contrediront sur ce point. Leur grand manitou s'appelle Han Kuo-Koi. A la tête d'une véritable armée de 100 000 hommes. Tous veillent à protéger ses sales affaires. À la tête du plus grand complexe immobilier chinois, il brasse 2 milliards de dollars chaque année. Mais ce n'est pas le seul. D'autres familles existent. La plupart du temps, les clans chinois collaborent. Leur trafic génère plus de 1 600 milliards de dollars. Une folie ! Afin de faciliter la progression de ces flux financiers toujours plus nombreux, les triades ont acheté des milliers de participations au sein des plus grandes compagnies étrangères à l'échelle mondiale. Dès qu'un clan chinois arrive dans un pays, il investit dans une société. Puis deux. Puis trois. Puis une dizaine. Hôtels, agence de voyage, société de transports ... la liste est longue ! Une grande partie de l'argent gagné illégalement repart aussi vite en Extrême-Orient. Leur moyen préféré pour blanchir l'argent sale est le suivant : viser le commerce de pierres précieuses à travers des dizaines de portes-valises. En cette période de crise sanitaire, qui s'est irrémédiablement transformée en grave crise économique, les pierres et métaux précieux sont des valeurs sûres sur le marché noir. Les portes-valises sont des types lambdas, payés près de 10 000 euros la course, pour transporter

de grosses sommes d'argent liquide. Ils voyagent de pays en pays pour assurer les transactions. Ils savent où se rendre, à qui parler et dans quelles conditions remettre l'argent. Leur travail s'arrête là. Une fois la somme déposée, libre à eux de rentrer chez eux pour reprendre une vie normale. Pour être sûr de ne laisser aucune trace, le chef de clan ne fait appel qu'une seule fois au même porte-valise. Lesquels sont souvent froidement éliminés ... Dur métier, la vérité ! Comme il faut vivre et prospérer avec son temps, de nouveaux business sont désormais aux mains des triades. Les policiers français constatent ainsi une nette évolution dans les escroqueries à la carte bancaire. Jérôme Pierrat raconte : *« En juillet 2004, 800 cartes ont été saisies à Paris à la suite de l'interpellation à Roissy de chinois qui en détenaient. Sur ces 800, une trentaine avaient servi à acheter pour des centaines de milliers d'euros de produits de luxe. Le réseau, démantelé en 2005, avait fait au total entre 2 et 3 millions d'euros d'emplettes avec au moins 350 cartes, à raison de 10 000 à 15 000 euros par jours »*. Des séances de lèche-vitrine qui rendraient folle Victoria Beckham en personne ... Après l'empire du Milieu le bien nommé, direction l'empire du Soleil levant !



Hier horrible mafieux, aujourd'hui homme d'affaires...



En mode Gainsbourg !



4. Les Yakuzas

Les Yakuzas japonais se revendiquent être les descendants des Samouraïs. Si beaucoup de groupes Yakuzas affirment appartenir à cette glorieuse lignée, cette mafia est en fait composée de plusieurs milices nées de la démilitarisation du Japon en 1603, durant laquelle les Samouraïs, sans Maître, se mirent à commettre pour certains des méfaits un peu partout au Japon. Les yakuzas se forment donc et s'identifient à des Machi Yakko. Concrètement, les «*Défenseurs d'opprimés*». Derrière cette vision romantique (et tout à fait erronée), ils défendent surtout leurs propres intérêts. Ça n'a pas beaucoup changé depuis ... Aujourd'hui, les Yakuzas forment une mafia qui pèse très lourd dans l'économie japonaise. On compte près de 85 000 membres, répartis en 4 grandes familles.

La plus influente est celle des Yamaguchi Gumi.

Ce clan se compose d'un Kumichô, ou chef de clan, de plusieurs Shatei, «*petits frères*», et de plusieurs dizaines de Wakachû ou «*cadets*». Un peu moins d'une centaine de personnes au total. Mais tous les membres au-dessous du chef sont eux-mêmes à la tête d'une structure composée de plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de personnes. La totalité des yakuza placés sous la tutelle du chef de clan représente ainsi plus de 5 000 membres.

La police et la justice sont dans l'incapacité d'agir. .. C'est plus facile de placer Carlos Ghosn au trou. Ce qui détonne le plus avec eux est leur code d'honneur. Le plus strict de toutes les mafias. Fruit d'une histoire riche, ils doivent respecter le Goduko (la voie de l'extrême), et le Ninkudo (la voie chevaleresque). Soit neuf commandements sacrés. Si l'un d'eux n'est pas respecté, le Yakuza a l'obligation de s'amputer un doigt. Pour sceller le tout, les Yakuzas doivent recouvrir leur peau d'un tatouage géant, symbole de leur appartenance au clan. Ils brassent des millions de dollars grâce à la drogue et au trafic d'armes à feu. Paradoxalement, les clans japonais sont plus dangereux et puissants lorsqu'ils se trouvent à l'étranger. Aux Etats-Unis, les Yakuzas gèrent plus de la moitié du trafic de drogues de New York. L'argent gagné est directement investi au Japon, au sein



Direction le tatoueur pour ces yakusas.



Haniki négocie à sa manière.

des plus grosses multinationales tokyoïtes. Aujourd'hui, les clans japonais sont moins puissants car ils subissent des guerres intestinales sanglantes qui s'éternisent et fragilisent leur organisation ! On n'en est pas encore au Hara-Kiri traditionnel, mais on s'en approche. Fin août 2015, une partie du Yamaguchi-gumi a fait scission pour former le Kobe Yamaguchi-gumi, qui a lui-même éclaté fin avril de cette année et engendré le clan Ninkyô Yamaguchi-gumi. Les trois organisations étant en relations antagonistes. La principale faction, restée sous le contrôle du sixième kumichô, Tsukasa Shinobu, est appelée aujourd'hui «*Rokudaimé Yamaguchi-gumi* », soit «*Clan Yamaguchi de sixième génération* ». Même si la naissance de ces nouveaux clans a provoqué des divergences, avec les dispositions juridiques actuelles, comme la Loi anti-mafieuse, des règlements de compte risqueraient d'aboutir à la destruction mutuelle des clans ... Ainsi, à part quelques escarmouches, aucun affrontement d'envergure n'a eu lieu jusqu'à présent. Aussi étrange que cela puisse paraître, l'équilibre est maintenu dans la situation actuelle. Un yakuza du Rokudaimé Yamaguchi-gumi bougonne ainsi sans sushi, euh, sans chichi : «*Depuis la scission, je suis sur les nerfs. Pour éviter les problèmes avec le Kobe Yamaguchi-gumi, je sors beaucoup moins souvent pour aller boire. Je ne bois plus que des canettes de bière chez moi, au bureau ou dans l'entreprise des copains. Si, très rarement, je sors pour boire, je ne vais plus que dans les bars tenus par des gens de ma famille ou la concubine d'un membre du clan.* » Du côté du Kobe Yamaguchi-gumi aussi, un membre déclare : «*Ces derniers temps, je ne vais plus dans les bars ni au karaoke que pendant la journée. Parce que c'est facile d'être embarqué dans des histoires le soir. C'est fou comme je me sens limité dans tous mes mouvements ! Le soir, il faut s'occuper des problèmes arrivés à l'improviste et je n'arrive pas à dormir. Je dois toujours garder mon téléphone portable près de*

l'oreiller. » Pauvres gangster, c'est plus une vie. D'après les statistiques de l'Agence nationale de la Police, environ cent affaires d'affrontements entre les clans Rokudaimé Yamaguchi-gumi et Kobe Yamaguchi-gumi ont été recensés depuis leur séparation il y a deux ans. Parmi elles, l'affaire du camion-benne défonçant le bureau d'un clan en mars 2016, ou l'assassinat d'un cadre du Kobe Yamaguchi-gumi en mai de la même année. La police a procédé à l'arrestation de 2 000 personnes au total. Si les yakuzas mènent généralement leurs activités les moins licites hors de la vue des citoyens ordinaires, les querelles entre factions remontent parfois à la surface. Cette montée en tension a entraîné plus d'une centaine d'incidents recensés par la police. Dernier en date : l'assassinat en plein jour fin novembre, dans une rue animée près de Kobe, d'un haut responsable du Kobe-Yamaguchi-gumi, pour lequel un membre du Yamaguchi-gumi a été arrêté. En avril dernier, déjà, l'opposition entre les deux clans avait pris une tournure violente avec l'assassinat d'un membre d'un groupe affilié au Kobe-Yamaguchi-gumi. Et en août, c'est sur un membre d'une filiale du Yamaguchi-gumi qu'on avait tiré à l'arme à feu, tentative d'homicide pour laquelle un haut responsable d'un sous-clan du Kobe-Yamaguchi-gumi a été récemment arrêté. Les incidents se succèdent et le conflit a encore été aggravé par la sortie de prison, en octobre, de Kiyoshi Takayama. Ces attaques au grand jour inquiètent les habitants et préoccupent la police: la chaîne NHK rapporte qu'une école primaire située à proximité du lieu du meurtre est désormais protégée par les forces de l'ordre, et que des volontaires se relaient pour patrouiller à l'extérieur. La police doit maintenant recevoir les représentants des deux clans dans six départements, avant de les placer sous un statut spécial prévu par la loi lorsque la population est mise en danger. Celui-ci pourrait être mis en place début 2021, et interdirait aux deux factions l'utilisation de leurs locaux, les regroupements de plus de cinq membres à la fois, et d'approcher les membres de l'autre groupe, sous peine d'arrestation immédiate ... Malgré cette mauvaise passe, les Yakuzas demeurent de véritables légendes que le cinéma, et les autres arts, continuent de glorifier tel des sumos plus mince mais mieux armés.



5. Les Cartels sud américains

Si jusque-là, nous avons cotoyé des mafias plutôt discrètes, désireuses de travailler dans l'ombre des pays et des gouvernements, les Cartels sont une autre paire de manche ! Déjà, autant le dire cash, peut-être ne faut-il même pas les appeler « mafias » au premier sens du terme. Ces organisations criminelles, qui agissent essentiellement en Amérique du sud, comme le Mexique ou la Colombie, forment de véritables baronnies de la chnouffe dans le monde. Cocaïne, héroïne, Marijuana ... Rien n'est trop beau pour elles, mieux que le café en grain mal refourgués aux gringos. Les petits paysans d'hier sont devenus les fournisseurs numéros un du plus gros marché, les États-Unis, avec un quart du commerce des stupés sous leur joug. Stupéfiants ! Les Cartels ont même le quasi monopole dans certaines grandes villes, comme Chicago où c'est 90% du marché de la drogue qui est entre les mains de la tristement célèbre Sinaloa (gang mexicain). Ces Cartels font preuve d'une violence extrême. Bien plus nuisibles que les mafias traditionnelles. Le meurtre et le kidnapping sont monnaie courante. Les chefs ne font aucune distinction entre personnes issues de la pègre ou non. Un captif est un captif. Homme, femme, enfant, riche, pauvre, célèbre ... peu importe ! Quand une fusillade éclate dans un restaurant de Bogota, pendant que la victime agonise la tronche éclatée dans son assiette, les autres clients imperturbables poursuivent leurs agapes. Les meurtres sont ici monnaie courante et on enjambe les cadavres dans la rue aussi sûrement que les merdes de chiens à Paris. Bref, ici les maffieux buveurs de mezcal sont tellement riches qu'ils sont souvent bien mieux armés que les armées régulières locales. Pour se faire voir et montrer leur force à ceux qui en doutent, ils n'hésitent à commettre quelques bavures médiatisées (coucou Florence Casset). Le tout orchestré grâce à la complaisance de quelques politiciens (coucou Hugo Chavez). Une triste réalité qui débute dans les années 70. A cette période, il existait des tueurs à gage du Mexique au Brésil qui assassinent en toute discrétion. A l'image de Tony Montana dans Scarface. Ils se sont rapidement transformés en commandos équipés d'armes de combat militaires,



Butin du crew mexicain



Tony Montana fait cracher « sa vieille carabine » pour anéantir les cartels adverses.

lance-roquettes portatifs compris. Un cartel de trafiquants appelé les Zetas a même construit ses propres tanks, qui semblent tout droit sortis des routes fantastiques de Mad Max. Ils entrent dans les villes en convoi de trente pick-ups pour massacrer et terroriser les habitants. Ils attaquent les soldats en embuscade, ouvrant le feu avec des mitrailleuses de calibre 50. Ils réutilisent souvent les techniques de combat des guérillas d'Amérique latine. Les guérillas rouges sont des symboles emblématiques du XXe siècle, personnifiées à travers les photos iconoclastes de Che Guevara. Le nouveau millénaire enterre les guérillas du continent sud-américain. Le développement des démocraties a permis à d'anciens radicaux de devenir politiciens, voire présidents, et l'idée d'établir des dictatures marxistes a été discréditée. Les quelques guérillas restantes, comme celle des Forces armées révolutionnaires de Colombie (les FARC), sont devenues de grands trafiquants de cocaïne. Et même débarrassée du syndrome de Stockholm qui l'atteignait, ce n'est pas Madame 1. Bettancourt qui nous contredira sur ce point. Là où les porteurs de béret défenseurs de la liberté ont disparu, les cartels armés se sont multipliés. Le cartelito avec sa kalachnikov est ainsi devenu un symbole bien prégnant des nouvelles Amériques. Il y a aujourd'hui davantage de jeunes qui idolâtraient Joaquín « El Chapo » Guzmán - le trafiquant de drogue le plus riche du monde, arrêté le 8 janvier dernier - que Che Guevara. Sans parler du culte dont jouit l'image de feu Pablo Escobar. La dérégulation de l'économie des pays sud-américains a créé quelques gagnants et laissé une grande partie de bidonvilles et de campagnes dans la pauvreté. Parmi les gagnants, ces trafiquants-héros qui réussissent à donner du cœur aux habitants pauvres. Mais ce n'est qu'une façade car ces gens de la rue qui les idolâtraient sont les premières victimes des Cartels. Aujourd'hui, le marché des stupéfiants explose sur le marché noir américain et sud-américain. Estimé à plus de 300 milliards de dollars par an

décennie après décennie, cette coupable industrie internationale a doté l'empire criminel d'énormes ressources propres à faire rougir bien des fonds souverains. Les États-Unis dépensent des milliards pour financer les agents pouvant lutter contre les cartels dans une soixantaine de pays, et des armées pour brûler des récoltes. Mais la tâche n'est pas aisée car les cartels sont implantés partout ! Les différents réseaux du crime s'étendent et touchent à tous les secteurs. Du prix du citron dans les bars de New York, jusqu'à la vie des agents secrets britanniques, en passant par des stars mondiales de foot, les négociations pour les Jeux Olympiques, les questions à propos des origines des émeutes à Londres ... Une situation inédite dans l'histoire des organisations criminelles. Après enquête, une vérité saute aux yeux : une mafia a besoin de l'état pour être dans son ombre. Son but est de jouer avec ce que l'état ne peut pas faire, tel un parasite malfaisant, pour s'introduire dans ses failles pour y prospérer. Parfois même en collaboration avec les services de l'état attaqué. C'est simple, toutes les mafias sont nées de la même manière. Les russes parce que l'URSS est tombé. Les italiens car l'Italie a toujours été instable d'un point de vue politique. La mafia albanaise poussée sur les décombres puants des guerres du Kosovo ... et ainsi de suite. Toujours la même logique. Ces mafias sont présentes en France et il faut croiser les doigts pour que la Justice réussisse à les combattre ...



Butin du crew colombien



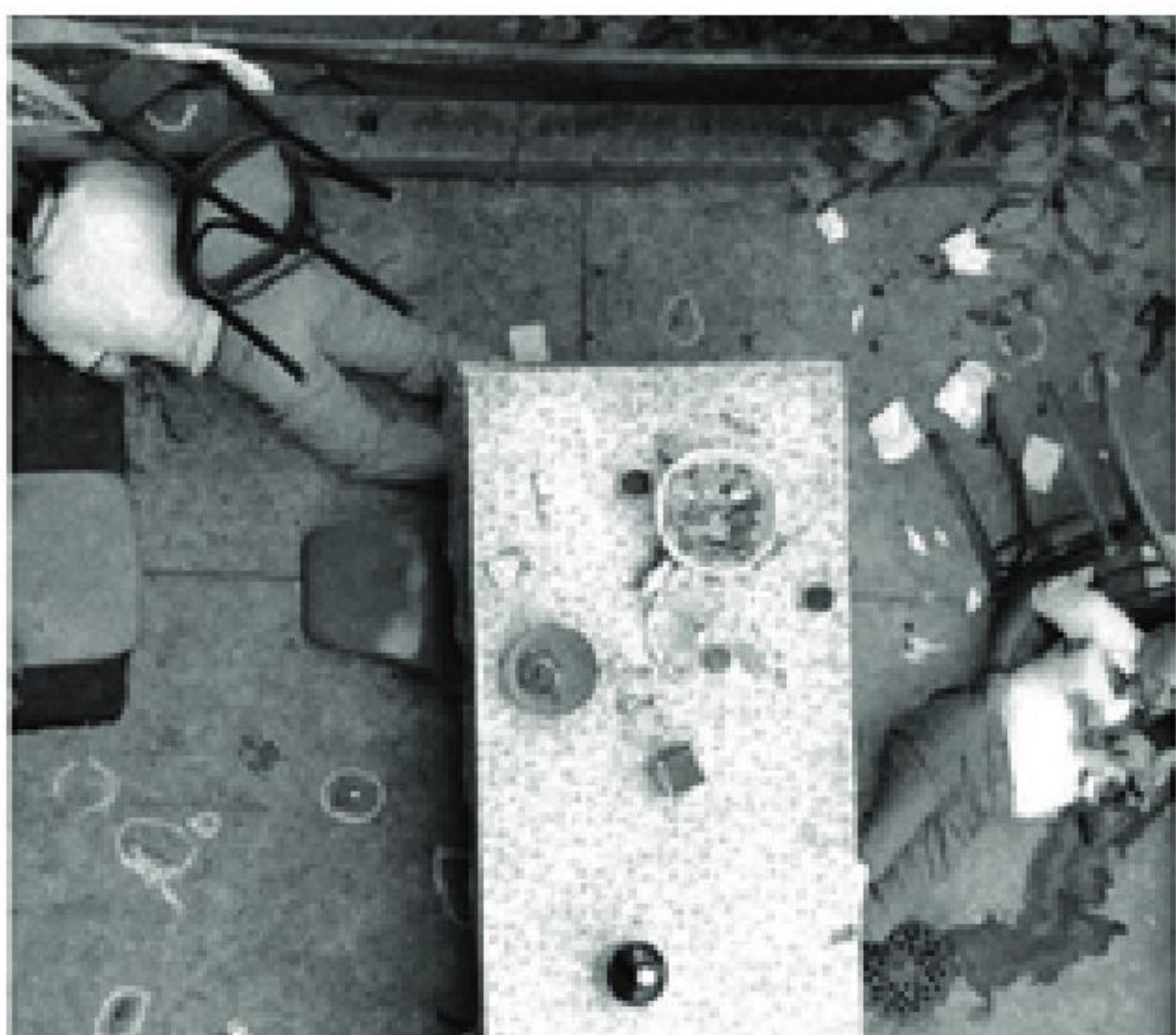
4. Les mafias italiennes

Enfin rendons à Jules César ce qui lui appartient en introduisant les mafias italiennes. Même si elles ne sont plus aussi puissantes qu'avant. Terminé les gros bonnets mode Joe Pesci, dans les films de Martin Scorsese, contrôlant Casinos, garages privés de voitures de luxe et autres complexes immobiliers. L'État est passé par là. Quelques lois, quelques contrôles fiscaux et boum, le temps a fait son œuvre : les grandes familles italiennes s'affaiblissent et nourrissent désormais les scripts hollywoodiens. Seulement voilà, il est impossible d'évoquer la cartographie mondiale de la mafia sans évoquer les grandes familles ritales : la Cosa Nostra sicilienne en Calabre et la Camorra du côté de Naples. Deux véritables dinosaures. Deux légendes urbaines qui ont bouleversé le pays, mais aussi le monde ! C'est au plein cœur de la ville adoptive de l'illustre footballeur argentin Diego Armando Maradona que la Camorra a vu le jour. À Naples au XIX^{ème} siècle. Durant cette période, l'Italie connaît une grave crise économique. Pour protéger le peuple des abus des élites napolitaines, les fondateurs de la Camorra ont développé une entreprise tentaculaire aux intérêts diversifiés. Aider le peuple, oui. Gonfler ses propres comptes en banque, surtout ! Le pari, légèrement romantique et très ambitieux, s'est révélé gagnant. Facile pour ces premiers parrains car cette période était marquée par un grand vide politique. Entre l'intelligentsia libérale et l'élite réactionnaire, tous se tiraient dans les pattes pour montrer sa tête et assurer son propre pouvoir. Bref, l'État italien avait triste mine et ressemblait à une sorte de tambouille faite d'individus égoïstes et avides de notoriété. Au XIX^{ème} siècle, Naples était la troisième ville la plus peuplée d'Europe. L'une des plus pauvres aussi. L'endroit idéal pour les contrebandiers et les racketteurs en tout genre. Au début de son ère, la Camorra agissait en mode Robin des bois. Les parrains utilisaient la violence pour voler, dealer, puis blanchir l'argent au sein de grosses sociétés. Ils jouaient ensuite le rôle de banquiers privés auprès de la population. Les napolitains qui manquaient d'argent en fin de mois esquaivaient les circuits d'aide traditionnels pour s'adres-



ser directement auprès de la Camorra. De quoi s'attirer pas mal de sympathie ... Un événement crucial a permis à cette famille de muer, passant ainsi du « *Petit brigand populaire* » à celui de la « *Grosse peinture* » : le tremblement de terre de 1980 qui coûta la vie à plus de 3000 italiens. Comme les politiciens de l'époque, les gangsters ont détourné des milliards de Lires destinés à la reconstruction des villas. L'argent pleuvait. La famille devenait forte. Presque aussi puissante que sa grande soeur sicilienne, Cosa Nostra. Paolo Mancuso, juge d'instruction de Naples à partir de 1991, affirme que la « *Camorra est devenue une institution sociale, financière et politique* », depuis ce triste déchaînement de Dame Nature. Les chefs camorristes ont très vite compris que la drogue la plus en vogue en Italie et en Europe serait la cocaïne. Quel pif. Good flair ! Ni une ni deux, ils ont réussi à établir en un temps record des connexions internationales pour s'imposer en véritable leader du marché ! Colombie, Vénézuéla, Espagne, Côte d'Azur ... les pions (c'est à dire leurs hommes de mains) sont placés partout. Le marché désormais verrouillé, la Camorra peut choisir entre deux options : stagner ou progresser. L'option numéro une est privilégiée. Le clan a été, par exemple, le premier à pénétrer l'Europe de l'Est post-communiste en s'y adonnant à plusieurs trafics (drogues, vêtements, armes à feu ...). Rapidement, les retombées financières sont devenues gigantesques. Le CA généré est tellement important qu'il suscite suspicions et convoitises du gouvernement italien. Pour se protéger, la Camorra a dû procéder à des investissements créatifs et semi-licites, dans le bâtiment notamment. Dans les Affranchis, sombre chef d'œuvre scorcesien, Robert de Niro conseille le minot Ray Liotta : « *Garde tes ennemis toujours près de toi* ». Cette jolie phrase tout droit sortie d'un script poussiéreux a longtemps fait office d'adage au sein de la famille. Pour que les politiciens les plus véreux du pays n'empiètent pas sur leurs nombreuses affaires, les chefs de la Camorra ont décidé de leur graisser la

patte. Le clan s'est rapidement associé à des responsables démocrates-chrétiens et à d'autres hommes politiques pour former une machine de pouvoir exceptionnelle. Au fil des années, le peuple italien, toujours plus pauvre et en colère faute de pouvoir économique, envoie bouler le parti démocrate-chrétien. La gauche prend le pouvoir à Naples et Silvio Berlusconi est à la tête du pays. Le choc ! Les choses changent subitement car la justice italienne tente (encore aujourd'hui) de faire table rase. Malgré tout, les activités de la Camorra subsistent et sont toujours connues des forces de police. Bien que les parrains se cachent derrière des sociétés factices et se prétendent désormais « *hommes d'affaires* ». Les revenus illégaux de la Camorra sont évidemment difficiles à estimer, parce qu'outre d'être illicites, leur réalité est mouvante, provenant de multiples activités, au profit de multiples clans. Un institut de données économiques italien appelé Eurispes a estimé, en 2008, qu'annuellement l'économie mafieuse de la Camorra générerait une somme annuelle de 12,5 milliards de dollars. Ce qui est assez énorme, par rapport à la supposée baisse d'influence dans le milieu mafieux. Malgré la Covid19, la Camorra continue de prospérer grâce à ses activités favorites et ancestrales : contrebande d'objets volés, trafic de cigarettes à Ercolano (banlieue de Naples), trafic de drogues (cannabis en provenance du Maghreb, héroïne et opium en provenance de Turquie, cocaïne en provenance de Colombie), vols et extorsions. De joyeuses activités partagées par sa grande soeur mafieuse : Cosa Nostra. « *Notre chose* » en français, du nom de la mafia sicilienne. Loin de se cantonner aux simples frontières de la petite île, l'organisation est implantée partout dans le monde, notamment aux États-Unis et en Amérique Latine. Dans les années 90, elle était considérée comme l'organisation criminelle la plus influente d'Europe ... Comme beaucoup de mafias, Cosa Nostra n'a pas d'origines historiques clairement définies. Les premières bandes de hors-la-loi profitent du désarroi dans lequel baigne l'Italie lors des révolutions de 1848 et 1860 pour prospérer. Tendance possible de remarquer partout dans le monde. Une fois gouvernement déserteur ou affaibli ou corrompu, ou réunissant les trois qualités, des bandes indépendantes et hors la loi s'emparent d'un pouvoir vacant, politique et/ou économique. Au début, ce sont les rackets de protection et le vol de bétails qui génèrent les principales sources de revenu. L'ère fasciste est une période difficile pour la mafia sicilienne. La traque dont elle fait l'objet entraîne une émigration massive aux États-Unis au début du XX^{ème} siècle. Cosa Nostra s'organise rapidement en clans. Elle redevient puissante lorsque les américains libèrent l'Italie.



Happy end mafieux.



L'organisation dite « *la pieuvre* » est composée de « familles » dont les membres sont surtout liés par l'appartenance géographique. Le chef de famille nomme les hommes qui l'entourent. Elle est organisée autour d'environ 1700 familles et le nombre de personnes affiliées atteindrait 50.000 individus sur l'ensemble de la Sicile. Pour être un membre de Casa Nostra, il faut obligatoirement être un homme, sicilien de père et mère, catholique. Des règles d'honneur sont à respecter : ne pas désirer la femme d'un autre mafioso, ne pas voler ni se livrer au proxénétisme, ne pas tuer d'autres hommes d'honneur sauf ordre des instances supérieures, ne jamais parler de Casa Nostra en public, respecter l'omerta, ne pas commettre d'adultère, ne jamais être ivre, ne pas se livrer à des enlèvements sur l'île ... La première épreuve après l'initiation est généralement un meurtre. L'organe supérieur est la Coupole, un conseil qui supervise et coordonne les activités des différentes familles. C'est elle qui décide de valider ou non toute sanction frappant un mafieux. Si Casa Nostra est une organisation d'origine sicilienne, elle est aussi fortement implantée à l'étranger, notamment aux Etats-Unis. C'est aujourd'hui une organisation criminelle planétaire. En Sicile à New York, la pieuvre sicilienne est présente (parfois leader du marché) dans les activités liées au trafic de drogues, collecte du Piuo (racket= système qui permet à la mafia de fixer des taxes aux commerçants et à certaines PME pour contrôler le territoire. Commerçants et chefs d'entreprise sont contraints de payer cet« *impôt* » pour être protégés), blanchiment d'argent dans l'économie légale (notamment les investissements dans le bâtiment), trafic de cartes bancaires, ou encore les meurtres ! Des activités lucratives qui maintiennent Casa Nostra au sommet des mafias mondiales. Selon un récent rapport d'Eurispé, son chiffre d'affaires s'élèverait à 13 milliards d'euros. Il se diviserait de la manière suivante (Jacqueline de la compta prépare le Powerpoint): 8 milliards d'euros annuel pour le trafic de drogues (toutes drogues confondues), 2 milliards d'euros provenant de la criminalité« *en col blanc* » (ce qui implique les appels d'offres truqués, recyclage de l'argent sale, acquisition de commerces légaux et tutti quanti), 1,5 milliard pour le trafic d'armes, 351 millions provenant de la taxe Pizza, euh, pizza et 176 millions

provenant du proxénétisme. Tout le monde ne subit pas la crise financière de la même manière visiblement. .. Afin de bénéficier d'une certaine approbation de la population locale, les mafias italiennes s'appuient sur un système de valeurs (organisation clanique, secret, rites, mythes) qui concurrence les fondements de la démocratie. Casa Nostra et Camorra sont fondées sur la notion de clan. Chaque membre doit correspondre à une sorte d'idéal et ressembler à ses pairs, qui ne seront pas des collègues du crime, mais des frères de sang. Blancs, catholiques, entraînés au combat, ils incarnent la plupart du temps la notion de territorialité, et parfois les liens biologiques (en Sicile, on devient mafieux de père en fils quand on ne finit pas prématurément arraché à l'affection des siens et retrouvé coulé dans le béton). La famille assure la cohésion du groupe, protège ses membres du péril extérieur et entretient les relations clientélistes avec ceux qui n'appartiennent pas à l'organisation. En retour, les mafieux sont totalement disponibles envers l'organisation et appliquent toutes les directives militaires émanant de leurs supérieurs. Camorra et Casa Nostra disposent toutes deux d'un code culturel spécifique fondé sur le secret. Tous ses membres doivent taire son existence. Première règle de la Mafia ? On ne parle pas de la Mafia ! Pragmatique, elle est clandestine dans le but de se prémunir de la répression. Mais, dans l'univers mafieux, le secret revêt aussi une force symbolique, accentuée par des rites mystiques. Une nouvelle recrue, par exemple, doit d'abord être baptisé par ses pairs avant d'envisager quoi que ce soit. .. Après ce baptême, il devient un « *homme d'honneur* ». Roberto Saviano, auteur de Gomorra, précise : « *Les mafieux imposent le respect du secret aux non-initiés en tuant le plus sauvagement possible ceux qui ne respectent pas la loi du silence, l'omerta. Yeux arrachés vivant, émasculations et petit oiseau mort déposé dans la bouche pour dénoncer les bavards. « Dans bouche fermée ne rentrent pas les mouches ».* En Campanie, le clan des Casalesi a fait assassiner un témoin sept ans après qu'il eut déposé à la police. En tuant les citoyens qui parlent, les mafieux ont fait de l'omerta un « *mythe* », au point qu'ils font croire que l'omerta serait consubstantielle à la société méridionale. En assassinant, la mafia fait de l'omerta une loi cosmogonique supérieure aux

valeurs humaines et persuade de nombreux citoyens que l'on ne peut s'en affranchir. À Catane, une mère a livré son fils de 18 ans au clan pour qu'il le tue. *Le jeune homme, un tueur déjà aguerri, voulait collaborer avec la justice* ». Ce glacial exemple montre à quel point les règles de la mafia italienne sont immuables. Plus qu'un code entre gangsters aux costumes trois pièces, une vie de criminalité à chérir et respecter. On ne sait pas si il faut applaudir ou frémir de peur. Plus jamais vous ne dégusterez vos spaghettis de la même façon ...



Après l'école, à Naples.



Ici gît un mauvais payeur ?



Au Panthéon du crime Italien



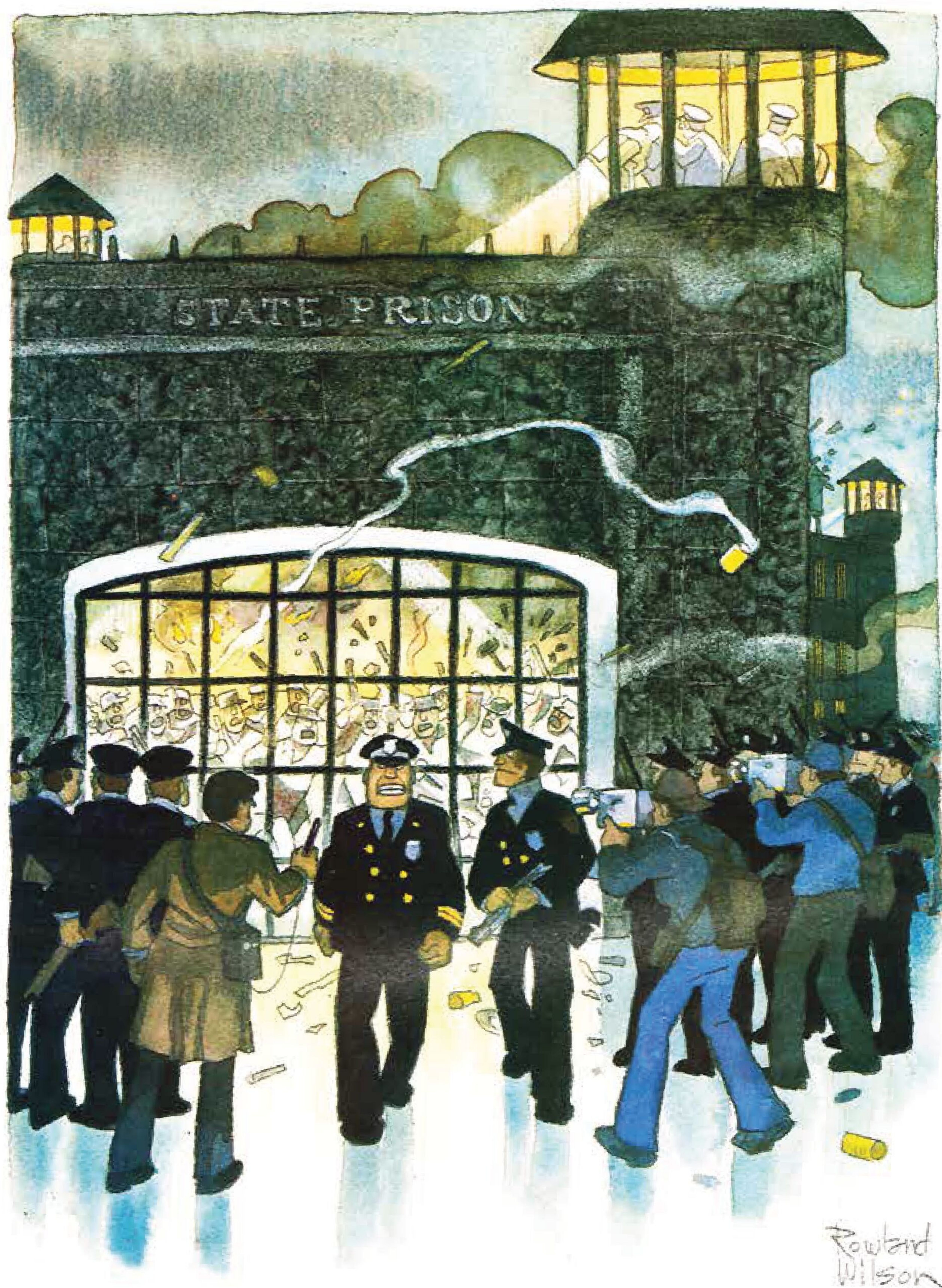
Calogero Lo Piccolo, chef de la Cosa Nostra, arrêté !



Les soldes pour la Camorra !



Toto Riina, ex-chef mafieux de Sicile.



« Ils veulent du homard ! »



À l'heure où toutes les caméras du monde sont tournées vers l'Ukraine, remémorons-nous l'époque regrettée de la paix et de l'amour. Sortir avec ses amies, déguster une glace ou une banane (seins nus) en terrasse, faire de la moto librement, déjeuner au restaurant... des activités simples, mais difficilement réalisables sous les bombardements du belliqueux Poutine ! Nostalgie...



Bons baisers d'Ukraine avec Ruslan Lobanov

Ses photos donnent le sentiment d'étés chaleureux dépeints dans les films de Paolo Sorrentino. Qui osera dire aux slaves mannequins de Ruslan Lobanov que leurs chemises sont beaucoup trop grandes et s'ouvrent tout le temps, au risque d'attraper des rhumes carabinés ? D'origine ukrainienne, Ruslan Lobanov est l'un des photographes les plus influents d'Europe de l'Est.





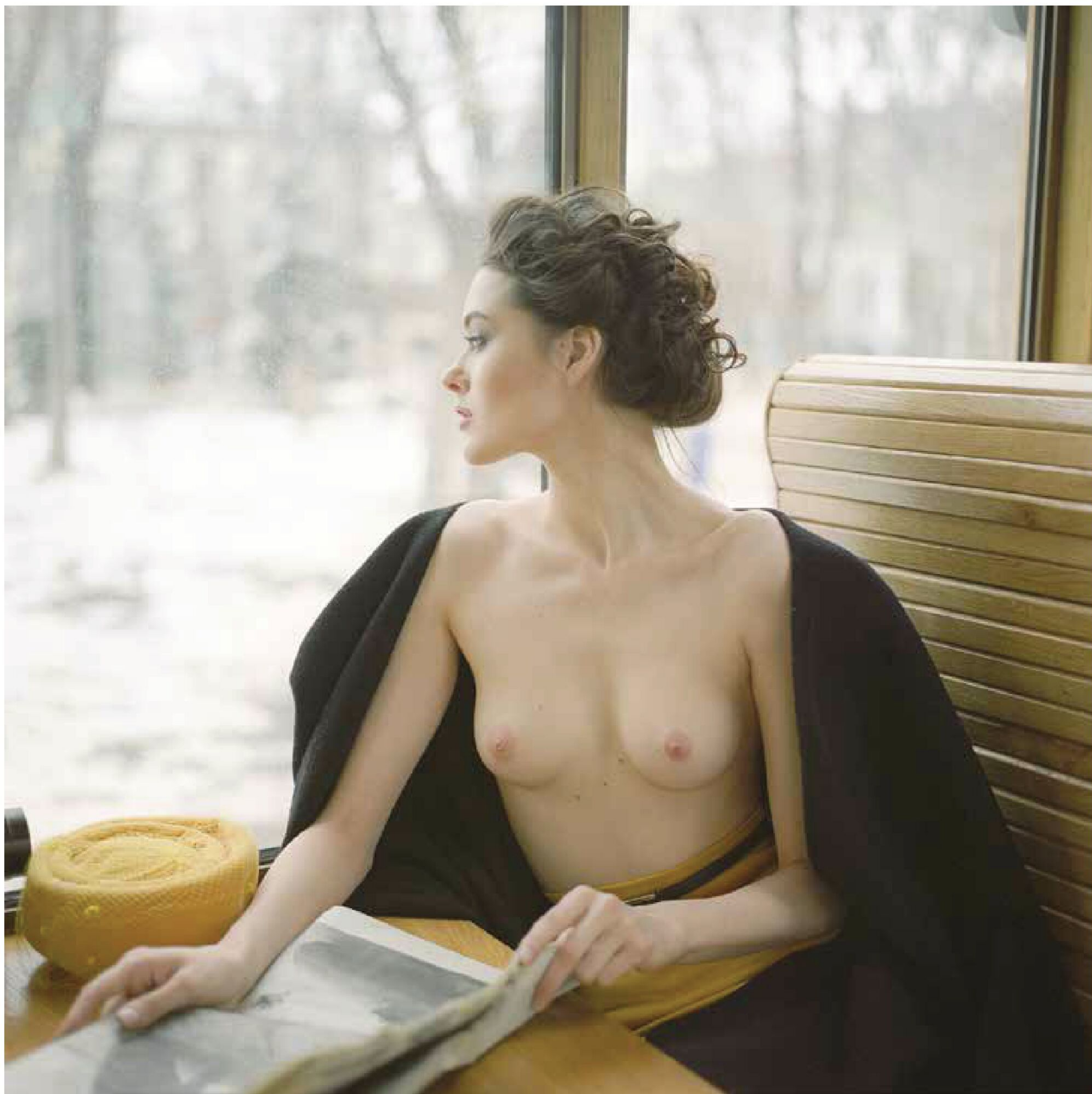














Qui osera dire aux slaves mannequins de Ruslan Lobanov que leurs chemises sont beaucoup trop grandes et s'ouvrent tout le temps, au risque d'attraper des rhumes carabinés ?

D'origine ukrainienne, Ruslan Lobanov est l'un des photographes les plus influents d'Europe de l'Est. Né en 1979, il s'est spécialisé dès ses débuts dans le portrait et le nu féminin en noir et blanc. Il tire son inspiration du cinéma et de la mode pour réaliser ses clichés érotiques où les corps de femmes sensuelles s'affichent sans retenue sous son regard aiguisé. Les modèles incarnent ainsi une certaine liberté féminine en bouleversant les codes établis. Ses images ont valu au photographe des collaborations remarquables avec notamment les magazines Playboy et L'Officiel et le groupe L'Oréal. Ruslan Lobanov ne s'en tient pas seulement aux campagnes publicitaires et réalise parallèlement des éditions limitées de son travail personnel sous forme de catalogues et de calendriers. « Works » sorti en 2014, rassemble ses meilleures réalisations des dix dernières années et en 2015 « Nudes in the City » réunit des femmes singulièrement dépoitraillées de La Havane jusqu'à Moscou.

Oeuvres @ la Galerie Yellowkornet. www.yellowkornet.com/fr-fr/l/ruslan-lobanov





BARON PHILIPPE DE ROTHSCHILD

«Riche comme Rothschild». Il fallait aller voir de plus près. Un beau matin de 1987, direction Denfert-Rochereau, la résidence parisienne du Baron Philippe de Rothschild. Curieux personnage le Baron Philippe : né en 1902, il est poète, écrivain, créateur du 1er cru bordelais Mouton-Rothschild. Playboy impénitent, directeur du Théâtre Pigalle dont il ne s'occupe plus, producteur des premiers films parlants, il fut aussi un sportif de haut niveau qui se distingua notamment dans les courses automobiles et dans les régates.

Héritier de la dynastie des Rothschilds, il déclare n'avoir jamais travaillé pour gagner de l'argent. Pour échapper à l'oisiveté et pratiquer une passionnante activité ; il s'occupe depuis 63 ans de développer l'exploitation vinicole de Mouton-Rothschild. Aujourd'hui le groupe est l'un des leaders mondiaux des vins et spiritueux sous le nom de Campari France.

Derrière Denfert-Rochereau donc. Une petite rue tranquille parsemée de couvents. Un immeuble à la façade passablement délabrée. Ce ne peut pas être là. Un couvent à droite, un autre à gauche. Je sonne.

Nestor avec son gilet rayé jaune & noir m'ouvre la Porte en gants blancs. C'est bien ici.

Hall immense, escalier majestueux, salle de bal au rez de chaussée. Pas un m2 de mur sans une toile de maître accrochée. C'est le Louvre ou Orsay avant l'heure.

Monsieur le Baron m'attend en haut. Dans son bureau-lit à baldaquin. Un labrador dort au pied.

– **Monsieur le Baron, bonjour. Nous allons parler de votre vie par rapport à l'argent. Je commencerai par vous demander si vous conduisez votre voiture vous-même ?**

– Bien sûr que je la conduis moi-même.

Mais cela dit, ça m'assomme. Avant, j'adorais ça, mais plus maintenant.

– **Vous avez un chauffeur ?**

– Heureusement, j'ai un garçon qui me sert à l'occasion de chauffeur, mais ça ne m'empêche pas de prendre le volant de temps en temps. Autant j'ai aimé conduire autrefois, autant je trouve cela insupportable maintenant.

– **Quelle voiture avez-vous en ce moment ?**

– Une Renault 11. C'est une voiture moyenne parce que je m'en sers plus

à Paris qu'ailleurs. Déjà pour Paris, celle-là est trop grosse.

– **Qu'aviez-vous avant celle-ci ?**

– Une 205.



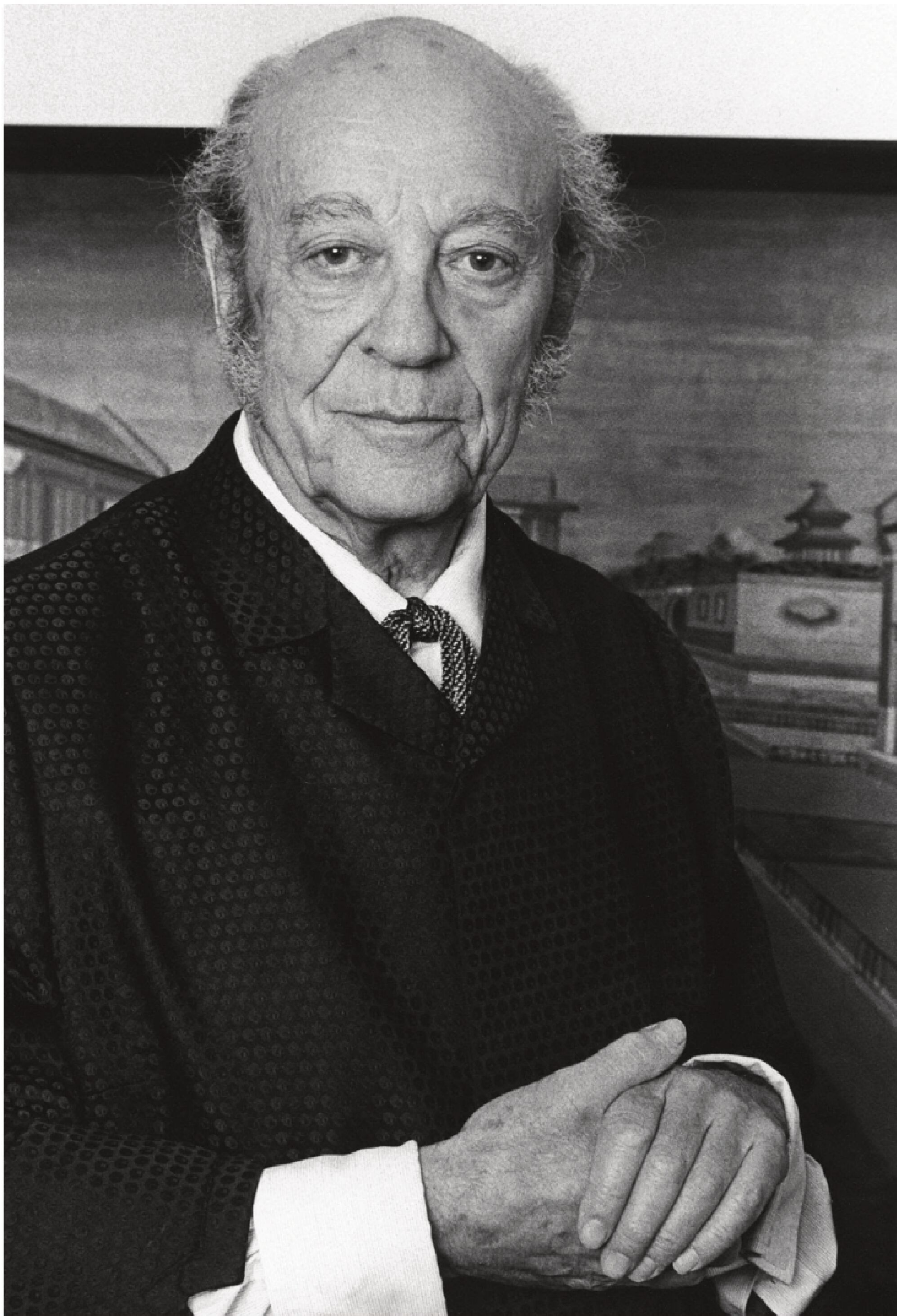
– **Je croyais que vous étiez un fanatique de voitures de luxe ...**

– Oui, avant la guerre, j'avais une Hispano-Suiza, une voiture de sport.

– **Question traditionnelle : quel est votre poids financier ? A combien sont estimés vos avoirs ?**

– Le déclarer serait contraire à l'éthique française. Je regrette, mais sur ce point, je m'y conformerai. Il ne me viendrait jamais à l'idée de dire à qui que ce soit, en quelque occasion que ce soit, combien je vaudrais. Les français n'aiment pas les gens qui ont de l'argent. Ils aiment bien en avoir, mais n'aiment pas ceux qui en ont ... C'est paradoxal, mais c'est ainsi !





– **C'est tout de même un état d'esprit qui a tendance à disparaître ...**

– Oh non ! Un tout petit peu peut-être On n'est pas complètement sortis de cette phase de rapports entre la France et l'argent. Dans les conversations, dans ce que l'on appelle les grands dîners, on ne parle jamais d'argent. Je n'y ai jamais entendu prononcer le mot «*argent*». Eventuellement, on en parle à propos du budget de l'Etat ou des sociétés, mais jamais de l'argent personnel et privé.

– **Mais dans ces dîners, tout le monde pèse à peu près le même poids, donc ça devient moins intéressant d'en parler ...**

– Absolument pas. Je ne sais pas ce que valent les gens avec qui je dîne, je n'en ai pas la moindre idée.

– **Vous ne dînez pas tous les jours avec des smicards ?**

– Ce n'est pas la question. Il m'est certainement arrivé de dîner avec des smicards pendant-la guerre. Dans ma vie actuelle, je ne prends pas de repas avec des smicards.

D'ailleurs, où sont-ils ? Dans ma société, j'emploie près de 340 personnes et bien peu sont au smic.

– **Connaissez-vous le montant du plus bas salaire dans cette société ?**

– Non, et je ne connais pas non plus les plus hauts. A un moment de l'année, on se préoccupe des salaires. J'y travaille et une heure après j'ai tout oublié parce que ça ne m'intéresse pas. Ce qui importe, c'est de savoir si les gens sont satisfaits avec ce qu'ils gagnent. On travaille de bon coeur quand on gagne bien sa vie.

– **Pour en revenir à votre poids financier, en avez-vous estimé le montant ou est-ce un sujet qui ne vous intéresse pas ?**

– Je connais ma situation financière, mais je dois vous dire que je ne m'occupe pas d'argent, ni d'investissements, ni de rien de ce qui touche aux finances. J'ai la chance d'avoir quelqu'un qui suit ma situation pour moi.

– **Etes-vous salarié de votre entreprise vinicole ?**

– Non. Mais j'ai des indemnités.

– **Vous n'êtes pas à la Sécurité Sociale ?**

– Non. Quand j'ai commencé ma vie

active, la Sécurité Sociale n'existait pas. C'est une oeuvre tout-à-fait remarquable. Je n'ai jamais pensé à en profiter.

– **Pouvez-vous me donner une estimation de vos revenus annuels ?**

– Non, certainement pas. Pour les mêmes raisons que je disais tout-à-l'heure. Ça ne se fait pas ... C'est un sujet tabou, totalement tabou. Je ne saurais rien en dire.

– **Alors sans donner les montants, pouvez-vous nous dire comment vous utilisez ces revenus ?**

– Je m'en sers d'abord pour vivre. Aussi pour faire vivre beaucoup d'autres : des personnes de ma famille ou des retraités qui ont travaillé pour la maison. A part cela, je prends deux vacances par an, comme tout le monde. Je pars le temps dont j'ai envie, il n'y a pas de règle. Je ne suis pas salarié et j'ai 83 ans. Je fais ce qu'il me plaît, je suis totalement libre de mes actions. D'ailleurs, le mot «*vacances*» n'existe pas pour moi, je l'ai employé à tort. J'appelle vacances un changement de lieu, mais quel que soit l'endroit où je suis, je travaille. Ainsi, je passe le mois d'août au bord de la méditerranée pour profiter un peu de la mer, du soleil, de la chaleur, mais je travaille tous les matins. Quoiqu'il arrive j'écris. Ma société aussi me prend du temps, quoiqu'elle soit aux mains de trois directeurs très compétents et même un conseil de surveillance. A mes débuts, il y a 60 ans, je m'occupais seul de l'exploitation. A présent, c'est une entreprise importante qui s'est beaucoup développée. J'ai moins besoin de m'en occuper. Je suis surtout concerné par les grandes options et aussi pour superviser nos étiquettes, leur graphisme et leurs illustrations qui sont toujours le fait de grands artistes. Depuis 1945, je demande à un artiste d'illustrer l'étiquette de l'année.

– **Pour en revenir à ma question, dépensez-vous beaucoup d'argent ?**

– Je ne sais pas ce que vous appelez dépenser beaucoup. Je mène une vie banale sans fastes et qui, bien sûr, comporte un certain nombre de frais, par exemple, quand je reçois des amis.

– **Avez-vous des luxes ?**

– J'ai deux luxes : mon affaire de vin et la poésie. Le reste, ce sont des amusements.



– **Quels sont-ils ?**

– Avoir des amis, des bons amis avec qui je m'entends bien, avec qui j'aime passer du temps. Bien entendu, je vais au théâtre et au cinéma, comme tout le monde, ni plus ni moins. Je ne vais ni à l'Opéra, ni à des concerts. Je ne suis pas musicien du tout. Je n'ai pas d'oreille et je le regrette. Mais je pratique d'autres disciplines artistiques telles que l'architecture, la décoration, la littérature ...

– **Vous parliez tout-à-l'heure de vos amis. Vous en avez beaucoup ?**

– On n'a jamais beaucoup d'amis. J'en ai peu. Ils sont rares et ils sont d'autant plus précieux. Je leur suis très attaché. Mais attention, nous parlons d'amis au masculin. Il y a aussi les amies dames. J'ai aussi heureusement de très bonnes amies. Je suis très sensible à l'être féminin. Il est peut-être ma plus grande passion. Elle date de toujours, des jours de ma puberté et ne cesse pas encore. J'ai dit un jour que la femme est ma respiration. C'est une phrase qui résume bien ce que je pense. Je ne peux pas me passer des femmes. Au singulier et au pluriel. J'ai eu beaucoup d'amis, mais hélas, nombre d'entre eux sont morts. Dans ma vie aujourd'hui, il y a plus de gens morts que de vivants. Mes amis d'aujourd'hui sont des amis relativement récents. J'entretiens avec eux des relations très chaleureuses. Tous très différents, ils ont chacun leur profession.

– **Au niveau immobilier, vous avez votre maison parisienne derrière Denfert-Rochereau et Mouton. Y en a t-il d'autres ?**

– Ce qui compte dans ma vie, c'est Mouton, un bâtiment exceptionnel qui ne ressemble à rien. N'oublions pas que Mouton est avant tout un vignoble et je suis propriétaire du vignoble comme de la maison. Il y a 75 hectares à Mouton-Rothschild, mais j'ai aussi d'autres châteaux. En tout, 150 hectares de vignes.

– **Vous n'en avez pas aux Etats-Unis, en Californie ?**

– Ce n'est pas moi qui les ai, c'est une société dans laquelle nous sommes actionnaires. Mais en France aussi nous sommes organisés en sociétés. Pour la propriété, c'est une société qui s'appelle GFA (Groupement Foncier Agricole). Je suis majoritaire des titres de cette société, le reste est détenu par ma fille et ses enfants, ça ne sort pas de la famille. Dans le GFA, il y a trois châteaux de vignes. Château dans le jargon vinicole ne veut pas dire bâtisse, mais désigne un territoire de vignes avec un bâtiment où se fait le vin et qui n'est pas nécessairement un château.

– **Depuis combien de temps avez-vous votre maison parisienne ?**

– Ce n'est pas une maison, c'est un immeuble dont j'ai acheté les appartements un par un en pièces détachées. J'ai mis 20 ans. Il y a une chose importante que vous enseignez la vigne : la patience. Tout ce qu'on fait en matière de vigne prend un temps considérable qu'on ne peut pas raccourcir. Il y a une formule qui illustre cela : il faut laisser le temps au temps. Vous plantez un petit bâton dans la terre ; il commence à produire du raisin 3 ans plus tard et il fait du bon vin 5 ans plus tard. Ainsi, on prend l'habitude d'être patient. J'ai commencé par acheter le rez-de-chaussée pour, à l'époque, la personne qui était mon amie et qui devait devenir mon épouse. C'était une maison sordide ici, on pourrait en dire un HLM. C'est en 1952 que j'ai acheté le rez-de-chaussée. J'ai fini par avoir un étage au bout d'une dizaine d'années ; un autre étage des années plus tard et toute la maison au bout de 20 ans. Il n'y a pas si longtemps que j'ai la totalité de l'immeuble. La dernière locataire était, au dernier étage, une très vieille dame qui vivait seule dans son appartement. J'ai finalement eu l'étage quand elle est morte.

– **Quelle est la surface de la maison ?**



– 11 mètres de façade sur moins de 8 mètres de largeur avec 4 niveaux.

– **Donc environ 350m². Vous n'êtes pas mal logé. Combien de pièces ?**

– Je n'en ai aucune idée. Ce sont relativement des petites pièces.

– **Avez-vous estimé le prix de cet immeuble ?**

– Pas la moindre idée ...

– **Même en additionnant les différents prix d'achat, étage par étage ?**

– Je n'ai jamais fait ce calcul. J'achetais les pièces quand elles tombaient dans mes bras. Il fallait attendre que chaque personne s'en aille. Aussitôt acheté, j'en oubliais le prix. Je n'y pensais plus. C'était fini.

– **Vous achetiez cash ou vous empruntiez ?**

– Je ne sais plus. Peut-être ai-je emprunté pour quelques jours, mais en réalité j'achète toujours comptant.

– **Vous avez donc suffisamment de réserves pour effectuer des achats de cette importance ?**

– N'oubliez pas que ceux-là se sont étalés sur 20 ans.

– **Avez-vous d'autres biens immobiliers**



à part ces deux maisons ?

– Non.

– **Quels biens possédez-vous ? Des oeuvres d'art ?**

– Oui. Regardez autour de vous. Des meubles anciens, des tableaux de Maîtres. J'en ai donné à ma fille. J'ai en particulier un tableau sensationnel qui est exposé dans l'entrée du salon. C'est un des tableaux les plus célèbres du monde : « *La petite fille au volant* » de Chardin. Je l'ai depuis l'âge de 24 ans : un cadeau de mon père qui avait été acheté par mon arrière-grand-père. Un tableau qui a été dans toutes les expositions possibles. Il n'y a pas plus beau et plus célèbre que ce tableau-là. C'est un tableau exceptionnel presque aussi célèbre que la Joconde. J'ai hérité de meubles anciens remarquables. Regardez autour de vous. J'ai aussi acheté quelques meubles et tableaux qui sont à Mouton.

– **Quels ont été les éléments déterminants qui ont fait que vous avez choisi cette maison ?**

– Le calme et son jardin. A côté de ma maison, il y a un couvent. Les bonnes sœurs sont contiguës à ma chambre. Un mur nous sépare. Le couvent occupe près de la moitié de la rue.

– Ce n'est pas une question politique, mais avez-vous l'impression de gagner plus ou moins d'argent qu'avant mai 1981 ?

– Il y a une réponse très simple à cette question : l'IGF ; sans oublier l'impôt sur le revenu. Tout ce que je sais, c'est que 80 % de mes revenus partent aux impôts. Toutefois, les 20 % qui restent me permettent de vivre très convenablement. Pas luxueusement mais rien de comparable à la vie de mes parents. Il y a un monde entre la façon dont je vivais au début de ma vie et celle d'aujourd'hui.

– Faites-vous encore des folies, des achats importants ?

– Certes, cela m'arrive, mais elles sont toujours pour la partie publique de Mouton. Je ne suis pas collectionneur pour le plaisir. Je le suis dans une notion d'utilité. Je collectionne pour Mouton, donc à un niveau assez élevé.

– Quelle est la dernière folie que vous avez achetée ?

– C'est un grand panneau en bois laqué. Un panneau d'un célèbre artiste des années 30, en laque dorée; il vient du salon des premières classes du paquebot Normandie. Il s'appelle «*La Vendange*».

– A partir de quel montant un achat devient-il, pour vous, important ?

– Je n'ai pas de chiffre. Je ne sais pas ce que c'est. Des objets que j'achète pour 10.000 francs me donnent autant de plaisir que ceux de 50.000 francs. Je n'achète rien à des prix insensés, tels que des tableaux de peintres connus. Les impressionnistes se vendent couramment entre 1 et 5 millions de dollars. Ce n'est pas dans mes moyens.

– Et dans des temps plus lointains,



avez-vous des souvenirs d'achats très importants, immodérés ?

– Non, aucun.

– Votre banque est-elle la banque Rothschild ?

– Depuis la nationalisation des banques, je ne suis plus son client. Mon argent est dans une autre banque privée.

– Tutoyez-vous votre banquier ?

– Quelle question ! Pourquoi le tutoieraient-je ? Non, non, non. Pas, du tout. Je le vois rarement.

– Avez-vous une idée du montant de votre compte personnel aujourd'hui ?

– Ce qui m'intéresse, ce sont les résultats de notre société commerciale La Baronnie.

– Vous arrive-t-il d'être à découvert ?

– Comme tout le monde. La question est réglée aussi vite que possible.

– Tous vos achats passent par la société ?

– Je n'achète à peu près rien pour moi, ou des bricoles. Les œuvres d'art sont pour Mouton. Elles appartiennent donc à la société.

– Quels sont les grands postes de votre compte d'exploitation personnel ?

– Le plus important, c'est la marche de la maison, son entretien par le personnel, les domestiques ... l'ensemble de la vie quotidienne.

– Etes-vous quelqu'un de riche ?

– Je suis riche des dons que le ciel m'a dévolus.

– Et en des termes plus basement matériels ?

– Je n'y pense pas puisque j'ai suffisamment pour mener la vie que je souhaite. Elle est très simple, sans excentricités, sans yacht, sans chasse à courre. Je n'ai pas à me plaindre. Si je me plains c'est de l'argent que l'Etat me prend. Avant, je payais un peu moins d'impôts et c'était plus juste. Je ne suis pas un monsieur à chiffres, je n'en retiens aucun. Les rares que je retiens sont relatifs au nombre d'hectares des propriétés ou de leur production. Je n'ai pas de mémoire pour les chiffres. Je vois les comptes un certain nombre de fois par an et cinq minutes après je les oublie.

– Dans quelles proportions répartissez-vous votre temps entre Mouton, Paris et le reste ?

– C'est difficile à dire. Mon sentiment est que je passe 5 mois par an à Mouton, 2 à 3 mois à Paris, un peu moins d'un mois à Londres où je vais pour le plaisir et par attachement à la ville qui m'a tant apporté pendant la guerre. J'en garde un souvenir ému. Le reste du temps, je le passe dans des lieux divers. D'ailleurs, pour moi, être à Paris ou à Mouton, c'est pareil. En avion, on met maintenant une heure pour aller de l'un à l'autre. Mon installation à Mouton est toujours prête à me recevoir. Si ce soir, j'avais envie d'aller à Mouton, je prendrais l'avion à tout moment, j'arriverais et me coucherais dans mon lit !

– Que pensez-vous de la vie politique française ?

– Je ne suis inféodé à aucun parti. Je vote pour celui qui me plaît quand j'entre dans l'isoloir. Je vote pour un homme plus que pour un parti. Le socialisme est arrivé au pouvoir avec une idéologie conçue d'avance, une sorte de doctrine théorique. Il l'appliqua sans se soucier des conséquences matérielles. Le pays doit être géré en fonction de ce qu'il est, de son état économique et social, non en fonction d'une idéologie. Cela n'empêche que bien des hommes du parti socialiste me sont sympathiques. Quant au parti communiste, il me paraît une aventure qui n'est plus de notre temps; c'est une vieille histoire qui était valable au moment de la révolution russe de 1919. Est-il un français qui, de nos jours, pourrait vivre sous la férule du gouvernement russe ? L'idéologie est superflue, l'important est de «*gérer*».

– Vous arrive-t-il de penser à la retraite totale ?

– Je n'y penserai que quand je serai impotent, ce qui n'est pas encore le cas aujourd'hui. Je souhaite pouvoir continuer le plus longtemps possible. Si je souhaite vivre, ce n'est pas certes par crainte de la mort. Pour moi, la mort doit être un acte très simple, à condition que ce ne soit pas dans la douleur ... (Le chien se manifeste) ... Pacha, mon bon, le beau Pacha ...

– Vous avez un seul chien ?

– Non, j'en ai deux. L'autre est à Mouton. Seul Pacha voyage. Quand il retourne là-bas, il retrouve son copain qui, lui,



ne voyage pas. C'est un chien de la campagne, il serait très malheureux à Paris. De quoi parlions-nous ?

- **De la mort ...**

- Oui, je vous ai dit : la mort en tant que mort ne me fait pas peur. Je l'ai frôlée si souvent pendant la guerre, plusieurs fois... Ce qui m'attristerait, c'est d'être alité par une longue maladie.

- **Vous faites visiter le domaine de Mouton ?**

- Mouton est mon œuvre. Son prestige est international. Il y a eu plusieurs films sur Mouton, en Amérique comme en Angleterre. Les gens du pays vous diront que Mouton c'est «*le petit Versailles du Médoc*». D'où les 50.000 visiteurs par an. C'est considérable, car le pays est hors des chemins battus. Pour y venir, il faut le vouloir. Cela comporte une organisation : outre le conservateur du musée il y a des guides.

- **Combien faites-vous payer les visites ?**

- C'est gratuit. J'ai commencé à m'occuper de Mouton en 1922, je suis dans ma 63ème année de gestion. En 1933, j'ai acquis la propriété voisine, appelée aujourd'hui «*Mouton Baronne Philippe*», un grand parc de 10 hectares ouvert au public. J'ai encore beaucoup de projets d'avenir pour l'améliorer ce qui comporte d'importants travaux à réaliser. Il faut de mieux en mieux accueillir les touristes. Mouton, oeuvre personnelle, a bénéficié d'une autre personne qui, hélas, n'est plus de ce monde, ce fut mon épouse, Pauline, pendant 25 ans. Son rôle a été considérable.



- **Pourquoi venez-vous à Paris alors que vous êtes si attaché à Mouton ?**

- Parce qu'il y a la vie de Paris, cinéma, théâtre, restaurants, invitations... Bref, la vie parisienne.

- **Vous sortez tous les soirs ?**

- Non, il m'arrive souvent de rester chez moi, de lire et de regarder la télévision.

- **Dallas ?**

- Non. Ce genre de feuilletons ne m'intéresse pas. Il y a bien d'autres programmes que je trouve passionnants, tels *Apostrophe*.

- **Vous a-t-on déjà demandé dans la rue si vous n'avez pas «cent balles» ?**

- C'est possible, mais je ne m'en souviens pas. Les mendiants ont, heureusement, tendance à disparaître. Ceux que j'ai rencontrés n'ont jamais chiffré leur demande.

- **Combien leur donnez-vous ?**

- Que sais-je ? Ça dépend de la monnaie que j'ai dans ma poche et de la tête du mendiant.

- **N'en rencontrez-vous pas dans le métro ?**

- Je ne prends jamais le métro. A présent, à Paris, j'utilise ma voiture plutôt que le métro. Pourtant, ce fut mon seul moyen de transport à Londres, pendant la guerre. Sinon je prends un taxi. On ne saurait dire que c'est un luxe.

- **Vous arrive t-il de prêter de l'argent ?**

- Ça ne m'est arrivé qu'une fois. J'ai une règle absolue : ne jamais prêter mais donner. Je donne surtout à ceux de ma famille.

- **Avez-vous personnellement**

emprunté de l'argent ?

- Oui, pendant la guerre. Le prêt ou l'emprunt sont des raisons qui amènent à se fâcher. Ou bien on harcèle les gens pour se faire rembourser et on les met en grande fureur ou bien ils ne remboursent pas et c'est le prêteur qui lui ne décolère pas.

- **Dans l'hypothèse où quelqu'un vous supplierait de lui prêter de l'argent...**

- Je dirais non. En revanche, je lui en donnerais un peu. Le strict nécessaire et dans la mesure de mes moyens. Prêter ? Non.

- **Ramenez-vous des objets de l'étranger ?**

- Ça m'est souvent arrivé, moins à présent. Je ramène plutôt des petits objets.

- **Que ramenez-vous précisément ?**

- C'est selon ce que je trouve à Londres.

- **Déclarez-vous ces choses à la douane ?**

- Non. Comme tout le monde. Mais vous savez, il m'arrive de ramener simplement des chocolats. Pourquoi voulez-vous que je déclare des chocolats ? Je ne ramène rien qui puisse intéresser les douaniers. La dernière fois que j'ai rapporté un appareil photo, combien aurais-je payé si je l'avais déclaré ?... Ce que les douaniers cherchent, c'est l'or et la drogue.

- **Il vous est arrivé de vous droguer ?**

- Oui, une fois, il y a longtemps... A l'opium. L'effet fut tel que je me suis dit que je ne recommencerais jamais.. Décision tenue.



– **Fumez-vous du tabac ?**

– J’ai fumé dans ma vie plus que quiconque ne peut fumer. Comme une cheminée d’usine. Ou plutôt, comme une cheminée de raffinerie, pendant une trentaine d’années. Tout ce temps, de 6 heures du matin jusqu’à tard le soir. Un beau jour, j’ai senti que ça me faisait du mal et du jour eu lendemain je me suis totalement arrêté. Mais j’en aime encore beaucoup l’odeur.

– **Vous fumiez des brunes, des blondes ?...**

– De tout, aussi des cigares et beaucoup la pipe.

– **Seriez-vous plus riche si vous aviez fait la même carrière aux Etats Unis ?**

– Cette question n’est pas valable. Il n’y a pas Mouton aux Etats Unis. Donc, il ne pourrait être question de même carrière. Qu’est ce que mes talents m’auraient permis de faire, comment le savoir ? Je suis plutôt fier de ce que j’ai fait ici. Pourquoi rêver ? Je n’ai aucun regret. Tout est une question de chances. Notre vie en est très dépendante. Plus qu’on ne l’accepte. Le chance, c’est quelque chose qui est totalement indépendante de vous. Il faut savoir le sentir, la saisir, tirer le meilleur profit quand elle se présente.

– **Donnez-vous de l’argent à des oeuvres ?**

– Oui, il n’en manque pas. Ainsi ce matin, j’ai reçu une demande de fonds pour Médecins sans frontières, j’ai souscrit aussi pour l’Abbé Pierre et pour d’autres causes relatives à l’état de l’homme.

– **Combien donnez-vous ?**

– Pas assez ! Je devrais donner plus. Mais la quantité est telle...

– **Dépensiez-vous beaucoup d’argent quand vous étiez plus jeune ?**

– Oui. Aujourd’hui je dois être plus prudent, parce-que les temps ne sont plus les mêmes.

– **Quelles étaient vos folies d’autrefois ?**

– Les femmes, les yachts ou plutôt les bateaux pour courir les régates, 6 ou 8 mètres, les voitures, les maisons : une maison en particulier que j’ai fait construire au bord de la mer, au Pyla sur le bassin d’Arcachon. Je m’étais pris de passion pour la régata à voile.

Avec mes amis, nous passions de vraies vacances... J’ai aussi piloté des Bugatti en course. On ne saurait dire qu’elles m’appartenaient vraiment, j’avais fait un arrangement avec la maison Bugatti. Ma voiture personnelle était une Hispano-Suiza. C’était une belle et puissante voiture sportive.

– **Etait-elle comparable à une Roll’s ?**

– C’était la concurrente. J’ai toujours préféré le style de l’Hispano à celui de la Rolls. Je ne me servais jamais de l’Hispano en ville pour laquelle j’avais une autre petite voiture.

– **Vous est-il arrivé de vous faire rouler ?**

– Certainement, mais je ne m’en souviens pas, car j’oublie le lendemain. Je ne suis pas rancunier. Il faut être bon perdant. Sauf dans les domaines du jeu et du sport où je suis plutôt mauvais joueur. Que ce soit en course d’autos, à voile, au bridge ou au backgammon, je n’aime pas perdre.

– **Que serait pour vous la pauvreté ?**

– Il y a tellement de pauvres dans le monde, de gens qui n’arrivent pas à se nourrir. Ainsi, souvent, les chômeurs en France. voilà la pauvreté. En ce qui me concerne, j’ai vécu d’une façon très austère pendant la guerre. Mais il y avait une raison... Si ça m’arrivait en temps de paix, je pense que je me débrouillerais toujours pour trouver quelqueendroit où je pourrais vivre confortablement en dépensant peu d’argent. Même si le site n’est pas plaisant, j’en ferais un luxe.

– **Vous est-il déjà arrivé de penser à la faillite ?**

– C’est un vilain spectre qu’on ne saurait oublier. Jusqu’à ce jour, j’ai eu la chance de ne pas avoir à la craindre. Si on y pense, ça vous donne encore plus d’énergie pour travailler.

– **De quoi avez vous peur dans la vie ?**

– De moi-même, de mes excès, de tout ce que je pourrais faire et qui serait une erreur. J’ai souvent fait des conneries, pour employer le terme à la mode, je les ai oubliées le lendemain. Mais je crois n’en avoir jamais fait de grosses.

– **Si vous pouviez formuler trois vœux, quels seraient-ils ?**

– Un seul me suffit : continuer à vivre pour assurer le développement de

Mouton et de ses annexes. Pour l’heure, je n’ai pas d’autre vœu à formuler. J’ai une fille, Philippine, ses trois enfants, des amis et des amies, que voulez-vous d’autre ? Ce que je souhaite, c’est de conserver amis et amies, ce qui n’est pas toujours le cas, hélas. Surtout, je souhaite que rien n’entrave ces relations.

– **Etes-vous heureux ?**

– Le bonheur, pour moi, est un fait rare. C’est l’instant fugitif qu’il faut saisir au passage et que souvent on vit sans le réaliser. Ce qui est constant, dans la vie, c’est le plaisir, la joie, la jouissance... Le bonheur, c’est tout autre chose.

– **Est-ce que l’argent y contribue ?**

– L’argent fait l’amusement, le plaisir, le confort, mais rien qui ressemble au bonheur. Donc l’argent ne fait pas le bonheur. le bonheur, c’est une quintessence de joies, de jouissances profondes qui sont inexplicables. Un état d’exaltation, un état second ; ils n’ont rien de commun avec l’argent.

– **Quels sont aujourd’hui vos principaux signes extérieurs de richesse ?**

– Ce serait d’abord qu’on publie mes poèmes. C’est aussi la fidélité des amis et amies. C’est aimer et être aimé.

– **Et dans des termes plus matériels ?**

– J’en ai sous le forme de mes demeures et aussi d’œuvres d’art. C’est avant tout Mouton qui pour moi est une richesse, dans un sens très vaste. C’est une richesse spirituelle autant que matérielle.

– **Quelles personnes célèbres connaissez-vous ?**

– Si vous posiez cette question à ma fille, elle vous dira qu’elle les connaît tous, et de plus en plus bien qu’elle s’occupe de Mouton et de ses enfants. Cela après avoir été comédienne. Moi, je suis devenu très solitaire. Je vois très peu de monde à part mes amis, bien sûr. Il m’arrive de rencontrer au hasard des gens célèbres. Moins souvent que Jacques Chancel. Avant la guerre, je connaissais tout ce que Paris pouvait compter de célébrités, dans tous les domaines. Je ne regrette pas ce temps. Il ne faut pas croire que l’on peut avoir le même chose toute sa vie. Elle évolue. On ne peut pas avoir les mêmes joies et jouissances d’une époque à l’autre. Je ne reçois guère. Cela me fait penser

au temps de mon épouse Pauline, une personne merveilleuse, une magicienne. Nous recevions alors beaucoup, principalement le monde littéraire.

– **Croyez-vous à l'astrologie ?**

– C'est la même question que si on me demandait si je crois à Dieu. Les textes sacrés vous disent : Dieu créa, l'homme. Erreur profonde. C'est l'homme qui créa Dieu. Il n'y aurait pas Dieu s'il n'y avait pas l'homme. Y a-t-il un Dieu pour les animaux ?

– **Les carmélites derrière votre mur vous soutiendront le contraire.**

– Telles qu'on les a éduquées et élevées, elles ne sauraient penser autre chose. L'astrologie, pareil. l'homme a besoin de se créer des mystères, des mythes, des protections. Pour cela, il recourt à toutes sortes de phénomènes. Cela dit, je crois en Dieu. Mais pas le Dieu auquel croient les carmélites. Je crois en un Dieu qui est en chacun de nous. Si vous rentrez dans une église, vous trouverez Dieu parce-qu'il est en vous. C'est la qualité même de l'église de dégager votre Dieu. Je suis et je reste un israélite, je trouve toutefois que toutes les religions sont analogues. Bien sur, la sienne est meilleure que les autres.

– **Avez-vous des envies demeurées ce jour insatisfaites pour des raisons financières ?**

– C'est une question à laquelle j'aurais peut-être répondu différemment un autre âge. A partir le 80 ans, les désirs diminuent. On a plus ou moins acquis ce dont on avait envie. Je n'ai jamais été jaloux des avoirs des autres. Tant mieux si tel a une très belle collection de peintures, des palais et le reste. Peut-être les ai-je enviés, jadis. Et encore ce n'est pas sur. Donc, aujourd'hui, à votre question je réponds non.

– **Que m'auriez-vous répondu il y a 20 ans ?**

– Peut-être que j'aurais aimé courir la coupe America. Je ne l'ai pas fait pour des raisons financières. Ca doit être passionnant mais aller courir la coupe America en Australie, c'est une importante dépense que j'estime à 50 millions.

– **Anciens ?**

– Non, nouveaux. Je ne parle qu'en francs nouveaux. même si je les avais,



je pense que je les dépenserais à autre chose. La construction du bateau, les voiles, le voyage, tout cela est fort, coûteux. Et pourtant, c'est un défi, un jeu qui m'aurait été extrêmement agréable...

– **D'autres envies à part la coupe America ?**

– Il y en a sûrement d'autres, mais elles ne me viennent pas à l'esprit.

– **Que pensez-vous de ceux qui achètent leur titre de Baron ?**

– Qu'ils ont raison si ça leur plaît, et si vraiment on peut les acheter.

– **Alors, vous n'en connaissez pas le prix ?**

– J'aurais pu connaître celui des titres de comte achetés au Vatican. Car il m'est souvent arrivé de rencontrer ce qu'on appelle les « *comtes du Pape* ».

– **Le fait de porter le titre de Baron vous a-t-il favorisé dans certains domaines ?**

– Le titre de Baron ne fait pas équilibre avec le nom de Rothschild. Ce nom est une légende. Les Rothschilds sont un mythe. Jadis, on disait, et on dit encore: « *riche comme Rothschild* ». C'est aussi l'image d'une certaine puissance financière qui hélas n'existe plus. Mais ce mythe continue.

– **Pourtant, cette puissance existe toujours un petit peu...**

– Rien de comparable à ce qu'elle fut au 19ème siècle quand ceux de ma famille avaient autant de puissance que les gouvernements. Ils parlaient d'égal à égal avec les pouvoirs. La banque était banque-Etat. Les gouvernements ne faisaient rien sans consulter les Rothschilds.

– **C'est une époque que vous regrettez ?**

– Ça devait être une certaine jouissance... Je ne sais pas du tout si moi, je l'aurais aimée. En tous cas, il n'y a rien de pareil avec la vie politique actuelle. – Mais j'imagine que les Rothschilds qui ont vécu ça ont du certainement avoir de grandes satisfactions.

– **Pour en revenir à ma question de tout à l'heure, connaissez-vous le prix d'un titre de Baron ?**

– Il faudrait savoir qui vend des titres. Je ne connais que les titres héréditaires.

– **Certains les achètent comme le Baron Bic...**

– C'est un cas que je ne connais pas. A qui aurait-il pu acheter son titre ? La République Française ne reconnaît pas les titres. Invité à l'Elysée, je suis Monsieur Philippe de Rothschild.

– **Peut-être sont-ils achetés à l'étranger ?**

– Le seul pays qui donne des titres à l'heure actuelle est l'Angleterre. Autant que je sache, ils ne se vendent pas... Je ne vois pas d'autres pays où il y aurait trafic de titres.

– **Auriez-vous aimé faire carrière dans le domaine bancaire et financier, comme votre cousin Edmond ?**

– Edmond est un financier qui vit une vie d'affaires, il manipule beaucoup d'argent... C'est contraire à mon esprit. Je n'ai rien d'un homme d'affaires. Cela dit, nous nous rencontrons souvent et je l'aime beaucoup.

– **Recevez-vous des cadeaux ?**

– Oui, des cadeaux charmants : des boîtes de chocolats, des fleurs, un tas de choses de ce genre. Petits, hélas plus de cadeaux importants comme au temps lointain de jadis où mes parents m'offraient des voitures et bien d'autres choses.



- **Faites-vous des cadeaux ?**
- Oui, à ceux qui me sont sympathiques .
- **Avez-vous fait des procès ?**
- La Société en fait sans cesse. Surtout pour des questions de marques. A titre personnel ? Jamais. Mais toute la famille assigne en justice ceux qui abusent du nom de Rothschild. Il y en a...
- **Avez-vous déjà été personnellement condamné ?**
- Autant que je me souviennne, non. Sauf pour des contraventions.
- **Vous les payez quand vous en recevez ?**
- Du moins quand on ne me les retire pas, ce qui parfois m'arrive. Ce sont presque toujours des contraventions pour stationnement abusif. Il m'est aussi arrivé d'en avoir pour excès de vitesse ou parce-que je n'avais pas respecté un feu orange. J'ai reçu la contravention trois ans plus tard. Comment la faire enlever ?
- **Offrez-vous des bouteilles de vin comme cadeaux personnels ?**
- Cela m'arrive. Oui. Il ya un système dans la maison qui fait que j'ai un certain nombre de bouteilles à ma disposition.
- **Organisez-vous des repas d'affaires ?**
- Jamais, mais, on en organise autour de moi. J'y participe. Ils sont offerts par les sociétés. Françaises ou étrangères. Principalement américaine et anglaise.
- **Etes-vous majoritaire de la société américaine ?**
- Non.
- **Possédez-vous des parts d'autres**

sociétés que les vôtres ?

– Ce qui m'importe, avant tout, ce sont mes sociétés. J'ai aussi quelques titres en banque. Mais ils sont en dehors de mes préoccupations.

– **Avez-vous encore quelque chose à dire sur l'argent ?**

– Non, parce que dans la maison on ne parle jamais d'argent. Je le répète, c'est un sujet tabou. On en parle quand c'est nécessaire, quand on vérifie ses dépenses. Quand on regarde les comptes.

J'utilise de l'argent mais je n'y pense pas. Ce n'est pas sans restrictions que je le dépense. Jamais je n'achèterai un tableau de plusieurs millions de dollars, comme il s'en vend dans les ventes publiques.

– **Quand vous voyez quelque chose qui vous plaît dans une vitrine, vous l'achetez ?**

– Non. Cela dépend du prix et de ce que c'est ; il n'y a pas d'automatisme.

Ma vie est une vie d'invention, de littérature, d'architecture, de constructions, elle n'est pas une vie dévolue à l'argent. Je vis mieux que la moyenne. C'est un luxe raisonnable. Ma maison est confortable, mais ce n'est pas un palais.

– **Vous arrive t-il de faire vous-même vos courses ?**

– Pour Mouton, tout s'achète au marché de Pauillac. Pourquoi accompagnerais-je la cuisinière quand elle va au marché ? Mouton est une organisation qui a besoin d'être traitée avec un certain faste parce-que c'est la seule publicité de toute l'affaire. Sans Mouton, l'affaire ne serait pas aussi florissante. A Paris, il m'arrive parfois d'aller au marché de la rue Mouffetard qui est particulièrement pittoresque.

– **Connaissez-vous le prix des choses usuelles ? Pouvez-vous me dire combien coûte un kilo de carottes ?**

– Je connais mal les prix. D'autant plus que je n'ai aucune mémoire des chiffres. Quand je vois les choses, je réalise si c'est cher ou pas cher, par une sorte d'intuition.

– **Comment payez-vous vos achats : liquide, chèques ou cartes de crédit ?**

– Les trois. C'est selon. J'ai toujours du liquide sur moi, mais pas beaucoup. Ainsi, dans les restaurants, je ne paie

jamais per chèque, ni par carte de crédit.

– **Quels restaurants fréquentez-vous particulièrement ?**

– Je sortais beaucoup du temps de mon épouse. Mais depuis qu'elle n'est plus, je sors de moins en moins. Tous deux, nous avons toujours préféré les bistrots aux grands restaurants. C'est encore vrai quand je sors aujourd'hui avec mes amis. Il m' arrive ainsi d'aller dans des brasseries. Je dois dire que j'ai un privilège : toute ma vie, j'ai eu une très bonne cuisine chez moi. Donc, au restaurant, ce que je recherche, c'est la cuisine amusante, pittoresque, J'aime tout ce qui est bon et bien cuisiné.

– **Que commandez-vous au restaurant comme vin ? Du Mouton Rothschild ?**

– Pourquoi voulez-vous que j'en commande alors que j'en ai tant que je veux à la maison ? Je suis effaré par le prix incroyable que coûte aujourd'hui un Bordeaux de première qualité. Tel le Mouton-Rothschild qui vaut entre 500 et 800 francs la bouteille, selon l'âge. Ce n'est pas nous qui faisons des recettes de ce genre, nous ne vendons nos bouteilles qu'aux grossistes. A partir de là, c'est l'escalade des prix...

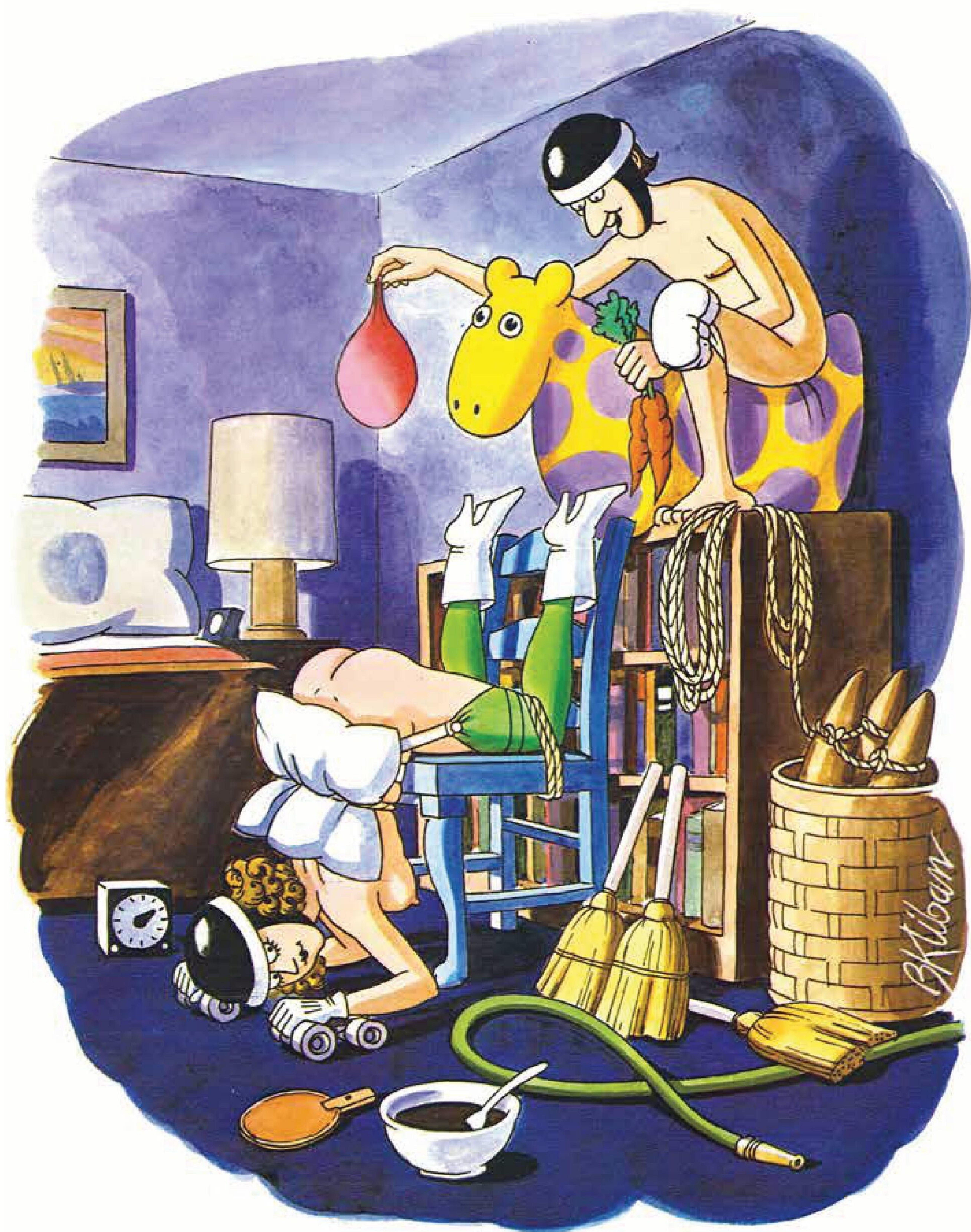
Moi, j'aime bien goûter les petits vins. Je prends ce qui me tente. Je ne cherche pas le luxe.

– **Depuis toujours, vous êtes sous la lumière des projecteurs. Etre un personnage public comporte-t-il plus d'avantages que d'inconvénients ?**

– Il y a les deux : d'un côté c'est amusant et ça comporte un certain charme... A côté il y a toutes sortes de problèmes moins agréables, tels que les qué-mandeurs. Je les repousse toujours. Ils m'écrivent, me téléphonent, me harcèlent jusqu'à venir me voir.... Beaucoup que je ne connais pas. Bref, il y a avantage et inconvénient au nom et la fortune.

– **Jurez-vous d'avoir dit la vérité, rien que la vérité ?**

– J'ai dit ce que je pense...



« Prête ? »



Enquête **par THIERRY ARDISSON**

VIVE L'EGO-TRIP!



Comme disaient les Rolling Stones dans « satisfaction », en amour, comme ailleurs, on n'est jamais si bien servi que par soi-même...

On n'est pas obligé de faire l'amour. Si on le fait, ce n'est pas obligatoirement avec quelqu'un. Et ce n'est pas triste du tout. *Paris (France) 22/09/79. 6 h 47.* J'adore sortir. Mais je ne déteste pas rentrer. Après de longues heures de nightclubbing, je prends toujours beaucoup de plaisir à prendre un

dernier verre en attendant que le jour se lève, à choisir les photos/souvenirs de la nuit en effaçant le reste de ma mémoire, en reprenant un verre.

1h35. Les Bains-Douches. Sur scène et en ombre chinoise devant le mur de lumière, branchée sur des casques qui



tombent du plafond comme des masques à oxygène dans un avion en détresse (Stark), l'After-Wave (Frédérique & Christian) dansent le Mongolo en écoutant le « *Locomotion* » (Krutchey). 5 h 10. Le Palace. Après la foule et les lasers, juste avant la fermeture, une sculpturale Noire en string offre la contemplation de son corps de magazine à un nain bossu. Ils dansent, personne ne les regarde, fellinissime.

6 h 17. Le Sept. Je revois Chloé. Jolie, la trentaine et le style Cosmo, c'est-à-dire macho au féminin. Elle me propose d'office que nous dînions ensemble mardi : planning pas familial. La nuit sera chaude.

6 h 59. Il ne fait pas encore jour. Je mets un disque (« *Fear of Music* ») et je me resserts un verre. Je ne dînerai pas avec Chloé mardi. C'est trop fatigant... Non, le sexe n'est pas obligatoire.

« *Faites l'amour, pas la guerre* », lancèrent dans les midsixties quelques jeunes Californiens qui préféraient être hippies plutôt que GI's. Soft drugs, Peace and Love, Woodstock et Katmandou : on connaît la suite... Aujourd'hui, les soldats américains (bard drugs) sont partis du Viêt Nam et pas mal de Vietnamiens aimeraient bien faire pareil. Question guerre, le fameux slogan a été vérifié, et pour l'amour ? Pareil. La révolution des Sixties a été (politique et) sexuelle. Aujourd'hui, les gens (nombreux) qui en parlent disent tous qu'ils font l'amour (assez souvent) et jamais personne ne m'a téléphoné des heures pour me raconter sa chasteté. La normalisation est totale. A quatre ans de « 1984 », la Carte du Tendre est aussi uniforme que le socialisme appliqué. Comme toute révolution, celle des Sixties n'a pas eu lieu sans raison, mais comme toute révolution au pouvoir, elle a ensuite généré assez de nouveaux problèmes (en l'occurrence les boat-people et le sexe obligatoire) pour justifier une nouvelle révolution (celle des Concepts « *Nouveaux* » qui a commencé en 1977 avec le Novô-Rock et les Nouveaux Philosophes).

Aujourd'hui, refuser l'espace d'un soir ou d'une vie d'avoir des « *rapports sexuels* » avec quelqu'un apparaît inavouable. Ne pas penser qu'à ça, c'est pas normal, c'est le sexologue direct. Oui, le sexe est devenu obligatoire. Aujourd'hui, le non-dit, c'est le Non-Sexe, ce n'est plus le sexe. Le Non-Sexe est dans un goulag de silence. On a changé

de pudeur.

Heureusement, comme à chaque Phase III d'une révolution, il a des dissidents. Retour au sentiment amoureux (Barthes), recherche d'un consensus post-féministe (Geille), réflexion sur le quotidien (Bruckner) : individu toujours là/ego pas mort ! Le « *je* » revient en force. Espérons que bientôt, il pourra sans forcément baisser les yeux avouer que les zones que stimulent les regards furtifs des lolitas et les frôlements hâtifs des Chanel N° 5 sont pour lui depuis deux jours ou deux ans plus érogènes que toute autre. Il saura alors que l'on peut aussi aimer sans toucher. Mais pour le moment : « *Il est aussi difficile pour une personne attrayante de ne pas voir de rapports sexuels que d'en avoir pour une personne rébarbative* » (Andy Warhol).

7 h 17. Les plus grands succès de France Gall (double album) m'entraînent très loin du Non-Sexe. Je me resserts un verre (quatre double). Je repense à Chloé. J'aime son nez.

Question sexe (et pas Non-Sexe), que les gens soient hétérosexuels, homosexuels ou bisexuels (comme ils disent), ils se retrouvent toujours : 1. Seuls. 2. A deux. 3. A plusieurs.

1. S'ils sont seuls, dans le but de faire l'amour avec quelqu'un, les gens draguent. Ou ça va vite et c'est le « *tossing* » (bravo) ou ça prend du temps et c'est le restaurant (tant pis) : les viandes en sauce en écoutant poliment toujours les mêmes salades. (Ils envient alors tous les deux en secret les couples qui grignotent un Tv-dinner devant un film sublime avant de s'enlacer).

2. S'ils sont deux, les gens mangent ce qu'il y a dans le frigo en regardant un truc débile à la télé avant de s'endormir. (Ils envient alors en secret les célibataires qui draguent au champagne en racontant leur vie à un public conquis).

3. S'ils sont plusieurs, les gens finissent toujours par se disputer. N'y aurait-il donc aucune solution pour le « *je* » qui un jour ou tous les jours déciderait de faire l'amour sans pour cela passer la soirée au restaurant ou devant la télé et ce sans payer ni tosser ?

Si, il y en a une, et vous savez qu'elle peut être exquise. Tout le monde le sait. Pourtant, le mot qui généralement désigne l'acte solitaire est l'un des moins bien classés au hit-parade du langage sexuel : il est très peu employé, loin derrière « *embrasser* », « *baiser* » et

même « *sucer* » (qui remonte). Parfois, quand les gens l'utilisent, ils précisent aussitôt que dans ce cas précis, il recouvre autre chose, puisqu'ils étaient deux. (Depuis la révolution sexuelle, parler ainsi est admis). Mais le dire pour signifier qu'ils étaient seuls ? Jamais ! Les mots liés au sexe sont généralement vulgaires, techniques ou médicaux. Rarement agréables à l'oreille. Le mot en question est technique et pas agréable. Pas plus que ce qu'il connote au niveau du souvenir collectif : toutes ces petites scènes refoulées de l'enfance (la découverte pressée d'un livre d'éducation sexuelle dans une salle de bains) et les grands problèmes mal résolus de l'adolescence (acné véritable et succédané de sexe). Ensuite, bien que devenus adultes, les gens continuent d'ailleurs à n'envisager cette façon de faire l'amour que comme un ersatz ne pouvant en aucun cas rivaliser avec l'authentique. Faudrait-il pour relancer l'acte solitaire au hit-parade du sexe avoué modifier le mot qui le désigne et employer « *se faire l'amour* » ? Les Eighties seront-elles à l'Ego-trip (je fais l'amour à moi) ce que les Sixties ont été au Collectif (on se fait l'amour) ? Verra-t-on cette pratique amoureuse reconnue comme un acte sexuel en soi au même titre que le tossing vient de l'être ? Entendra-t-on dire un jour : « *Hier soir, j'ai fait l'amour avec moi, c'était super* » ? Pas sûr. Car dire cela serait avouer que l'on était seul la veille, laisser entendre que l'on est parfois seul le soir et donc, même si un jour les gens parlaient de leur acte solitaire, avoueraient-ils jamais leur solitude ? Solitude, pourtant dernier refuge de l'individu. Solitude dont l'image de marque est encore pire que celle de la masturbation.

Paris (France) 22/09/79. 7h34. J'arrête France Gall. Hard rock sur la Fm. Je choisis la dernière photo/souvenir de mon nightclubbing.

2h34. L'Elysée Matignon. Je suis au bar. Nanas & Zozos.

- Tu as échappé aux tartes aux pommes ?
- Comme tu vois. Je lui raconte le sujet de l'article que vous êtes en train de lire. Il (?) baisse les yeux. Un ange (!) passe.
- Tu vas raconter quoi ?
- Mes trois plus belles histoires d'amour... Des love stories express... Des photos/souvenirs...
- T'as trouvé ça comment ?
- En écoutant la pub de Playboy à la



radio: « *Il n'y a pas que les filles qui se mettent à nu dans Playboy* »

Paris (France) - London (UK). 5/02/73. 8 h 05. Vol Bea

1 - 03/8 - 727/S 26. Deux jours à Londres et pour commencer airflight parmi les businessmen, attaché-cases and Costumes vides...

Dès l'extinction du « *NO SMOKING* » ils ont tous allumé une Kool ; juste après le breakfast, ils se sont tous plongés dans les news en prenant un drink. Moi, j'ai la tête ailleurs, dans les nuages exactement...

J'attends mon heure, celle où l'hôtesse aura fini son service et sera pour moi, tout seul... Car c'est une hôtesse de l'air comme on les rêve avant d'avoir pris l'avion, une inexplicable exception, mais elle est là. A peine 25 ans. Tellement sexy. Sûrement Scorpion. Les cheveux très blonds, les yeux très bleus, la bouche très rouge : une vraie poupée gonflable ! L'avion, lui, est calme. C'est le moment. Je me retourne. Elle est là-bas, au fond, elle parle avec le steward, ils rient. J'allume le « *CALL* ». Elle vient. Téléguidée. Elle est déjà là. Je ne sais pas quoi lui demander... Je n'y ai pas pensé et je n'ai envie de rien... Je ne sais pas... Je commande, je change d'avis, je m'embrouille comme au lycée. Heureusement, soudain, j'ai l'idée d'un truc impossible genre Coca-tomate. Ça marche ! Elle sourit, je répète, elle rit ! 8 h 25. Je ne sais pas quoi faire du Coca-tomate plein à ras bord sur la tablette devant moi. (A chaque trou d'air je vois la tête de mon teinturier). Je rallume le « *CALL* ». Elle revient, elle l'enlève, elle me jette un premier regard. J'en profite pour lui demander si l'avion reste à Londres ou retourne à Paris. Apparemment, je ne suis pas le premier passager à m'enquérir auprès d'elle de la rotation des appareils de la Bea. Son air gentiment réprobateur le prouve mais son dernier regard me laisse un espoir...

Si elle reste à Londres, on ira dîner chez Bortsch'n'Tears et faire l'amour au... Je pense à l'hôtel... Pourvu que cette histoire ne se termine pas comme l'année dernière avec l'équipage finlandais : pour avoir les hôtesse (fun with finn) il aurait fallu prendre le steward ! 8 h 40. Même en distribuant des cartes de débarquement, elle est super-sexy. Elle m'en tend deux : elle a pris l'une

dans la pile et l'autre dans sa poche. Si son regard résume son message, cette hôtesse de l'air est un cadeau du ciel ! « *L'avion continue sur Dublin. Je serai à Londres demain soir. 493.17.32.* » Me too. Me Too. Mais sans attendre son retour d'Irlande, je me fis le soir même plusieurs fois l'amour en imaginant la nuit suivante et ce fut une bien plus belle histoire d'amour que la nymphomaniaque séance qui m'attendait le lendemain.

2. New York (Usa) 16/8/78/ 21 h 13. Je suis au 25e étage du Hilton Stadler. Disco sur la Fm. Etat neutre... L'hôtel est 54e Rue, comme le Studio 54 : J'ai découvert ça avec délices le premier soir. Mon programme de la semaine était fait : disco (deux heures/six heures), boulot (deux heures/six heures), dodo (parfois). Hilton et 54, c'est mon univers depuis six jours: lobotomie totale...

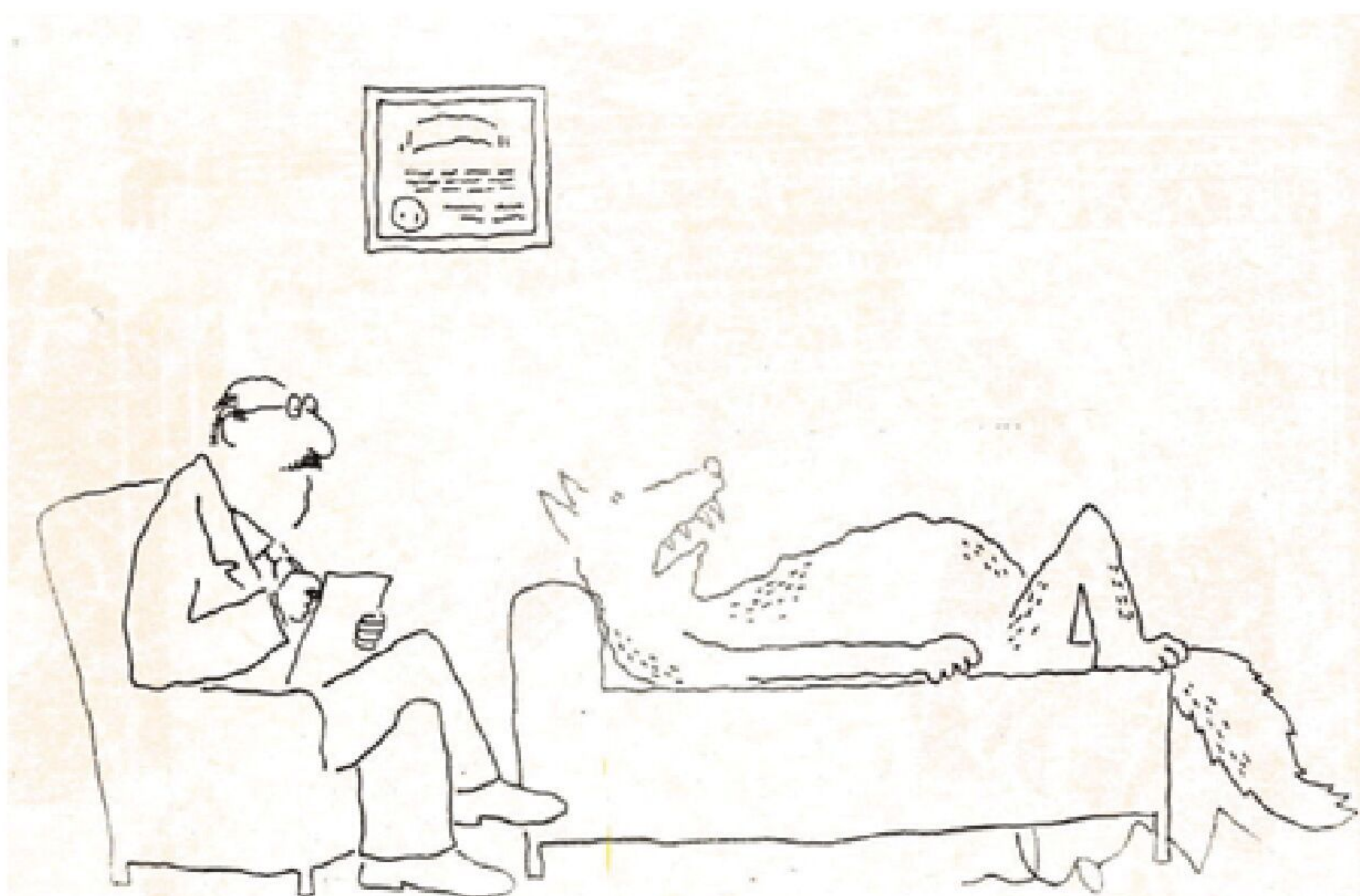
21 h 47. J'ai rendez-vous avec Eric Boman et Marc Balet à minuit je ne sais plus où. D'ici là, rien à faire, sinon traîner de l'armoire à la salle de bains et regarder par la fenêtre... Le téléphone ! « *Je peux subir avec désagrément des téléphones qui, en fait, ne dérangent qu'un travail qui ne se fait pas* ». (Roland Barthes). C'est Eileen. Je l'ai rencontrée le premier soir, elle partait le lendemain, Los Angeles. Elle ne rentre pas ce soir non plus, elle reste une semaine de plus, je serai loin. Too bad.

22 h 30. Je prenais mon troisième bain en me demandant pour la troisième fois ce que j'allais mettre ce soir. C'est là que la phrase d'Eileen la première fois m'est revenue : « *You can do to me the dirtiest thing you want to do to a girl* ». Je suis sorti aussitôt de l'eau, je me suis séché et parfumé, je me suis étendu. Eileen est alors revenue de L.A. Comme tous

les soirs depuis cinq soirs à la même heure. Pendant quarante secondes. Le temps d'une belle histoire d'amour.

3. Paris (France) 24/10/77. 3 h 02. « *Il ne faut jamais raconter les fêtes, il faut les vivre* » (Alain Pacadis) qui, heureusement, a décidé ça après avoir écrit « *Un jeune homme chic* », son journal de 1977, l'année inoxydable. La Fête Noire à la Main Bleue fut l'une de ces fêtes auxquelles AP fait allusion. Punky Society + Fashion Society + Gay Society = de Bascher forever ! Tous les invités sont en noir. Moi aussi. Mais je suis le seul à être déguisé en Chinois... Cela dit, et malgré les taquineries de Jean-Luc Maître quant à ma tenue depuis mon troisième gin sans tonic, ça va super. Heureusement, car la belle Aurélia débarque, elle est resplendissante. Trente ans, une fabuleuse automobile, un mari riche (très) et pas là (jamais): la Fête Noire finira en rose.

8 h 30. Tour Eiffel, place de l'Etoile, Sacré Cœur, Bastille, Notre-Dame, place Vendôme : on a fait le tour de tous les monuments de Paris en faisant semblant d'être amoureux. Et on est rentrés. On est chez elle. Je suis sur le lit. Elle est dans la salle de bains. Je pourrai déjà réciter ce qui va se passer lorsqu'elle me rejoindra. Elle aussi. (Quand on passe autant de temps dans la salle de bains, on fait l'amour en sachant qu'on est en train de faire l'amour). Alors, en attendant la belle Aurélia, je baisse la lumière et je ferme les yeux, je m'improvise des gestes inédits et des pensées perverses: une belle histoire d'amour. Paris (France) 22/9/78. 8 h 31. Le soleil a fini par se lever. Je me couche en pensant à Chloé. A son nez. My lips are not cold from kissing mirrors.



« Mon problème, c'est que je m'habille parfois en vieille dame pour manger des petites filles ! »



Bienvenue au

Château de Pelly dans les Alpes

Vive les dames de Haute-Savoie !

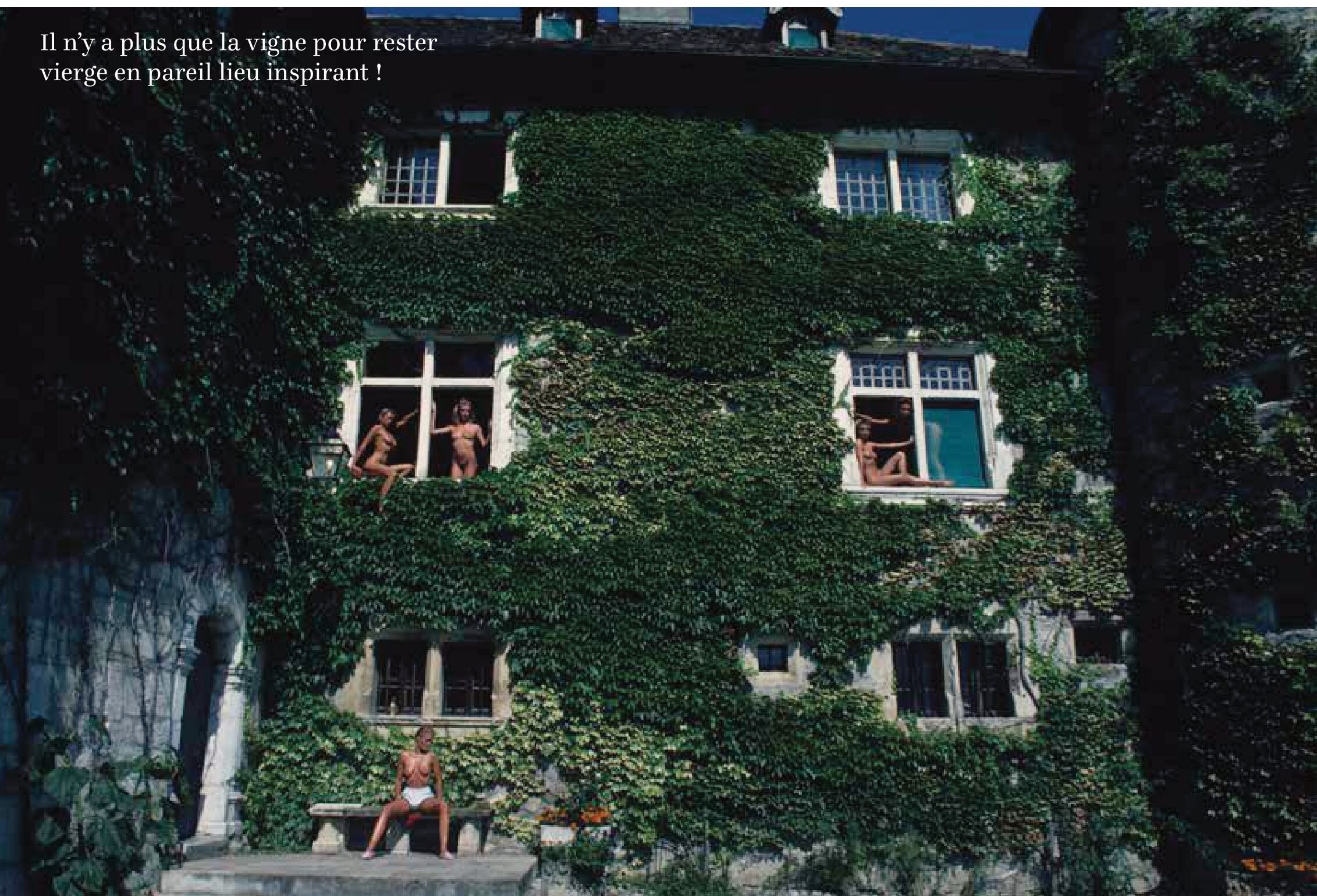


Bon, ce jour là on était en panne d'eau chaude et le plombier n'est évidemment pas passé, alors on s'est débrouillées comme on peut !

Photos : Jean-Pierre Bourgeois



Il n'y a plus que la vigne pour rester
vierge en pareil lieu inspirant !





Entre Thonon les Bains, Aix les
Bains et Evian, que d'eau !



Que d'eau : entre la fonte des neiges,
le lac d'Annecy tout proche, les torrents
savoyards et l'humidité ambiante,
la tonalité n'est pas à l'aridité !



Ah la natation synchronisée, voilà comment la Fédération pourrait communiquer pour augmenter le nombre de ses licenciées !



Pensée pour tous les poissons de lac (omble-chevaliers, brochets, truites, maquereaux et feras...) qui se rincent l'œil !



Pique-nique improvisé, plus nique
que pique du reste...



Pas de doute, l'été fut chaud !
Vive les randonnées pédestres.



Les 5 grâces et leurs ombres... On dirait du Botticelli qui se serait inspiré de Jean-Pierre Bourgeois





C'est bien la première fois qu'on voit
des morues pêcher le maquereau avec
des moules pour appât !





Pamela Anderson aux rayons X

« Poser nue m'a permis d'exorciser ma peur de la vie et de laisser ma timidité au vestiaire. » Et elle a bien raison. Quelques infos essentielles sur notre Pam ex-nationale repartie outre-Atlantique. Carte d'identité de la créature :

Nom : Anderson

Prénom : Pamela

Née le 1er juillet 1967 à Comox (Canada Colombie Britannique, ça vous fait une belle jambe, à moins que vous ne souhaitiez vous y rendre en pèlerinage !)

Signe astro : Cancer (comme François Mitterrand !)

Situation de famille : Après quelques liaisons tumultueuses avec de nombreuses stars introduisant Sco! Baio (connais pas), David Charvet, Dean Cain ou Bret Michaels (connais pas non plus), elle épouse Tommy Lee, tête pensante et tatouée du groupe existentialiste Motley Crüe ! Et cette exaction remonte au 19 février 95

Résidence : une maison à Malibu

(évidemment)

Taille : 1,60 (juste un peu plus que Mimie Mathy)

Poids : 48 kilos (beaucoup moins que Maïté)

Yeux : bleus-gris (on s'en fiche, c'est pas les yeux qui nous intéressent -

Cheveux : longs (non, là on rigole encore) et blonds

Signe particulier : végétarienne.

Personnalité : Caractère volontaire, déterminé, généreuse (pas seulement de caractère), fantaisiste et candide

Principaux défauts : impulsive et méticuleuse

Principales qualités : franchise et sincérité (on la voit mal lire Machiavel!)

Elle aime : le soleil, la mer, la méditation (ça c'est pour faire chic) la vitesse et vivre nue (où ça, où ça ?)

Elle déteste : la violence, la méchanceté (moi-aussi, alors j'attends ton 06 ?) l'indolence, les rumeurs sur sa vie privée, l'alcoolisme

Hobbies : chiner chez les antiquaires.

Sports pratiqués : gym, vélo, natation, karaté

Ses actrices préférées : Marilyn Monroe et Brigitte Bardot (comme ma chienne !)

Ses chanteurs préférés : Les Rolling Stones, Les Beatles, U2 (nous noterons que le groupe de son mari ne figure pas dans la liste. Mais il est connu que les pire dealers ne touchent jamais à leurs productions).

Activité : Ses débuts : remarquée par le Président des brasseries «Laba!» sur les gradins d'un stade de football (on aurait été étonnés que ce fut à la bibliothèque d'Harvard), elle décroche peu de temps après le titre de Miss Canada. Après des pubs et des photos peu habillées dans Playboy, elle participe à de nombreux castings, puis elle est engagée dans le très hot «Papa bricole» en 1991 avant de devenir C.J. Parker dans «Alerte au Malibu».



Photos : Stephen Wayda
Playboy US : Novembre 1994





PLAYBOY : Quel genre de jeune fille étais-tu ?

PAMELA : Une jeune fille très sportive.

J'adorais jouer au volley-ball et je m'entraînais comme une pro.

PLAYBOY : Tes photos nues dans Playboy ont été très importantes pour le début de ta carrière. Pourquoi as-tu accepté de les faire ?

PAMELA : Poser nue m'a permis d'exorciser ma peur de la vie et de laisser ma timidité au vestiaire.

PLAYBOY : C'est un choix de parler librement de ta vie privée ?

PAMELA : Je ne vois pas pourquoi j'essaierais par tous les moyens de cacher ma vie privée. Je préfère en donner moi-même les détails, ça évite aux gens de dire n'importe-quoi.

PLAYBOY : T'astreins-tu à une certaine hygiène de vie pour rester en forme ?

PAMELA : Je crois beaucoup aux vertus d'une vie équilibrée, sans alcool ni tabac. Pour moi la santé est la chose la plus importante dans la vie. Les deux ennemis, ce sont le stress et une mauvaise alimentation. Mon grand-père ne croyait pas à tous ces médicaments que les gens prennent aujourd'hui. Il fallait se baigner pour lui faire avaler une aspirine et je suis un peu comme lui. Je m'en tiens aux soins par les herbes et l'homéopathie...

PLAYBOY : Pauvre Juliette !

... (Silence consterné)

Malgré tout, on dit que tu as eu recours à la chirurgie esthétique...

PAMELA : C'est vrai, j'ai subi une opération des seins. Et alors ? Je ne vois rien là de très original. A Los Angeles, c'est la chose la plus banale que je connaisse. Toutes les filles célibataires en font autant. Je suis déçue des résultats. Je ne sais même pas pourquoi j'ai fait ça. C'est sans doute la curiosité qui m'a poussé à aller voir un spécialiste. Il a dû se montrer très convaincant car je suis passée sur le billard moins de quinze jours plus tard. Mais j'espère ne pas devenir un jour une dingue de la chirurgie esthétique. Mais si d'un autre côté ça peut vous aider à mieux vieillir et à garder confiance en vous alors pourquoi pas ? J'ai lu des choses incroyables à mon sujet dans les journaux. On a même dit que j'avais du plastique de la tête aux pieds et que je ne pouvais pas rester à côté d'un radiateur sans risquer de fondre !

PLAYBOY : Ta vie a-t-elle changée depuis le succès d'Alerte à Malibu ?

PAMELA : Oh oui ! D'ailleurs je vais te raconter une anecdote qui m'est arrivée en France. Il y a deux ans, j'étais à Saint-Tropez pour tourner une émission de télé. Des touristes italiens et espagnols me reconnaissaient et essayaient de me parler dans leur propre langue. «Alerte à Malibu» étant doublé chez

eux, ils pensaient que je devais parler leur langue et comprendre ce qu'ils disaient. On était en pleine saison touristique et j'étais continuellement arrêtée dans la rue.

PLAYBOY : L'année dernière tu épousais Tommy Lee, le guitariste du groupe heavy metal Mötley Crüe». Comment vous étiez-vous rencontrés ?

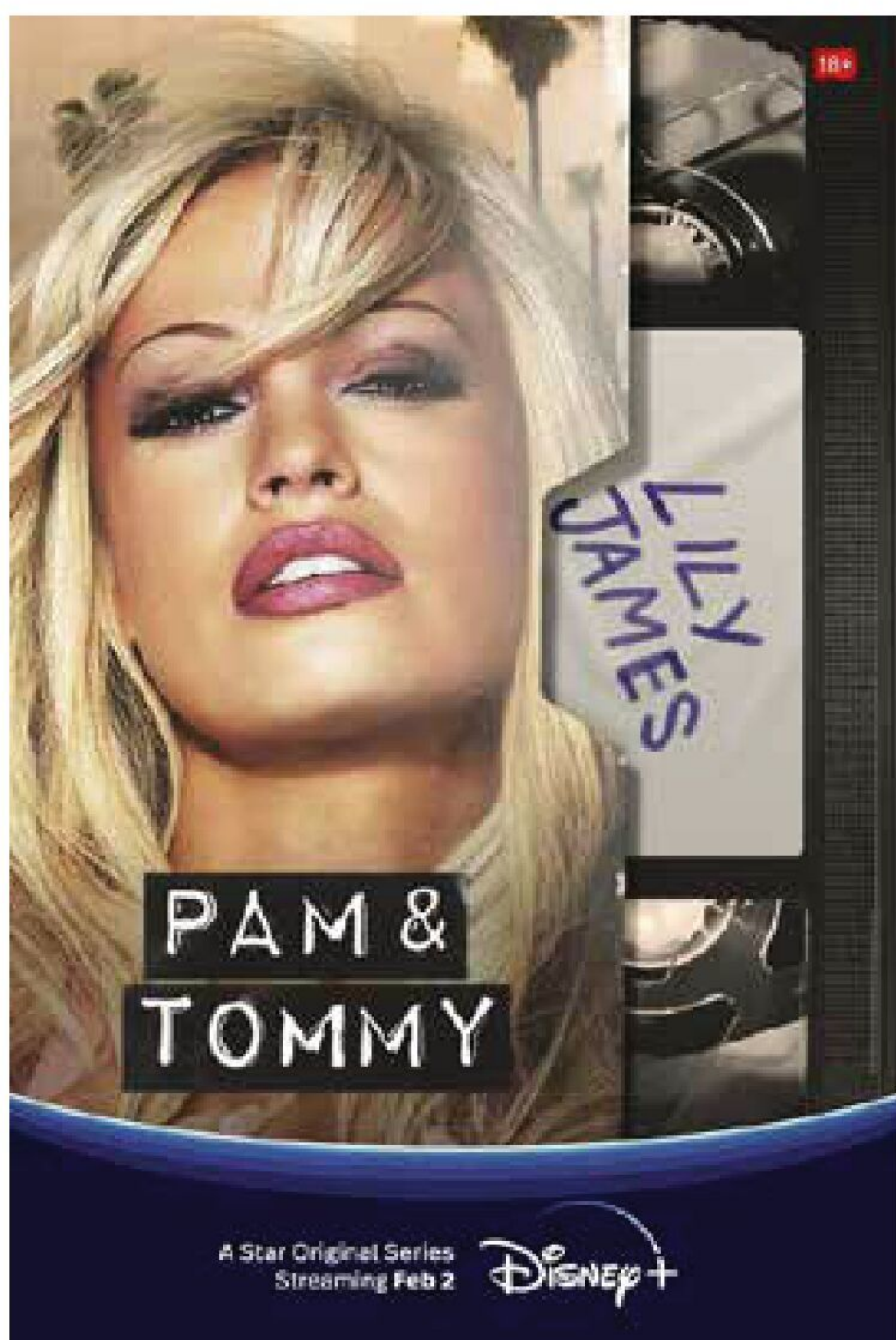
PAMELA : J'ai été attirée par lui dès notre première rencontre le soir de la Saint Sylvestre 94. A ce moment-là j'étais lasse de toutes ces aventures sans lendemain, de ces beaux garçons insipides qui passent leur temps à se regarder dans la glace au lieu de s'intéresser à la femme que je suis. Au fond de moi-même, je suis restée une grande romantique. Ce soir-là, Tommy m'a séduite. Il voulait obtenir à tous prix mon numéro de téléphone. J'ai hésité, puis je le lui ai finalement donné. Je me sentais accrochée. Par la suite Tommy n'a pas cessé de me téléphoner. J'ai dû annuler notre premier dîner, mais il ne s'est pas découragé. Deux mois plus tard en février, il m'a rejointe à Cancun où je tournais. Mon emploi du temps était tellement chargé avec des journées de vingt heures de boulot que je n'avais pas une minute à lui consacrer. Finalement j'ai pu m'échapper un matin. Nous avons passé quatre jours ensemble, complètement inséparables. Le cinquième, nous étions mariés.







Le journal intime de Pamela Anderson



A l'occasion du triomphe du biobite de Disney sur la relation Pamela/Tommy Lee, il fut normal que nous exhumions les cahiers dérobés par de vrais-faux plombiers qui nous les ont revendus à prix d'or. Nous ne pouvons en garantir l'authenticité mais comme disent nos amis italiens, mieux vaut une belle fiction qu'une triste réalité !

Mieux que sa vidéo porno, nos faux plombiers ont dérobé le journal intime de la star, un cahier d'écolier écrit en gros caractères qui trainait sur la table de nuit de sa villa de Malibu. On savait tout de l'intensité de l'activité sexuelle de Pamela, nous en connaissons maintenant d'avantage sur le néant de son activité cérébrale. Un document sur les trous noirs et sur la matérialisation du vide astral qui intéressera tous les astrophysiciens.

Littérature américaine

LUNDI : Relu un vieux «Mickey Parade» emprunté dans la bibliothèque de mon Tommy. Me suis couchée tôt. Putain de migraine.

Paradoxes

MARDI : Journée avec des intellectuels. On m'a expliqué que Bill Clinton avait eu des ennuis avec la police parce qu'il s'était fait sucer le nœud sans que personne ne le voit. Pourtant mon Tommy aussi il s'est fait pomper le zob, tout le monde l'a vu et

s'il est allé en prison, c'était pas pour ça. Putain, la vie elle est pas simple.

Culture pour toutes

MERCREDI : Tommy vient de se faire tatouer un poème sur la bite. C'est la première fois que je suce un recueil de poèmes. Et le plus marrant, c'est qu'au départ on croit qu'il est court et il devient superlong en alexandrins avec les illustrations et tout ! Tommy, c'est mon Carambar à moi : on vire l'emballage, on le suce et il y a de la lecture...

Dextérité

JEUDI : événement ! On est partis faire un tour en voiture et Tommy a klaxonné un mec qui n'allait pas assez vite avec sa queue. J'en ris encore à m'en faire pipi dessus.

Petite faim

VENDREDI : Je me boufferais bien un concombre.

Grosse faim

SAMEDI : Et des bananes.



Activités sportives dominicales

DIMANCHE : stand de tir des stars à LA. J'ai crié « poule ». ils ont pas dû entendre parce qu'ils ont balancé l'assiette sans le poulet dedans. Enfin. comme les mauvais esprits disent que le ne sais rien faire d'autre. l'ai tiré et avec le recul plus le fait que je sois plombée des nibs. le me suis retrouvée 10 metres en arriere. Heureusement la bite a Tommy a fait amortisseur.

Médecine douce

LUNDI : mal au cul. Des hémoroides ?

Drame de l'alcoolisme

MARDI : mal à la tête. Tommy est entre en gueulant : « *Je vais te cogner et me taper la grosse caisse* » Il était probablement beurre. Va falloir consulter pour soigner sa dyslexie qui devient problématique. J'aurais préféré qu'il me nique. Et qui c'est qui va nettoyer la grosse caisse maintenant ?

Querelle d'experts

MERCREDI : Quand le lui ai dit qu'une bite. ça servait aussi a pisser. Tommy est parti en claquant la porte.

Un message important à délivrer

JEUDI : Dazid Hasselhoff a une petite bite.

Respect des traditions

VENDREDI : on mange du poisson. De la moule farcie au maquereau.

Révision annuelle

SAMEDI : Rendez-vous chez Doc Rustin pour la révision des mamelles. Heureusement. celle de gauche commençait a degonfler et ça pouvait me donner une scoliose. sans parler de la démarche déséquilibrée. Et je tiens à garder mon équilibre !

Les ravages de Francine

DIMANCHE : Tommy s'est fait arnaquer comme un bleu-bite par son dealeur qui lui a fourgué de la mauvaise farine. Déjà bien défoncé à la bibine. cet imbécile de bâtard de con a sniffé le paquet entier. Résultat. il a des grumeaux pleins la narine.

Tragique méprise

LUNDI : les ouvriers sont venus refaire les Murs et il a fallu appeler une ambulance pour soigner mon

Tommy qui avait sniffé le sac de plâtre. Mais bordel. qu'ont-ils fait de la coke ?

Intellectuel parfois, manuel toujours

MARDI : Tommy est rentre et il a decide de se refaire une sante en se mettant au bricolage. Comme le blanc du salon le déprimait il a décidé de le repeindre lui même et il a passé sa journée à gratter les murs tout neufs avant de passer l'enduit et de tout repeindre en rose fuchsia. Puis il s'est mis à pousser des cris de chien en rut en pissant sur les murs même pas secs! Va falloir qu'il arrête le Ripolin, ça le met dans un état !

Art de vivre

MERCREDI : Barbecue sur la terrasse avec des amis. Quand j'ai annoncé qu'on allait faire griller les saucisses, Tommy a baissé son froc et ça a jeté un froid dans l'assistance (et pourtant il faisait chaud).

Un monde sans pitié

JEUDI : Des salauds de paparazis veulent salir mon image : ils m'ont shooté en robe de chambre en train de lire (mais ils ne savaient pas que c'était le mode d'emploi du nouveau vibro que je vais planter ce soir dans l'oignon de Tommy).

Gastronomie

VENDREDI : Poisson. Le meilleur. c'est la queue.

Paranoïa

SAMEDI : Vu un film sur l'Édimbourg, ce dirigeable gonflé à l'hélium qui s'est vautré après avoir pris feu. C'est décidé. j'arrête de fumer et je vais prendre rendez-vous chez doc Rustin.

Sport dominical

DIMANCHE : Il y avait une orgie chez cette petite trainée de Donna d'Errico (En plus ses nichons sont faux). Tommy a préféré se faire un golf en disant qu'il y avait le même nombre de trous ! Ben oui, moi je veux bien et pour les bites, on fait comment ?

Le poids des traditions

LUNDI : C'est Thanksgiving. On farcit les dindes. le vais donc me faire discrète.

Régime sec

MARDI Vue cette barrique de Monica Lewinski. C'est décidé. j'arrête d'avaler. Ça fait trop grossir et je dois rester belle et mince pour fasciner mon large public.

Sport cérébral

MERCREDI : Ce matin Tommy a noirci toutes les cases blanches des mots croisés de notre journal TV. Il était fier de lui, il avait du confondre avec son album à colorier. Il faudra que je pense a lui expliquer les règles du jeu...

Comparaisons

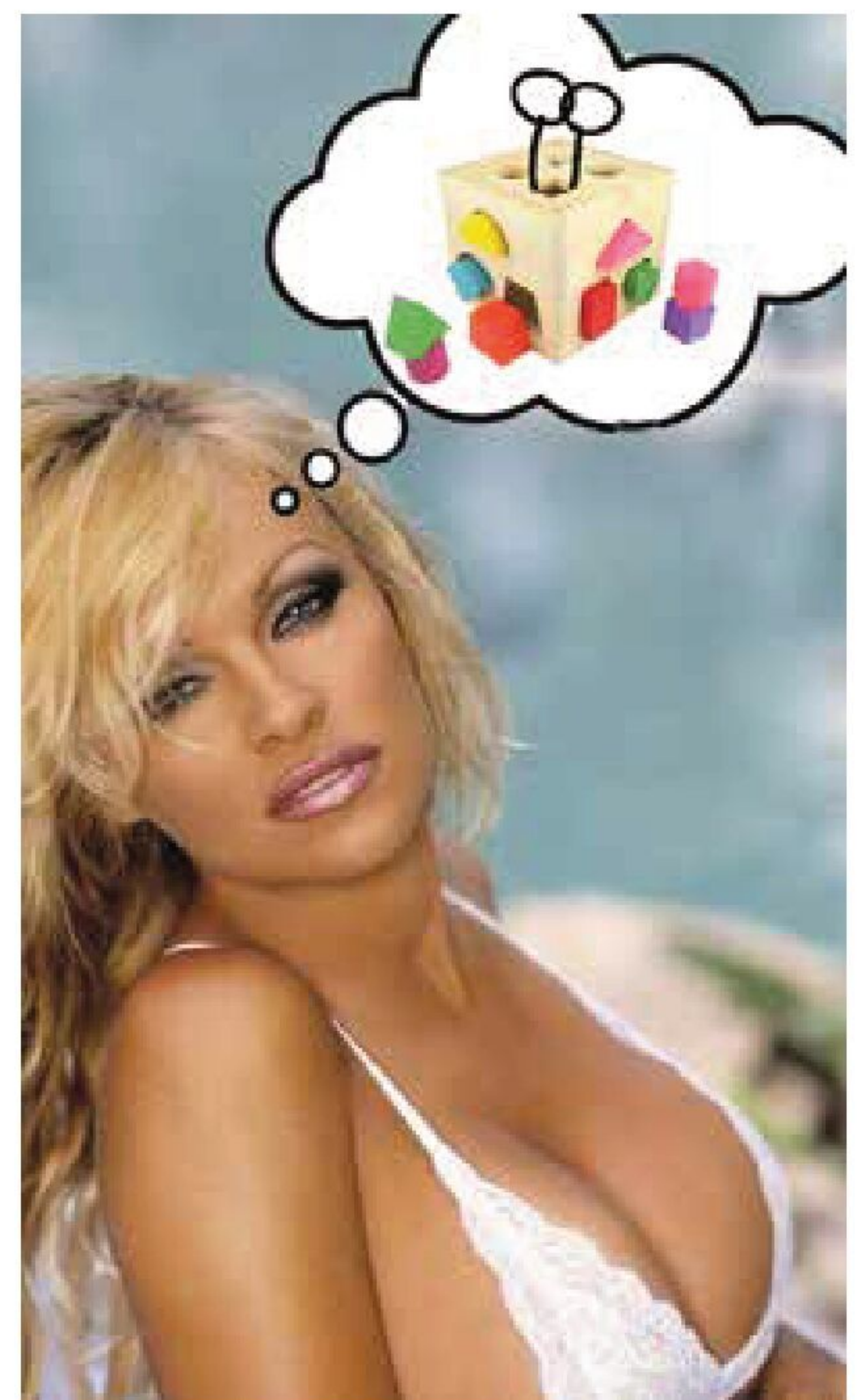
JEUDI : Hier nous sommes sortis en famille voir un rodéo qui a beaucoup plus amusé les enfants que les vidéos qui traînent à ta maison. Tommy m'a trouvé un air de ressemblance avec une des mamelles. De mon côté je n'ai trouvé aucune ressemblance entre la queue du taureau et celle de mon Tommy, la sienne étant plus proche de celle du veau... Quant à la cervelle...

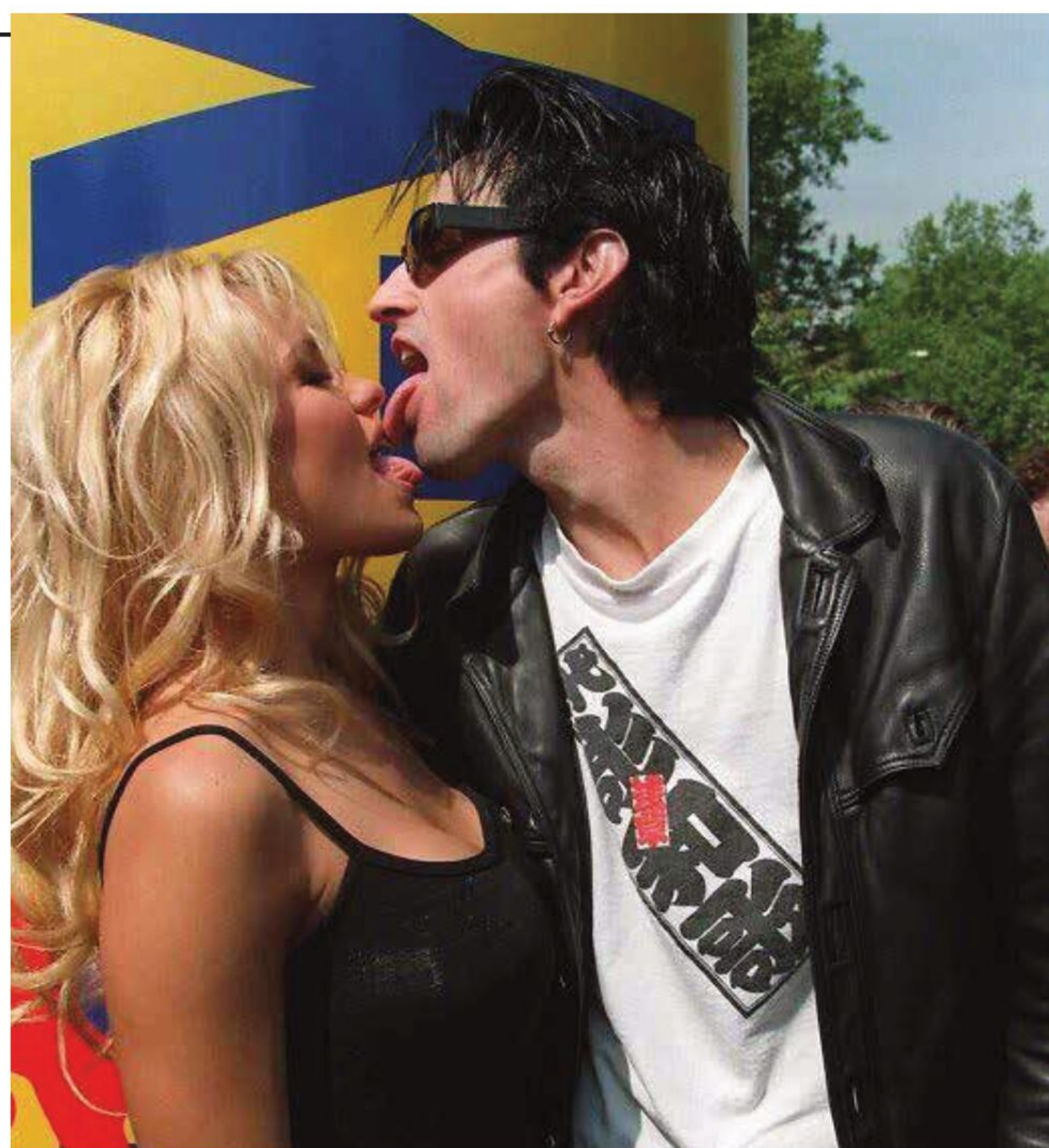
A la criée !

VENDREDI : En bon chrétien Tommy ne s'est pas lavé la bite ce matin afin qu'elle dégage une bonne odeur de fumet de poisson...

Parfum Napolitano

SAMEDI : Maria, notre bonne, s'est trompée. En décongelant le dîner du





soir, elle a sorti le plasma du petit denier que l'avais congelé avec soins et en a fait une pizza aux fruits de mer.

Dieu lui donne la foi

DIMANCHE : C'est le jour du Seigneur et Tommy a fait un signe de croix avant de me La planter dans la bouche.

Vie familiale

LUNDI : J'ai demandé à Tommy de sortir les poubelles et il a téléphoné à mes deux sœurs pour les inviter au restaurant ! Il est vraiment distrait !

Connecting Popaul

MARDI : C'est mon anniversaire. Tommy vient de m'offrir un nouveau portable avec vibreur. je l'ai rangé dans ma culotte et j'attends avec impatience un appel...

Poids des maux

MERCREDI : Tommy était persuadé d'avoir trouvé un gros livre satanique avec des milliers de mots qui se suivent et ne se ressemblent pas. Plus de peur que de mal. après vérification ce n'était qu'un dictionnaire qui d'ailleurs calait une armoire...

Mauvaise descente

JEUDI : Ne plus faire de nouilles pour le repas. Ça déprime mon Tommy Ça lui rappelle le gant de toilette rempli de nouilles qui lui servait de vide-burnes en prison. Ne pas oublier de

lui prendre rendez-vous chez le psy : dès qu'il a le barreau il pense à son incarcération. il se ramollit aussitôt et il part taire caca pour se rassurer que la voie est libre...

La tradition, ça a du bon

VENDREDI : le viens de recevoir ma nouvelle carte de crédit, je note le code afin de ne pas l'oublier : 6969. C'est le jour du poisson, Tommy a décidé de me bouffer la raie.

Gens simples

SAMEDI : Aujourd'hui je pars à l'aventure ! Courses au supermarché avec mes six gardes du corps. Suis à jour avec mes vaccins et me suis procurée un plan des rayons du magasin. J'ai peur mais mon âme d'aventurière prend le dessus. Liste des courses. Pour Tommy: cocaïne, whisky, vidéos pornos, bières, herbes. Pour moi: concombre, courgette, banane, canette de coca, carotte...

Coup du parapluie

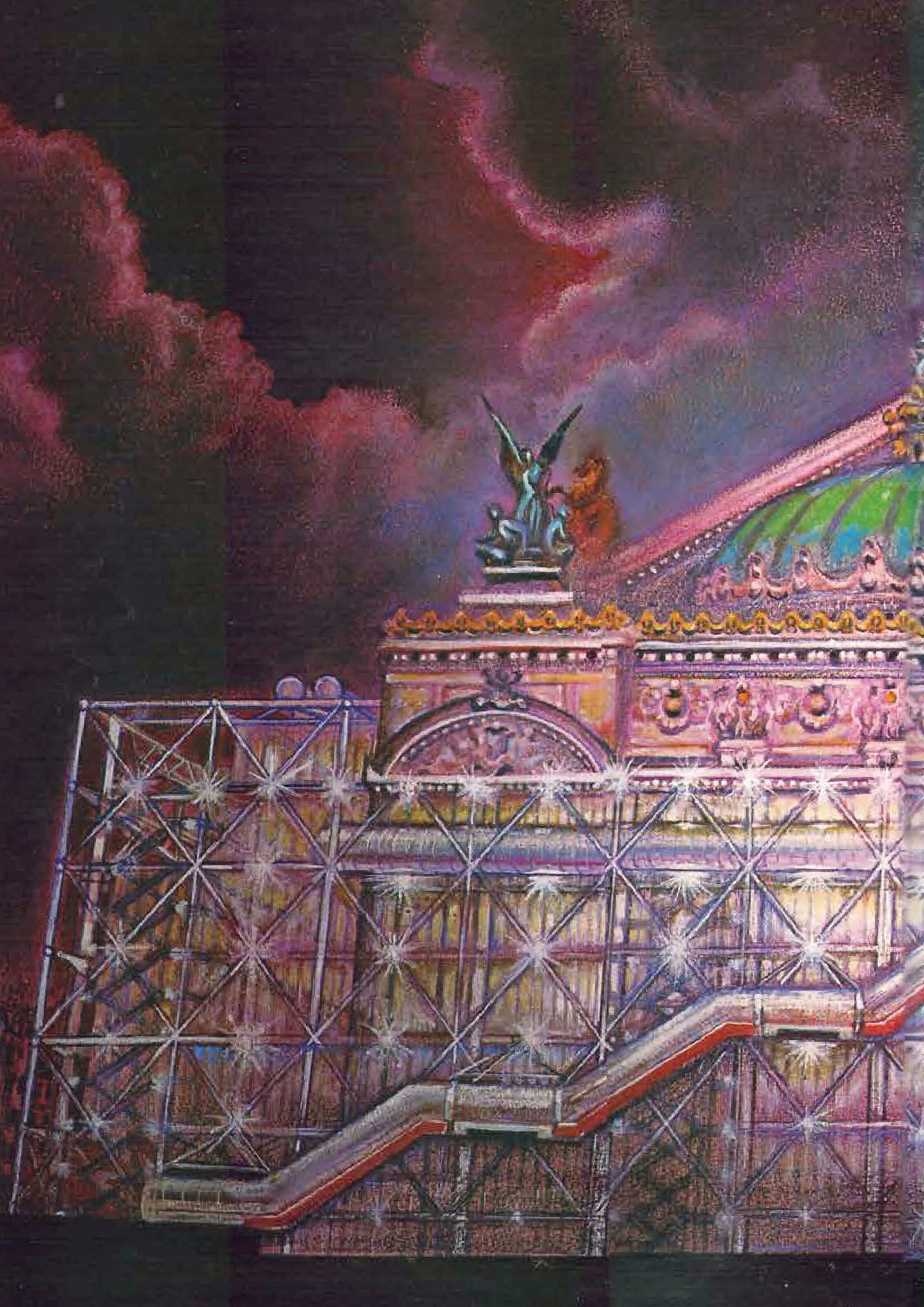
DIMANCHE : Fièvre du Samedi-soir. Tommy chéri est encore rentré ivre mort. A voulu prendre sa température tellement il était malade. mais cet idiot s'est trompé en fouillant dans la table de nuit et il s'est enfoncé un de mes tampax dans le cul. Penser à prendre rendez-vous chez le proctologue : comme il a dormi toute la nuit avec le tampon dans l'anus. le machin s'est dilaté à l'intérieur et ça lui rappelle le trou. Enfin. la prison.



Kiraz color



“Tu as eu deux fois tort : d’abord d’avoir la grippe,
et ensuite de m’envoyer un copain pour me dire que tu ne viendrais pas.”



*Voici le
dernier
endroit où jouent les enfants
de la punkitude et de la
nouvelle
philosophie*

LE VAMPIRE DE BEAUBOURG

Tout a commencé un lundi soir au début du printemps. Aude, une pimpante et jeune attachée de presse avait rendez-vous avec son fiancé, le beau et brutal Tony, au Centre Beaubourg. Aude avait dragué Tony boulevard Saint-Germain, à la fin d'un vernissage où son équipe de rockers s'était fait un devoir de lacérer les toiles du peintre hyperréaliste qui les avait pris pour modèle. Aude, très au fait des choses de l'art était immédiatement tombée amoureuse de ce solide voyou bardé de cuir, et les jeunes gens vivaient depuis lors, une orageuse liaison, Tony ayant bien du mal à suivre sa compagne sur le plan culturel.

**NOUVELLE PAR
JEAN-DOMINIQUE BAUBY**

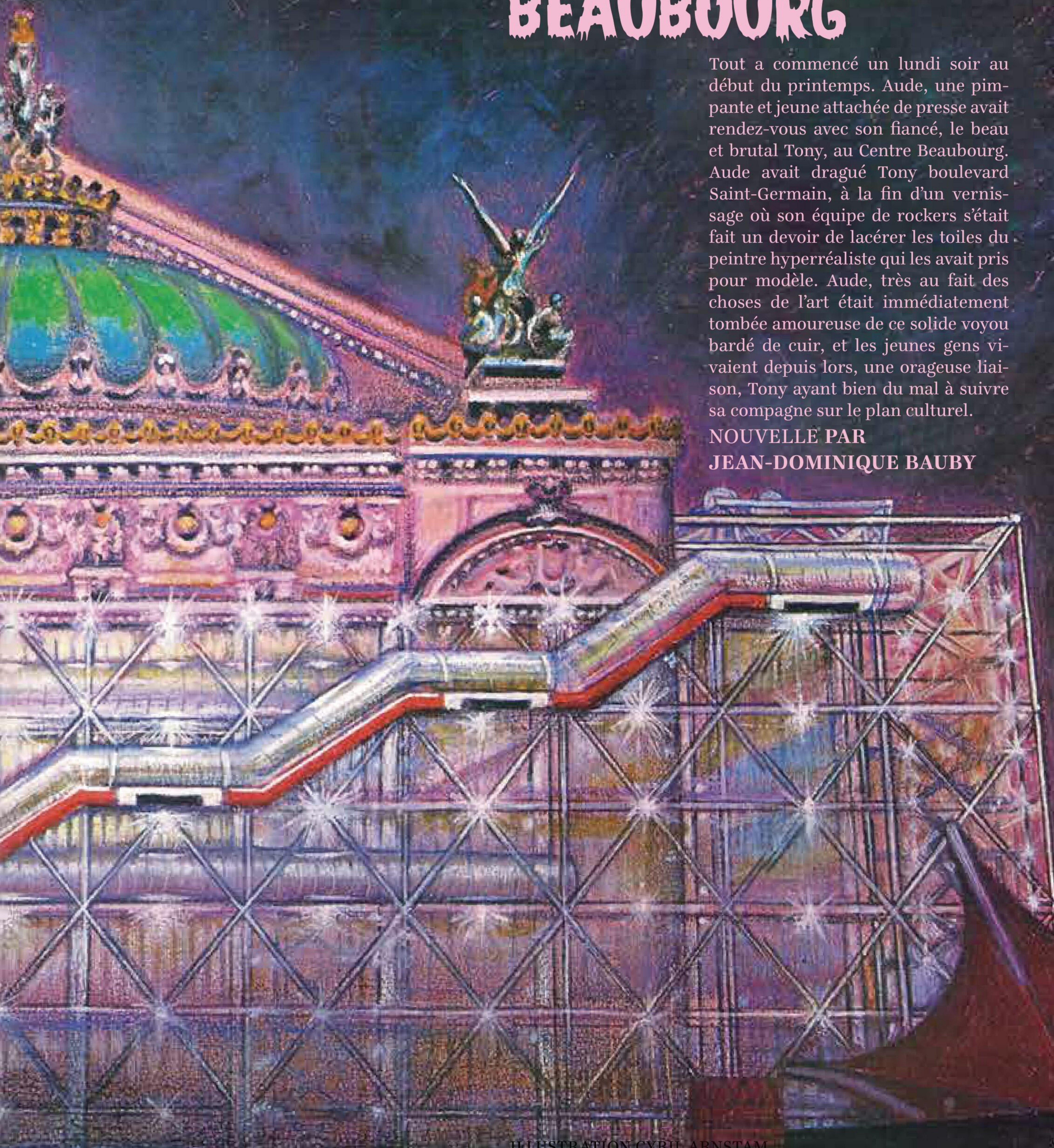


ILLUSTRATION CYRIL ARNSTAM

ILLUSTRATION CYRIL ARNSTAM

Il y avait foule à Beaubourg car on donnait une causerie philosophique organisée par deux jeunes hommes dont on disait dans les magazines qu'ils étaient brouillés à mort, pour des raisons politiques. Tony eut bien du mal à repérer Aude dans la masse vibrionnante qui se pressait au sous-sol et poussait des cris de joie à chaque fois qu'elle reconnaissait un personnage influent dans les nouveaux arrivants. Personne ne prit garde à Tony. Au fond de la salle, Aude faisait de larges gestes avec le Nouvel Observateur pour attirer son attention. Tony l'aimait bien. C'était une vraie rousse et ses copains des Batignolles ne comprenaient pas comment une gonzesse aussi bien roulée, avec ses connaissances et ses relations avait pu s'enticher de ce « hooligan » à la petite semaine. Lorsque le rocker l'eut rejointe, Aude se frotta à son cuir, histoire d'irriter un peu une ou deux féministes dans les alentours, puis coupa court à leurs effusions car le plus hâve des deux orateurs commençait à discourir sur le thème du jour.

L'élégant philosophe avait les joues maigres et le regard brillant mais il sut rester digne sous la tempête des injures qui ne tarda pas à se déchaîner. « Fasciste ! démagog ! giscardien pute ! stal ! cadavre ! » Tony ne saisissait pas bien toute la subtilité de ce déluge verbal mais il se dit que ça allait peut-être cogner, comme au bon vieux temps des Batignolles. Le chahut atteignait son paroxysme lorsqu'un grand cri poussé tout près de lui emplissait l'air enfumé malgré les interdictions. Le rocker se retourna alors qu'un grand silence glacé succédait à la tornade des invectives. Il n'eut que le temps d'apercevoir une élégante forme noire qui filait vers la coulisse en emportant une tache de cheveux rouges. Aude avait disparu. Il ne restait plus d'elle que le Nouvel Obs, gisant sur le sol, dérisoire. Tony se lançait aussitôt à la poursuite du ravisseur. Les portes de l'ascenseur réservé aux handicapés se refermèrent à son nez et il n'eut que le temps d'entrevoir une grande silhouette drapée de velours, sans visage apparent, et d'entendre un ricanement énorme et sardonique résonner dans la cabine d'aluminium satiné. Cent regards stupéfaits étaient posés sur le rocker. Vite, l'escalier. Au rez-de-chaussée, il

dédaigna l'escalator illuminé qui rampait sur le flanc du musée et se rua dans l'escalier de secours, une sorte de colimaçon façon « fire exit » à la new-yorkaise, en bousculant au passage une jeune fille un peu perverse qui venait de voler un exemplaire de la « Vie du rail » à la bibliothèque d'actualités. Les bottes ferrées du loubard arrachèrent des gerbes d'étincelles aux degrés métalliques de l'escalier.

Il fonçait, sans essayer de comprendre. L'ascenseur avec lequel il faisait la course s'immobilisa au deuxième étage. L'étrange couple rouge et noir sortit en pleine lumière comme Tony atteignait lui aussi ce niveau. Là, il ne put que tambouriner sur la gangue de plexiglas qui l'empêchait d'accéder à la plate-forme. L'ombre de velours passa devant lui, à moins d'un mètre sans lui prêter attention. Aude marchait en avant, dans un état second, vers un but inconnu. L'homme, si l'on peut appeler ainsi cette créature, masquait son visage sous une large capuche et Tony ne vit même pas briller ses yeux. Le jeune voyou crut un instant qu'il rêvait ou se trouvait au cœur d'une de ces pièces d'avant-garde affectionnées par Aude. Le kidnappeur et sa proie entraient dans le Centre.

Tony pulvérisa la première issue de secours qui tombait sous ses talons, créant une certaine surprise dans le silence de la bibliothèque pleine à craquer d'un public épris de savoir. Une dame d'âge mûr qui compulsait avec ferveur d'anciens numéros d'« Archéologia » donna un violent coup de coude à un étudiant gabonais endormi sur les dernières livraisons de la très sérieuse « Quaterly Economic Review ». Le Noir en eut un bleu. Les furtifs se glissaient maintenant entre les tables chargées de science et d'ennui, mais c'est surtout Tony qui retenait l'attention, après son entrée fracassante. Un jeune publicitaire resta le crayon dans la bouche, absolument fasciné par la mise du loulou, son blouson de cuir et ses bottes mexicaines.

Tel un félin, Tony se lançait sur les traces de l'ombre noire lorsqu'un signal d'alarme se déclencha provoquant une panique généralisée. Derrière le bunker des toilettes, une issue de secours était entrouverte sur la rue du Renard. La sonnerie d'alarme

ondulait dans la nuit froide. Tony entendit un bruit de cavalcade dans les escaliers métalliques au-dessus de sa tête. La lune jetait une lumière étrangement crue sur les lacis des poutrelles et des tubulures. Le jeune homme s'arrêta au quatrième étage, hors d'haleine, au bord du vide.

Le Centre Beaubourg, tous feux allumés ressemblait en cet instant à une étoile tombée du ciel. Tony qui faisait, malgré tout, certains progrès au contact de la belle Aude fut lui-même frappé par cette sensation poétique et l'enlèvement de la jeune femme lui parut plus injuste encore. Le sommet du Centre était apparemment désert. Le rocker contourna une de ses grandes cheminées qui jamais ne crachent de fumée et s'avança sur un étroit passage, complètement insensible au vertige. Aude et son ravisseur s'étaient-ils envolés ? Il sauta dans une espèce de patio où rouillaient plusieurs statues qu'il attribua au passage à Calder dont il avait appris à reconnaître le style. Il se retrouva du côté de la piazza, les sens toujours aux aguets mais bredouille et tâta le couteau à cran d'arrêt dans la poche de son jean.

Cinq étages plus bas, des voitures de police jetaient des éclairs bleus sur les immeubles rénovés à grands frais. Un quarteron de flics sauta dans l'entrée du Centre sous les hululements de la sirène et les clameurs de protestations d'une poignée de gauchistes. Tony se dit qu'il valait mieux s'éclipser et s'arranger donc pour se perdre dans la nuit. L'inspecteur Philippe Marlaux commençait à en perdre le sommeil. Il avait suivi des cours de sociologie à la faculté de Nanterre avant d'entrer dans la police et savait mieux que personne s'occuper des délinquants victimes de la société. Mais il ne comprenait rien à cette affaire du Centre Pompidou dont les journaux faisaient leurs choux-gras à chaque nouveau forfait que commettait celui que l'on appelait « le Vampire de Beaubourg ». La série avait commencé avec l'enlèvement de la jeune attachée de presse qui avait été retrouvée quelques heures plus tard, dans un état d'hébété complet, en train de réciter les fragments d'un poème dadaïste, en haut de l'Arc de Triomphe. Quelques jours après, les rares spectateurs de la cinémathèque, au cinquième étage,

avaient fait à leur tour la connaissance du phénomène. On projetait un passionnant essai cinétique réalisé dans les années soixante par un vieux routier de l'avant-garde américaine. Le film avait brusquement changé de décor et de sujet. Une image trouble, sans doute du 16 mm et des couleurs de vieux films porno aiguisèrent tout de suite l'attention des impressionnés de la rétine. Un personnage issu de la grande-tradition-fantastico-baroque apparut en gros plan, le visage invisible sous une capuche de velours noir. « C'est le ravisseur d'Aude Biscotte » glapit une des spectatrices qui avait l'habitude de lire France-Soir dans la le métro, par dessus l'épaule des travailleurs. Une voix étouffée vint corroborer cette intuition.

« Tremblez, vieux débris d'une culture en lambeaux. Voici le vampire de Beaubourg qui va faire justice de toutes vos fautes. Il va dévorer les livres à l'intérieur de vos têtes boursoffées et hanter les expositions jusqu'à la mort de la marchandise. C'en est fini de la grande misère culturelle. J'ai déjà neutralisé un valet de la culturocratie, mais il en viendra d'autres... Le vampire de Beaubourg sucera le sang de tous les idolâtres. Voyez ceci : c'est le bout de pellicule que j'ai enlevé à votre misérable film pour vous faire un peu la leçon. Le châtiment sera bientôt universel... » Dans un large geste théâtral, le vampire approcha une torche de la pellicule qu'il tenait à la main et déclencha un mini-incendie qui illumina toute la scène. Le même rire démoniaque qui avait tant frappé les témoins du premier incident arracha un frisson aux spectateurs pourtant blasés lorsque la lumière se ralluma dans la salle.

L'affaire fit grand bruit. L'opinion se partagea équitablement entre l'hypothèse d'une provocation gouvernementale et celle d'un complot gauchiste téléguisé depuis l'étranger. Quelques reporters audacieux se firent enfermer la nuit dans le Centre désert, mais leurs investigations ne donnèrent aucun résultat. La police ne fut pas plus heureuse. Ni l'examen minutieux du bout de pellicule qui avait été rajouté au film original, ni l'enquête sur la vie privée d'Aude Biscotte, ni les fichiers des hôpitaux psychiatriques ne permirent de fournir le plus petit indice. Une campagne

de presse menée par Jean Dutourd et Michel Droit tenta de prouver que l'on ne faisait que récolter ce que l'on avait semé. « Beaubourg ressemble à un asile, il est normal qu'il soit peuplé de fous » affirma le chroniqueur de France-Soir. On commençait cependant à oublier le vampire et ses frasques lorsqu'un jeudi après-midi, il refit apparition dans la bibliothèque enfantine du Centre où des fils et des filles d'intellectuels de gauche se gavaient de sucreries et de bandes dessinées américaines. Personne ne l'avait vu arriver et pourtant, il était là, au milieu des enfants, superbe et terrible dans sa grande cape de velours sombre.

Les gosses toisèrent le nouveau venu avec curiosité mais sans inquiétude. On entendit bien une petite fille blonde éclater en sanglots, mais c'était à cause des aventures d'Annie l'orpheline qui étaient décidément trop tristes. « Enfants » s'exclama le vampire, « debout, il faut en finir avec le joug des éducationnistes ! Le vampire de Beaubourg ne laissera pas la jeunesse se pervertir au contact des faux-culs de la culture. Vive la révolution infantile ! Mort aux instituteurs, ces éternels croque-morts de la spontanéité ». L'élan fut unanime. Les enfants émerveillés et déchaînés entourèrent le vampire pour mieux l'examiner et toucher sa cape, sous l'œil ahuri de la surveillante, soudainement arrachée à la lecture du dernier ouvrage de Gisèle Halimi.

Une petite fille qui ne parlait jamais, au point qu'on envisageait de la mettre en analyse, prit la main du monstre et engagea la conversation. Les autres enfants suivirent ce couple étrange sur la piazza, comme aimantés par le grand homme noir et la petite fille aux yeux verts. Le spectacle de cet étrange cortège inspirait une sorte de respect et le public de la piazza s'écarta pour laisser passer la ribambelle et son mentor. Tout était si irréel que personne ne songea seulement à donner l'alerte. La petite troupe traversa la piazza, au son d'un concerto pour violoncelle de Jean-Sébastien Bach, massacré par un saltimbanque d'origine canadienne, jusqu'aux escaliers menant au parking, où des mains anonymes avaient tracé des croix gammées et le slogan « no future », de façon malhabile. Les enfants et le

vampire s'engouffrèrent dans l'étroit boyau bétonneux et en descendirent jusqu'au sous-sol, indifférents à l'entêtante odeur d'urine. Un minibus V.W. moteur et feux allumés attendait dans le souterrain Berger. Tous les enfants montèrent à bord et le vampire prit le volant. Le véhicule tournait dans la rue de Rivoli quand on se décida enfin à prévenir la police.

L'émotion fut considérable. Le ministre de l'Intérieur déclara solennellement à la télévision que l'ordre serait maintenu coûte que coûte. Les parents lancèrent de déchirants appels pour qu'on leur restitue leur progéniture. Les voyantes, les radiesthésistes et les autres mages affluèrent à Beaubourg pour proposer leurs services. Un fantomatique comité pour le « Vampire de Beaubourg » se créa à l'extrême-gauche mais ne remporta pas le succès escompté parmi les masses.

Mgr Ducaud Bourget proposa d'installer ses troupes intégristes à Beaubourg pour en chasser le démon. On crut d'abord à un canular lorsqu'un mystérieux correspondant exigea par téléphone la démission du ministre de la Culture et celle du directeur du Centre Pompidou en échange de la libération des enfants détenus par « l'ennemi public N° I » : « Les culturocrates ont fait leur temps. Les enfants doivent prendre leur place. Pierre et Nadine ne seront relâchés que s'ils sont nommés officiellement aux postes laissés vacants. Pierre devra entrer au gouvernement et prendre part au conseil des ministres et plus rien ne sera fait à Beaubourg sans la volonté de Nadine ».

L'amusement fit pourtant place à la stupeur lorsque la police établit que cette requête présentée aux radios périphériques, était on ne peut plus sérieuse. La France se coupa alors en deux, comme d'habitude. Les parents des victimes allèrent à l'Elysée où le président examinait avec attention toutes les données du problème. Il voyait mal un enfant de 8 ans conférer de l'avenir de la France avec lui. Les communistes accusèrent les socialistes de vouloir faire entrer leurs enfants dans un gouvernement de droite et les gaullistes répliquèrent par le mot d'ordre : « pas de nourrissons à la tête de l'Etat ».

Ce fut un véritable tollé, lorsque le

gouvernement finit par annoncer qu'il céda au chantage, pour des raisons humanitaires. C'était un mardi soir. Le lendemain, on vit arriver Pierre à l'Élysée et Nadine à Beaubourg, tandis que les autres enfants, jugés moins aptes à d'importantes fonctions par leur ravisseur étaient relâchés au Jardin des Plantes. A la sortie de son premier conseil des ministres, Pierre refusa de faire la moindre déclaration et se fit aussitôt conduire à son bureau de la rue de Valois. Quelques instants plus tard, le secrétaire d'État à la Défense annonçait sa démission à la presse, son jeune collègue ayant refusé de l'appeler autrement que gros-lard.

Depuis, l'inspecteur Mariaux et ses hommes n'avaient pratiquement pas quitté le Centre Pompidou. Le policier n'ignorait plus rien des moindres coins et recoins de Beaubourg qui en compte pourtant beaucoup. Une foule sans cesse plus dense envahissait chaque jour les cinq niveaux de l'édifice, rendant la surveillance plus difficile. Mariaux se tenait le plus souvent dans la grande salle de contrôle où une batterie de téléviseurs reliés à des caméras disposées un peu partout lui permettaient d'embrasser d'un seul regard tous les accès, les escalators, les halls et les grandes salles d'exposition.

Ce jour-là, la tâche de Mariaux était compliquée par la visite d'une délégation officielle venue d'un pays de l'Est, guidée par le chef de cabinet du petit ministre de la Culture, un énarque particulièrement exaspérant. Cet arriviste prétentieux avait tancé verbalement l'inspecteur ! « S'il se passe la moindre des choses, vous vous retrouvez en train de régler la circulation place de l'Etoile ». Mariaux était donc inquiet. Il avait disposé des hommes à lui un peu partout mais il n'avait qu'une confiance limitée dans leur efficacité, face à « l'ennemi public N° 1 ».

Les curieux défilaient calmement devant les toiles du musée d'art moderne. Miro et Kandinsky n'auraient jamais imaginé un tel triomphe. Mariaux faisait semblant de goûter la peinture moderne jusqu'au pop-art. Il avait dans son living-room « Campbell Tomato Soup » une sérigraphie d'Andy Warhol tirée à un million et demi d'exemplaires, dont il était très fier. La

visite officielle devait commencer par le cinquième étage, où se déroulait l'exposition Jean-Pierre Raynaud et une rétrospective Yves Klein. Il y avait un flic par monochrome et au moins autant pour les pots de fleurs et les extincteurs de Raynaud. Sur un des écrans, Mariaux vit quelques puissantes limousines couleur de deuil s'arrêter devant l'entrée du Centre. Une goutte de sueur perla sur le front du policier. Déjà, en ce milieu de matinée, il faisait chaud, très chaud.

Le chef de cabinet descendit de voiture le premier, très angoissé à l'idée de devoir expliquer les charmes de l'Ecole de Paris à l'épouse du premier secrétaire du Parti ouvrier, une épaisse baba qui ne savait pas faire la différence entre un centre culturel et une usine de roulements à bille. Le jeune attaché promis à un brillant avenir prit néanmoins le bras de l'apparatchik pour lui faire les honneurs de la maison. Mariaux les suivit sur plusieurs écrans jusque dans l'escalier mécanique extérieur où toute la délégation s'entassa pour profiter de la vue. Le ciel roulait de gros nuages noirs. L'atmosphère était lourde d'un sens caché qui échappait à tous les protagonistes. Mariaux essuyait son front ruisselant d'anxiété lorsqu'un éclair zébra le ciel du côté de l'ex-trou des Halles. Au même instant, il remarqua sur l'un des écrans un groupe de personnages barbus et sévères qui portaient de larges manteaux, comportement pour le moins incongru étant donné la température. Il allait prévenir la cafétaria par talkie-walkie lorsque les étranges personnages se levèrent de leurs sièges et sortirent des pancartes de leur pardessus. Il était question de la libération d'un poète tout à fait inconnu, emprisonné à l'Est. « Nom de Dieu, des dissidents », grommela aussitôt Mariaux, rapide comme un ordinateur. D'écran en écran, les protestataires et l'épouse du premier secrétaire du Parti ouvrier se retrouvèrent face à face, devant une toile assez célèbre d'Yves Klein, et commencèrent à échanger des propos assez vifs dont l'interprète officiel ne parvint pas à saisir tout le sel. La conversation allait tourner court quand un événement quasi surnaturel modifia complètement la situation. Mariaux ne comprit pas tout de suite pourquoi l'invitée d'honneur,

le chef du cabinet, les dissidents, les barbouzes de l'ambassade, les flics français et quelques amateurs d'art se mettaient à danser la farandole au milieu de l'exposition. Le talkie-walkie ne captait plus qu'un indescriptible brouhaha dans lequel on distinguait parfois quelques vivats gutturaux. Quand Mariaux, au bord de l'apoplexie, vit enfin apparaître le vampire comme il commençait à s'y attendre depuis un petit moment, il était déjà trop tard pour agir. Le visage recouvert d'un masque à gaz, l'ennemi public N° 1 qui avait, on ne sut jamais par quel moyen, répandu une bonne dose de gaz hilarants fermait une ronde infernale. Mariaux songea d'abord à la France déjà bien ridicule, aux relations diplomatiques qui allaient certainement souffrir de l'incident puis à sa propre carrière, brisée. Enfin une idée germa dans son cerveau bouillonnant. Les C.r.s... Masques à gaz... Vampire coincé... Marlaux décoré... En quelques secondes les escouades de la répression firent irruption dans le Centre surchauffé pour investir les escalators et les issues de secours. Les hommes surexcités par une longue attente dans les cars en profitèrent pour caresser la tête de deux ou trois punks qui cuvaient leur bière, couchés dans un coin. « Arrêtez, on vous aime », gémirent les malheureux jeunes gens. Marlaux sortit sur la piazza alors que la vague des hommes bleus atteignait le quatrième étage. Le tonnerre roulait à travers le quartier. Le policier avait pris son mégaphone. Il se tourna vers le toit du bâtiment sous les flashes d'une dizaine de photographes et s'imagina un instant sur la couverture de Paris Match. « Ici l'inspecteur Marlaux. Rends-toi ! tu es cerné ! les C.r.s. seront autour de toi dans quelques secondes. Ils ont des masques à gaz ! Une ombre formidable fit alors son apparition sur le toit du musée, et une large cape de velours noir claqua au vent comme un drapeau. Mariaux en eut lui-même le souffle coupé. La pluie se mit à tomber avec violence, mais personne ne songea à se mettre à l'abri tant la scène était fantastique. Les C. r. s. atteignirent le dernier étage où se déroulait encore un véritable sabbat. Le vampire écarta alors les bras, tel le Christ, puis bascula dans le vide. Un frémissement parcourut la foule. Au milieu de sa chute,

le vampire sembla s'immobiliser. Les pans de sa cape s'entrouvrirent et une douzaine de colombes s'envolèrent dans le ciel détrempé, tandis que la lourde étoffe achevait lentement sa course. Quelques baladins applaudirent ce tour de passe-passe en connaisseurs mais nul ne remarqua la silhouette réglementaire qui se faufilait entre les excroissances métal-loïdes pour aller se confondre avec la délégation des pays de l'Est, en plein Nirvana.

Six mois après la terrible mésaventure qui avait brisé sa vie, Aude Biscotte n'avait toujours pas retrouvé toute sa raison. Elle errait, comme hypnotisée, envoûtée, l'œil fixe. Elle répétait de temps à autre quelques absurdités sur la venue des temps nouveaux et la fin du savoir, avec une voix douce et modulée. On avait tout essayé pour la ramener à la réalité, mais en vain. Elle semblait désormais insensible aux choses de ce monde. La jeune fille jadis si croustillante était devenue un légume. On la traînait de temps en temps, par pure charité dans les lieux qu'elle fréquentait autrefois avec assiduité, dans les cinémas du Quartier latin ou les salons de l'intelligentsia. A l'inauguration d'une nouvelle boîte de nuit à la mode, elle refusa même de danser avec un jeune écrivain pourtant favori au Prix Goncourt. Ses amis ne la reconnaissaient plus. Lorsque Tony la laissa tomber, pour retourner aux Batignolles, elle ne parut même pas s'en soucier...

Un jour pourtant, elle prit une décision qui intrigua ses connaissances. Elle alla à Beaubourg; une voix impérieuse semblait lui dicter la nécessité d'une visite au Centre Pompidou. Elle remonta la rue Rambuteau à pied, manqua se faire écraser par un autobus et ne tourna même pas la tête. Quand elle arriva au pied du monument futuriste, on put croire que quelque chose dans sa pauvre cervelle allait se débloquent. En effet, ses yeux s'écarruillèrent, devinrent immenses... Puis plus rien. Elle retomba dans sa profonde léthargie. Pourtant, elle ne fit pas demi tour, mais au contraire piqua droit vers l'entrée principale du bâtiment. On l'eut crue téléguidée, conduite et ani-

mée par une puissance occulte très déterminée. Elle traversa la salle du rez-de-chaussée au pas de charge. On y préparait une exposition sur les poupées à la demande de la pétulante bambine qui continuait d'assurer avec tout le sérieux de ses 8 ans la tâche que lui avait assignée le vampire. Aude monta les quatre étages, sans laisser son regard s'attarder sur un tableau ou rêvasser sur un visage. Accoudé à la rambarde du quatrième étage, Louis-François Nerpos, la casquette de gardien chef vissée sur la tête, suivait la silhouette de la jeune femme depuis qu'elle avait traversé la piazza. « Elle est au rendez-vous » murmura-t-il pour lui-même. Il recula de quelques pas et s'engouffra dans le bureau des gardiens, désert. Louis-François Nerpos ferma les yeux et attendit celle qu'il appelait à lui de toute la force de son mystérieux pouvoir. Il se remémora ce qu'avait été sa vie, depuis qu'il avait décidé de devenir le « vampire de Beaubourg », un « vampire culturel » A l'évocation de ce terme, Nerpos eut un sourire qui découvrit un bridge assez mal exécuté. Depuis sa plus tendre enfance, il avait été victime d'une sorte de malédiction sociale.

A 12 ans, le « petit Louis » était « gardien de buts » dans l'équipe de benjamins de son école, à Marolle-en-Hurepoix. Il avait ensuite été gardien de phare, gardien de la paix, gardien de nuit, gardien d'immeuble, et même un ange gardien. Gardien de musée, cela aurait été l'apothéose de sa morne

existence tout entière consacrée au gardiennage. Il avait bien songé à se retirer à la montagne. Mais la perspective de garder des moutons le déprimait. Dans les premières semaines de son nouveau service, l'idée avait enfin germé: un vampire culturel ! Aude avait été sa première victime. Elle fut aussi la seule à savoir le secret que Nerpos lui avait confié en la plongeant en état d'hypnose, juste avant de la relâcher.

Maintenant, il semblait au gardien que la blague avait assez duré. Il était un peu las de cette farce qui prenait des dimensions par trop extravagantes. Dans quelques secondes, le « vampire de Beaubourg » n'existerait plus, après la délivrance de la belle Aude Biscotte qui frappait à présent à la porte du bureau des gardiens, où l'attendait son maître. La jeune femme rentra directement.

Le choc des deux regards fut terrible ! Quand Aude revint au monde réel, le cerveau lavé à jamais lavé du terrible secret qui l'emprisonnait, Nerpos tenta de dire quelques mots, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Le cœur du vampire lâchait. Il glissa doucement le long de son bureau, et rejoignit aussitôt le paradis des gardiens de musée. Aude Biscotte crut être encore dans les sous-sols de Beaubourg, six mois plus tôt. Elle chassa négligemment une mèche de l'épaisse chevelure qui lui tombait dans l'œil puis s'écria: « Où est Bernard-Henri Lévy ? Il faut absolument qu'on dîne ensemble ! »

La culture avait triomphé.





. Farigoulette .

fantaisie ésotérique en 2 parties

*à celle qui approche,
aux grands-pères consubstantiels
et à la grâce de Dieu.*

*“Et Bénin lui-même riait si fort
qu’il en bavait dans sa coupe.”*

Jules Romain

- Mainecruse ! s’écrie-t-il soudain dans les fumerolles grises et bleues. Un coup de mocassin bien inspiré enfonce la porte du troisième étage. Des nuages ésotériques glissent par l’entrebâillure en imitant la forme variée des meubles de l’appartement qu’ils désertent : le trapèze du secrétaire Louis-XV, les losanges déchaussés de sa marqueterie, l’énorme parallélépipède du sofa poinçonné d’encoches Marlboros, le cylindre irrégulier de la plante verte déverdie, l’alignement hexaédrique des bibliothèques sans orthographe, des placards sans provisions, des fenêtres sans rideaux, des fillettes sans cadres signées Hamilton. Aucun doute : ce sont bien les salons légendaires du 10, rue de Lanneau. Une vapeur plus épaisse dessine la silhouette d’un mamelouk portier sur le seuil. Il se dissipe bientôt dans les bouffées de son propre houka et tortionne au plafond un réseau de figures byzantines interdites aux moins de seize ans.

- Mainecruse ! répète obstinément Montorgueil à travers les bleuités d’une écharpe mangée aux quatre mites. Puis agitant ses bras pour éparpiller sans doute les humeurs méphistophéliques du salon : Maudit hammam métastasé ! Maudite boucanerie des quartiers bas-latins ! Maudits bouquets d’herbe à Nicot ! Trois fois maudits ! Mainecruse !

Un gargouilli d’évier plein de cheveux traverse vaguement la nuée au-dessus de la table basse. Montorgueil se

dresse sur les avant-bras. Il reconnaît ce papillonnement ternaïre derrière les fumigations. Un bizarre tic-tac de camion-poubelle qui négocie mal son créneau. Ses oreilles frémissent comme deux épuisettes, ses mains harponnées vers l’ombre incertaine du divan. Il progresse parmi les fantômes des meubles suédois. La nébuleuse à peine déchirée se referme aussitôt après qu’il la traverse. On dirait qu’elle le pousse jusqu’aux fenêtres. Le loquet tourne entre ses mains lorsqu’il claironne :

- Lumière ! Faute éclatante ! Que les ténèbres se dissipent, qu’on respire !

L’écho de ses commandements rebondit dans l’encoignure de la rue de Lanneau, zigzague entre les potelets nains, s’accroche aux grilles du Collège de France, enjambe la rue des Écoles, chamboule l’autostrade du boulevard Saint-Germain et s’étouffe enfin dans l’oreille d’un Sénégalais clopinard place Maubert : il l’approuve d’un rot. Ce borborygme approbatif remonte en marche-arrière la rue des Carmes, patine péniblement contre la vitrine du Ronsard, traverse à son tour la rue des Écoles dans les clous — mais sans s’affadir ! — puis s’engage rue de Lanneau où Montorgueil le rattrape, satisfait, comme un boummerang aborigène.

Il goûte cette bile fétide devant laquelle s’écartent les nuées de l’appartement. C’est l’Exode et la mer Rouge des fumigènes : une allée s’ouvre devant Montorgueil avec deux rangs de Welsh

Guards qui soufflent dans leurs trompes et dissipent les dernières suies. Il leur secoue la main, puis d’un geste professoral :

- Puisqu’on était dans le brouillard, c’est qu’on n’y voyait rien : ni Mainecruse ni rien du tout — dixi ! Il faut pourtant bien que je le retrouve. Mainecruse ! Mon parrain ! Peste de tes mystifications ! Te montreras-tu ou pleurerai-je seul sur le parvis de l’église dans les bras du père Vivarette ? On n’abandonne pas son filleul la veille de son baptême en Christ !

Mais le mystérieux hoquet reprend derrière son épaule droite ; suspendant à regret ses profondes considérations sur l’entéléchie de la vapeur des cigarettes, Montorgueil jette autour de lui un œil perspicace — œil qui roule, vrille et rebondit contre la base d’une colonne de cendres et de mégots encore tièdes toute droite au milieu du salon. Hautaine, aiguë, longue torsade dont la cîme aurait sans doute gratté l’aisselle du Très-Haut si les poutres du plafond ne l’avaient pas arrêtée dans son élan, elle s’enrubanne d’une frise nébuleuse où Montorgueil croit reconnaître les plus glorieux épisodes de l’histoire du socialisme français : sont-ce alors ces Blum, ces Lang en bas-relief qui laissent échapper l’étrange gargouilli qu’il traque courageusement depuis un quart d’heure ?

- La colonne murmure-t-elle ? murmure-t-il. Diable, diable ! Et relevant la tête d’un craquement de



cervicales : À moi tous les babils de Babel ! Comme l'Éternel au cinquième verset de la Genèse, j'ai séparé la lumière d'avec les ténèbres ; scrupuleux imitateur de son très-saint exemple, j'abolirai sans plus attendre cette Babel rue de Lanneau et je disperserai les infidèles noyés de tabac aux quatre coins de la terre.

Et ce disant, il sort sa pipe et la bourre d'un mélange de Virginie coupé en lamelles qu'il tord pour les glisser dans le fourneau sans qu'elles débordent la bague frappée du P de Peterson. Les cigarettes sentent la grenadine et le sirop pour gamines ; la pipe suspend aux rideaux ses lourdes couilles de bruyère Saint-Claude. Montorgueil dessine avec la fumée des croix de Jérusalem, des étoiles de David, des chrismes, des fleurs de lys florentines — mais aucun croissant, aucune main de Fatima. Les volutes montent en ligne droite jusqu'à lui indiquer cette plateforme circulaire qu'il n'avait d'abord pas aperçue tout en haut de l'édifice. Elle bourdonne, elle grésille ; mille papillons de nuit tournent autour du faîte.

- En fait de colonne, n'était-ce plutôt l'auguste piédestal du non moins auguste génie des lieux ? N'offensons pas les divinités locales : que mes bouffées de Capstan flattent ton illustre narine, ô Brahma tabacologique des Calcutta du cinquième arrondissement ! qu'elles t'encerclent de leurs prières et de leurs objurgations ! De tes bras innombrables tous ponctués du rougeoiement très-noble des Lucky Strike et des Winston mentholées, montre-moi le recoin où Mainecruse se terre afin qu'il me suive jusqu'à l'église Saint-Paul — car c'est tantôt qu'on doit m'y répandre quelques gouttelettes consacrées sur le front pour sauver mon âme arthritique des Géhennes et des rôtissoires à pécheresses ! Sois-nous favorable et ma pipe proclamera ta louange en si bémol ! Je te chanterai, Sarasvati phasianidé, dernier poil de sainteté sur la calotte du pécheur, ô toi dont les mille yeux palpitent comme mille papillons fébriles autour d'une ampoule sur la terrasse d'un cabanon de Provence, toi qu'on vénère entre les panthéons et les fameuses légions archangéliques, toi le terme et l'occident, l'aleph et le pédoncule, ô mixte d'éblouissante gloire et d'austère rigueur, je te chanterai sur des rythmes antiques, sur la harpe de tous les vents qui font bistourner nos

éoliennes et nos parapentes, je t'acclamerai dans les siècles des siècles rapiécés ! Raffoles-tu des hymnes latines comme Madame Sainte-Vierge notre mère ?

Mais l'idole reste muette malgré l'admirable harangue de Montorgueil dans le pur style catilinaire et son exorde digne des rhéteurs de la cour du roi David. L'orateur s'agace d'une telle placidité : jamais Montorgueil ne laisse personne indifférent, ni les filles problématiques de la rue Saint-Jacques ou de la rue Clovis, ni les mâles pucelets devant L'Eurydice, ni les vieux professeurs à besicle, ni les arbres du Luxembourg, ni l'obscur litanie des mouettes autour du Sénat — et même la coupole du Panthéon se soulève comme une cloche à fromage lorsqu'il traverse la place des grands hommes. C'est dit : il bousculera la belle indifférente au bas de son autel ! Ayant d'abord secoué sans succès la colonne sur sa base — mais les idoles ne sont jamais si blettes qu'elles tombent d'elles-mêmes de leurs socles, — il se décide à grimper jusqu'au sommet de l'obélisque pour y renverser lui-même ce fétiche gargouillant.

- Et d'en-haut, raisonne-t-il en crachant dans la paume de ses mains un mélange de salive et de talc grumeleux, Mainecruse ne pourra plus échapper à mes inquisitions obliques ! Certes les croisés n'étaient pas plus avisés sur les remparts de Jérusalem, ni Jacob suspendu au dernier barreau de son échelle de corde, ni Dédale et son Icare planant au-dessus des réseaux méli-mêlés du labyrinthe où le Minotaure gratte la poussière comme un type à qui l'on pose un lapin ! Mainecruse, je te débusquerai — et fichtre, puisque tu m'as promis d'être mon parrain, tu le seras demain dès l'aube ! N'avons-nous pas déjà fait graver en date des trois et quatre avril ma petite médaille chez Thuillier ? Ce qui doit être sera.

Et Montorgueil enlace jalousement l'énorme pilastre de cendres et de mégots ; ses doigts accrochent les petits monticules de suie, ses pieds enfoncent les charbons et les fraisils des bas-reliefs socialistes : Jack Lang s'indigne qu'il ose s'appuyer sans façon sur son épaule pour s'élever encore jusqu'à la plateforme haut-perchée. Montorgueil culmine ; il s'approche, il y touche, il y est. Un grand cri de stupeur recouvre le grésil toujours incompréhensible de la colonne :

- Stupeur ! Stupéfiante stupeur stupéfaite ! Mainecruse ! C'était donc toi !

C'était donc lui sur son tas de cigarettes encore fumantes, des copeaux de tabac sous les ongles, rose derrière le col flottant de sa chemise à fleurs ouverte sur quelques poils rouille, accroupi comme une fille qui pisse entre deux voitures ; lui dont les yeux papillonnent presque à chaque seconde avec des palpitations de métronome, retroussant ses lèvres sur une ola de petits chicots coupe-ongles, jetant à la fenêtre ses regards de vierge étonnée, d'orphelin narquois, ses paupières toutes convulsées de spasmes sous le double accent aigu des sourcils ; lui marquis de Mainecruse, pédagogue notoire passé maître dans l'alchimie spéculaire du soufre et du scandale, grand cavaleur des voitures de police, thaumaturge d'impossibles gardes à vue, groom sans solde des bas-fonds, une sorte de pythie liquoreuse assise sur les marches de L'Eurydice dès neuf heures jusqu'à l'aube, d'archange débitant ses prophéties lapidaires comme ces petits shots de Jameson qu'il enchaînait cul-sec avec des râles vengeurs derrière le comptoir ; lui stylite d'une nouvelle espèce, Ezéchiel à 40° qui disait encore :

- Ils voulaient m'interdire de square, m'éloigner des fillettes et des constellations. Leur bracelet tintinnabule à ma cheville pour avertir leurs parents : ils se pressent, ils accourent, ils dansent la ronde autour du toboggan, ils répètent mes poèmes tête-en-l'air, ils me tendent leurs joues bien lisses pour que j'y laisse mon autographe — et les sirènes névrotiques pulsent leur pin-pon derrière les tourniquets du Boucicaud.

Montorgueil le voit enrouler son pied autour de sa nuque, ceinturer son sexe autour du poignet ; il se tord et s'agite sans cesser de battre des paupières pour marquer la mesure des sirènes d'urgence qu'il croit entendre dans la rue de Lanneau. Il tète une flasque de whisky pendue au plafond comme un mobile d'enfance puis se brise la nuque d'un hoquet nauséux. Il se raccommode et reprend :

- Coupable, celui qui prend les minots pour des trous sur orbite et les poursuit de ses psalmodies, coupable au zénith des écoles publiques ; coupables nos littératures tendancieuses au jour du Jugement, coupables nos

strophes où tourne un fond de café froid, nos abymes d'onctuosité et toutes nos exubérances dans la nuit close ; l'édredon des amours enfantines, les précieuses burettes d'inconséquence, la lie des hommes sans tourments devant les mairies et les trois couleurs fades qu'ils déploient sous l'œil du Demiurge. Aux coupables la grâce ! aux coupables l'opprobre sur la Croix odoriférante ! Montorgueil prend sa tête entre les mains.

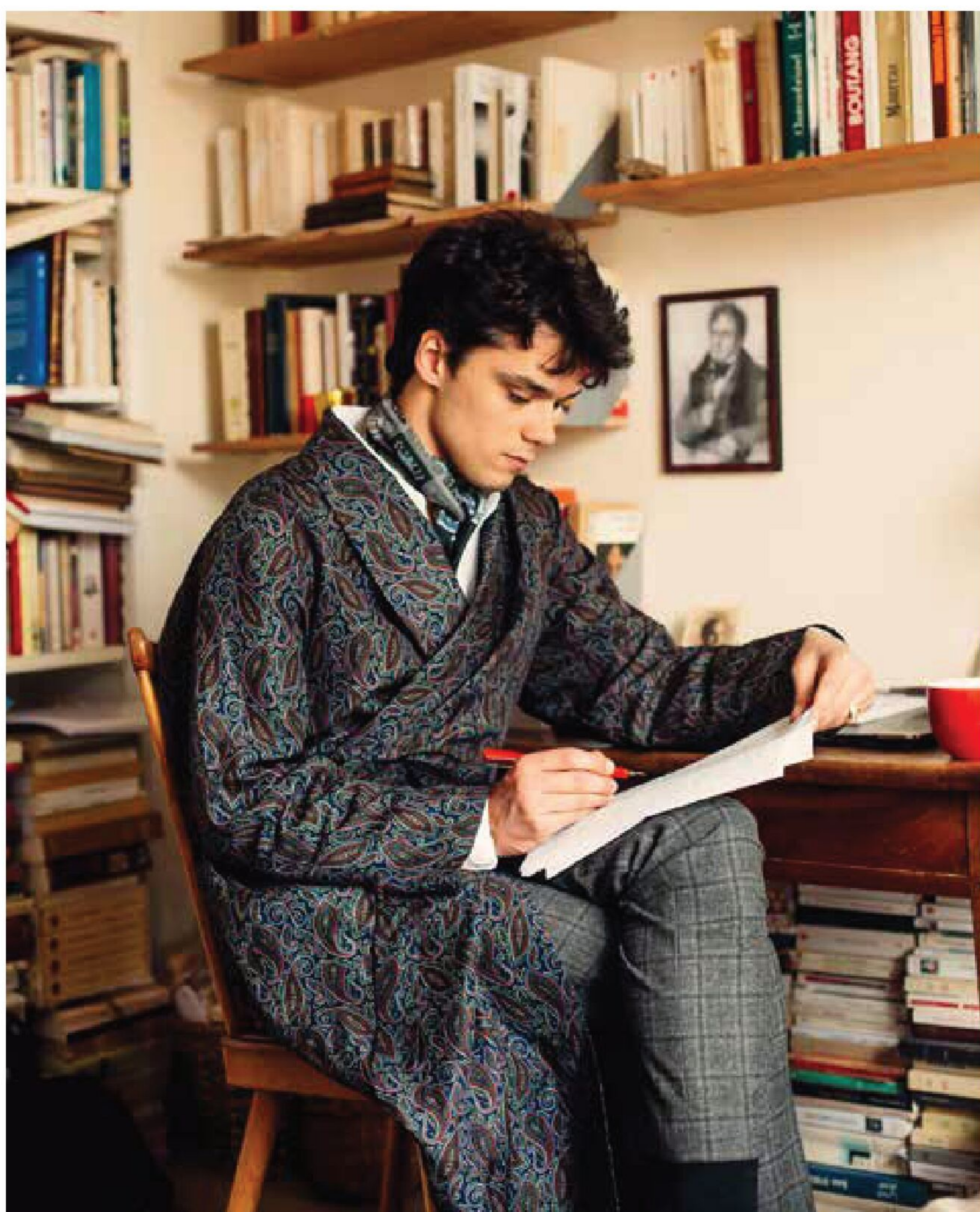
- Saint Théophraste ! Voilà que ses délires mystiques le reprennent ! J'ai bien reconnu le tam-tam des ferblanteries gnostiques derrière ces élucubrations de poète en sarouel Agnès b ! Assez, Mainecruse ! assez ! On ne joue pas avec la Révélation — d'ailleurs, la Révélation...

Mais déjà Mainecruse l'interrompt et bondit :

- Du reste, du reste, je vous l'affirme : le Plérôme ne restera plus longtemps au neuvième cercle d'apocalypse ! J'ai connu cet archonte bavard en robe de chambre qui versait des strass dans sa tasse vide ; il m'avait pris la taille sur les routes de Notre-Dame — ô combien ma taille était souple sur les routes de Notre-Dame où l'archonte m'avait pris ! Sa grande main a déchiré l'enluminure par la gauche puis s'est tendue vers les pins baignés dans une bassine de soleil. J'ai reconnu deux doigts, je les ai léchés, leur pulpe était de pêche sous ma langue. L'enfance aime les fruits, et j'étais prune mûre aussi dans sa main. Puis la vision s'est écaillée ; tous ces copeaux sur ma bouche d'infante, je les ai vomis dans la poussière — et voici : les débris s'organisaient pour tracer un poème encore qui s'inscrit de lui-même sur mon bas-ventre en lettres de verre brisé. Et le poème était clair et vif comme une plaie. On a cautérisé la plaie, on a oublié le poème. C'est bien sûr alors qu'il reviendra, puisqu'aucun poète même léopard ne saura jamais remonter le fil du Plérôme sans qu'il reparaisse, l'archonte des pins de Notre-Dame.

- Mainecruse, Mainecruse, vous planez, vous vous damnez, votre âme s'enlise dans les fanges infernales du Vilain ! Venez plutôt à Saint-Paul : l'heure est proche de mon baptême !

- Qu'il vienne alors et qu'il m'emporte au-delà des sensations ineffables, qu'il me soulève jusqu'aux mythologies antécédant le Cosmos



— et nous connaissons les enchantements du Magicien Simon, les stèles circonscrites de Dosithée le Samaritain, l'irrésistible Carpocrate coupé en deux sections égales, l'une rouge et l'autre translucide aux rayons du Savoir, Marcion l'antithétique déchirant la Bible entre ses canines pour ravalier tous nos prophètes, toutes nos lois ; nous nous baignerons dans le même fleuve jusqu'à la renverse des temps. Faveur du non-être enfin relevé de ses ruines ! supplice des fins dernières qu'on cueille sur la branche ! J'ai dit, j'ai dit — et je suis un champion sans pareil.

Montorgueil voit avec consternation Mainecruse piétiner une danse rupestre sur la margelle de la plateforme : il renverse ses épaules en avant et les secoue de hoquets nerveux comme les seins glougloutants d'une femme qui court sans soutien-gorge après le 63 boulevard Saint-Germain. Puis il élève ses mains au-dessus de sa tête et

agite les doigts pour jeter tout autour de lui des sortilèges et des malédictions. On dirait qu'il veut asperger ses voisins. Enfin, il repose les poings sur les hanches, accuse l'angle droit du coude et se dandine en agitant les ailes ainsi qu'un gallinacé lubrique devant le poulailler. Des caquètements lui échappent ; ses yeux clignent dans les restes de fumée. Montorgueil sent soudain ses propres épaules s'agiter, mais témoignant d'une force d'âme surhumaine digne du seul Zarathoustra, il tient bon, plonge en lui-même sans une éclaboussure et renoue le fil d'une méditation qu'aucune parenthèse ne peut plus interrompre :

- Reprenez, reprenez, se dit-il alors — car Montorgueil ne s'abaisse jamais au tutoiement, même envers lui-même. J'ai quitté tantôt mon Port-Royal, j'ai remonté l'épingle dorsale de la Mouffe, j'ai bu trois gorgées à l'ancienne fontaine des sources de la Bièvre

souterraine, j'ai craché sur la vitrine de l'indigne librairie toute consacrée aux écrits vains de ces écrivaines, je me suis trempé sous les marronniers de la Contrescarpe, j'ai esquivé L'Eurydice safran afin de ne pas être tenté d'y passer ma dernière nuit profane, j'ai longé la cour du Vert-Galant où la Syrienne m'embrassait autrefois, longé ces classes interminables qu'on réservait aux khâgnoïdes, ces vantaux rouge sang, ce cloître régulier comme un sonnet d'amour, j'ai laissé derrière moi la pyramide baroque de Saint-Etienne-du-Mont, j'ai dévalé la rue Valette en m'inclinant devant l'ancien collègue Sainte-Barbe puisque nous y passions jadis tant et tant d'heures à potasser nos versions latines et nos chronologies de seconde main, j'ai débouché rue de Lanneau juste à temps, j'ai surpris les fumées atroces qui s'échappaient des fenêtres, j'ai martelé les trente-huit marches d'escalier jusqu'au troisième étage, j'ai piétiné les fumerolles qui passaient sous la porte, je me suis victorieusement glissé dans l'appartement, j'ai dissipé les nuées, j'ai gravi cette colonne bourdonnante où Mainecruse perche dans ses mystagogies gnostiques. Quelle heure est-il ?

Et s'approchant de l'horloge du salon, il tourne les aiguilles à son idée.

- Sept heures déjà ! Rien ne m'étonne plus rue de Lanneau. Les valétudinaires du couvre-feu sont déjà dans les rues. Nous n'en sortirons plus qu'à l'heure choisie du baptême. Mainecruse, indigne Mainecruse ! J'aurais aimé lire avec toi cette nuit tout le quatuor des Evangiles réguliers, et non ces bavasseries apocryphes. J'aurais aimé que nous parcourions ensemble la notice du salut éternel, que nous nous élevions dans la charité du Christ-Roi avec sa bonne barbe de Bance, sa tunique djellaba, ses mains et ses pieds poinçonnés, la déchirure du flanc où bourdonne un peu de lumière crue. Mainecruse ! Lorsque tu as accepté d'être mon parrain de Pâques vingt-et-une sous le quinquet de Saint-Paul-Saint-Louis, t'oubliais-tu déjà loin des rivages apostoliques, catholiques et romains ? Faudra-t-il que je sauve ton âme cette nuit pour qu'à l'aube tu me passes la cape baptismale sur les épaules ?

Toutes questions laissées sans réponse. Montorgueil régurgite un peu de bile sur sa chemise 1900.

- Ont-ils été assez étonnés, tous

mes vieux ennemis, d'apprendre que l'affreux Montorgueil réclamait son baptême ! Tous ceux qui répétaient mes débauches à voix basse et s'indignaient en dissimulant d'une main l'épisodique érection que ces récits dressaient en eux ; ceux qui pleuraient sur toutes mes victimes sacrifiées, toutes mes femmes et tous mes plaisirs d'amour sombre, celles qui ressortaient rompues de mes bras au point qu'elles se teignaient ensuite la tête et rappaient leur malheur dans la cour de l'Ecole ; tous ceux qui murmuraient sur mon passage dans les couloirs, me reprochant mes vilaines amitiés, ma fidélité incomparable aux démons du vieux monde, ceux qui avaient obtenu mon renvoi du Vert-Galant ; ceux-là mêmes désormais scandalisés d'apprendre que j'osais publier des pornographies sommaires dans *Playboy* — au juste lesquelles ?

Ce dernier cri paraît piquer assez Mainecruse pour qu'il suspende sa danse épileptique. Il se tourne vers Montorgueil avec l'œil éberlué d'une sybille qu'on tire brusquement de sa transe et pose la main sur son épaule. Il barbouille un patenôtre tandis que Montorgueil poursuit sa confession d'indigne catéchumène.

- J'aurais pu leur répondre que cette Église qu'ils croient leur n'est pas faite pour les saints mais pour les pécheurs, qu'on ne frappe pas le *mea culpa* sur la poitrine de son voisin, qu'aucune chair n'échappe à la sanctification glorieuse du monde où la Croix s'est enfoncée d'un grand coup, que l'amour n'est jamais coupable, qu'il pourrait devant ceux qui ne sont pas aimés comme un bois mort, qu'on peut s'autoriser une nuit de trouble noir et blanc sans que le Christ verse des larmes désolées sur les draps, qu'il n'est pas tout à fait sûr d'ailleurs qu'il accorde une importance telle à nos médiocres coquinerie et qu'enfin il est écrit : Ne juge pas et tu ne seras pas jugé ! J'aurais pu leur ouvrir mes cahiers bleus barbouillés d'encre noire, leur faire toucher du doigt les petites flaques qu'ont laissées sur la page les pleurs d'amour déçu que j'y versais lorsque le Courant d'air, la Syrienne, la Ridette, lorsque toutes elles m'ont abandonné. Je leur aurais demandé qui est le plus indigne : celle qui renie ses passions encore tièdes, qui souille dans d'autres bras l'éternité qu'hier encore elle murmurait sous le

patchwork des nuits d'août, celle qui rumine toutes les mauvaises herbes poussées entre les jours de félicité de sorte que leur amertume recouvre tout à fait la douceur d'avoir été deux — ou celui qui célèbre leur mémoire sur l'autel de son journal intime et demeure fidèle à celles qu'il a trompées ? Ah ! Mainecruse ! J'ai bien souffert dans mon cœur, et s'il faut qu'on m'en blâme, je m'en remets au Christ : seul, il connaît encore l'amour. Qu'elles avaient donc le téton frais, ces nuits de mon péché d'enfance !

Et se tournant vers lui, il lui tombe dans les bras avec ce terrible sanglot des fillettes à qui l'on refuse un quatre-heures. Mainecruse désolé raffermi sa main sur son épaule. Alors du ton qu'on réserve aux grandes résolutions : - Je me prendrais bien un petit shot ! Montorgueil tire une flasque de son pardessus kaki d'officier de la Wehrmacht. Une petite jeune fille en aluminium se tient agenouillée sur le flacon devant une haute dame très-pieuse sous sa mantille. Il tourne le bouchon, se verse un peu du liquide translucide au creux de la main puis se signe avec une componction sacerdotale. Il en boit trois grandes rasades. Mainecruse est tellement étonné qu'il cesse une seconde de cligner des yeux.

- Eau consacrée de Lourdes, réplique aussitôt Montorgueil qui devine son trouble. Dix ans d'âge. Tous les siècles nous diront bienheureux. La flasque est bientôt vide. Portés par l'ivresse miraculeuse des eaux de la Sainte Dame mises en bouteille, Mainecruse et Montorgueil sautent main dans la main au bas de l'énorme colonne de cendres et de mégots qui s'effondre derrière eux dans un champignon atomique. Les sismographes doivent enregistrer une secousse inexplicable entre la rue Valette et la rue des Ecoles : ce que peuvent quelques gorgées d'eau minérale où la foi brille comme une truite — ne déplace-t-elle pas, elle aussi, les montagnes qu'elle lime ?

Une large auréole apparaît à la fenêtre, nimbe tressé de rayons droits et jaune paille. Mainecruse et Montorgueil tombent à genoux et entonnent un *Magnificat* noctambule. Mais aux merveilles du cinquième verset, ils s'interrompent : ce n'était que le reflet d'un lampadaire sur la vitre du salon. Prudents, ils achèvent cependant leur brève oraison d'un petit baiser au bouchon de la flasque.

- Alléluia ! proclame Montorgueil en s'essuyant la bouche avec son écharpe bleue.

- Alléluia ! répond Mainecruse dont les paupières reprennent leurs papillotes.

- Voilà qui est fait ! Et bien fait !

- Qui est dit ! Et bien dit !

- Mainecruse, tes transes gnostiques m'inquiètent. Comment ne t'aperçois-tu pas qu'elles t'éloignent du Seigneur-Christ pourtant bien aimable dans son hamac d'anges au plus haut des cieux ? Les degrés du whisky t'élèvent-ils jusqu'au Plérôme ? Tu finiras comme feu Bance enterré tout vif dans les cryptes de la Gnose. Ah ! ce maudit savoir qui ne sait rien ! ce Plérôme qui tourne en rond comme l'orgue de barbarie des cercles infernaux ! Tu pêches d'inconscience, d'amalgame poéticard : il y eut l'Eden, il y eut les patriarches, les prophètes ont parlé, le Christ 2.0 s'est offert, Dieu tient parole. Tout est accompli, mazette, tout est révélé ! Plus de crypte ni de tombeau que J.C. — prononcé : djé-si — n'ait enfoncé dans sa glorieuse *risurrezione* ! Le Très-Haut ne rampe pas à couvert comme je ne sais quel lézard sous la roche du Cap Coz : l'obscurité évangélique dont ta Gnose profite pour pousser ses racines hérétiques et dévoyer les lumineuses beautés du Livre n'est pas le signe d'un secret du bon Dieu ; elle prouve au contraire la disproportion entre l'énormité de sa Révélation et l'infime mesure de notre entendement. Imagine qu'on veuille faire boire la mer toute pleine à une misérable souricette et qu'incapable d'en

venir à bout, elle en rejette la faute sur l'océan lui-même : « *Si je n'ai pas tout bu, c'est qu'on réserve ce privilège à quelques élus ! Heureux initiés dont je ne suis pas !* » Tes clignotements d'yeux, Mainecruse, me rappellent cette souris des faubourgs de Jérusalem — où la mer d'ailleurs ne coule pas, ce qui n'arrange rien.

S'apercevant qu'il tire un peu en longueur, Montorgueil décide de précipiter la *cauda* de sa péroration. Il tend son bras et enfouit son visage dans les plis de son écharpe comme Julius Caesar percé des vingt-trois lames devant les gradins du Sénat. Cette attitude antique lui donne l'air d'une veuve enrhumée qui tousse dans son manchon. Mettons plutôt, afin qu'il ne s'indigne pas de cette comparaison, une hypokhâgnette pleurant sur son premier moins-trois en thème latin. Les trémolos de la voix accompagnent tout naturellement cette pose oratoire.

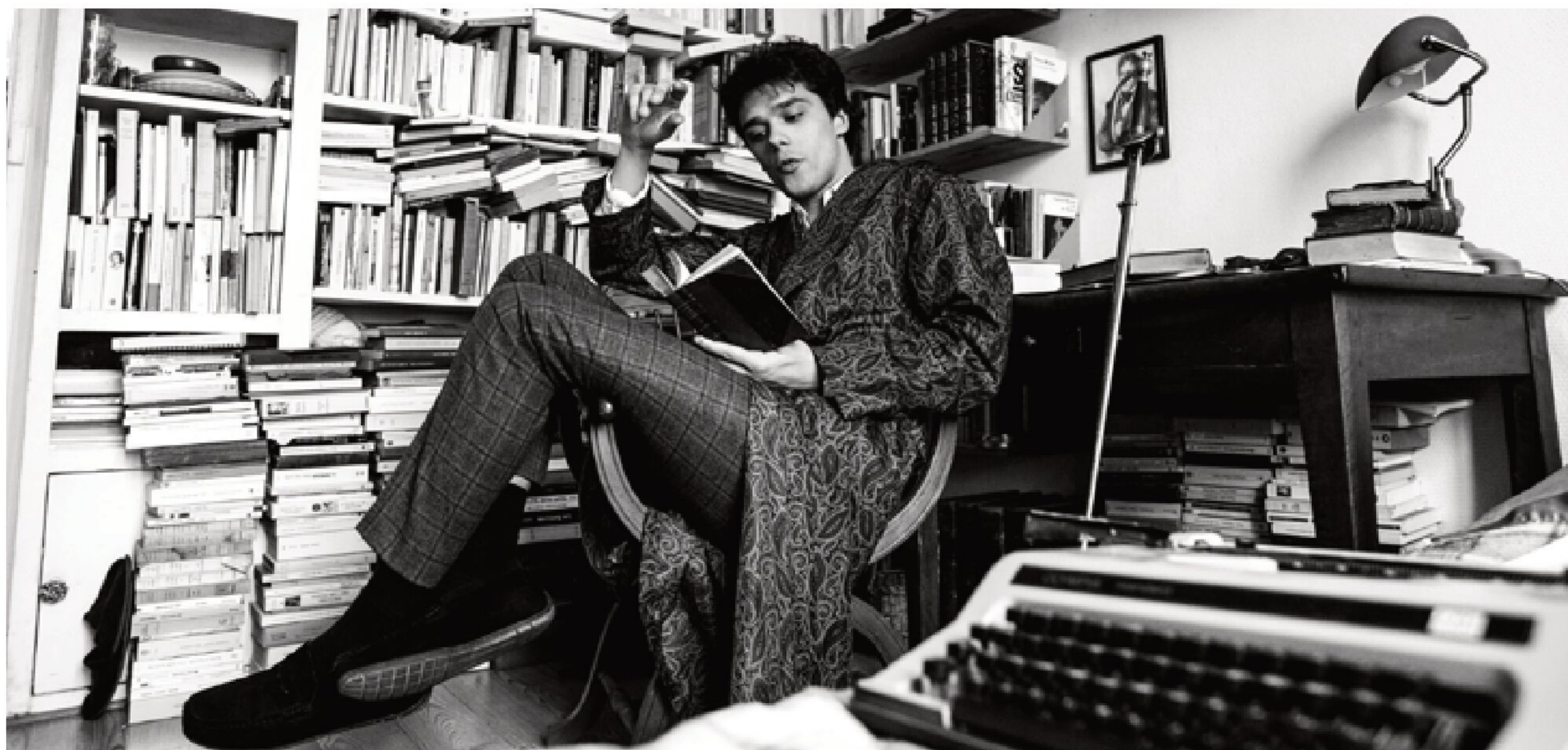
- Ô cruauté du Ciel qui m'impose pareilles admonestations ! Abandonné sur la rive, à l'ombre de Saint-Pierre où rutilent les clefs de l'au-delà et de l'ici-bas, je t'adresse de larges signes rédempteurs : reviens ! reviens ! Tu gâches ton âme à jouer encore aux dominos gnostiques. Qui perd son Christ se perd d'abord. J'aimerais mieux l'héroïne ou la MD que cette hérésie : si les unes te souillent, l'autre te damne — et je n'ai guère besoin que mon parrain me réserve une place d'honneur aux Enfers.

Tout à fait revenu de ses emportements, Mainecruse, ayant dissimulé quelques

soupirs d'ennui entre les virgules du sermon montorgueilleux, s'autorise une plus brève réponse comme l'y porte d'abord sa bonne éducation, selon laquelle il n'est pas convenable de ne pas donner de réplique aux propos qu'on nous adresse, ensuite la forme même du dialogue platonicien dont Montorgueil emprunte à dessein le rythme aporétique. Si Montorgueil se complaît dans l'attitude mortifiée de César sur la grande toile de Füger, Mainecruse préfère adopter celle d'Urbain II au milieu de la place des Victoires de Clermont-Ferrand — ville creuse qui n'a jamais rien donné de bon sinon des mathématiciens anémiques, de lourdes potées auvergnates et notre camarade Simon Berger qui publiait l'autre jour son *Jacob* chez Gallimard. Désormais dressé sur la pointe de ses orteils rossissants pour conserver la hauteur et la magnanimité du pape croisé, Mainecruse entonne son répons :

- Orgueilleux Montorgueil ! Ta naïveté brûlante de catéchumène t'aveugle. J'ai mis sur mon nez de petites lunettes rondes : leurs verres me révèlent tout ce qui demeure encore caché. Dieu s'est offert en hiéroglyphes, il se réserve aux longues-vues initiatiques, sa Vérité se voile comme ta bienheureuse Vierge de Galilée derrière sa cornette blanche et bleue. Il y a des catacombes jamais explorées sous la maison du Père, et des greniers pleins de coffres merveilleux, et des liqueurs subtiles à la cave, et des fièvres qu'on respire à travers le treillis des soupiraux.

à suivre...





PLAYBOY CBD

Playboy arrive sur le marché du CBD avec des produits naturels, efficaces et innovants fabriqués par l'entreprise suisse Swiss Organic Partners. Plus que des produits cosmétiques, PLAYBOY CBD s'inscrit dans un lifestyle orienté sur le selfcare et le bien-être au quotidien. Interview de Matteo Delbrück pour savoir comment cette gamme de produits est née et l'ambition qui se cache derrière cette création.

Quels types de produits commercialisez-vous ? Parlez-nous de la genèse de votre entreprise ?

Nous avons créé Swiss Organic Partners dans le but d'améliorer la santé des gens. Nous voulons permettre à tous de bénéficier plus facilement du potentiel thérapeutique des cannabinoïdes. Ce que l'on propose, ce sont des produits de confiance, une innovation significative et un accès à des produits de qualité fabriqués en Suisse. Nous développons et distribuons divers produits contenant des cannabinoïdes tels que le CBD à des fins pharmaceutiques et de bien-être.

Qu'est-ce que le CBD ?

CBD est l'abréviation de cannabidiol, l'un des 100 cannabinoïdes différents présents dans la plante de chanvre. Le CBD (contrairement au THC) n'a pas d'effet psychoactif. Les cannabinoïdes agissent via le système endocannabinoïde. Le CBD est reconnu pour avoir des effets anti-inflammatoires, analgésiques ou antidouleur, calmants et anxiolytiques.

Comment l'intégrez-vous dans vos produits ? Quels sont ses effets sur la peau et la santé ?

Grâce à leurs effets divers, les extraits de chanvre à faible teneur en THC et les cannabinoïdes tels que le cannabidiol (CBD) jouissent d'une popularité croissante dans le monde entier en tant qu'ingrédients de produits cosmétiques. Les extraits de chanvre et les cannabinoïdes (en particulier le cannabidiol, CBD) sont réputés pour avoir des effets anti-inflammatoires, antibactériens, antioxydants, antidouleurs, protecteurs de la peau et anti-sébum.

Comment est né Playboy CBD ?

Playboy a toujours été plus qu'un simple magazine, c'est une marque au lifestyle ancrée dans les valeurs fondamentales de la liberté d'expression, de l'égalité et de la conviction que le plaisir est un droit humain fondamental. En 1970, la Fondation Playboy a fait une offre initiale de 5 000 dollars à la "National Organization for the Reform of Marijuana Laws" (NORML), ainsi qu'un engagement de 100 000 dollars par an pendant les 10 années suivantes. Cet investissement permet à NORML de poursuivre sa campagne contre la prohibition de la marijuana et son plaidoyer pour des lois justes et un traitement équitable des usagers. En 2020, nous nous sommes associés au géant du cannabis Eaze pour une enquête sur le sexe en 2020 et avons constaté que le sexe et le cannabis étaient devenus un couple populaire et générateur de plaisir, en particulier pendant la pandémie. Nous avons lancé notre première gamme de produits essentiels à la consommation de CBD aux États-Unis au début de l'année 2021, suivie par des accessoires pour fumeurs au CBD avec notre partenaire Ryot, et nous nous associons actuellement avec le meilleur partenaire de sa catégorie, SWOPA, pour l'expansion dans l'UE et au Royaume-Uni.

Quels seront les produits de cette ligne ?

Playboy CBD améliore votre bien-être au quotidien grâce à une large gamme de six produits cosmétiques uniques à base de CBD : trois huiles CBD avec des cannabinoïdes, des terpènes et des flavonoïdes. Mais aussi trois produits de soins de la peau, avec un sérum gel, une crème visage et une huile de massage.

Qu'est-ce qui différencie cette gamme Playboy des autres produits à base de CBD disponibles sur le marché ?

Playboy CBD est une marque établie, connue et unique de produits CBD biologiques qui vise à améliorer votre bien-être et votre santé. Toutes les huiles et tous les produits cosmétiques Playboy CBD sont enregistrés dans l'UE et répondent à toutes les exigences réglementaires. Cela nous permet d'offrir une sécurité totale dans un environnement juridiquement exigeant. Les huiles CBD Playboy, fabriquées en Suisse et composées d'ingrédients naturels, sont une grande avancée pour des produits CBD naturels de haute qualité.

Comment pouvons-nous intégrer les produits Playboy CBD dans notre mode de vie ?

Les produits Playboy CBD peuvent être intégrés dans une routine quotidienne de soins personnels pour élever les sens et permettre aux utilisateurs de profiter d'un mode de vie sain et agréable. Par exemple, le soir, appliquez l'huile de massage CBD au jojoba pour éveiller le corps, l'esprit et l'âme et exalter les sens grâce aux gouttes de CBD. Le lendemain matin, appliquez le sérum CBD & Vitamine C et la crème pour le visage à l'aloe vera pour dynamiser votre peau ! Les gouttes de CBD peuvent également vous aider à embrasser la Bunny qui sommeille en vous et à vous donner un coup de fouet chaque jour, vous permettant ainsi de vous sentir épanouie et libre de rechercher le plaisir, quels que soient vos goûts !

Où peut-on se procurer ces produits ?

Exclusivement sur playboycbd.eu !



64,90€

49,90€

44,90€

49,90€

49,90€

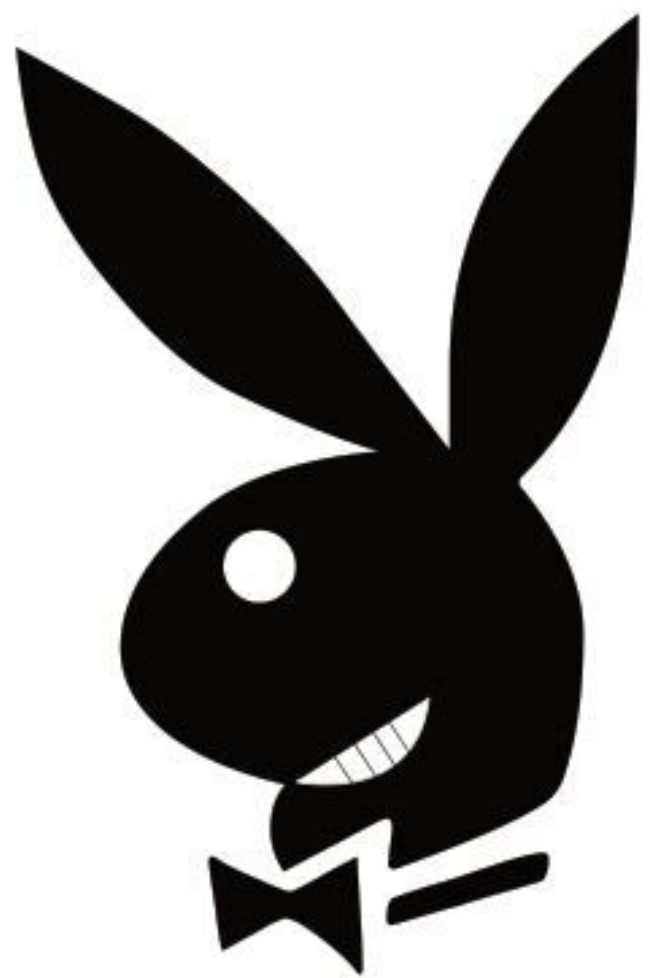
49,90€



ELLES FONT SOUIRE PLAYBOY

Pour faire partie des trappeurs canadiens, il faut sortir victorieux de trois épreuves : 1 : boire un tonneau de whisky cul-sec. 2 – égorger un grizzly dans sa caverne. 3 – Baiser une indienne. Le nouveau candidat arrive. Cul-sec, il avale le tonneau de whisky. En titubant, il va dans la caverne de l'ours. Et là, c'est l'apocalypse. On entend des cris de lutte, des hurlements de douleurs, des gémissements affreux... Le mec en sort dix minutes plus tard les cheveux ébourrifés, les vêtements déchirés, les yeux exorbités et il hurle d'une voix éraillée :

- Où elle est cette indienne que je l'égorge ?



C'est un type chez le psy.

- Docteur, tous les matins quand je me réveille le lit est trempé de pisse. Je ne sais pas ce qui arrive. Vous comprenez, à 40 ans c'est un peu gênant et ma femme commence à être un peu énervée.

- Que se passe t-il demande le disciple de Freud ?

- Eh bien quand je m'endors, l'affreux nain Carambar arrive dans mon rêve. Il s'approche de mon lit et me demande à l'oreille:

-T'as fait pipi ? Hein ? T'as fait pipi ?

Je lui réponds négativement et là, le nain me demande de pisser.

- Je comprends dit le praticien. Alors voilà, la prochaine fois que le nain revient dans votre rêve pour vous demander si vous avez fait pipi, vous lui répondrez positivement. Comme ça il partira et votre lit restera sec. Vous me devez 500 en liquide SVP.

Tout content, le type revient chez lui et s'endort tranquillement.

Comme toute les nuits, le nain Carambar revient, s'approche de lui et demande :

- T'as fait pipi ? Hein ? T'as fait pipi ?

Et le type répond : Oui !

En bavant et en éructant des jurons incompréhensibles dans sa barbe, le nain recule doucement, s'approche de la porte pour ressortir, referme la porte, l'ouvre de nouveau, passe la tête et demande d'un air vicieux :

- Et caca ?

Un soir, alors qu'un couple se couche, le mari commence à caresser le bras de sa femme. Elle se retourne et lui dit :

- Je suis désolée chéri, j'ai un rendez-vous chez le gynécologue demain et je veux rester fraîche.

Le mari déçu se retourne. Quelques minutes plus tard, il se tourne de nouveau vers sa femme.

- Est-ce que tu as aussi un rendez-vous chez le dentiste demain ?

C'est un gros balèze qui va chez son médecin. Il lui dit, l'air penaud :

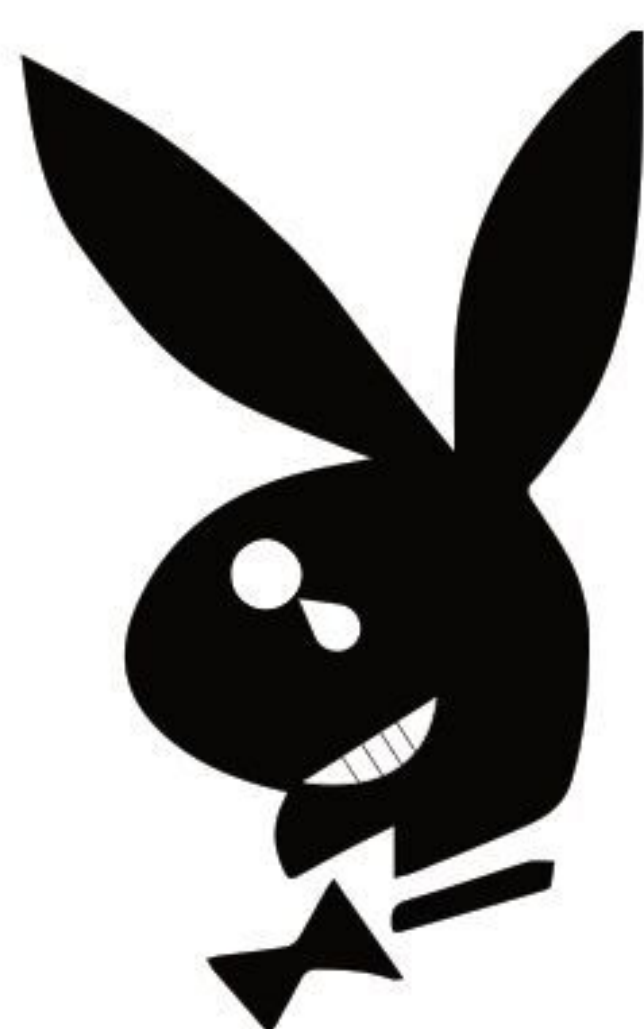
- Docteur, je suis embêté j'ai la bistouquette comme un bébé.

- Montrez-moi ça, dit le docteur.

La brute s'exécute, provoquant un cri de surprise du praticien :

- Oh Putain, dit le médecin, qu'est ce que c'est que ce truc ?

- Ben je vous l'avais dit docteur, comme un bébé : 50 cm, 3,5 kg !



- Dis maman c'est vrai que je suis né dans un chou ?

- Heu voui, si tu veux, c'est bien ça,

dit la mère embarrassée mais finalement soulagée.

- Eh dis maman c'est vrai que ma soeur est née dans une rose

- Mais voui mon chéri, c'est ça !

- Mais alors, vous baisez que dans le jardin !

C'est Superman et Spiderman qui discutent :

- Tu devineras jamais ce qui m'est arrivé l'autre jour.

- Vas-y, raconte.

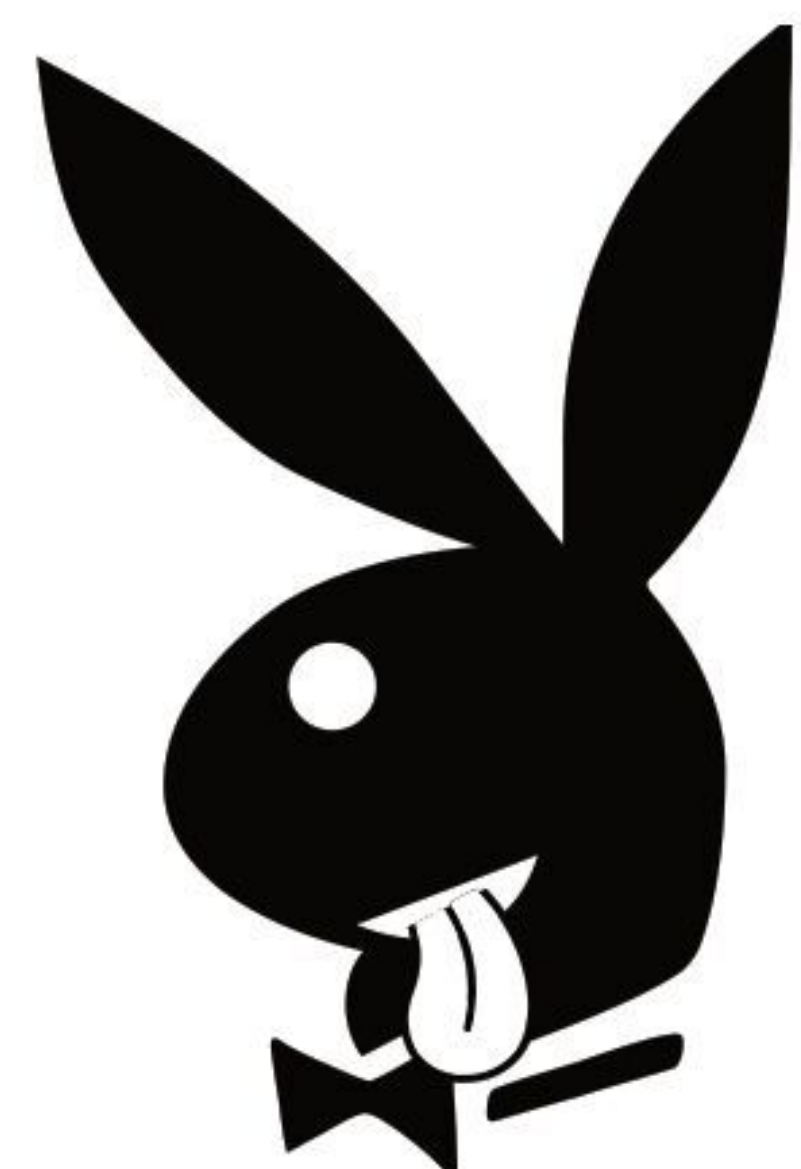
- Je faisais un petit vol de routine au dessus de Manhattan, et la, sur le sommet de l'Empire State Building, je vois WonderWoman allongée en train de jouir comme une folle...

- Et alors, qu'est-ce que t'as fait ?

- Ben, j'ai baissé mon collant et je me suis élancé !

- Et elle a rien dit ?

- Oh, elle non, mais c'est l'homme invisible, qu'est-ce qu'il a pu gueuler !



Comment reconnaître un Belge dans une partouze ? C'est le seul qui nique sa femme !

C'est une fille qui va chez le gynéco. Elle pousse la porte, se déshabille, s'allonge à poil sur la table, écarte bien les pattes et demande au mec en blouse blanche :

- Alors docteur, tout va bien ?

Et le mec lui répond :

- Moi je suis le peintre, le gynéco c'est l'étage du dessus !



AFTER EDEN

WWW.AFTEREDENMAGAZINE.COM



128 PAGES AUTOUR DE LA BEAUTÉ DU CORPS FÉMININ
AU TRAVERS LE REGARD DE DIFFÉRENTS PHOTOGRAPHES



INTENSE
PAR NATURE



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.